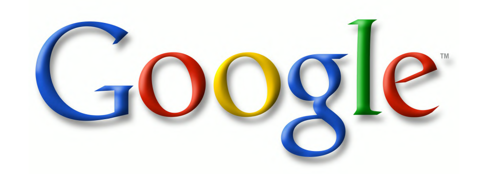
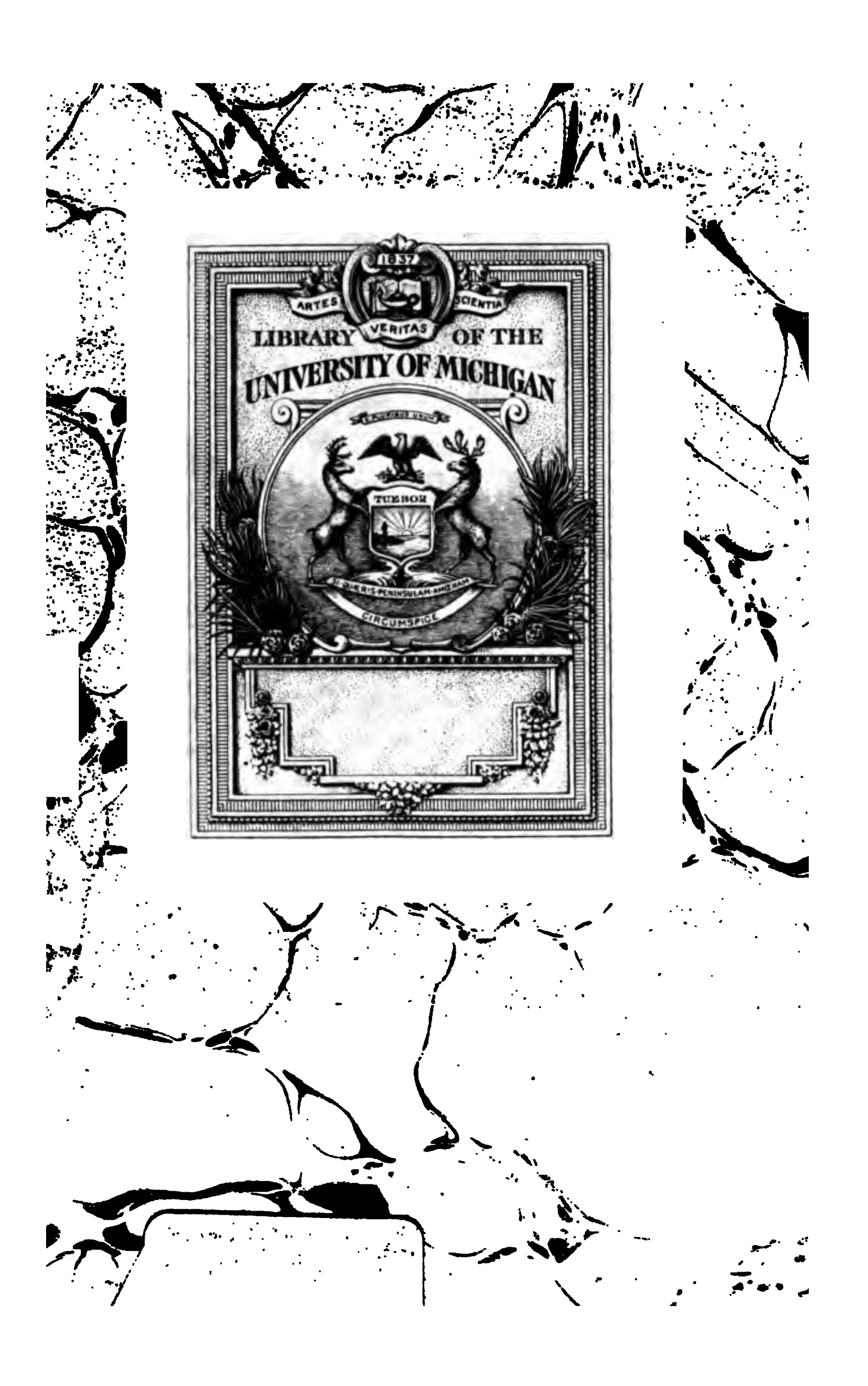
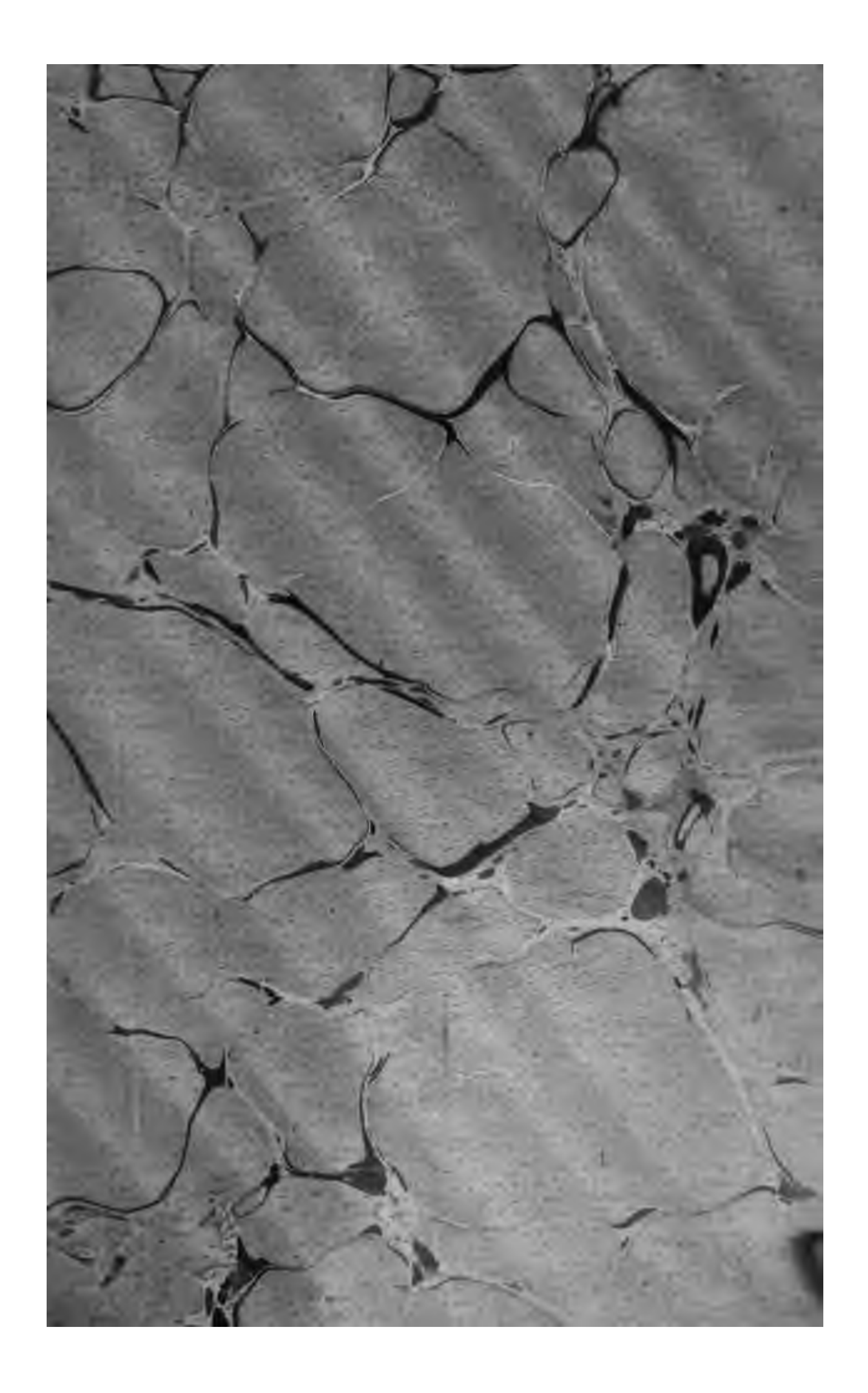



A 819,782


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





HISTOIRE

DE LA

RÉFORMATION EN ESPAGNE

PAR

MOÏSE DROIN

» Au demeurant, je suis toujours le même
» que vous avez connu,..... tenant toujours
» rancune à Constantin pour avoir protégé
» l'Eglise et substitué les conversions par
» force aux conversions par la liberté. »
(Lettre de l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.)

I

PARIS
LIBRAIRIE J. BONHOURE & COMP.
18, rue de Lille, 18.

HISTOIRE

DE LA

RÉFORMATION EN ESPAGNE

HISTOIRE

DE LA

RÉFORMATION EN ESPAGNE

PAR

MOÏSE DROIN

» Au demeurant, je suis toujours le même
» que vous avez connu,..... tenant toujours
» rancune à Constantin pour avoir protégé
» l'Eglise et substitué les conversions par
» force aux conversions par la liberté. »
(Lettre de l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.)

LAUSANNE	PARIS
H. MIGNOT, ÉDITEUR	LIBRAIRIE J. BONHOURE & Cie
7, Pré-du-Marché, 7.	48, rue de Lille, 48.

1880

AVANT-PROPOS

Il y a plus de trente ans qu'un Espagnol, M. Ad. de Castro, a publié une histoire des protestants de son pays [1]; passée inaperçue en France, elle a été traduite en anglais et en allemand; mais cette dernière traduction [2] est plutôt un remaniement qu'une reproduction textuelle de l'original. L'auteur, M. le docteur Herz, de Francfort-sur-Mein, y a ajouté quelques notes et un appendice. « Nous croyons bien faire, dit-il dans sa préface, d'offrir au théologien et à l'historien, aussi bien qu'au

[1] *Historia de los Protestantes espanoles.* — Ad. de Castro.

[2] *Geschichte der spanischen Protestanten und ihrer Verfolgung durch Philipp II, nach dem Spanischen bearbeitet*, von Dr Heinrich Herz. — Francfort-sur-Mein. 1866.

lecteur cultivé, un livre qui renferme beaucoup de choses nouvelles et remarquables sur le développement de la Réformation dans le sud de l'Europe et sous le gouvernement de Philippe II[1]. »

Cet ouvrage présente, en effet, d'autant plus d'intérêt que l'auteur espagnol l'a enrichi de documents puisés aux sources mêmes et demeurés inconnus jusqu'à nos jours. Quant au travail que nous offrons au lecteur français, il n'en est la reproduction ni pour l'ordre, qui a été complètement changé, ni pour les matériaux, auxquels nous avons pu en ajouter un assez grand nombre, tout en supprimant des chapitres qui ne nous paraissaient pas se lier directement à la réformation espagnole. Nous avions, en effet, sous les yeux non seulement des écrivains modernes qui s'en sont occupés partiellement, tels que Llorente, Mac Cree, Rosseeuw Saint-Hilaire, Prescott, Mignet, Ad. Bœhmer, Merle d'Aubigné, Gachard,

[1] L'*Histoire de la Réformation en Espagne*, par M. Mac Cree (Edimbourg, 1829), ne se trouve plus dans la librairie. M. L. Uzos y Rio, après s'être converti à l'Evangile en Angleterre, sous l'influence du quaker Wiffen, a entrepris la publication des écrits sortis de la plume des réformateurs de son pays, sous le nom de : *Reformistas antiquos espanoles*. 20 vol.

Guël, etc., mais encore quelques auteurs contemporains des événements que nous avons à raconter [1].

Ces documents de sources diverses, quelque précieux qu'ils soient en eux-mêmes, avaient besoin d'être groupés et coordonnés, de manière à constituer une histoire suivie et détaillée soit des circonstances qui ont préparé, favorisé ou arrêté les progrès de l'évangélisation espagnole, soit des hommes et des martyrs qui y ont joué un rôle plus ou moins important.

Nous l'avons fait de notre mieux et surtout avec conscience; mais, nous le reconnaissons, la tâche, bien souvent, ne nous a été rien moins que facile. Il y a, en effet, des doutes sur les dates, des défauts de continuité dans les jalons et surtout de regrettables lacunes dans la formation, la constitution et la disparition des communautés évangéliques qui avaient réussi à se former, malgré les persécutions et les autodafés.

Cependant, malgré les lacunes et les imperfections de notre travail, sur lesquelles nous sommes loin de nous faire illusion, nous espérons qu'il ne

[1] Juan Valdès, Montanus, Cypriano Valer, etc.

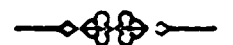
sera ni sans intérêt, ni sans utilité, ne fût-ce que dans le cas où il engagerait des écrivains mieux qualifiés à entreprendre cette histoire, qui n'est guère plus connue en Espagne que dans le reste de l'Europe. Il y a là de riches mines à exploiter, et il n'est pas douteux que les archives secrètes du Vatican, des couvents et de la Compagnie de Jésus ne renferment des documents dont la publication jetterait sur les origines et les développements de la Réforme dans les deux péninsules, des lumières inattendues qui seraient du plus haut intérêt pour la chrétienté tout entière.

Genève, décembre 1879.

M. Droin.

LIVRE PREMIER

AVANT LA RÉFORMATION



INTRODUCTION



Les vérités, à quelque domaine qu'elles appartiennent, ont besoin de temps pour devenir des faits ou des principes, acceptés comme tels par les peuples civilisés. Sont-elles parvenues à l'état d'évidence, rien ne peut les empêcher de faire leur chemin dans le monde. On en entravera la marche progressive, on en comprimera les manifestations, on en persécutera les partisans, elles n'en triomphent pas moins tôt ou tard des obstacles qu'elles rencontrent et entrent définitivement, au jour marqué par la Providence, dans les mœurs et dans les institutions de l'humanité; semblables à ces ruisseaux qui, descendant des montagnes, forment, en se réunissant, un fleuve large, profond, rapide, dont les eaux fertilisent les contrées qu'il traverse; tandis que, grossi par l'oura-

gan, il renverse toutes les barrières par lesquelles on avait cherché à l'endiguer.

Tel est le phénomène qui s'est produit en Europe dès la fin du XVe siècle. Le despotisme politique et clérical qui pesait lourdement sur toutes les nations, le relâchement universel de la discipline ecclésiastique et le progrès de superstitions qui altéraient de plus en plus les enseignements apostoliques, provoquèrent, dès le IXe siècle, le mécontentement et souvent l'indignation du peuple, en même temps que quelques théologiens sentaient le besoin de chercher la vérité religieuse directement dans les livres sacrés.

La Péninsule ibérique, bien que séparée du reste de l'Europe par de hautes montagnes et la Méditerranée, ne pouvait rester étrangère à un mouvement de rénovation chrétienne qui entraînait, comme un tourbillon, toutes les contrées du monde civilisé. Si l'Allemagne eut Erasme, Luther, Melanchthon; la Suisse, Zwingle, Œcolampade, Viret; la France, Le Fèvre, Farel, Calvin; l'Italie, Ochino, Paleario, Vermigli; l'Espagne peut citer avec honneur A. et J. Valdès, les frères Enzinas, les Valer, Vivès, Constantin Ponce de la Fuente, Egidius, Montanus, qui ne s'appliquèrent pas avec moins

de courage et de dévouement à mettre leur patrie en possession des bienfaits de la Réformation.

Il est même digne de remarque que la doctrine éminemment évangélique de la justification par la foi, fut presque toujours prêchée en Espagne par un grand nombre de docteurs et de prêtres; or on sait que ce dogme fut le puissant levier des réformateurs pour combattre le scandaleux trafic des indulgences, les pardons à prix d'argent, le purgatoire, les pèlerinages, toutes les erreurs, en un mot, qu'exploitait le clergé pour s'enrichir et dominer les consciences.

Sans doute les protestants ne formèrent jamais un parti assez puissant pour obtenir et au besoin pour exiger, sinon une entière liberté de conscience, du moins une tolérance légale qui leur permît de célébrer leur culte sans entraves; ce ne fut pas, pour ainsi dire, comme ailleurs, un peuple nouveau qui, surgissant du sein de la nation, devait en renouveler les institutions, les croyances et les mœurs.

Ce sont des âmes qui, converties à l'Evangile, ne demandent qu'à rendre paisiblement à Dieu « le culte en esprit et en vérité » réclamé de ses vrais adorateurs; ce sont d'humbles communau-

tés, dont les membres se réunissent dans la demeure de l'un d'entr'eux pour méditer ensemble les saintes Ecritures, chanter d'un commun accord les louanges de leur divin Maître et s'occuper sérieusement de leur salut éternel. On ne les voit pas grouper leurs églises, dispersées sur le sol de la patrie, par l'établissement de consistoires et de synodes; les souverains, le saint-office, les moines, les Jésuites ne leur en ont pas laissé le temps. Ils ne pensent pas même à s'insurger contre les lois draconiennes qui les déciment, en sorte qu'on ne saurait, à l'exception de leur courage, les comparer aux huguenots français, aux évangéliques allemands, aux gueux des Provinces-unies, qui combattirent avec un admirable héroïsme pour conquérir ou conserver leur liberté religieuse. Aussi ne vit-on, dans cette contrée, ni missions bottées, ni noyades populaires, ni meurtrières dispersions de paisibles assemblées, ni St-Barthélemy; peuple, princes, clergé savent qu'ils peuvent compter sur la vigilance des tribunaux de l'inquisition, avec leurs cachots, leurs tortures et leurs bûchers, pour exterminer les ennemis de la hiérarchie romaine.

Mais si les circonstances, peut-être aussi le ca-

ractère des chefs de la réforme espagnole, ne se prêtèrent pas à l'établissement d'une Eglise nationale, les progrès de la vérité chrétienne n'en furent pas moins réels et rapides dans la Catalogne comme dans l'Andalousie, dans les deux Castilles comme dans la Manche et l'Aragon.

D'ailleurs ce n'était pas chose nouvelle en Espagne, qu'une opposition ouverte ou latente aux vues ambitieuses du Saint-Siège, aux prétentions insatiables d'un clergé dominateur et aux envahissements des ordres monastiques. Nous voyons au contraire, en plein moyen âge, un prêtre espagnol enseigner des doctrines que Génébrard, archevêque d'Aix au XVIe siècle, appelle lui-même « des opinions calvinistes. »[1]

Nous voulons parler du célèbre *Claude de Turin,* dont on ignore le lieu exact de naissance et même le nom de famille; nous savons seulement qu'il naquit et vécut quelque temps dans la province de Lérida, aux environs d'Urgel.

[1] Calvinistas Claudii Taurinensis opiniones.

CHAPITRE PREMIER

Claude dit de Turin.

Félix, évêque d'Urgel[1], poursuivant, d'accor avec les évêques d'Aquitaine, l'œuvre réforma trice de Vigilance, s'opposa en toute circonstanc aux empiétements de la cour de Rome. Aussi fut il appelé en 792 à présider un concile en Espa gne, où il fut expressément défendu « de dresse » aucune image ou portrait en l'Eglise de Dieu » de tout ce qu'on devait adorer. »

Claude, son disciple, était renommé, des deu côtés des Pyrénées, pour son érudition, ses talent et sa piété vivante. Louis-le-Débonnaire, aprè

[1] Félix d'Urgel enseignait que Jésus-Christ, selon la na ture humaine, n'était que fils adoptif (Fleury, *Histoire ec clésiastique,* L. 44).

l'avoir pris pour chapelain, lui confia le diocèse de Turin, le jugeant seul capable de combattre avec succès les superstitions qui envahissaient l'Eglise, grâce à l'influence des ordres monastiques.

Fidèle aux enseignements de saint Augustin, qu'il mettait au-dessus des autres pères de l'Eglise, il répondit à la confiance de son souverain de la manière la plus satisfaisante. « Il foudroyait les mérites des hommes, dit Basnage, et remarquait que si Jésus-Christ ne tirait aucune gloire de ses actions, se contentant du plaisir de faire la volonté de son Père, à plus forte raison les hommes ne devaient point rapporter à eux-mêmes ce qu'ils faisaient de bien. Il disait nettement qu'on était sauvé par la foi seule... Cependant, il ne voulait point une foi dénuée de bonnes œuvres. »

Claude rejetait, en effet, toutes les traditions qui ne lui paraissaient pas conformes aux enseignements de l'Evangile, entre autres les prières pour les morts, le culte de la croix, des saints et de leurs images. « Je n'établis point une nouvelle secte, moi qui ne prêche que la vérité toute pure, écrivait-il à l'abbé Théodomir[1], mais autant que

[1] Théodomir était, à cette époque, abbé dans un couvent de Nîmes.

je l'ai pu, j'ai réprimé, combattu, détruit les sectes, les schismes, les superstitions et les hérésies; ce que je ne cesserai de faire avec l'aide de Dieu. Contraint d'accepter l'épiscopat, je suis venu à Turin, où j'ai trouvé toutes les églises pleines d'abominations et d'images; et parce que j'ai commencé, moi seul, à détruire ce que tout le monde adorait, tout le monde a commencé à ouvrir la bouche contre moi... On dit: Nous ne croyons pas qu'il y ait quelque chose de divin dans l'image que nous adorons, nous ne la révérons qu'en l'honneur de celui qu'elle représente; je réponds : Si ceux qui ont abandonné le culte des démons honorent les images des saints, ils n'ont pas quitté les idoles, ils n'en ont changé que les noms... S'il fallait adorer les hommes, il fallait plutôt les adorer vivants, lorsqu'ils étaient l'image de Dieu, qu'après leur mort, lorsqu'ils ne ressemblent qu'à des pierres; et s'il n'est pas permis d'adorer les œuvres de Dieu, bien moins encore faut-il adorer celles des hommes. »

» Si nous devons adorer la croix, dit Claude ailleurs, parce que Jésus-Christ y a été attaché, nous devons adorer bien d'autres choses. Christ fut cloué sur la croix à peine six heures, tandis qu'il

demeura neuf mois dans le sein de Marie; qu'ils adorent toutes les vierges, puisqu'une vierge a enfanté Jésus-Christ; qu'ils adorent les crèches, parce que Jésus-Christ, à peine né, fut déposé dans une crèche; qu'ils adorent les linges, puisque Jésus-Christ fut enveloppé dans un linge; qu'ils adorent les barques, puisqu'il enseigna d'une barque, qu'il dormit dans une barque et qu'il ordonna qu'on jetât d'une barque les filets. Qu'ils adorent les agneaux, puisqu'il est écrit de Christ : *Voici l'Agneau de Dieu;* mais ils ne veulent pas adorer les agneaux, ils préfèrent les manger... Dieu a commandé une chose et ils en font une autre. Dieu nous ordonne non d'adorer la croix, mais de la porter; or ils veulent l'adorer et non la porter; servir Dieu de cette manière, c'est le renier.[1] »

Un jour que Théodomir lui reprochait d'avoir présenté les pèlerinages à Rome comme nuisibles,

[1] Fleury, *Hist. ecclés.*, L. 47. — L. de Sanctis. *Roma papale.* Les théologiens de la cour de Charlemagne avaient exprimé les mêmes opinions; le concile de Francfort avait répondu dans le même sens au pape Adrien qui lui avait demandé son avis sur ce sujet, mais l'indignation que soulevèrent les opinions de Claude, montre les immenses progrès qu'avait déjà faits le culte des images.

Claude lui répondit : « Je demande à chacun de vous s'il pense qu'aller à Rome ce soit se repentir ? Si cela est, pourquoi as-tu si longtemps damné tant d'âmes, en les renfermant dans ton monastère, après les y avoir reçues pour faire pénitence[1] ? »

Dans cette même apologie, Claude affirmait que le pape, appelé alors l'*Apostolique*, n'est pas celui qui occupe le siège de saint Pierre, mais celui qui en remplit les devoirs. « ... Revenez donc à votre sens, misérables transgresseurs, continue-t-il. Pourquoi vous êtes-vous détournés de la vérité ? Pourquoi crucifiez-vous de nouveau le Fils de Dieu, en l'exposant à l'ignominie ? Pourquoi perdez-vous les âmes, que vous rendez par troupes les compagnes des démons, en les éloignant de leur Créateur, par l'horrible sacrilège de vos images et de vos ressemblances, les précipitant ainsi dans une éternelle condamnation ?... Je sais fort bien qu'on entend mal ce passage de l'Evangile : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et je te donnerai les clés du royaume des cieux. » C'est en s'appuyant follement sur cette parole, qu'une multitude ignorante, stupide

[1] Bonnefon. *Les grands chrétiens du moyen âge.*

et dépourvue de toute intelligence spirituelle, se rend à Rome dans l'espérance d'obtenir la vie éternelle. Mais le ministère de l'Evangile appartient à tous les vrais prêtres et pasteurs de l'Eglise, qui le remplissent aussi longtemps qu'ils sont dans ce monde; et, lorsqu'ils ont payé leur tribut à la mort, d'autres leur succèdent qui possèdent la même autorité et le même pouvoir... Aveugles, retournez à la lumière, retournez à Celui qui éclaire tout homme en venant au monde; vous tous, quelque nombreux que vous soyez, vous marchez dans les ténèbres, et vous ne savez où vous allez, parce que les ténèbres ont aveuglé vos yeux. Si nous devons croire Dieu, lorsqu'Il promet, combien plus lorsqu'Il jure et qu'Il dit: Si Noé, Daniel et Job étaient dans ce pays,... ils ne sauveraient ni fils, ni fille; mais eux, par leur justice, sauveraient leurs âmes (Ezéch. XIV, 20), c'est-à-dire, si les saints, que vous invoquez, étaient aussi saints et justes que l'étaient Noé, Daniel et Job, toutefois ils ne délivreraient ni fils, ni fille. Et Dieu fait cette déclaration, afin que personne ne mette sa confiance dans les mérites ou dans l'intercession des saints. Comprends-tu cela, peuple sans intelligence? Serez-vous sages

une fois, vous qui courez à Rome afin d'y chercher l'intercession d'un apôtre ? [1] »

En 814, Claude publia trois livres de commentaires sur la Genèse; en 815, un commentaire sur saint Matthieu; en 821, quatre livres sur l'Exode, et en 828, des explications sur le Lévitique. On a encore du même auteur des explications sur les Epîtres de saint Paul; celle aux Ephésiens est dédiée à Louis-le-Débonnaire. Ces différents écrits, joints à ses discours et à ses visites pastorales, contribuèrent, sans aucun doute, à maintenir intact le dépôt des doctrines évangéliques dans les vallées vaudoises du Piémont.

Claude mourut en 839, sans avoir été excommunié ni déposé du siège épiscopal qu'il occupait à Turin, grâce à la protection toute-puissante de l'Empereur [2].

[1] Fleury, *Hist. ecclés.*, Livre 47, art. 20. — E. Guers, *Histoire abrégée de l'Eglise de Jésus-Christ.*

[2] Les partisans de l'évêque Claude, homme éloquent et de mœurs austères, anathématisés par les papes, poursuivis par les princes laïques, furent chassés de la plaine et forcés de se réfugier dans les montagnes, où ils se maintinrent toujours comprimés et toujours cherchant à s'étendre (*Mémoires historiques*, Turin, 1816, T. I, p. 46, 47. Préface p. 13, 14. T. I, p. 50. — D'après l'excellent ouvrage de M. Al. Lombard sur les *Pauliciens*, p. 118).

Les doctrines évangéliques de Claude ne disparurent pas avec lui ; l'héritage en fut recueilli par d'humbles disciples de la Parole de Dieu, en particulier par les *Vaudois*, les *Cathares* et les *Pauvres de Lyon*, qui se répandirent dans les différentes provinces de la Péninsule espagnole.

CHAPITRE II

Vaudois, Patarins, Cathares, Pauvres de Lyon en Espagne[1].



Les relations politiques et commerciales si fréquentes entre l'Espagne et le sud de la France offraient aux Vaudois de nombreuses occasions de se transporter d'un côté des Pyrénées à l'autre; il n'est donc pas étonnant qu'on les trouve établis dès le XIIe siècle dans le nord de la Péninsule, où ils purent demeurer quelque temps sans être inquiétés. Mais, sous le règne d'Alphonse II, le

[1] Les *Albigeois*, les *Vaudois*, les *Patarins*, les *Pauvres de Lyon* étaient, sans doute, des sectes distinctes à bien des égards; car, tandis que le manichéisme et la politique jouaient un rôle important chez les premiers, les autres étaient des chrétiens qui avaient rompu avec la hiérarchie catholique; mais, le plus souvent, on les confondait entre eux, surtout lorsqu'il s'agissait de les persécuter.

clergé, alarmé de l'influence qu'ils exerçaient sur les populations, sollicita du souverain pontife l'autorisation de prendre contre eux des mesures sévères de répression. En conséquence, Célestin III délégua, en 1194, le cardinal de Saint-Ange, avec le titre de légat *a latere.* A peine arrivé à Lérida, le cardinal convoqua une assemblée de prélats et de nobles, à laquelle le roi assista en personne. On y renouvela le décret par lequel le pape Lucius III, en 1181, avait frappé d'anathème « tous les hérétiques, sous quelque nom qu'ils fussent désignés, entre autres les *Cathares* et les *Patarins,* ainsi que ceux qui se disent faussement *Humiliés* ou *Pauvres de Lyon.* »

Non content d'en assurer la rigoureuse exécution dans ses propres Etats, le roi ordonna de chasser les sectaires de ses domaines particuliers et défendit à ses sujets de leur donner asile. « Nous ordonnons à tous Vaudois, lit-on dans ce décret, que, puisqu'ils sont excommuniés de la sainte Eglise, ennemis déclarés de ce royaume, ils aient à le quitter, aussi bien que les autres Etats de notre domination. En vertu de cet ordre, quiconque dès ce jour se permettra de recevoir chez lui les susdits Vaudois, d'assister à leurs pernicieux discours, de

leur porter de la nourriture, encourra par cela même l'indignation du Dieu tout-puissant, aussi bien que la nôtre; ses biens seront confisqués sans appel, et il sera puni comme s'il s'était rendu coupable de lèse-majesté... Nous entendons de plus que tout noble ou roturier qui trouvera dans nos Etats quelqu'un de ces misérables, sache que, s'il les vexe, les maltraite et les poursuit, il ne fera rien en cela qui ne nous soit agréable. »

Cet édit fut renouvelé trois ans après, au concile de Girone, par Pierre II qui, pour dégager sa responsabilité personnelle, le fit signer par tous les grands, les gouverneurs et les juges du royaume. Ils étaient de plus requis les uns et les autres de prêter serment entre les mains des évêques et de les assister pour rechercher et punir ceux qui seraient reconnus coupables d'hérésie[1]. Innocent III autorisa ce prince, en 1204, à confisquer à son profit leurs biens et leurs terres. Dès ce moment le roi sévit avec une grande cruauté contre ces

[1] Dans une seule exécution, on en fit brûler vifs 114. Les tourments auxquels on les soumettait étaient aussi affreux que variés; on devait les pendre, les noyer, les tenailler, les faire mourir de faim, les scier, les enchaîner, leur rompre les membres, les couper en morceaux (Bonnefon, *Histoire de l'Eglise).*

malheureuses victimes d'un fanatisme aveugle et barbare. Mais, par une étrange contradiction, que les circonstances du temps expliquent cependant, il se fit en 1213 le défenseur de leur parti contre Simon de Montfort. Dans la célèbre bataille de Muret, où les deux adversaires combattirent avec un égal acharnement, Pierre II fut tué avec un de ses fils et un grand nombre de ses vassaux [1].

Ceux des Vaudois et des Albigeois qui avaient survécu à ce combat meurtrier, se réfugièrent dans le royaume de Léon, dans les montagnes d'Aragon, dans les vallées de la Biscaye et dans la Catalogne. Ils y jouirent, pendant plusieurs années, d'une sécurité dont ils profitèrent pour organiser des communautés présidées par des évêques et desservies par des diacres. L'austérité de leurs mœurs, leur vie laborieuse, leur active charité et leur prédication évangélique n'avaient pas tardé à leur concilier les sympathies du peuple [2]. Celui-

[1] Llorente, *Histoire critique de l'inquisition.* Tome III, page 207.

[2] Telle était la faveur dont les Vaudois jouissaient auprès du peuple, qu'Yvon de Narbonne écrivait à Gérard, évêque de Bordeaux, que « dans un voyage en Italie, il s'était fait passer pour *cathare,* ce qui lui avait procuré dans toutes les villes un accueil des plus sympathiques. » (Cantù, *Hérétiques d'Italie.)*

ci, en effet, ne pouvait s'empêcher de considérer l'opulence, l'ambition et l'immoralité d'une grande partie du clergé comme contraires aux enseignements de la Parole de Dieu et incompatibles avec le caractère de ministres de Jésus-Christ; aussi écoutait-il avec avidité les contes satiriques, dans lesquels les ménestrels vaudois se raillaient impitoyablement des superstitions des moines et de la dépravation des prêtres séculiers[1]. Leurs doctrines se répandirent avec une telle rapidité, qu'en plusieurs endroits les églises furent délaissées, tandis que les prêtres, abandonnés de leurs ouailles, se voyaient frustrés de la dîme habituelle. L'évêque de Huesca, l'un des prélats les plus vénérés de l'Aragon, se montra leur constant et courageux protecteur.

Le zèle ardent de Roderich, évêque de Léon, et du dominicain Cardérite[2] n'aurait peut-être pas suffi pour combattre et anéantir l'influence de l'évangélisation vaudoise, si le vieillard plus que nonagénaire qui occupait le trône papal, Gré-

[1] Hallam, *Histoire du moyen âge.* Tome III, page 418.

[2] Cardérite fut lapidé par le peuple que sa cruauté avait exaspéré au plus haut point.

goire IX [1], n'avait expédié en Espagne une bulle, dans laquelle il enjoignait à l'archevêque de Tarragone et à ses suffragants de combattre avec énergie l'hérésie, soit directement, soit par l'intermédiaire des franciscains et des dominicains. « Puisque le soir du monde commence à paraître, disait le vicaire de Jésus-Christ au supérieur des premiers, nous supplions Votre Fraternité, et nous vous enjoignons formellement, de faire de diligentes perquisitions contre les hérétiques, avec l'aide des frères prêcheurs... Nous vous conjurons d'agir contre ceux qui sont notés d'infamie, selon les décisions que nous avons prises dernièrement contre les hérétiques, à moins qu'ils ne consentent à soumettre entièrement leur cœur aux commandements de l'Eglise [1]. »

Grâce à ces sévères mesures de la cour de Rome et au dévouement de ses puissantes milices, il s'éleva contre les Vaudois une violente persécution qui arriva à son paroxysme en 1237, dans la vi-

[1] Grégoire IX mourut en 1241, âgé de près de cent ans, au moment où il venait d'excommunier l'empereur Frédéric II. Irascible, ambitieux, violent, toute sa pensée était concentrée sur la formation d'une croisade contre les Infidèles, l'extirpation de l'hérésie et l'accroissement du pouvoir temporel du saint-siège.

comté de Cerdaigne et de Castelbon, ainsi que dans le district d'Urgel, dont les habitants avaient sans doute conservé le souvenir des prédications évangéliques de leur évêque Félix, et de son élève Claude de Turin. Sur quarante-cinq de ces humbles disciples de la Parole de Dieu qui furent arrêtés, quinze furent brûlés vifs. Ferdinand lui-même, animé d'un zèle stupide, jetait de sa main royale du bois sur les bûchers embrasés [1]. Aussi l'Eglise romaine, qui ne se montra jamais ingrate pour des services de cette nature, l'a-t-elle honoré de la béatification en 1671, sous le pontificat et par les soins de Clément X. On alla jusqu'à exhumer les cadavres de onze personnes, suspectes d'hérésie, pour les jeter dans les flammes. Ainsi en 1269, Arnauld, vicomte de Cerdaigne et Castelbon, et Ernestine, comtesse de Foix, épouse du comte Roger-Bernard II, furent condamnés comme hérétiques, quoique morts depuis vingt-huit ans, et leurs ossements furent brûlés.

Les Vaudois et les Albigeois qui avaient trouvé

[1] « Haereticis infensus maxime, quos tormentis exagitandos curabat; solitus ipse, quasi victimarius ignem arsuris manu, lignaque subjicere, » dit le jésuite historien Mariana (Schmidt, *Histoire des Cathares ou Albigeois*. T. I, p. 369).

un asile dans la Catalogne, se constituèrent en communautés, sous le nom de *Société des pauvres catholiques*. Durando, un de leurs chefs, qui s'était rendu à Rome pour la placer sous la protection d'Innocent III, obtint sans difficulté son consentement, quoique ce pape persécutât partout ailleurs de la manière la plus cruelle les partisans de leurs doctrines.

Les *Pauvres catholiques* vivaient d'aumônes, s'appliquaient à l'étude et à l'enseignement, célébraient deux carêmes par an, portaient un vêtement gris ou blanc, et se distinguaient des *Pauvres de Lyon* par quelques signes particuliers dans leur chaussure. Comme ils ne célébraient pas les fêtes de l'Eglise, on les accusait à tort de négliger la sanctification du dimanche, d'où le nom de *Insabbatati,* qui leur fut donné par leurs ennemis [1]. Mais, soupçonnés à leur tour d'hérésie, ils furent enveloppés dans la tourmente qui s'élevait de toutes parts contre les disciples de la liberté de conscience. Après avoir végété quelque temps encore, ils furent définitivement exterminés. C'était le do-

[1] E. Guers, *Hist. abrégée de l'Eglise de Jésus-Christ.* On les appelait aussi, à cause de leur misérable apparence, *siccars,* ce qui, dans le dialecte provençal, signifie *filous.*

minicain Nicolas Eymeric qui dirigeait, à cette époque, l'inquisition, avec un fanatisme féroce; il en présida les tribunaux pendant quarante-quatre ans [1].

Mais si l'on n'entend plus parler des Vaudois en Espagne, l'esprit qui les animait ne s'éteignit pas avec eux; on le retrouve chez quelques hommes pieux et savants, dont les enseignements forment comme des jalons lumineux entre l'ère apostolique et celle de la Réformation. Nous mentionnerons les plus célèbres dans le chapitre suivant [2].

[1] Quelques disciples de Wiclef paraissent s'être réfugiés en Espagne et avoir fourni un assez grand nombre de victimes aux bûchers du saint-office. Ce qui est mieux avéré, c'est que la Péninsule ibérique fut parcourue à cette époque par les *Bégards,* dont plusieurs furent brûlés vifs à Valence. On les retrouve encore en 1452 à Durango et dans le district de Calahorra; leur chef Mella mourut à Grenade dans la misère. Jean II, roi de Castille, les faisait poursuivre par ses soldats, « qui les chassaient comme du bétail, est-il dit dans une chronique contemporaine, et les livraient aux inquisiteurs qui confisquaient leurs biens et les envoyaient à l'échafaud. » Ce ne fut toutefois qu'après de longues et sanglantes persécutions qu'on parvint à les exterminer. (E. Guers, Llorente, Fleury, ouvrages cités; Mac-Cree, *History of the reformation in Spain.)*

[2] Peut-être les *Alumbrados* (illuminés) étaient-ils les descendants des Vaudois, car, quoique plus mystiques, ils paraissent avoir partagé la plupart des opinions dogmatiques de leurs prédécesseurs.

CHAPITRE III

Ecrivains à tendance évangélique avant la réforme.



Le premier auteur qui s'offre à nous est *Guillaume Anelier,* troubadour de Figuieras (Figueras), qui vivait de 1213 à 1276. Il adresse plusieurs de ses *sirventes* [1] à Jayme-le-Conquérant, qu'il appelle : « Un jeune roi qui protège la miséricorde » et blâme l'injustice [2]. » L'une des plus importantes de ses poésies est son sirvente sur Rome, où se montre une profonde aversion pour la cour pontificale et la hiérarchie catholique, sentiment qui était, au reste, partagé par les Albigeois, les Cathares et les Vaudois.

[1] Le *sirvente* était une poésie, ordinairement satirique, divisée en strophes pour être chantée. — La traduction de celui-ci est de Villemain, *Littérature du moyen âge,* Tome I, p: 218-219.

[2] Ticknor, *History of spanish literature.* Vol. I, p. 281.

En voici quelques strophes :

« Je veux faire un sirvente sur ce ton qui me sied; je ne veux plus le différer. Je sais, sans pouvoir en douter, que j'en aurai malveillance, car je fais un sirvente sur ces faussaires pleins de tromperie, sur Rome qui est chef de la décadence, en laquelle déchoit tout bien.

» Rome, je ne m'étonne point si le monde est dans l'erreur, puisque tu as mis le siècle en travail et en guerre; car mérites et miséricorde par toi meurent et s'ensevelissent. Rome trompeuse, conductrice, cime et racine de tous maux, le bon roi d'Angleterre fut par toi trahi.

» Rome trompeuse, la convoitise t'égare; à tes brebis tu tonds de trop près la laine; mais que le Saint-Esprit, qui reçut chair humaine, entende mes prières et brise tes becs, Rome, et je m'en dédis; car tu es fausse et méchante envers nous et envers les Grecs.

» Rome, aux hommes niais tu ronges la chair et les os, et tu conduis les aveugles avec toi dans la fosse. Tu transgresses trop les commandements de Dieu; car ta convoitise est si grande, que tu pardonnes les péchés pour deniers; de trop forte endosse, Rome, tu te charges.

» Rome, sache bien que ton lâche trafic et ta folie firent perdre Damiette. Tu règnes méchamment, Rome; que Dieu t'abatte en ruine, parce que si faussement tu règnes par argent, Rome, tu es de mauvaise race et parjure.

» Rome, vraiment, nous savons très bien qu'avec la duperie d'une fausse indulgence, tu livras au malheur le baronnage de France et la gent de Paris. Même le bon roi Louis fut par toi occis; car, par une fausse prédication, tu l'éloignas du pays...

» Rome, aux Sarrasins tu fais peu de dommage; mais les Grecs et les nations, tu les pousses à destruction...

» Rome, je discerne bien les maux qu'on ne peut dire; car vous faites par dérision le martyre des chrétiens; mais en quel livre trouvez-vous, Rome, qu'on doive occire les chrétiens?...

» Rome, il est vrai, manifeste que tu es trop travaillée de la fougue de tes prédications traîtresses contre Toulouse, tu ronges laidement les mains, à la manière des serpents enragés, aux petits et aux grands. Mais si le digne comte vit encore deux ans, la France ressentira douleur de tes tromperies.

» Rome, tant est grande ta forfaiture que tu

méprises Dieu et ses saints, tant ton règne est mauvais, Rome fausse et trompeuse. C'est pourquoi en toi se cache et s'abaisse et se confond la tromperie de ce monde; tant est grande l'injustice que tu fais au comte Raymond.

» Rome, Dieu le soutienne et lui donne pouvoir et force à ce comte, qui tond les Français et les écorche et les pend!...

» Rome, bien souvent on a ouï dire que tu portes tête vide, parce que tu la fais souvent tondre, aussi je pense et crois que besoin te serait d'un peu de cervelle; car tu es de mauvais gouvernement, toi et Citeaux, vu qu'à Béziers vous fîtes faire une si étrange boucherie.

» Rome, avec faux appeaux, tu tends tes filets, et tu manges maints mauvais morceaux. Tu as visage d'agneau au simple regard; au-dedans, tu es loup enragé, serpent couronné, engendré de vipère; c'est pourquoi le diable t'appelle sa *créature.* »

Pierre de Lugo, héritier des principes albigeois, naquit à Lugo dans la Galice. Sa confession de foi devant l'inquisition de Toulouse est l'une des plus explicites (1320-22). Il y reconnut que 20 ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait commencé à faire

partie de cet ordre et de cette vie qu'on appelle Vie des Apôtres dans la pauvreté de l'Evangile... Il croyait que ceux qui en faisaient partie pouvaient être sauvés, s'ils ne commettaient point d'autres péchés contre les commandements de Dieu... Il y a deux sortes d'Eglises, disait-il, une spirituelle et une charnelle. L'Eglise spirituelle se trouve chez les hommes qui vivent dans la pauvreté parfaite, dans l'humilité et dans l'obéissance spirituelle à Dieu, tels que sont ceux qui imitent la vie des Apôtres et du Christ. Tandis que l'Eglise charnelle est composée de ceux qui vivent dans les délices de la chair, dans les richesses, dans les honneurs, dans la pompe et dans la gloire, comme font les évêques et les prélats de l'Eglise romaine, qui ne renoncent pas à ce qu'ils possèdent et qui donnent les biens de l'Eglise à leurs parents et à leurs amis [1].

Pero Jean Ruiz [2], archiprêtre de Hita, né probablement à Alcalà de Henarès, vécut sous le règne d'Alphonse XI, roi de Léon et de Castille. Sur l'ordre de son supérieur, l'archevêque de Tolède,

[1] Al. Lombard, *Pauliciens*, p. 147.

[2] Ticknor, *History of spanish literature*, T. I, p. 71.

il fut emprisonné entre 1337 et 1350, à cause de ses opinions religieuses et de la liberté avec laquelle il censurait les désordres du clergé.

On lui attribue un poème très curieux, intitulé : *Rabbi don Santob,* supposé dédié par un Juif à Pierre-le-Cruel, roi de Castille, qui régna de 1350 à 1369 [1]. Ruiz y flagellait, dans de mordantes satires, l'ambition, la cupidité et les vices du clergé, auquel il reprochait de ne voir le plus souvent, dans les dignités ecclésiastiques, que des moyens de satisfaire ses coupables convoitises. A l'exemple de Rabelais, auquel on l'a quelquefois comparé, il use, dans ses écrits, d'une licence que nous ne tolérerions pas de nos jours :

« Si tu as des deniers, dit-il, tu auras de la consolation, du plaisir, de la joie; du pape, des bénéfices; tu achèteras le paradis, tu gagneras le salut. Là où il y a beaucoup d'argent, il y a beaucoup de bénédictions. J'ai vu à la cour de Rome, où demeure Sa Sainteté, que tout le monde se soumet à l'argent, qu'on l'honore grandement, qu'on lui fait grande pompe et qu'on se prosterne devant lui, comme devant une majesté..... Il (l'argent) créait

[1] *Collacion de poesias castellanas anteriores al siglo XV,* cité d'après M. de Castro.

beaucoup de prieurs, d'évêques et d'abbés, d'archevêques, de docteurs, de patriarches et d'autres dignitaires. Pour un grand nombre de clercs, il trouvait des emplois; il faisait de la vérité mensonge, et du mensonge vérité [1]. »

Pedro Lopez de Ayala, surnommé *l'Ancien*, né en 1332 dans le royaume de Murcie, mourut en 1407, à Calahorra. Il joignait à une vaste érudition une moralité exemplaire et une fervente piété. Il ne raconte, dans ses chroniques, que les événements auxquels il fut mêlé comme témoin ou comme acteur [2]. Au jugement d'écrivains compétents, le style en est ferme, sous une forme très simple, et il se montre, en général, impartial. On l'a quelquefois comparé à son contemporain, le célèbre Froissard.

Ayala fut fait prisonnier et conduit en Angleterre, à la suite de la grande bataille de Naxara ou Navarette, qu'Edouard, dit le Prince noir, gagna, en 1367, sur Henri de Transtamare, frère

[1] Il circula longtemps, en Italie, le dicton suivant :

Chi va a Roma e porta un buon borsotto,
Diventa abbate o vescovo di botto.

[2] La première édition des *Chroniques* d'Ayala est celle de Séville en 1495. La meilleure a été publiée à Madrid en 1779.

illégitime du roi, et usurpateur de son trône [1]. Jeté dans une sombre prison, il en fait la description dans le poème intitulé : *Rimado de Palacio* [2]. Lorsque Pierre eut été de nouveau chassé du trône, Ayala fut rendu à la liberté et retourna dans sa patrie, où il devint grand chancelier de Henri II.

Le *Rimado de Palacio* est un des monuments les plus curieux de la poésie espagnole au XIVe siècle. L'auteur y traite des devoirs des nobles et des rois, des coutumes et des vices de son temps. Il commence par une confession personnelle, et la continue par une dissertation sur le décalogue, sur les sept péchés capitaux, les sept œuvres de miséricorde et autres sujets religieux ; ensuite, il s'occupe du gouvernement d'un Etat, des conseillers royaux, des marchands, des savants et des percepteurs d'impôts ; enfin, il termine, comme il a commencé, par des exercices de piété.

Nous emprunterons à M. A. de Castro quelques strophes de cet auteur, qui se rapportent à notre sujet :

[1] Bertrand Duguesclin, connétable de France, commandait l'armée de Henri de Transtamare.

[2] Ticknor, *History*, etc., T. I, p. 91, 161 à 165.

La barque de St-Pierre court de grands dangers,
A cause de nos péchés et par notre faute ;
Mais nos prélats n'en prennent souci.

. . . .

Ils rançonnent leurs vassaux sans mesure,
Ils oublient la conscience et la Sainte Ecriture.

. . . .

A peine ont-ils acquis une dignité,
Qu'ils s'inquiètent peu de mettre l'ordre dans l'Eglise ;
Comment ils s'enrichiront, c'est ce dont ils sont préoccupés,
Sans songer le moins du monde au compte à rendre.

. . . .

Si ce sont là des ministres, ce sont des ministres de Satan ;
Tu ne les verras jamais, en effet, accomplir de bonnes œuvres.

Vincent Ferrier (Vicente Ferrer) naquit à Valence le 23 janvier 1357, entra, en 1374, dans l'ordre des dominicains, et fut reçu, à Lérida, docteur en théologie. De là, il retourna à Valence, où il occupa, pendant six ans, l'office de *théologal*. Le cardinal de Luna[1], à son passage dans cette ville, l'emmena avec lui en France.

Ce fut pendant son séjour à Paris qu'il composa ses premiers ouvrages de piété : *L'Homme intérieur*, *l'Oraison dominicale*, et *les Consolations dans les*

[1] Le cardinal de Luna fut élu pape à Avignon sous le nom de Benoît XIII, puis déposé par le concile de Constance.

tentations contre la foi. Il revint, en 1397, dans sa ville natale, qu'il ne tarda pas à quitter de nouveau pour annoncer l'Evangile en Espagne, en France, en Italie et en Angleterre. Non seulement il joignait à beaucoup de savoir et à une éloquence persuasive la connaissance de plusieurs langues, mais encore, doué d'un bel organe, il s'exprimait sur toute espèce de sujets avec autant d'aisance que de lucidité. Sa prédication produisait sur ses auditeurs une si vive impression que, plus d'une fois, leurs gémissements et leurs larmes l'obligèrent d'interrompre son discours [1]. Il mourut à Vannes, en Bretagne, le 5 avril 1415 ou 1419.

Vincent Ferrier a laissé un assez grand nombre d'écrits qui furent imprimés à Valence en 1491 [2]. On trouve dans un de ses traités les conseils suivants sur la vie spirituelle : « Désirez-vous étudier » avec profit ? Consultez Dieu plutôt que des li- » vres et demandez-lui humblement de vous faire » comprendre ce que vous lisez. L'étude dessèche » le cœur et l'esprit. Allez de temps en temps

[1] La prédication de Vincent Ferrier donna lieu, en 1398, à des scènes de flagellation.

[2] *De la fin du monde,* et *de la Science de la vie spirituelle.*

» vous rafraîchir aux pieds du Christ et sous la
» croix. Quelques instants de repos à cette place
» vous donneront une vigueur et une lumière
» toutes nouvelles. Interrompez votre étude par de
» courtes, mais ferventes prières. La science est un
» don du Père des lumières et non l'œuvre de vo-
» tre intelligence ou de votre application. Les or-
» gueilleux seront laissés dehors. Christ révèle sa
» vérité aux humbles et se cache aux présomp-
» tueux [1]. »

Pierre d'Osma, professeur de théologie à Salamanque, vivait au milieu du XV[e] siècle. Dans un traité *sur la Confession*, il enseigne que les péchés mortels sont effacés par la seule contrition du cœur, que la confession auriculaire n'est pas de droit divin, et doit se faire non pour les péchés connus, mais pour ceux qui sont secrets; que le pape ne peut remettre les peines du purgatoire; que le sacrement de la pénitence n'est établi ni dans l'Ancien, ni dans le Nouveau Testament [2].

Ces propositions parurent si dangereuses que

[1] *Dictionnaire biographique*, par une société de gens de lettres. — Guers, *Histoire abrégée de l'Eglise de Jésus-Christ*.

[2] Fleury, *Hist. ecclés.*, L. 115, § 11.

l'archevêque de Tolède, Alphonse Carillo, convoqua, en 1479, les plus savants théologiens de son diocèse pour en faire l'objet d'un sérieux examen. D'accord avec ses docteurs, il condamna ces propositions comme « hérétiques, erronées, scandaleuses, malsonnantes. » Le livre d'où elles étaient extraites devait être brûlé, ainsi que la chaire du haut de laquelle elles avaient été prêchées. Ce jugement fut confirmé, le 9 août de la même année, par Sixte IV, qui ne voulait pas, disait-il dans sa bulle, « rapporter ces erreurs » en détail, ni les spécifier à cause de leur énor- » mité, afin que ceux qui les connaissent déjà » puissent les oublier, et que ceux qui les ignorent » n'apprennent rien de nouveau. »

Juan de Padilla[1] était appelé ordinairement *le Chartreux*, parce que, par modestie, il cachait son véritable nom sous celui de *moine de santa Maria de las Cuevas*[2]. Malgré la sévérité de leur

[1] Il ne faut pas le confondre avec Juan de Padilla qui, à la tête de nombreux insurgés, combattit, en 1520, contre Charles-Quint, pour le maintien des *fueros* de la Vieille-Castille; vaincu et pris à Villalar, en 1522, il périt sur l'échafaud.

[2] Santa Maria de las Cuevas était un couvent de Séville, où Christophe Colomb demeura quelque temps.

règle, les chartreux de ce cloître vivaient dans le plus grand luxe et s'adonnaient à la bonne chère. Navagiero, qui le visita en 1526, fait la remarque suivante : « Il paraît qu'il ne lui manque rien de cette beauté accomplie que peut avoir une localité. Les frères qui y vivent ont une bonne échelle pour monter de là au paradis. »

Avant d'entrer dans ce monastère, Padilla avait écrit un poème intitulé : *Le labyrinthe du duc de Cadix,* qui fut imprimé en 1493. Plus tard, il composa ses deux principaux ouvrages : *Le tableau de la vie de Christ ; Les douze apôtres ;* celui-ci, publié à Séville, en 1578, a été réimprimé à Londres, en 1843 [1].

Dans le second de ces livres, l'action se passe dans les douze signes du zodiaque; le poète y est transporté par saint Paul, qui lui montre en chacun d'eux, les miracles d'un Apôtre, l'une des douze entrées des régions infernales et un aperçu de la division correspondante du purgatoire. L'auteur censure les désordres de tout genre auxquels se livraient un grand nombre d'ecclésiastiques, il attaque tout particulièrement la simonie, et peint,

[1] Ticknor, *History,* etc., tome I, page 373.

en traits enflammés, le penchant des hommes à subordonner les intérêts de leur avenir éternel à ceux de la vie présente. Ce petit poème, évidemment inspiré par la *Divine comédie* du Dante, paraît se distinguer par une versification coulante et avoir une véritable valeur poétique [1].

Juan de Avila, né en 1500, à Almodavar-del-Campo, dans la Nouvelle-Castille, fut surnommé l'*Apôtre de l'Andalousie*, à cause de sa vie exemplaire, de son inépuisable charité et de la chaleureuse éloquence de sa prédication. Après avoir distribué tout son bien aux pauvres, d'Avila allait de lieu en lieu, à l'exemple de son divin Maître, pour annoncer la Parole de Dieu avec un zèle que rien ne pouvait lasser; il rejetait, comme indignes de l'Evangile, les subtilités de la théologie scolastique. « Lisez les livres sacrés, disait-il souvent, mais souvenez-vous que si Celui qui a la clef de la science, et qui seul peut ouvrir le livre, n'en donne l'intelligence, on ne l'entendra jamais. » Des moines, jaloux de l'influence qu'il exerçait sur le peuple, dénoncèrent, en 1523, quelques-unes de ses opinions comme tendant à celles de Luther et

[1] A. de Castro, ouvrage cité.

des *Alumbrados* ou illuminés [1]. En 1534, l'inquisition de Séville leur donna raison et le fit jeter en prison [2]. Heureusement pour lui, Manrique, inquisiteur-général, qui avait une grande estime pour ce fidèle serviteur de Christ, cassa la sentence et l'autorisa à reprendre le cours de ses utiles prédications.

D'Avila passa les dix-sept dernières années de sa vie dans de continuelles infirmités et mourut à Montilla le 10 mai 1569, âgé de soixante-dix ans. On a de lui quatre livres de *Lettres édifiantes* et des traités religieux qui ont été traduits en français par le célèbre Arnauld d'Andilly; la tendance en est éminemment évangélique. Ses œuvres ont été publiées, en 1618, à Madrid, par Martin Ruiz et réimprimées en 1757. Son ouvrage : *Instructions chrétiennes sur le verset 11 du Psaume XLV*, a été mis à l'index [3].

Barthélemy de Torrès-Naharro, né à Torrès, sur

[1] Les *Alumbrados* prétendaient avoir l'intuition immédiate des mystères chrétiens.

[2] A. de Castro, ouvrage cité. — Ticknor, *History*, etc., tome I, page 427; tome II, page 13-14; tome III, page 162. — Llorente, tome III, page 67.

[3] Notice détaillée sur J. d'Avila, dans la *Bibliotheca hispana nova.*

les frontières du Portugal, fut un des meilleurs poètes satiriques de l'Espagne. « Affable d'aspect, » lisons-nous dans la préface mise en tête de ses » œuvres, de taille élevée, grave dans ses ma- » nières, sobre de paroles, il ne parlait qu'après » les avoir, en quelque sorte, pesées à la balance. » Etranger à toute espèce de vices, il ne cessa de » s'appliquer à la pratique de toutes les vertus. Sa » destinée fut d'abord difficile, car il fut pris, dans » un naufrage, par des pirates d'Alger, et conduit » comme esclave en Afrique. Racheté par des » Italiens, il se rendit à Rome sous le pontificat de » Léon X. »

On croit qu'il eut, dans la capitale des Etats pontificaux, des relations assez étroites avec son compatriote, Jayme Enzinas, et y puisa un penchant prononcé pour la Réforme, car c'est à la même époque qu'il publia sa fameuse satire sur les désordres de la cour de Rome. Quoi qu'il en soit de ce fait, Naharro s'enfuit à Naples, où il vécut quelque temps sous la protection de Fabricius Colonna et mourut dans la pauvreté [1].

Il dédia, en 1501, la *Propalladia,* un de ses pre-

[1] M. A. de Castro. — Ticknor, ouvrage cité, tome I, page 265.

miers ouvrages, à don Fernando Avalos, marquis de Pescara [1]. On y trouve des comédies encore estimées de nos jours, une lamentation sur le roi Ferdinand, des épîtres, des ballades, des satires et autres poésies. Prêtre lui-même, il s'élève avec indignation contre ceux de ses collègues qui, oublieux des devoirs de leur vocation, se jouaient des vertus et des convenances les plus élémentaires.

« Celui qui est méchant et présomptueux, dit-il
» en parlant des prêtres, ils l'honorent comme un
» grand homme; celui qui est obstiné, passe à
» leurs yeux pour un homme persévérant... Leur
» gloire est le monde; leur dieu, c'est l'argent!...
» Pendant dix ans, ils poursuivent un bénéfice;
» ont-ils réussi, ils se joignent au cortège d'un
» cardinal pendant le même nombre d'années, car
» tous s'estiment dignes d'un important évêché.
» Le possèdent-ils, c'est à la pourpre qu'ils as-
» pirent. Leur a-t-elle été accordée, c'est la tiare
» qu'ils ambitionnent... Ils ne cessent de briguer,
» mais nul d'eux ne pense au ciel; de l'avenir
» éternel, personne ne s'inquiète... Le mal vaut, à

[1] *La Propalladia* a été imprimée à Rome, en 1517; à Séville, plusieurs fois de 1520 à 1545; à Madrid, en 1578.

» leurs yeux, autant que le bien; ce qu'ils dé-
» sirent, c'est de paraître et non d'être... La jus-
» tice est oubliée, la raison est bannie, la vérité
» n'a plus de place dans ce monde, la foi est de-
» venue illusion, la charité même a disparu. Ce
» qui est juste se tait, ce qui est injuste triomphe!
» Et l'amour chrétien? N'y pensez pas, car le cœur
» et la tête ne sont remplis que de vaines appa-
» rences. Leurs sentiments et leurs actions ne sont
» que tromperies; et celui qui sait mentir, sait
» aussi vaincre [1]. »

Voici encore quelques passages du même auteur, tirés d'une comédie en vers intitulée : *Jacinta* [2].

. . . .

Que dois-je dire de Rome ?
Sinon que sur terre et sur mer
Il se livre tous les jours de nouveaux combats,
Que l'on conclut de nouvelles trêves et de nouvelles alliances.

. . . .

Là, le riche seul demeure
Dans son emploi jusqu'à sa mort.

[1] Ces paroles sont tirées d'une satire qu'on peut lire dans la *Rhétorique* du docteur Gregorio Mayano Eiskar, citées d'après M. A. de Castro.

[2] *Teatro espanol;* publié par Juan-Nicolas-B. de Faber. Cité d'après M. de Castro. Voir appendice, note A.

Le pauvre ne peut que se désespérer,
Car c'est en vain qu'il attend un bénéfice.
A Rome, celui qui est sans protecteur,
Qu'il jette de la cendre sur sa tête.
Celui qui ne possède ni or ni faveur,
Ne saurait parvenir à rien d'important.
L'un vit en joie et en liesse,
L'autre manque d'un morceau de pain;
Dans ses yeux perle une larme,
Tandis que celui-là vide son verre.
Sur la terre, il n'y a que deux choses:
La volupté et la douleur;
Il n'y a rien de pire et rien de meilleur
Que ce que nous offrent Rome et la femme.
A Rome, souvent on n'entend rien
Et on ne peut rien dire de nouveau
Que ce que tolère la sainte Inquisition,
Devant laquelle plusieurs ont dû s'enfuir.

Fray Francisco de Osuna[1], dans la cinquième partie de son *Alphabet spirituel*, qui parut à Burgos le 15 avril 1542, ne dépeignait pas sous de moins sombres couleurs l'immoralité dans laquelle vivaient plusieurs évêques de son temps, au grand scandale de leurs ouailles[2]. « Quel mau-

[1] Osuna est l'auteur du traité : *Loi du saint amour* (Ley de amor sancto).

[2] Voici le titre exact : *Cinquième partie de l'alphabet spirituel, où il y a consolation pour le pauvre et conseil pour le*

» vais avocat, ainsi s'exprime-t-il, serait celui qui
» provoquerait sa propre condamnation! Qu'il en
» soit ainsi de celui qui aspire aux dignités, c'est
» ce qui résulte évidemment du fait que les évê-
» ques et les prélats vivent de telle sorte, qu'ils
» les font servir à leurs intérêts, au lieu de subor-
» donner leurs intérêts à leurs dignités. Ils dissi-
» pent le revenu des pauvres, comme s'ils l'a-
» vaient hérité de leurs pères ou gagné à la sueur
» de leur visage; tandis que c'est le patrimoine du
» Sauveur pour nourrir ses pauvres. Remarquez
» bien qu'il y a deux espèces d'évêques : les uns,
» institués de Dieu notre Seigneur, édifient par
» leurs bonnes œuvres et leurs saintes instructions;
» ils gouvernent l'Eglise de Jésus-Christ par leurs
» bons conseils et par leur exemple. Les autres
» ne possèdent l'anneau, la crosse et l'autorité
» que pour faire bonne chère avec le patrimoine
» du Crucifié. Lorsque l'on considère ces choses,
» on trouve qu'il y a, dans l'Eglise de Christ, plus
» d'évêques de la seconde espèce que de la pre-

riche, non moins utiles aux moines qu'aux prêtres séculiers, et même aux prédicateurs dont le désir devrait être d'arracher les hommes à leur penchant pour les fausses richesses et de les rendre pauvres en esprit.

» mière. De tels évêques ne doivent pas exciter
» l'envie; car, au jour de leur mort, le diable
» en fera festin... Les clercs et les serviteurs de
» l'Eglise devraient avoir honte de faire un si mau-
» vais usage de leurs biens : non contents de
» leur salaire qui devrait leur suffire, ils gardent
» pour eux-mêmes ce qui est destiné à l'entretien
» des pauvres et le dépensent dans le but de sa-
» tisfaire à leurs mauvaises convoitises. »

Fray Pablo de Léon, dominicain, fut comparé dans le temps à Juvénal, pour l'énergie incisive avec laquelle il s'élevait contre les vices de la génération contemporaine. On pourra en juger par la citation suivante, tirée de son *Guide vers le ciel* (Guia del cielo), qui parut en 1558[1] :

« Les clercs et les prélats ont droit à la dîme,...
» car il est juste que le berger vive de lait et de
» beurre, et se vête de laine; mais de quel droit
» celui qui ne visite ni ne protège son troupeau
» boirait-il le lait et tondrait-il la laine qui en pro-
» viennent? C'est ce que je ne comprends pas.
» Les prélats et les clercs n'administrent pas eux-
» mêmes leurs troupeaux, mais ils se font rempla-

[1] Empruntée à M. A. de Castro.

» cer par des visiteurs et par des vicaires, larrons
» comme eux, qui vendent les dispenses papales...
» Sans argent, ils n'absolvent personne... Dans
» les assemblées ecclésiastiques qu'ils se plaisent
» à multiplier, ils ne s'occupent que des moyens
» de se procurer de l'argent, soit par de nouveaux
» impôts, soit par de nouveaux missels. D'autres
» accaparent le blé, afin de le revendre le plus
» cher possible ; ce qu'ils donnent aux pauvres, ils
» le reprennent par la dîme. Ils inventent mille
» prétextes pour infliger aux clercs des châtiments
» qui se transforment en argent ; ils considèrent
» comme ennemis ceux qui ne leur apportent pas
» d'argent. Ils ont honte du nom de *pères* et s'en-
» orgueillissent de porter ceux de *seigneurs* et de
» *très dignes*, qui leur sont donnés par la valetaille
» et les fainéants dans leurs banquets. Aujourd'hui
» les églises n'ont pas de loups plus cruels, d'en-
» nemis, de tyrans et de larrons pires que ceux
» qui possèdent de gros revenus, comme pasteurs
» des âmes... Comme il en est qui ne doivent leur
» emploi qu'aux services qu'ils ont rendus, ils ne
» pensent, à leur tour, qu'à en recevoir... Une fois
» en possession de leurs dignités, ils cherchent à
» recouvrer l'honneur et le repos qu'ils ont perdus

» en servant. Nous voyons souvent, chose vraiment extraordinaire! qu'ils s'entendent merveilleusement bien à la domesticité, à la chasse, à la parure... Et ce sont de telles gens qui gouvernent l'Eglise! Se trouve-t-il un homme pieux, savant? Ils le persécutent. Grand Dieu! combien il y a aujourd'hui, dans l'Eglise, de revenus qui ne sont plus administrés par des prélats, mais par des ignorants ne sachant ni lire, ni comprendre ce qu'est un sacrement!... D'autres abandonnent leurs revenus à leurs fils, de sorte que pères et enfants sont, en même temps, chanoines, archidiacres et autres dignitaires... Et tout ce mal part d'où devrait venir la perfection, de Rome!... Car, de même que les églises cathédrales devraient être le miroir des ecclésiastiques du diocèse et qu'on devrait y trouver l'exemple de la perfection, de même Rome devrait être le miroir du monde entier... Mais, pour nos péchés, c'est à Rome qu'est le comble de tous ces maux. Lorsque des ecclésiastiques vont à Rome, ils en rapportent presque tous la corruption... Que devrons-nous dire encore de ceux qui en reviennent, avec les titres d'évêques, de chanoines, d'archidiacres, sinon qu'ils ne sont,

» la plupart, que des ignorants ou des mercenaires » au service des cardinaux?... des savants dans » le mal, des ignorants dans la vertu et dans la » science? Toute l'Espagne et ses églises cathé- » drales sont remplies de telles gens! C'est ainsi » encore qu'on voit, dans l'Eglise de Dieu, les su- » périeurs se pavaner dans la soie et dans les hon- » neurs... Et il n'y a pas plus en eux de vertu et » de science que dans une brute! Comme ils sont » ignorants eux-mêmes, toute l'Eglise est remplie » d'ignorance... Tout n'est que honte, méchanceté, » luxure, orgueil; ce qu'ils savent le mieux, c'est » d'enrichir et d'anoblir leurs parents, de fonder » des majorats en faveur de leurs fils, et d'acqué- » rir de la fortune pour eux-mêmes, bien ou mal, » n'importe [1]. »

Le licencié *Christoval de Villalon* publia à Séville, en 1542, un *Profitable traité des changes* [2].

[1] *Libro Llamado :* GUIA DEL CIELO, *compuesto por el muy reverendo Padre Fray Pablo de Leon, de la orden de Predicatores,... el qual tracta de Los vicios, virtudes... inpresso en Alcalà de Henarès, anno 1558.*

[2] *Provechoso tratado de cambios y contracidones de mercederes, y reprobacion de usura,* por el licenciado Christoval de Villalon, anno 1546.

La première édition avait paru à Séville en 1543. Il avait

Tout en parlant finances, il signale à l'indignation publique les profits illicites du confessionnal et les exactions des agents épiscopaux.

« Cela va si loin, ajoute-t-il, qu'il n'y aura bien-
» tôt plus une seule brebis qui consente à tolérer
» de tels pasteurs. Il règne, dans l'Eglise de Dieu,
» au sujet de la confession, dit-il ailleurs, un grand
» mal et qui exige un grand remède, car, par-
» tout, c'est une multitude de confesseurs insen-
» sés, légers, imprudents, dont l'intérêt est le seul
» guide, et qui s'acquittent de leur office comme
» s'il s'agissait d'une paire de souliers, ou de tout
» ce qu'on peut imaginer de plus vil. De tels hom-
» mes devraient être bannis de la société et de
» l'Eglise [1]. »

La hardiesse, l'austère franchise, la violence avec lesquelles nos docteurs espagnols s'exprimaient au sujet des vices du clergé, doivent d'autant plus surprendre que celui-ci avait, pour se venger ou pour imposer silence à ses détracteurs, un tribunal qui ne se montra jamais indulgent, dès qu'on touchait à l'arche sainte de la hiérarchie

été imprimé à Valladolid en 1541. Le titre déclare qu'il a été « *visto por* los senores inquisidores. »

[1] *Exhortacion a la confession.* — Valladolid, 1546.

romaine. D'où vient donc que les auteurs de ces mordantes satires échappèrent aux châtiments du saint-office, tandis qu'un grand nombre d'autres écrivains ou prédicateurs, plus modérés dans la forme, se virent en butte aux plus cruelles persécutions ?

Cette indulgence relative provient probablement de ce que, tout en désirant une réforme dans le clergé et dans la discipline, ils n'eurent pas le courage de s'attaquer à l'arbre lui-même, non seulement pour en émonder les branches gourmandes ou nuisibles, mais pour atteindre et détruire le ver qui en rongeait les racines. Peut-être aussi les inquisiteurs craignirent-ils qu'on ne vît dans une persécution dirigée contre des hommes que le peuple vénérait, bien moins le désir de protéger la religion que l'intention secrète de fermer la bouche à d'importuns censeurs.

Que le peuple, en effet, fût disposé à juger sévèrement la conduite de ses conducteurs spirituels, c'est ce que nous démontrent, de la manière la plus évidente, les proverbes qui circulaient d'une extrémité à l'autre de la Péninsule[1]. En

[1] Le premier recueil des Proverbes populaires en Espagne a été imprimé, en 1555, par le savant Hernando Nunez,

voici quelques-uns, que nous avons extraits de Cyprien de Valer, dans ses traités sur le *Pape* et sur la *Messe :*

» Il n'y a rien de plus rare que de beaux avrils et
» de bons évêques. — L'évêque de Calahorra donne
» la tonsure aux ânes. — On demande à Dieu un
» évêque, et l'on reçoit un serviteur de femmes.
» — Saint Pierre doit s'estimer heureux, si on ne
» lui ravit pas sa tiare. — Sur la route de Rome,
» il ne faut ni mule boiteuse, ni bourse vide. — Le
» frère fidèle à la règle reçoit de tout le monde et
» ne donne à personne. — Qui va à Rome, en re-
» vient fou.[1] »

Le dernier proverbe fut rappelé au Saint-Père par Jayme, roi d'Aragon, au moment où le Souverain-Pontife se sépara du prince pour retourner dans ses Etats.

Les écrivains dont nous venons de parler ne peuvent pas être considérés, sans doute, comme

prédicateur distingué et professeur à l'université de Salamanque.

[1] « Quelques années avant l'éclosion de l'hérésie luthé-
» rienne et calviniste, dit le jésuite Bellarmin, il n'y avait
» plus ni sévérité dans les tribunaux ecclésiastiques, ni pu-
» reté de mœurs, ni connaissance des Saintes Ecritures, ni
» respect des choses divines; en un mot, IL N'Y AVAIT PLUS
» DE RELIGION. »

des précurseurs proprement dits de la Réformation, mais ils n'en ont pas moins préparé leurs compatriotes à en accepter les principes vivifiants, lorsque des prédicateurs de l'Evangile, pleins de science, de courage et de dévouement, parcourraient les provinces pour les annoncer.

Malheureusement, elle devait rencontrer sur son chemin, dans l'Inquisition et dans l'Ordre des Jésuites, deux ennemis implacables, dénués de tout scrupule dans le choix des moyens. Ces institutions, d'origine espagnole, ont exercé, jusqu'à nos jours, une influence trop puissante, particulièrement sur les destinées politiques et religieuses de la Péninsule, pour que nous ne leur consacrions pas ici quelques pages.

CHAPITRE IV

L'inquisition en Espagne.

Notre intention n'est pas de faire l'histoire plus ou moins complète du saint-office[1], cela nous mènerait trop loin et nous éloignerait d'ailleurs du but de notre travail; nous la prendrons à l'époque dont nous nous occupons. Nous rappelons seulement que, placée par Innocent III sous la direction de Dominique Guzman, fondateur de l'ordre qui

[1] Don Juan-Antonio Llorente, auquel nous avons emprunté un grand nombre des documents dont nous faisons usage, fut secrétaire de l'inquisition à Madrid, de 1790 à 1792. « Il a mis à nu, dit l'historien Prescott, avec une implacable sévérité, les traits les plus odieux de cette institution; et ses réflexions portent l'empreinte d'un esprit généreux et éclairé. C'est l'histoire la plus authentique de l'inquisition moderne. »

porte son nom[1], l'Inquisition a toujours trouvé, dans les frères prêcheurs, des auxiliaires ou même des inspirateurs ardents, fanatiques, infatigables, de telle sorte que les victimes de cette odieuse institution, Maures, Juifs, Chrétiens, se comptent par centaines de milliers.

A la fin du XVe siècle, Sixte IV, sur la demande des *rois catholiques*, Ferdinand et Isabelle, leur accorda l'autorisation d'établir ou plutôt de conserver l'Inquisition dans leurs Etats. « Sachez bien, lit-on dans le préambule de la lettre que le roi écrivit à cette occasion au Conseil de Séville, que nous, voyant dans nos royaumes et seigneuries, qu'il y avait et qu'il y a quelques mauvais chrétiens, apostats, hérétiques et relaps,... nous avons

[1] Dominique de Guzman, né en 1170 à Calahorra, fonda l'ordre des *dominicains* ou *frères prêcheurs*, en 1215, mourut en 1221 et fut canonisé en 1234 par Grégoire IX. On voit à Florence, dans l'ancien cloître de Sainte-Marie-Nouvelle, une fresque qui, faisant une allusion maligne au nom des dominicains (*Domini canes*, chiens du Seigneur) et à la couleur de leur manteau, les représente sous l'emblème de *chiens noirs et blancs* qui poursuivent avec ardeur des loups (les adversaires de l'Eglise) pour les exterminer. Au musée de Madrid se trouve un tableau de Claudio Coello, dans lequel saint Dominique est agenouillé parmi des figures allégoriques; près de lui est son terrible emblème: le globe du monde brûlé par une torche que tient dans sa gueule un *chien* enragé.

supplié notre Très saint Père de pourvoir à tout cela par un remède salutaire ; et Sa Sainteté nous a octroyé et concédé la permission de choisir deux ou trois personnes qualifiées en certaine manière pour être inquisiteurs, de procéder... contre de tels infidèles et mauvais chrétiens, ainsi que contre ceux qui les favorisent ou les accueillent, de les poursuivre et de les châtier. »

Cependant les inquisiteurs rencontrèrent à Séville même une telle résistance, qu'ils ne purent s'y établir de suite. Ce ne fut qu'en 1481, qu'ils se sentirent assez forts pour y fonder leur plus important tribunal. Voici quelques passages d'un manuscrit contemporain à ce sujet : « Dès que les inquisiteurs et les agents du saint-office entrèrent à Séville, la cité se divisa en deux partis sur cet événement ; les uns étaient pour les inquisiteurs, les autres leur étaient opposés. Ce qui causa le plus d'étonnement et de scandale, ce fut que cette dernière opinion fût partagée par beaucoup de personnes prudentes, élevées en office et en dignité. La noblesse et les prébendiers se déclarèrent pour la sainte foi de Jésus-Christ et de ses ministres. Les inquisiteurs présentèrent et montrèrent les bulles et les provisions royales ; et bientôt ils

trouvèrent, à la porte du chapitre, le régiment en ordre qui les conduisit à leur logement... et l'inquisition fut reçue par le peuple. Les inquisiteurs firent donc arrêter tous les Israélites qui étaient entrés dans la conspiration contre le saint-office, prirent contre eux les mesures les plus sévères et construisirent un bûcher sur lequel ils firent périr dans les flammes neuf personnes des deux sexes... Je dirai toutefois que, puisque le feu est allumé, il brûlera jusqu'à ce qu'il soit venu à bout du bois sec qu'il est nécessaire de brûler ; jusqu'à ce que soient épuisés et morts ceux qui ont judaïsé. [1] »

L'historien espagnol L. Marineo tient plus tard à peu près le même langage dans ses *Cosas memorabiles :* « L'Eglise, qui est une mère de miséricorde, dit-il, concède généralement la vie à un grand nombre de ceux qui ne la méritent pas. Elle ordonne que ceux qui persistent obstinément dans leurs erreurs, après avoir été faits prisonniers, sur la déclaration de témoins dignes de foi, soient mis à la torture et condamnés aux flammes, où ils périssent misérablement. Quant au grand nombre de *ceux qui se repentent sincèrement, elle les con-*

[1] La Rigaudière, *Histoire des persécutions religieuses en Espagne.*

damne seulement à la prison perpétuelle, malgré l'odieux de leurs péchés [1]. »

C'est le célèbre *Torquemada*, de sinistre mémoire [2], qui fut appelé à remplir les fonctions d'inquisiteur-général par Ferdinand et Isabelle. Ses pouvoirs furent confirmés par Innocent VIII (11 février 1486) et par les deux papes qui lui succédèrent. Pendant les dix-huit ans que cet homme dur et sanguinaire présida le saint-office, 10,220 personnes périrent dans les flammes pour cause de religion, 6800 furent brûlées en effigie; on en condamna 97,331 à des peines infamantes, à la confiscation de leurs biens, à la prison perpétuelle ou à l'exclusion de tout emploi public.

Sous son successeur *Déza*, qui occupa les mêmes fonctions pendant huit ans, on brûla 2592 suspects d'hérésie, 896 furent brûlés en effigie, 34,952 durent subir des punitions plus ou moins graves et infamantes.

Ximénès de Cisneros, non moins fanatique, prononça 52,855 jugements contre les hérétiques;

[1] La Rigaudière, ouvrage cité.

[2] Confesseur d'Isabelle, Torquemada lui avait fait jurer, si elle montait sur le trône, de se dévouer à l'extermination de l'hérésie.

3564 périrent dans les flammes et 48,059 subirent d'autres punitions plus ou moins sévères. Il s'appliquait en même temps, avec une ardeur fiévreuse, à détruire tous les manuscrits arabes qui lui tombaient sous la main, par le seul motif qu'ils avaient servi à une secte maudite. Tel était le renom de cruauté dont il jouissait auprès de ses contemporains, que l'un d'eux le représente sous la figure d'un Turc coiffé d'un capuchon de moine et du chapeau rouge des cardinaux, tenant d'une main la Bible latine, de l'autre une torche pour allumer un bûcher[1].

Sous la présidence d'*Adrien* qui succéda à Léon X, sous le nom d'Adrien VI, le saint-office condamna 24,025 hérétiques, dont 1620 périrent dans les flammes.

Le cardinal *Alphonse Manrique*, archevêque de Séville, fut nommé inquisiteur-général le 10 septembre 1523; il mourut le 28 septembre 1538, après avoir établi l'inquisition dans les îles Canaries. Sous sa présidence, 14,625 personnes furent condamnées pour cause d'hérésie, 150 furent brûlées vives.

[1] M. A. de Castro, ouvrage cité.

Enfin, pour ne pas sortir du XVI[e] siècle, *Fernando Valdès*, également archevêque de Séville, fut appelé à la direction du saint-office le 20 janvier 1547 ; destitué sur l'ordre de Pie V, à cause de sa cruelle partialité vis-à-vis de B. Carranza, il mourut le 2 décembre 1568 ; 2400 victimes brûlées vives, 1200 en effigie, 12,000 pénitenciées forment le bilan de son zèle pour frapper les hérétiques [1].

Quelques détails sur la manière dont l'inquisition procédait dans ses jugements, nous feront comprendre la nature des obstacles que la prédication évangélique et la liberté de conscience devaient rencontrer dans cette institution, et des souffrances auxquelles furent en butte les martyrs; nous les emprunterons à deux ecclésiastiques catholiques, Llorente et Marsolier, chanoine d'Uzès [2].

Soumise à la juridiction exclusive du saint-siège et non à celle du gouvernement, comme on l'a quelquefois prétendu [3], l'inquisition espagnole était

[1] Sous Philippe V, au XVIII[e] siècle, le saint-office a fait périr 1574 victimes pendant les quarante années de ce règne.

[2] Llorente, *Histoire critique de l'inquisition*; traduction française, 4 volumes. — Marsolier, *Histoire de l'inquisition et son origine.* Cologne, 1693.

[3] Les magistrats devaient prêter main forte à l'inquisition,

présidée par un inquisiteur-général, dont le pouvoir primait celui des prélats les plus élevés en dignité. L'autorité exécutive, confiée à un conseil dit la *Suprême,* avait des tribunaux dans les douze principales villes du royaume[1]; les juges étaient pris dans toutes les classes de la société; elle avait de plus à son service de nombreux agents, familiers, alguazils ou huissiers, espions, etc.

Les dénonciations se multipliaient à la veille des fêtes de Pâques, parce que les confesseurs en faisaient une obligation sacrée pour leurs pénitents, qu'ils préparaient ainsi à célébrer la mort et la résurrection du Prince de la paix.

On faisait réciter à l'accusé le *Pater* et le *Credo;* la moindre hésitation et la moindre erreur étaient considérées comme une preuve d'hérésie, suffisante pour entraîner une condamnation. Les inquisiteurs avaient-ils quelques doutes sur la sincérité de sa confession de foi, ils le faisaient mettre à la *torture.*

Il y avait trois sortes de torture ou question : la

sous peine d'excommunication, et s'ils différaient de solliciter leur absolution, ils étaient condamnés eux-mêmes à la peine des hérétiques (Marsolier).

[1] Tolède, Cuença, Murcie, Valladolid, Santiago, Logrono, Séville, Cordoue, Grenade, Valence, Saragosse, Barcelone.

corde, l'*eau* et le *feu*. Dans la première, on liait le prévenu avec une corde par les bras, en arrière, on le soulevait au moyen d'une poulie et on le tenait suspendu pendant quelques instants ; puis tout à coup on le laissait retomber jusqu'à demi-pied du sol, en imprimant au corps des secousses qui le brisaient. Cette torture durait une heure, quelquefois davantage. Si elle ne suffisait pas, on passait à celle de l'*eau :* on en faisait avaler par force une certaine quantité au malheureux accusé, couché sur un banc creux, qui pouvait se serrer ou se fermer à volonté; les souffrances étaient atroces. Mais la torture la plus douloureuse était celle du *feu :* on allumait un feu très ardent, dont on approchait les pieds de la victime après les avoir frottés avec de la graisse et des matières inflammables ; on la laissait dans cette affreuse position jusqu'à ce qu'on eût obtenu des aveux complets, ou qu'on craignît pour sa vie.

Ces tortures s'administraient dans une espèce de chambre souterraine, appelée *salle d'audience,* en présence de juges, la plupart dominicains, de l'évêque du diocèse et de son grand-vicaire. Les bourreaux, vêtus de noir, avaient le visage et la tête recouverts d'un capuchon de même couleur,

percé de trous pour la bouche, le nez et les yeux.

A la suite de ces formalités, on conduisait l'accusé sur la place où l'on avait dressé des échafauds; c'est là qu'on le *réconciliait,* s'il y avait lieu, avec l'Eglise, sinon il était livré au bras séculier dont le clergé avait fait son instrument passif. Revêtu du *san-benito* [1], il portait sur la tête une mitre de carton; une corde de genêt lui entourait le cou et il tenait de la main droite une torche verte. Les flammes et les figures grotesques peintes sur le san-benito étaient destinées à faire comprendre que les esprits de mensonge avaient élu domicile dans le corps de « ces damnés vivants qui allaient être plongés dans le feu vengeur de l'enfer. »

Les acquittements furent si rares, avant le règne de Philippe III, qu'on en aurait à peine trouvé deux ou trois sur deux mille jugements [2]. Aussi les inquisiteurs reconnaissaient-ils eux-mêmes qu'un

[1] Le *san-benito* était un manteau de couleur jaune, couvert de la croix rouge de Saint-André; pour les relaps, on y avait peint des flammes, sans croix; pour les condamnés à mort, les flammes étaient entourées de petits diables (Fleury, *Histoire ecclésiastique).*

[2] Llorente, Marsolier, ouvrages cités.

grand nombre de suppliciés étaient innocents; mais, remarquaient-ils, il valait mieux faire périr cent catholiques irréprochables dans leur foi que de laisser échapper un seul hérétique; « en donnant la mort à un catholique innocent, on ne faisait que lui assurer le paradis, tandis qu'il suffisait d'un hérétique pour perdre ou infecter un grand nombre d'âmes [1]. »

Ce qui ajoutait encore à l'iniquité de ces jugements, c'est qu'ils s'étendaient jusqu'aux descendants des hérétiques: « Il est ordonné au fiscal d'assigner les fils, petits-fils, descendants et héritiers du défunt; s'il résulte que l'accusation est bien prouvée, on ordonnera d'exhumer les cadavres en les destinant à un lieu profane; et l'on décidera que tous les biens qui resteront appartiennent au fisc royal, avec les rentes et fruits postérieurs; et les héritiers seront condamnés à

[1] Marsolier. — Le Père Parama, à la demande des inquisiteurs-généraux Quiroga et Manrique, a écrit un traité sous ce titre: *De origine et progressu officii sanctæ inquisitionis, ejusque utilitate et dignitate.* C'est l'apologie la plus complète de ce tribunal (Cantù, *Hérétiques d'Italie:* volume III, page 96). Cependant Thomas d'Aquin l'avait déjà justifié... « Les hérétiques, dit-il, sont des voleurs et des loups. Or on a le droit de pendre les voleurs et de brûler les loups. » (*Eglise libre*, 10 mai 1878.)

cette restitution[1]. » Le tribunal y avait toujours sa bonne part.

Mais si le saint-office ne se relâcha que bien rarement de son inexorable rigueur, il faut reconnaître que les procédures se montrèrent tout particulièrement astucieuses, âpres et cruelles de 1558 à 1591, c'est-à-dire à l'époque où l'inquisition subit l'influence malfaisante des Jésuites.

On ne doit donc pas s'étonner de la puissance qu'elle avait acquise et des immenses trésors qu'elle avait accumulés. Nulle sécurité pour personne ; l'hypocrisie et l'injustice se montraient partout ; les circonstances les plus frivoles suffisaient souvent pour provoquer une impitoyable sévérité, et les mesures les plus rigoureuses menaçaient les étrangers comme les indigènes ; dignitaires ecclésiastiques, nobles et grands, femmes de toute condition, devenaient les objets de dénonciations, dont ils ignoraient le plus souvent l'origine et les véritables causes. Les témoins eux-mêmes se gardaient bien de révéler ce qu'ils avaient vu et entendu, de peur de s'exposer à la sévérité du tribunal. C'est ainsi que John Man,

[1] Vingtième article du règlement du saint-office, d'après Llorente.

ambassadeur d'Elisabeth en Espagne, dut quitter Madrid, non parce qu'il s'était montré ami ou protecteur des protestants persécutés, mais parce qu'il avait parlé trop librement de l'état religieux du pays et avait, en particulier, laissé échapper, dans un entretien avec des amis, cette parole imprudente : « Philippe II doit s'estimer heureux d'avoir eu, en opposition avec les autres princes, le privilège de défendre le souverain pontife en Europe [1]. »

Cette rage d'intolérance cléricale s'étendait jusqu'aux livres les plus étrangers aux matières religieuses, pour peu que l'auteur en fût suspect d'hérésie, tels que la traduction des *Vies de Plutarque* et de *Josèphe,* par François Enzinas [2]. Fray Luis-Ponce de Léon, Castillan de noble extraction, docteur en théologie et auteur de poésies qui charment encore de nos jours ses compatriotes, raconte dans une lettre adressée à l'inquisiteur-général Quiroga, qu'il fut détenu cinq ans dans un

[1] M. A. de Castro, ouvrage cité.

[2] A Grenade, Ximénès de Cisneros fit entasser en un monceau de nombreux manuscrits concernant la théologie, les sciences, l'histoire sacrée et profane, et jeta le tout de ses propres mains dans les flammes.

sombre cachot, pour avoir communiqué à un ami, sous le sceau du secret, sa version du *Cantique des Cantiques*[1]. « Si je n'avais tes encouragements, écrivait en 1566 Pedro-Juan Nunez à un ami, je me laisserais abattre et j'abandonnerais les études, car il n'y a personne ici qui ose produire une bonne correction de texte ou donner des éclaircissements et des commentaires... Le pire de tout, c'est que les inquisiteurs veulent que nul ne s'adonne à des recherches littéraires, tant ils y voient de danger. Quelqu'un veut-il introduire une variante dans une phrase de Cicéron, on en conclut qu'il pourrait bien aussi se permettre de corriger les Ecritures. Quelqu'un se permet-il une critique des commentateurs d'Aristote, on en infère qu'il parlera mal des docteurs de l'Eglise ! Toutes ces stupidités me mettent hors des gonds et m'empêchent de faire aucun progrès.[2] »

[1] Fray Luis-Ponce de Léon, augustin, mort à Salamanque, en 1592, a chanté dans les vers suivants les malheurs de don Carlos :

Aqui yacen de Carlos los despojos,
La parte principal volose al cielo :
Con ella fue el valor, quedole al suelo,
Miedo en el corazon, llanto en los ajos.

[2] Quel contraste peuvent amener des changements dans

Aussi l'inquisition répandait-elle partout une terreur qui n'était que trop justifiée par la cruauté raffinée de la procédure et l'atrocité des supplices [1].

« L'inquisition, écrivait Tiepolo, ambassadeur vénitien, est d'une rigueur qui égale tout ce qu'on pourrait imaginer; l'autorité qu'elle a sur la vie, les biens et l'honneur des citoyens, de quelque condition qu'ils soient, paraît à Philippe II un lien très fort et peut-être le plus fort contre les troubles intérieurs. Aussi le roi, qui en est convaincu, non seulement maintient avec soin, mais encore s'applique à étendre la juridiction de ce tribunal [2]. »

Il paraît cependant que la princesse Juana s'était faite auprès de son frère l'organe des plaintes qui surgissaient de toutes parts contre les prétentions ambitieuses et insensées du saint-office, car elle reçut de Philippe II cette réponse : « Quant à

les mœurs d'une autre époque. A la fin du XVIII[e] siècle, l'évêque de Salamanque, inquisiteur-général, souscrit à l'*Encyclopédie!*

[1] Appendice. Note B. Observations du duc de St-Simon sur l'inquisition.

[2] Gachard, *Relations vénitiennes.*

l'inquisition, on peut en dire ce qu'on voudra, le fait est que je n'ai rien innové. Résolu à vivre et à mourir dans la foi catholique, je ne peux souffrir que mes sujets fassent autrement que moi; et je ne vois pas comment je pourrais atteindre ce but sans punir les transgresseurs[1]. » Il avait raison à son point de vue, car il ne faisait que se conformer à la tradition de ses ancêtres, et en particulier à la volonté de son père: « Je lui ordonne, disait Charles-Quint dans un codicille de son testament, en ma qualité de père et par l'obéissance qu'il me doit, de travailler avec soin à ce que les hérétiques soient poursuivis et punis avec tout l'éclat et la sévérité que mérite leur crime..... Et, afin que mes intentions puissent avoir leur plein et entier effet, je l'engage à faire protéger partout le saint-office de l'inquisition pour le grand nombre de crimes qu'il empêche ou punit. »

La plupart des successeurs de Philippe II suivirent son exemple. Philippe V lui-même, oubliant

[1] Lettre écrite de Madrid, d'après Prescott, *Hist. de Philippe II*, T. II, p. 174. Henri IV, qui avait été élevé à l'école évangélique de sa pieuse mère, disait au contraire: « Ceux qui suivent tout droit leur conscience, sont de ma religion. »

que vingt ans auparavant, il avait refusé d'assister à un autodafé, donnait à son fils le conseil « de se montrer toujours obéissant envers le saint-siège et le pape, comme vicaire de Jésus-Christ, de soutenir et de protéger le saint tribunal de l'inquisition, le boulevard de la foi. »

Les réfugiés espagnols n'exagéraient donc pas, lorsqu'ils s'adressèrent comme suit à Charles-Quint, dans un manifeste publié en Allemagne en 1559 :

« En Espagne, le tribunal de l'inquisition est violent et furieux au dernier point, intraitable et cruel, ensorte qu'on ne peut rien dire dans l'intérêt de la vérité... Il est certainement d'une nécessité absolue que votre Majesté interpose en ceci son autorité... Le motif qui engagea votre aïeul, le roi Ferdinand, à établir l'inquisition en Espagne, est très connu; comme ces raisons n'existent plus, ce tribunal devrait être supprimé... C'est pourquoi, si votre Majesté pouvait faire que l'inquisition fût soumise à une réforme et réduite à l'impossibilité de commettre de nouvelles injustices, cette mesure ferait triompher le nom de Jésus-Christ et procurerait le salut d'un grand nombre de personnes; au lieu que, si ce qu'elle présente,

dans sa constitution, de vicieux, de mauvais et de corrompu, n'en est pas retranché, elle restera certainement souillée d'un vice si atroce et si excessif, qu'on n'aura jamais rien vu de semblable dans aucune histoire, ni dans le souvenir des hommes.[1] »

Cependant, malgré les dangers qui s'attachaient à toute velléité d'indépendance d'esprit ou d'émancipation religieuse, il y eut en Espagne quelques hommes qui eurent le courage de protester hautement contre le cruel despotisme des tribunaux du saint-office : « Quelques-uns veulent qu'on traite les hérétiques avec plus de douceur, écrivait Alphonse de Virués, moine bénédictin et évêque des Canaries; on devrait chercher à les convaincre par de véritables raisons, par les décrets des conciles et par les déclarations de la sainte Ecriture,... conformément à cette parole de saint Paul: « Toute Ecriture inspirée de Dieu est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger, pour former à la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement propre pour

[1] Anonyme. *Deux mémoires fort utiles, dont l'un est adressé à S. M. l'empereur Charles V, et l'autre aux Etats de l'Empire et maintenant présenté au roi catholique D. Philippe son fils,* imprimé en 1559. (Llorente, T. II, p. 170.)

toute bonne œuvre. » (II Tim., III, 16.) Or, comment l'Ecriture pourrait-elle produire de tels effets, si nous n'en usions pas dans les circonstances signalées par l'apôtre ? Je vois toutefois qu'un grand nombre d'hommes parlent et écrivent contre ceux qu'ils ne peuvent ni fouetter, ni condamner à mort. Ont-ils saisi un malheureux contre lequel ils peuvent procéder librement, ils le soumettent à un jugement dont l'ignominie l'accompagne partout, lors même qu'il aura été acquitté. L'accusé a-t-il été entraîné dans l'erreur par l'exemple des autres ou par ses propres dispositions, ils ne cherchent point à le ramener par une sérieuse instruction, par de douces paroles et des avertissements paternels, quoiqu'ils s'appellent eux-mêmes « Pères ; » mais ils recourent au fouet, à la prison, au glaive et à la hache, sans que le cœur en puisse être changé, ce que peut seule la Parole de Dieu, qui est vivante, puissante, plus acérée qu'une épée à deux tranchants[1]. » (Hébr. IV, 12.) « Paroles qui devraient être gravées sur le marbre et sur l'airain, » ajoute M. de Castro à cette citation[2].

[1] Llorente. T. II, p. 14.

[2] *Philippicæ disputationes viginti adversus lutherana dog-*

Fadrique Furio Ceriol, savant gentilhomme de Valence, qui jouissait d'une grande faveur auprès de Charles-Quint, ne s'exprime pas avec moins de franchise sur la nécessité de la tolérance religieuse, dans un livre intitulé : *Conseil et conseillers du Prince*[1], qui fut dédié à Philippe II et publié à Anvers en 1559. N'oublions pas que les plus affreux autodafés furent célébrés en 1558 et 1559 à Séville et à Valladolid. « C'est assurément, dit-il, la preuve d'un sentiment perverti que de parler mal et avec passion de nos adversaires... ou même contre ceux qui appartiennent à une foi différente, qu'il s'agisse de Maures, de païens ou de chrétiens. On sait qu'il y a partout de bons et de mauvais chemins, eh bien ! qu'on loue et pratique ce qui est bon, qu'on blâme et évite ce qui est mal, sans injurier la nation où il se trouve... Dans le monde entier, il n'y a en réalité que deux pays, le pays des gens de bien et le pays des méchants. Les premiers, qu'ils soient juifs, maures, païens, chrétiens, sont du même sang, du même pays, de la même race. »

mata per Philippum Melanchthonem defensa, 19me discussion. De Castro. Ouvrage cité.

[1] Consejo y consejeros del Principe.

Le confesseur de Philippe II lui-même, *Alphonse de Castro*, blâma avec énergie en Angleterre les persécutions de Marie la Sanguinaire contre les chrétiens évangéliques, car, dit-il, dans une prédication prononcée devant la cour, « elles sont contraires au véritable esprit du christianisme, c'est-à-dire à l'esprit de charité et de miséricorde, qui prescrit à ses ministres, non de tirer vengeance du pécheur, mais de l'éclairer sur ses erreurs, afin de l'amener à la repentance. »

« L'inquisition, s'écriait avec tristesse le comte de Montalembert [1], a été le fléau de l'Espagne, en même temps que l'objet de la juste horreur du monde chrétien, de la France, de la Belgique et de l'Allemagne catholiques, non moins que de tous les peuples protestants... Elle renversa toutes les barrières, supprima tous les privilèges, méconnut tous les droits. Elle sut tout abaisser, afin de tout opprimer et de tout étouffer, au seul profit du pouvoir absolu des rois..... Nos terroristes ont trouvé leurs maîtres dans ces inquisiteurs, qu'une tout autre école, non moins déraisonnable, voudrait de son côté réhabiliter, ou du moins entourer d'un respectueux silence.

[1] *Bibliothèque universelle*. Janvier 1876.

» Et qu'on le sache bien, ce ne sont pas seulement les supplices et les tortures de l'inquisition qu'il faut savoir désavouer et flétrir;... ce qui doit nous indigner peut-être davantage, ce qui a plus peut-être encore énervé et démoralisé l'Espagne, ce sont les perfidies, les infamies de leur procédure, durant tant de siècles, le secret, l'espionnage, la confiscation érigées en règle suprême et sacrée;..... la dénonciation imposée comme une vertu, tellement qu'à la longue l'horrible vampire finit par engloutir la société tout entière, à titre d'instrument ou de complice, quand ce n'est pas de victime. » L'auteur de ces lignes aurait pu ajouter que cette institution était éminemment cléricale, car c'est à la cour de Rome qu'elle doit son établissement et ce sont des prêtres, soit réguliers soit séculiers, qui sont chargés d'en provoquer les jugements et d'en faire exécuter les sentences [1].

Ce fut seulement le 22 février 1813 que les Cor-

[1] M. Dœllinger, savant théologien d'Allemagne, affirme, fondé sur les données les plus certaines de l'histoire, que « la responsabilité des hécatombes d'êtres humains livrés au bûcher par le fanatisme catholique, » retombe pleinement sur l'Eglise romaine. M. Hoffmann a publié une histoire de l'inquisition très intéressante, dans laquelle il démontre, d'accord avec L. Ranke, que l'inquisition n'a jamais relevé des gouvernements. (*Bibliothèque universelle.* Février 1878.)

tès votèrent la suppression de l'inquisition, en restituant toutefois aux évêques l'exercice de la juridiction ecclésiastique et aux juges laïques celui de la juridiction royale ordinaire pour la poursuite des hérétiques. Dans l'adresse de la ville de Madrid pour remercier le parlement de cette décision, on exprimait une vive joie de voir anéanti un tribunal qui « transformait en tigres des hommes qui se disaient les ministres d'un Dieu de paix, et qui empêchait les sciences, les lettres et la morale de s'établir en Espagne. » Le décret des Cortès fut renouvelé, sous une forme plus libérale, en 1823.

Nous pouvons appliquer à la Compagnie de Jésus les observations que nous avons faites sur le saint-office, car la prédication évangélique rencontra dans l'ordre de Loyola des adversaires non moins acharnés, non moins perfides, non moins cruels. Ces deux institutions ne formaient pas seulement un Etat dans l'Etat, mais un Etat au-dessus de l'Etat, partout où leur funeste influence fut prépondérante.

CHAPITRE V

Les Jésuites.

« Dès le moment où l'éducation de la jeu-
» nesse fut confiée aux jésuites, l'Espagne
» tomba comme épuisée; l'éloquence devint
» muette, et la liberté gémit enchaînée pen-
» dant plus de deux siècles. »

DE CASTRO.

Don *Inigo de Lopez de Recalde,* de la noble maison de Loyola, dans la province de Guipuscoa, né en 1491, entra comme page au service de Ferdinand-le-Catholique. Blessé au siège de Pampelune en 1521, il se consacra à la Sainte-Vierge par des vœux solennels, et, selon l'usage du temps, fit un pèlerinage à Jérusalem. De retour en 1537, il prit, dans l'église de Montmartre, avec Jacques Lay-

nez[1], François Borgia[2] et quelques autres amis, les engagements qui sont à la base de l'Ordre religieux des jésuites. Paul III hésita quelque temps à leur donner son consentement; mais, convaincu que le Saint-Siège trouverait, dans cette nouvelle communauté, une milice intelligente, active et dévouée, il le leur accorda le 26 septembre 1540, en s'écriant : « C'est le doigt de Dieu! » Loyola en fut le premier *général*, et eut pour successeurs Laynez et Borgia[3].

Le supérieur ou général doit, autant que pos-

[1] Né en 1512, à Almanzario en Castille, Jacques Laynez succéda à Loyola en 1558. Il soutint, avec une indomptable énergie, au Concile de Trente, les prétentions du Saint-Siège à l'infaillibilité du pape, et s'opposa avec non moins de force à toute espèce de réforme en Espagne.

[2] Né en 1510, François Borgia fonda, en 1547, le premier collège de jésuites en Espagne. Il était l'arrière-petit-fils d'Alexandre VI.

[3] Voir Rosseeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne,* Tom. VII, pages 285 à 288. — Dans la *Revue Chrétienne,* du mois d'août 1855, on trouve une étude consciencieuse sur I. de Loyola, ainsi qu'une analyse détaillée des *Constitutions* et des *Exercices spirituels.* — Léopold Ranke, *Histoire de la papauté,* Tom. I, page 240; malheureusement l'auteur de la traduction française a trop souvent mutilé et même altéré le texte original. — Llorente, Tom. III, p. 83.

Pour leurs missions étrangères, consulter l'*Histoire des Jésuites,* par l'abbé Guettée; on y verra en particulier leur habileté dans la contrebande.

sible, résider à Rome. Il concentre dans sa personne tous les pouvoirs de la Société, nomme à tous les emplois, reçoit des *Provinciaux* des rapports détaillés, qui doivent être contrôlés à leur tour par des agents secrets. Sacrifice de toute indépendance personnelle, soumission absolue aux ordres du chef de la Société et, par celui-ci, aux décrets du Souverain-pontife, tels sont les principes qui découlent des paragraphes 31, 34, 35, 36, 38, 39 de la constitution de la Société.

En voici la traduction du latin : « Le membre de la Société doit considérer la plus entière obéissance comme indispensable au jésuite; regarder le supérieur comme la personne même de Jésus-Christ,... renoncer à sa propre volonté, persuadé que tout ce qui est prescrit par lui est juste. — Que chacun soit persuadé que tous ceux qui vivent sous l'obéissance sont conduits et dirigés par la divine Providence; qu'en conséquence il doit permettre que les supérieurs le traitent *comme s'il était un cadavre;* qu'il se laisse tout faire sans se plaindre, comme le bâton d'un vieillard, dont il se sert quand, où et comme il le veut. — Que l'agent rapporte au supérieur non seulement tous les défauts qu'il aura pu découvrir dans

la maison ou dans le collège, mais encore tout ce qui lui paraîtra convenable à la bonne administration. — Les *supérieurs* des maisons et les *recteurs* doivent écrire, une fois par semaine, à leur provincial, au sujet de l'état des personnes et de toutes les choses, *non seulement de celles qui sont faites par les nôtres, mais encore de celles qui sont faites par les étrangers...* — Que personne ne rapporte à ceux du dehors ce qui se fait ou se passe parmi nous. Que personne, sans une permission expresse du supérieur, ne communique nos constitutions, nos livres, ou les écrits dans lesquels sont renfermés nos ordonnances ou nos privilèges. Que personne ne donne ou ne publie les instructions spirituelles, les méditations, ou les *exercices* de la piété[1]. »

Véritable milice, fortement disciplinée comme on le voit, la Société se montra d'abord humblement soumise au Saint-Siège; mais bientôt dominatrice dans ses conseils, elle acquit une autorité devant laquelle durent fléchir peuple, noblesse, royauté, armée et clergé. Partout où il lui est

[1] *Regulæ Societatis Jesu.* Turnoni, apud Michaelem, typographum universitatis, 1596; cité par M. L. Desanctis, dans sa *Roma papale.*

permis de jeter les bases d'un solide établissement, elle s'empare des familles par le confessionnal, de la jeunesse par les écoles, des ouvriers par ses cercles catholiques et des ateliers industriels, des classes supérieures par ses doctrines absolutistes, des souverains par une direction aussi habile que complaisante, du peuple par ses missions, ses pèlerinages, ses miracles et sa presse à bon marché.

Grâce au talent, à l'érudition et au mérite incontestable de plusieurs de ses membres, elle exerça, en tout temps, une grande influence non seulement sur la foi et les mœurs des populations, mais encore sur le gouvernement des Etats. Unie à l'inquisition, elle persécuta partout les ennemis du catholicisme romain, combattit la prédication de l'Evangile par tous les moyens, licites et illicites, dont elle pouvait disposer, et chercha à réprimer tout esprit d'indépendance, d'examen, de liberté, sous quelque forme qu'il se manifestât. « La Société, écrivait François Borgia à Ribadeneyra dans une dépêche confidentielle, a mis le » bout du doigt dans cette affaire, de telle sorte » que les inquisiteurs ont compris qu'elle ne leur » a point été d'un faible secours. C'est ce qu'ils

» laissent entendre avec une grande satisfaction [1]. »

Dès lors les mesures contre les adversaires de l'unité catholique revêtent un caractère de profonde astuce et d'impitoyable rigueur, d'autant plus redoutable qu'il reposait sur les principes mêmes de cette espèce de franc-maçonnerie monacale, ou plutôt sur une casuistique que l'on ne saurait réprouver avec trop de sévérité. Pour nous en convaincre, nous n'aurions qu'à ouvrir quelques-uns des écrits qui sont sortis de la plume des jésuites; mais nous nous contenterons d'une citation d'origine espagnole, extraite des *Cas de conscience*, par Escobar y Mendoza [2]. C'est le traité que Pascal attaque avec tant de verve et d'esprit dans la cinquième et la sixième des *Provinciales* :

« L'hérétique sera excommunié, dit le jésuite » espagnol, il pourra aussi être puni de mort. Les » enfants mêmes seront punis, sauf le cas où ils » auraient dénoncé leurs parents. Le fils n'est pas » tenu d'entretenir son père, réduit à la plus ex-

[1] M. A. de Castro.

[2] Escobar, né à Valladolid en 1589, est l'auteur du traité du *Mariage* ou *de la Débauche*, en trois volumes; Eyméric, autre jésuite, a composé le *Directorium inquisitorum*, qu'on peut appeler le code machiavélique de la cruauté la plus raffinée (*Eglise libre*, 1878, 10 mai).

» trême misère, si le père a tenté de lui ôter la foi.
» Les fils chrétiens et catholiques peuvent accuser
» leurs parents du crime d'hérésie, quand même
» ils prévoient que cette dénonciation peut entraî-
» ner la mort de leurs parents. Bien plus, si leurs
» parents veulent leur ôter la foi, les enfants, dans
» l'intérêt bien entendu de leur conservation, peu-
» vent mettre à mort les auteurs de leurs jours [1]. »

Aussi les jésuites, fidèles à l'esprit de ces principes, ne se montrèrent jamais très scrupuleux dans le choix des moyens pour asseoir leur domination sur des bases solides ou soutenir l'édifice chancelant de l'autorité pontificale; c'est à leur funeste influence, — le fait est incontestable, — que l'on doit attribuer les atroces persécutions qui, depuis le milieu du XVI[e] siècle jusqu'à nos jours, ont ensanglanté le sol de l'Europe, en Bohême, en France, en Italie, dans les Pays-Bas, en Pologne, en Espagne [2], en Hongrie, en Autriche, partout, en un mot, où s'étendait leur pouvoir.

[1] Huber, *Les Jésuites*, Tom. II.

[2] A la prise de Malaga, des Maures apostats furent brûlés vifs, « et ce furent, dit le jésuite Abarca, les illuminations » les plus brillantes qui pussent célébrer notre victoire et la » piété de nos rois. »

« Vous rendrez compte à Dieu des désordres » que vous avez semés, du sang que vous avez » répandu, leur dit Gustave-Adolphe, un jour qu'ils » cherchaient à se justifier; je vous connais mieux » que vous ne pensez. Vous êtes les auteurs des » malheurs de l'Allemagne; vos intentions sont » mauvaises, vos doctrines dangereuses, et votre » conduite criminelle [1]. »

Dans la semaine de la Passion, un jésuite, prêchant devant Louis XV, en 1754, disait : « Qu'il » fallait toujours du sang pour éteindre les héré- » sies, et qu'il valait mieux en répandre d'abord » quelques gouttes pour en épargner des flots dans » la suite [2]. »

Ces faits et bien d'autres suffisent pour expliquer la profonde aversion dont les jésuites sont devenus les objets. Ils le sentirent si bien eux-mêmes, dès le XVI[e] siècle, que François Borgia dit un jour à Charles V : « La Société n'est ni connue » ni estimée, mais plutôt haïe et persécutée. » A quoi l'Empereur répondit en le blâmant « d'être

[1] Huber, ouvrage cité.

[2] D'Argenson, VIII, p. 278, cité dans la *Revue Historique*, 1877, p. 263.

entré dans un Ordre qui n'avait encore aucune approbation, et dont on parlait très diversement [1].»

Le docteur *Jean de Balvoa*, chanoine de la cathédrale de Salamanque et professeur de droit à l'université de cette ville, adressa, en 1627, à Philippe IV un mémoire dans lequel il proteste, au nom des universités de Salamanque, de Valladolid et d'Alcalà, contre l'autorisation accordée aux jésuites d'ériger en université leur collège de Madrid, dit impérial. Un autre ouvrage, du même auteur, quoique sous le nom d'*Alphonse de Vargas*, de Tolède, porte le titre suivant : « Exposé fait aux rois et aux princes chrétiens, des stratagèmes et des artifices politiques, que les membres de la Compagnie de Jésus emploient pour établir en leur faveur une monarchie universelle ; ouvrage dans lequel on prouve, par des pièces authentiques, comment les jésuites ont trompé les rois et les peuples qui les ont accueillis favorablement... [2] »

Déjà au XVI[e] siècle, Melchior Cano, dont on ne

[1] Mignet, *Charles-Quint, son abdication*, etc.

[2] Llorente, Tom. II, p. 423. Cet établissement, appelé *Leganistos,* appartient maintenant à une congrégation anglaise protestante.

saurait suspecter la stricte orthodoxie catholique, écrivait à Juan de Regla, confesseur de Charles-Quint : « Ce qui me déplaît chez ces Pères, c'est que » les hommes dont ils s'occupent, au lieu d'en » faire des *lions,* ils en font des *poules*... Si le Turc » eût cherché, pour les envoyer en Espagne, des » émissaires chargés d'en énerver toutes les for- » ces, de faire de nos soldats des femmes et de » nos gentilshommes des marchands, il n'en eût » point trouvé de plus aptes que les jésuites... Je » vois des multitudes de maux fondre sur ces » royaumes ; je vois aussi clair que le jour, la des- » truction de toute religion, de toute saine politi- » que et de toute vigueur ; je vois s'allumer le feu » qui amènera dans le monde une conflagration » générale... Mais je suis comme Cassandre, que » personne ne voulut croire, jusqu'à ce que Troie » eût péri sans retour. » Paroles prophétiques, dont le comte de Cavour devait constater l'exactitude plus de trois siècles après [1]. « Malheur au » pays, écrivait-il à une dame française, qui con- » fiera aux jésuites l'éducation exclusive de la jeu- » nesse. A moins de circonstances heureuses qui

[1] *Revue des Deux Mondes,* mars 1876.

» détruisent dans l'homme les leçons de l'enfant, » ils feront, dans un siècle, une race abâtardie. » L'opinion que j'exprime ici, est partagée par les » membres les plus distingués de notre clergé. »

Telles étaient les préventions auxquelles les jésuites se virent en butte en Espagne même, qu'à Tolède, l'archevêque les expulsa du collège d'Alcalà-de-Hénarès, excommunia les fidèles qui se confesseraient à ces Pères, et interdit la confession au prêtre qui ferait sa retraite dans leurs couvents.

Sur la demande des Augustins, on leur défendit de célébrer la messe à Saragosse, où ils avaient fondé un collège, en 1555; comme à Tolède, ils furent excommuniés, chargés de malédictions et appelés des impies, des gens dignes de réprobation, des ennemis de l'Eglise et de Dieu. On alla jusqu'à prononcer une sentence d'interdit contre la capitale de l'Aragon, aussi longtemps que les jésuites y auraient un établissement [1].

Les uns prirent la fuite, les autres cherchèrent

[1] La reine Jeanne dite *la Folle*, mère de Charles-Quint, autorisa plus tard les Jésuites à rentrer dans la ville de Saragosse et leur rendit tous leurs privilèges. Fleury, *Histoire ecclés.*, l. 151, § 72.

un refuge auprès des personnes dont ils croyaient avoir gagné la confiance ; quelle ne dut pas être leur surprise, lorsqu'ils découvrirent qu'un grand nombre de nobles adhéraient secrètement aux doctrines nouvelles et n'attendaient qu'une occasion favorable pour les professer publiquement ! [1].

Le bruit aurait même couru, assure M. A. de Castro, que les jésuites étaient eux-mêmes les principaux auteurs de l'état déplorable dans lequel se trouvait l'Eglise, et que la plupart des accusés pour délit d'hérésie appartenaient à leur Ordre, ou avaient été leurs disciples. L'inquisiteur général se serait cru obligé d'en dénoncer la fausseté aux tribunaux du saint-office.

L'influence de ces Pères est, en effet, d'autant plus dangereuse, qu'aux immenses richesses qu'ils possèdent, aux subtilités scolastiques de leur enseignement, aux principes d'une morale plus que relâchée, ils joignent une grande habileté à se couvrir des masques les plus divers pour atteindre leur but, selon leur maxime : « la fin justifie les moyens, » tour à tour souples ou arrogants selon les circonstances. C'est ainsi, pour ne pas sortir de l'Espagne, que Lermes, ministre de

[1] M. A. de Castro.

Philippe III, trouva toujours auprès des jésuites une aide souverainement efficace pour obtenir des Cortès les subsides qui lui étaient nécessaires, tandis que Nithard, confesseur de la reine (1669), jésuite français tout-puissant à la cour, poussa la hardiesse jusqu'à dire aux grands, qui lui portaient, avec toute la nation, la haine la plus vive : « Vous devriez respecter davantage celui qui a, tous les jours, votre Dieu dans ses mains et votre reine à ses pieds [1]. »

« Le jésuite, dit M. Taine, tourna les prescrip-
» tions rigides des Conciles et des Pères, inventa
» la direction indulgente, la morale relâchée, la
» casuistique accommodante, la dévotion facile,
» et, par le plus adroit maniement des distinc-
» tions, des interprétations, des probabilités et
» de toutes les broussailles théologiques, par-
» vint, de ses mains souples, à rendre à l'homme
» la liberté des plaisirs!... Contre le dérèglement
» des instincts à demi-déchaînés, le protestan-
» tisme avait une digue dans l'éveil de la cons-
» cience, dans l'appel à la raison, dans le déve-
» loppement de l'action raisonnée et laborieuse;

[1] Rosseeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, tome XI, livre 39, chap. 11.

» le jésuite en cherche une dans la direction mé-
» thodique et mécanique de l'imagination. C'est là
» son coup de génie. Il faut lire leurs *Exercitia*
» *spiritualia*, pour savoir comment sans poésie,
» sans philosophie, sans aucun emploi des for-
» ces nobles de la religion, on peut s'emparer de
» l'homme [1]. »

Tels sont les ennemis que la Réforme a rencontrés partout sur son passage, particulièrement en Espagne, où la papauté, la royauté, le saint-office, la Société de Jésus furent toujours étroitement unis pour combattre les doctrines émancipatrices de l'Evangile. Sans doute, des intérêts divergents semblent quelquefois les séparer; mais, dès que la liberté de conscience et le catholicisme romain sont en jeu, l'accord se fait bientôt entre ces ennemis de la veille. Voici quelques faits qui montrent jusqu'à l'évidence la réalité et les fruits de cette monstrueuse alliance :

Elisabeth travaille au rétablissement de la Réforme dans ses Etats ; Philippe forme le projet de faire assassiner la reine; tandis que le pape, pour l'encourager à cette œuvre pie, déclare que, « tout

[1] Taine, *Voyage en Italie.*

» ruiné qu'il était, il vendrait jusqu'aux calices de
» l'Eglise, pour aider à l'exécution. »

Le duc d'Albe, sur les ordres formels du roi, porte partout, dans les Pays-Bas, le ravage et l'incendie, en livre les opulentes cités à la bestiale férocité de ses soldats, et immole des milliers de victimes pour cause de religion. Le vicaire de Jésus-Christ éprouve une telle satisfaction en apprenant ces heureuses nouvelles, qu'il envoie, en 1568, au général des armées de Philippe II une épée et un chapeau bénits, ornés de pierres précieuses [1], fait illuminer sa capitale et ordonne une procession solennelle conduite par les cardinaux.
« De ma vie, écrit l'ambassadeur espagnol à son
» souverain, je ne vis homme aussi content que le
» Saint Père. Il ne cesse de bénir Votre Majesté et
» d'exalter le duc d'Albe. »

Enfin, car nous ne pouvons rappeler tous les

[1] Une lettre autographe du souverain pontife accompagnait ces présents, qui ne s'accordent que dans des occasions très rares; dans cette lettre, le duc d'Albe était invité à se souvenir, chaque fois qu'il mettrait le chapeau sur sa tête, qu'il serait préservé par lui, comme par un casque de droiture et par le bouclier de la grâce divine ; car le chapeau était l'emblème de la couronne céleste réservée à tous les princes qui soutiennent la sainte Eglise, ainsi que la foi catholique (*Eglise libre*, 1877, p. 114).

faits qui se rapportent à l'alliance de la tiare, de la royauté et de la Société de Jésus, Philippe II recourt à la main d'un sicaire pour délivrer le monde catholique de Guillaume II le Taciturne, qu'il considérait, non sans raison, comme le plus grand obstacle au rétablissement du catholicisme dans les Provinces-Unies. « Si quelqu'un, » dit le roi dans son arrêté, a le cœur assez géné» reux pour nous débarrasser de ce fléau, en nous » le livrant mort ou vif, nous lui ferons remettre, » aussitôt la chose faite, 25,000 écus d'or. S'il a » commis un crime quelconque, nous promettons » de le lui pardonner; et s'il n'est pas noble, nous » l'anoblirons, en récompense de sa valeur. » Or, on trouva sur Jauréguy, qui avait voulu assassiner le prince, un poignard, un *Agnus Dei*, un cierge en cire verte, un crucifix et un *catéchisme des jésuites*, dans lequel, sans doute, il puisa des raisons suffisantes pour sa justification.

Balthazar Gérard, avant de frapper Guillaume, avait pris la précaution de se confesser au régent d'un collège de jésuites, qui lui donna sa pleine approbation. Le Père alla même jusqu'à lui promettre, s'il réussissait, « toutes les bénédictions du ciel et toute la gloire que les hommes

peuvent donner, et, s'il échouait, la palme du martyre. » Lorsque Philippe II apprit le châtiment du meurtrier, il témoigna hautement son regret que « l'auteur de ce pieux dessein n'eût pu l'accomplir qu'en y laissant la vie.[1] »

[1] Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, tome IX.

LIVRE II

CIRCONSTANCES FAVORABLES
CHRÉTIENS ÉVANGÉLIQUES NON PROTESTANTS
CARRANZA

CHAPITRE PREMIER

Circonstances favorables.



On le voit, les ennemis de la Réforme en Espagne étaient nombreux, puissants, implacables. Cependant, malgré des dangers de toute nature et des difficultés qui, à vues humaines, semblaient insurmontables; malgré les lois de feu et de sang qui en interdisaient les moindres manifestations, l'Espagne ne demeura point en dehors de la grande révolution religieuse qui agitait, soulevait et transformait toutes les contrées de l'Europe, de la France à la Pologne, de la Grande-Bretagne aux deux Péninsules du Midi. Elle en sentait elle-même le besoin, en respirait en quelque sorte l'atmosphère vivifiante, se montrait de plus en plus disposée à s'en approprier les riches moissons; et, pendant

plus de vingt ans, elle devait lui donner des martyrs dont le courage, la fidélité, la foi rappellent ceux des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Tout semblait, en effet, propre à favoriser la prédication de l'Evangile dans la monarchie des « Rois Catholiques » : des traditions séculaires d'énergique indépendance vis-à-vis des ambitieuses prétentions de la curie romaine et des envahissements de l'esprit monacal[1]; la connaissance, souvent l'approbation des doctrines protestantes, que rapportaient de leurs voyages les courtisans de Charles-Quint, ses docteurs, ses généraux, ses soldats, qui se rencontraient sous la même tente et combattaient sur les mêmes champs de bataille avec des chrétiens réformés; enfin jusqu'aux dénonciations des livres prohibés par le clergé qui devenait ainsi, bien malgré lui, un instrument de prosélytisme.

Il est, en particulier, plusieurs faits dont on ne

[1] L'Eglise de Castille, dans les premiers temps de la monarchie espagnole, s'était rendue presque indépendante du saint siège; et plus tard l'Espagne prit, par ses délégués, une part des plus actives à la répression des abus de l'autorité pontificale, dans les conciles de Constance, de Bâle et de Trente (Hallam, *Histoire du moyen âge).*

peut méconnaître l'importance capitale dans ce mouvement de rénovation religieuse, et sur lesquels nous devrons arrêter quelques instants notre attention.

Le premier est la réimpression de la Bible dite *Polyglotte de Ximénès*, qu'on attendait partout avec impatience. En effet, la première édition, qui parut à Alcalà-de-Hénarès, en 1517, était épuisée, lorsque le docteur Arias Montanus fut chargé d'en préparer une nouvelle. On fit venir, dans ce but, de différents côtés toutes les versions de la Sainte-Ecriture que l'on put se procurer; le pape lui-même publia plusieurs brefs en faveur de cette importante entreprise. Cette édition fut imprimée à Anvers de 1569 à 1572. Présentée en premier lieu au souverain pontife par le rédacteur du travail et par l'ambassadeur d'Espagne, elle fut envoyée par Philippe II à tous les princes de l'Europe, lorsque Pie V et Grégoire XIII lui eurent accordé leur approbation officielle.

En second lieu, la lecture de la Confession de foi dite d'Augsbourg, le 25 juin 1530, ne contribua pas moins à dissiper les fausses idées que l'on se faisait, dans les pays restés catholiques, sur les réforma-

teurs et leurs principes [1]. Charles-Quint, entouré d'un grand nombre d'Espagnols, nobles, militaires, ecclésiastiques [2], leur demanda leur opinion sur ce document, dont la traduction allemande venait de leur être communiquée ; ils lui répondirent que si Sa Majesté le trouvait contraire au dogme catholique, il devait anéantir la religion dont il était l'expression; mais que, si les protestants se contentaient de réclamer l'abolition de quelques cérémonies et autres choses semblables, il ne devait recourir contre eux ni à la violence, ni à la guerre; ils le prièrent de plus de soumettre les articles en litige à l'examen de quelques pieux docteurs dont l'impartialité ne pût être suspecte [3]. Nous signalerons encore la promptitude extraordinaire avec laquelle, dès le pontificat de Léon X, les ouvrages des réformateurs pénétrèrent dans la Péninsule,

[1] Le confesseur de Ferdinand, quoique espagnol, avoua au prince sur son lit de mort, qu'il ne l'avait pas conduit dans la droite voie et que Luther n'avait enseigné que la vérité (Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation*, 2me série, tome VIII, page 490).

[2] Servet y assistait, comme secrétaire de Quintana, confesseur de Charles-Quint.

[3] Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, tome VII, page 102.

malgré la rigoureuse surveillance des agents de l'inquisition[1]. On en parlait, on les faisait circuler de main en main, on les méditait et on les comparait avec les enseignements apostoliques, de telle sorte qu'il y eut bien peu de familles, de prêtres, de couvents qui n'eussent l'occasion de connaître et d'apprécier les doctrines de la Réforme.

Sans doute l'Allemagne, la France, l'Italie n'envoyaient pas leurs étudiants dans les universités espagnoles, dont la décadence, cependant, ne date que de la fin du règne néfaste de Philippe II[2]. L'autorité politique, le moine et l'inquisiteur étaient trop puissants, trop soupçonneux et trop vigilants pour ne pas les arrêter à la frontière. Mais si l'Espagne demeurait fermée à l'étranger savant, lettré ou évangélique, les jeunes Espagnols allaient en grand nombre terminer leurs études à Paris, à

[1] Frobenius de Bâle, qui imprima la plupart des écrits d'Erasme, dont il était l'ami, et des réformateurs allemands, envoya en 1519 en Espagne les ouvrages latins de Luther. L'année suivante, on en publia à Anvers plusieurs traduits en espagnol; transportés sur des navires de commerce, ils arrivèrent sans difficulté à leur destination.

[2] Les cours de l'université d'Alcalà étaient fréquentés par plus de sept mille étudiants; Salamanque, qui n'avait qu'une faculté de théologie, en comptait beaucoup moins.

Bologne, à Louvain, à Wittenberg, où l'on jouissait de plus de liberté que dans leur patrie. Placés sous la direction d'habiles professeurs, ou liés avec des savants dont la plupart penchaient pour les nouvelles doctrines, ils rapportaient chez eux le goût des recherches littéraires, scientifiques et religieuses; un grand nombre d'entre eux étaient même arrivés à la conviction que la Bible était le seul guide infaillible pour la foi et la sanctification.

Enfin l'influence incontestable qu'exerça sur l'Espagne elle-même la *Renaissance* qui, traversant, pénétrant et vivifiant l'Europe comme un courant électrique, faisait surgir de toutes parts d'impérieux besoins de progrès, de liberté, de lumière et de vérité. Loin de demeurer étrangère à l'Espagne, elle y trouva de bonne heure un écho puissant parmi les classes instruites, dans le clergé séculier particulièrement [1].

Pierre-Martyr d'Anghiera, le maître vénéré des jeunes nobles, introduisit dans les écoles les études classiques. A côté de lui se distingua également *Antonio de Lebrixà* (Nebrissensis), professeur de langue latine au collège de Séville.

[1] Ticknor, *History of the spanish literature,* et Hallam, *Littérature du moyen âge.*

Quoique l'Empereur s'en fût montré hautement le partisan et même le protecteur [1], l'inquisiteur-général Manrique, qui voyait, non sans raison, dans les principes de la Renaissance, un sérieux danger pour la foi catholique, chercha à en arrêter l'extension par de sévères mesures ; entre autres, en 1535, il défendit d'expliquer dans les universités du royaume, de lire ou de vendre en quelque lieu que ce fût les *Colloques* d'Erasme, son *Eloge de la folie* et ses *Paraphrases* [2].

Nous ne mentionnerons que les écrivains les plus distingués, dont la tendance était plus ou moins ouvertement évangélique.

[1] Appendice, note C.

[2] *Recueil de lettres d'Erasme,* 884, 907, 910.

CHAPITRE II

Ecrivains évangéliques non protestants.



Jean de Vergara, fils de Georges Vergara, originaire de Cortone, naquit en 1491. Théologien éminent, il fut nommé chanoine de la cathédrale de Tolède. Il connaissait à fond les langues grecque et hébraïque. Alphonse Fonseca, archevêque de Tolède, ne cessa de lui témoigner une grande considération.

« Tout ce qu'il vous écrira, mandait ce prélat à » Erasme, sera comme écrit par moi-même. »

« J'ai éprouvé, par ma propre expérience, la » pleine vérité de ce que saint Paul écrit aux Co- » rinthiens, lui répondit le savant de Rotterdam, » c'est que Dieu... est fidèle à sa parole et donne » ce qu'il a promis. Comment ma faible voix, com-

» ment mon corps naturellement délicat, mainte-
» nant brisé par la vieillesse, par la maladie, et, ce
» qui est le comble des maux, par l'ennui, pour-
» raient-ils résister à tant de mouvements tumul-
» tueux; à tant d'assauts, si la divine bonté ne
» soulageait, par de fréquentes consolations, l'in-
» firmité défaillante de la nature humaine? La
» religion et les lettres commençaient à fleurir en
» Espagne, lorsque les agitations désordonnées
» (des moines) sont venues compromettre la féli-
» cité publique. Je crains qu'elles ne soient le
» prélude d'une guerre sanglante, car le démon
» n'est jamais plus dangereux que lorsqu'il prend
» la forme d'un ange de lumière et attaque la con-
» corde sous le masque de la religion. Mais je me
» rassure quand je vois tant et de si grands per-
» sonnages prendre à cœur la cause de Christ et
» de la vraie piété [1]. »

Choisi par Adrien VI pour être un des collaborateurs de la Bible dite *Polyglotte,* il fut chargé de traduire les livres de Salomon et du fils de Sirach. Sa devise était: « Soutiens et abstiens-toi [2]. » Il a

[1] *Erasme,* par Durand de Laur; voir une autre lettre d'Erasme à Jean Vergara, de Bâle, 2 septembre 1527 (Herminjard, *Correspondance des Réformateurs,* tome II, p. 38).

[2] *Sustine et abstine.*

beaucoup écrit, mais il n'a jamais permis qu'on imprimât ses ouvrages sous son nom. Il mourut à Tolède, le 20 février 1555[1].

François Vergara, son frère, enseignait dans l'université d'Alcalà-de-Hénarès la langue grecque, qu'il parlait et écrivait avec une grande pureté.

« Peut-être ai-je un peu aidé et excité les es-
» prits de nos contrées, lui écrivait Erasme ; pour
» toi, après Dieu, tu dois ton bonheur à la très il-
» lustre reine Isabelle, au cardinal Ximénès, à
» Fonseca, archevêque de Tolède, et à ceux qui
» lui ressemblent, s'il s'en trouve, dont l'autorité
» protège, dont la bonté nourrisse et encourage
» les arts honnêtes. »

Comme on engageait Erasme à quitter Bâle, il écrivit au savant espagnol : « Nous vivons ici, non
» comme nous voulons, mais comme nous pou-
» vons ; et je crains qu'on ne voie de plus grands
» excès. » Et ailleurs : « Au milieu des froids de
» l'hiver, on a montré ici une singulière chaleur
» à faire la guerre aux images... La messe a été
» entièrement abolie, ainsi que toutes les cérémo-
» nies du culte. Il y a seulement un sermon de

[1] Moreri, *Dictionnaire*.

» temps en temps; ensuite les femmes avec les
» enfants chantent un psaume arrangé en vers
» allemands, et, de temps à autre, on donne le
» pain, symbole du corps du Seigneur. Les reli-
» gieux et les religieuses sont forcés de déposer
» le froc ou d'émigrer ailleurs. Jusqu'ici pourtant
» on n'a fait irruption dans aucune demeure pri-
» vée, et l'on n'a point versé de sang. Puisse-t-il
» toujours en être ainsi ![1] »

Bernardin Vergara, leur frère, plus connu sous le nom de *Tobar* ou *Tovar*, était mis par Pierre Martyr au nombre des savants les plus distingués du XVIe siècle. Attachés de cœur tous les trois aux doctrines évangéliques, ils furent arrêtés, pour délit d'hérésie, par l'inquisition qui les condamna à l'abjuration publique de leurs erreurs. On reprochait tout particulièrement à Jean de Vergara d'avoir signalé quelques fautes dans la Vulgate.

A la même époque, le saint-office fit jeter dans ses sombres cachots d'autres savants non moins célèbres par leur érudition que par leur piété.

« Nous nous affligeons de ce que nous ne pou-
» vons apporter aucun secours dans ces maux,

[1] Voir dans l'Appendice, note D, une lettre d'Erasme à François Vergara, d'après Durand de Laur, tome I.

8

» dit, à cette occasion, l'illustre Jean-Louis Vivès[1],
» dans une lettre qu'il écrivait à Erasme le 10 mai
» 1534, car il y aurait un grand péril pour ceux
» qui oseraient en affronter le danger. Nous vi-
» vons dans des temps difficiles, où nous ne pou-
» vons ni parler ni nous taire sans risque. On a
» arrêté Vergara, son frère Tobar et plusieurs
» autres savants[2]. »

Parmi les docteurs dont parle Jean-Louis Vivès, se trouvait sans doute *Alphonse Virvès* ou *Viruès* (Vervesius), bénédictin d'Olmeda, l'un des théologiens les plus remarquables de son temps et très versé dans les langues orientales. Auteur de plusieurs ouvrages estimés, il fit partie de la commission chargée d'examiner les œuvres d'Erasme au point de vue catholique; il passait également pour un prédicateur éloquent. Charles-Quint, qui aimait à s'entourer d'hommes de mérite, le prit avec lui comme chapelain dans ses derniers voyages en Allemagne, emploi qu'il conserva à son retour en Espagne.

Viruès n'en fut pas moins taxé d'hérésie par le

[1] Nous en parlons plus loin.

[2] Llorente; M. A. de Castro, ouvrages cités. — Durand de Laur, *Erasme, passim.*

saint-office qui le fit jeter dans ses prisons particulières. L'Empereur, irrité de cette mesure contre un de ses protégés, donna pour prison à l'inquisiteur-général Manrique le diocèse de Séville, dont il était l'archevêque, et où il mourut le 28 septembre 1538.

Malgré cette intervention du souverain, Viruès dut souffrir, pendant quatre années entières, toutes les horreurs d'une détention secrète, comme il l'écrivait lui-même à Charles-Quint :

« Il m'était à peine permis de respirer et de » s'occuper d'autre chose que d'accusations, de » réponses, de témoignages, de défenses, de ré- » pliques, de libelles,... d'hérésies, de blasphèmes, » de schismes et d'autres monstres pareils, qu'à » force de travaux comparables à ceux d'Hercule, » j'ai enfin vaincus avec l'aide de Jésus-Christ, en » sorte que me voilà maintenant justifié par la » protection de Votre Majesté. »

Justifié, non, il ne le fut pas complètement, car on l'obligea à abjurer publiquement ce qu'on appelait ses hérésies. Cette cérémonie humiliante ne suffit pas encore aux ennemis de toute liberté d'examen ; on le condamna, en 1537, à une réclusion de deux ans dans un monastère et on lui in-

terdit la prédication pendant les deux années qui suivraient sa libération. Voici les propositions qu'il dut rétracter dans la cathédrale de Séville :

1° L'état des personnes mariées est plus sûr, pour faire son salut, que celui des personnes qui ont préféré le célibat.

2° Il se sauve un plus grand nombre de chrétiens dans la condition du mariage que dans les autres.

3° La vie active est plus méritoire que la vie contemplative [1].

Cependant, sur la demande de l'Empereur, le pape exempta Viruès de tout châtiment ultérieur par un bref du 29 mai 1538, et lui rendit le droit de prêcher ; il fut nommé, en 1540, évêque des Canaries.

Malgré les opinions qui semblaient le rattacher à la Réforme, il publia à Anvers, en 1541, vingt discours polémiques contre les doctrines luthériennes qu'il avait extraites des œuvres de Mélanchthon [2].

[1] Llorente, *Histoire de l'inquisition*, tome II, pages 8 à 12.

[2] *Philippicæ disputationes;* voir ses réflexions sur la tolérance religieuse, dans ce travail, livre I, chap. IV.

Jean-Louis Vivès était considéré comme l'un des savants les plus érudits et les plus judicieux de la Renaissance. Né à Valence, en Espagne, en 1492, il étudia la théologie dans l'université de cette ville et se rendit à Paris, en 1515, pour suivre des cours de philosophie.

« J'ai souvent dîné avec les théologiens de la
» Sorbonne, écrivait-il à Erasme qu'il ne connais-
» sait encore que de réputation et par la lecture
» de ses ouvrages ; à table, dès le troisième mot,
» on parlait d'Erasme et longuement ; on en par-
» lait beaucoup après dîner... Il faudra, malgré
» moi, taire tout ce qu'ils disaient de saint Jérôme,
» rendu à lui-même par tes soins ; du Nouveau
» Testament, rétabli dans son intégrité, travail
» bien plus utile à la piété chrétienne que toutes
» les disputes des écoles depuis mille ans ; com-
» bien ils admirent les *Paraphrases*, c'est-à-dire
» saint Paul énonçant avec plus de clarté ses pen-
» sées divines. »

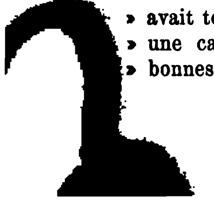
Rebuté par l'enseignement scolastique de la plupart des professeurs, Vivès quitta Paris et se rendit à Louvain en passant par Bruges, où il se maria avec Marguerite Valdaura. Il était encore

précepteur de Guillaume de Croy, cardinal-archevêque de Tolède [1], lorsqu'il entra pour la première fois en relation directe avec le père de la Renaissance. Celui-ci le dirigea dans l'étude des langues grecque et latine, et lui voua une affection qui dura jusqu'à la fin de sa vie. Vivès contribua à développer le goût des études dans le Brabant, qu'il désignait sous le nom de *Boulevard de la barbarie.*

Loin de se poser en rival d'Erasme, qu'il appelait « son maître et son père, » il réclamait souvent ses conseils, toujours disposé à en faire son profit, comme des paroles d'un oracle. Erasme lui écrivit un jour :

« J'estime beaucoup tes ouvrages ; je te reprocherai seulement de rechercher l'improvisation,
» qui, du reste, te réussit aussi bien qu'à d'autres
» le soin le plus scrupuleux. Tu te montres fort
» dur pour les femmes ; tu es sans doute plus
» doux avec la tienne. Si tu fais volontiers mention

[1] Guillaume de Croy mourut à peine âgé de 23 ans. « Il a » été moissonné, dit Erasme, par la main des Parques, » comme une tendre fleur à peine éclose. La fortune lui » avait tout donné... une merveilleuse amabilité de mœurs, » une candeur rare... Il favorisait de toute son âme les » bonnes études et ne haïssait pas Erasme. »



» de tes enfants, tu as cela de commun avec Ci-
» céron; mais la race humaine est envieuse et
» supporte plus facilement les éloges que l'on
» donne à autrui. Tel est mon jugement, que tu
» peux juger à ton tour. »

L'humeur d'Erasme provenait, d'un côté, de ce que Vivès l'avait engagé à faire une édition complète de ses œuvres, alléguant que la confusion qui y régnait avait de graves inconvénients; de l'autre, de ce qu'il s'était fait l'écho de ceux qui blâmaient Erasme d'avoir introduit dans ses *Colloques* des controverses théologiques. Louis se contenta de lui répondre: « Il y a longtemps que
» je me suis répondu à moi-même, comme à
» beaucoup d'autres: Erasme ne peut avoir agi
» comme il l'a fait sans avoir de bonnes raisons,
» bien que je ne les aperçoive pas. »

Une autre fois, Erasme lui ayant témoigné la crainte de l'avoir critiqué avec trop de sévérité, Vivès lui dit avec sa douceur habituelle:

« Tu veux être si plein de ménagements avec
» tes amis et tes disciples, que tu leur en fais du
» chagrin; car ils pensent que tu les traites ou en
» inconnus ou en égaux. Comment Vivès n'a-t-il
» pas pu te persuader encore, par tant de paroles

» et d'actions, que tu ne saurais lui faire de la
» peine ? »

Ses travaux sur les Pères de l'Eglise, en particulier son commentaire sur la *Cité de Dieu*, par saint Augustin, qu'Erasme fit précéder d'une préface, préparèrent, sans aucun doute, les voies à la Réforme en Espagne. Henri VIII non seulement en accepta la dédicace, mais il invita l'auteur à se rendre en Angleterre, lui confia l'éducation de la princesse Marie, et le nomma professeur au collège *Corpus Christi* d'Oxford. Thomas Morus profitant de cette circonstance, fit part à Erasme de son admiration pour les œuvres du nouvel hôte de l'Angleterre.

« Vivès, lui répondit Erasme, est un de ceux qui
» doivent obscurcir mon nom, et cependant je ne
» porte à aucun lettré plus d'intérêt. La bienveil-
» lance si sincère que tu lui montres, ajoute en-
» core à mon affection pour toi. Vivès a une âme
» merveilleusement philosophique; il méprise avec
» héroïsme cette souveraine à laquelle tant de
» gens sacrifient; toutefois, la fortune ne peut
» manquer à un tel talent, à un tel savoir. Nul
» n'est plus capable de mettre en déroute les

» phalanges des sophistes, car il a longtemps servi » dans leurs rangs. »

Vivès, contre le conseil d'Erasme, ayant blâmé le divorce du roi, fut destitué et mis en prison.

« J'accorderais volontiers, avait-il écrit à son » ami, deux Junon à un seul Jupiter, plutôt que » de lui en ôter une. » Vivès répondit à ce plaisant conseil : « Dieu veuille que Jupiter et Junon sa- » crifient un jour non à la Vénus antique, mais » au Christ qui change les cœurs ! »

Rendu à la liberté après six mois de détention, il quitta définitivement l'Angleterre et se retira, en 1529, à Bruges; il y mourut dans la plus profonde misère, à l'âge de quarante-huit ans, le 6 mai 1540, jeune encore comme on le voit mais usé par les travaux d'une activité dévorante. Ses ouvrages ont été imprimés à Bâle en 1555. On y trouve vingt livres sur la manière d'enseigner les sciences, qui se distinguent par une grande érudition et un jugement solide.

Dans un traité *De la vérité de la religion chrétienne*, il conduit ses lecteurs depuis Noé jusqu'à Jésus-Christ, « qui est venu, dit notre auteur, dans » le monde pour révéler aux hommes des mys-

» tères que la raison ne pouvait leur apprendre, » entre autres celui de la Trinité; » c'est le sujet des deux premiers livres. Le troisième est un dialogue entre un juif et un chrétien, au sujet du judaïsme; le quatrième attaque le mahométisme, également sous la forme d'un dialogue entre un chrétien et un musulman; enfin, dans le cinquième, il traite de la supériorité du christianisme sur les autres religions. Nous avons déjà parlé de ses commentaires si remarquables sur la *Cité de Dieu.*

On a encore de Vivès, l'un des écrivains les plus féconds du XVI[e] siècle, trois livres sur l'âme et la vie, des traités sur les devoirs du mari, sur l'éducation de la femme chrétienne, sur la concorde et la discorde, sur la condition des chrétiens sous le gouvernement ottoman, sur le soulagement des pauvres, sur le triomphe de Jésus-Christ, sur la Vierge; des paraphrases sur les sept psaumes pénitentiaux; un commentaire sur l'Oraison dominicale; un office et un sermon sur la venue de Jésus-Christ; des prières, des méditations; un traité sur la *Corruption des arts,* qui passe pour le meilleur de ses ouvrages; enfin, des colloques ou dialogues, dont les principaux personnages sont des enfants de familles aisées. Dédiés à l'infant

d'Espagne, ils parurent en 1539, trois ans après la mort d'Erasme.

La plupart de ces ouvrages ont été rassemblés dans les mémoires de Nicéron et Pugnat[1].

« Le style de Vivès, dit l'abbé Fleury, est pur, » mais un peu dur et sec; il affecte trop d'érudi- » tion et imite trop servilement la méthode des » philosophes païens[2]. »

Telle était la situation dont Vivès jouissait dans le monde lettré, que non seulement des parents lui écrivaient de toutes parts pour lui demander des conseils sur l'éducation de leurs enfants[3], mais qu'on le mettait au nombre des trois savants désignés sous le nom de *Triumvirs du XVIe siècle.* A Guillaume Budé, on donnait l'esprit; à Erasme, la parole; à Vivès, le jugement.

Pierre de Ciruelo, de Daracon, dans le royaume d'Aragon, vécut de la dernière moitié du XVe au

[1] *L'Introduction à la sagesse* et les *Prières*, ont été traduites en français dès le XVIe siècle. Ces ouvrages ont été réimprimés à Valence, en Espagne, en 1782.

[2] Fleury, *Histoire ecclésiastique,* livre 138, §§ 43, 44. — Durand de Laur, *Erasme, passim.*

[3] Massebiau, *Colloques scolaires.* — Namèche, *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Vivès*, dans les *Mémoires du XVIe siècle,* couronnés par l'Académie de Bruxelles, en 1841.

commencement du XVI[e] siècle. Après avoir fait des études à Salamanque, il se rendit à Paris afin de s'y perfectionner dans les sciences mathématiques et philosophiques. De retour dans sa patrie, il occupa, à Alcalà-de-Hénarès, une chaire de professeur dans le collège de Saint-Ildephonse, et fut choisi par Philippe II pour être un des précepteurs de Don Carlos.

Dans son livre : *Réprobation des superstitions*, publié en 1539, il établit la différence que l'on doit faire entre la véritable astrologie que nous appelons l'astronomie, et la fausse, qu'il rejette comme l'une des superstitions les plus dangereuses [1]. Ses observations sur la nature de la piété véritable rentrant plus directement dans notre sujet, nous en citerons quelques-unes :

« Une troisième manière de pécher dans la
» prière, dit-il, est de se complaire dans de vaines
» cérémonies, avec la pensée que, sans elles, on ne
» peut obtenir la miséricorde de Dieu. J'appelle
» vaines cérémonies ce que les bons chrétiens de
» l'Eglise catholique n'approuvent pas ni n'ont
» coutume de faire. Je dis cela, parce qu'il y a

[1] D'après M. A. de Castro : *Reprobacion de las supersticiones y hechicerias.*

» des cérémonies qui sont en usage pour engager
» les hommes à prier avec plus de ferveur, et que
» l'on ne saurait blâmer, telles que la génuflexion,
» lever les yeux au ciel, joindre les mains, se frap-
» per la poitrine, se découvrir la tête, et autres
» choses semblables. Et encore ne sont-elles pas
» employées par les chrétiens parce qu'ils les
» estiment indispensables; car ceux qui souffrent
» ou sont malades dans leur lit, les voyageurs à
» cheval, les prisonniers enchaînés et autres peu-
» vent prier avec ferveur sans ces cérémonies,
» tandis que ce serait de la superstition et de la
» magie que de mettre son espérance dans de
» simples cérémonies qui ne sauraient, par elles-
» mêmes, avoir une telle efficacité. »

Ciruelo est mort en 1550, âgé de plus de quatre-vingts ans.

« Notre Sauveur, disait, en 1552, le docteur *An-*
» *tonio Porras*, chanoine de Placencia, dans la
» Biscaye, enseignait-il donc des choses si obscures
» et si compliquées, que les théologiens seuls
» pussent les comprendre? Et s'il est constaté que
» la doctrine de Christ est claire, précise, néces-
» saire au monde entier, pourquoi réserver à un
» petit nombre ce qui est un bien commun? Si

» l'on ne peut nier que Christ veut que ses mys-
» tères soient universellement connus et com-
» pris, pourquoi veut-on que les théologiens en
» soient seuls édifiés ? Plût à Dieu que les femmes
» ne lussent autre chose que l'Evangile et les
» Epîtres de saint Paul! Que les artisans et les
» manœuvres ne cherchassent pas d'autre délas-
» sement à leurs travaux que le Saint-Evangile!
» Qu'on vît les voyageurs en route s'en raconter
» les histoires, et que les conversations de tous les
» chrétiens n'eussent en vue que ses enseigne-
» ments! Comment peut-on croire que la connais-
» sance et l'intelligence n'en soient réservées qu'à
» quelques-uns par la volonté de Dieu? »

Ces paroles sont d'autant plus frappantes dans la bouche d'écrivains espagnols, que l'inquisition, d'accord avec les papes et plusieurs conciles, avait défendu, sous les peines les plus sévères, de traduire et de lire les livres sacrés en langue vulgaire; craignant, comme le disait B. Carranza, dans le prologue de son catéchisme, « qu'avec la
» Bible espagnole chacun ne l'interprétât à sa
» manière, ensorte que l'Espagne aurait eu, elle
» aussi, ses partis religieux [1]. »

[1] *Tractado de la Oracion;* Alcalà, 1552.— Cette défense fut

Juan-Ginez de Sepulveda, né en 1490, à Pozo-Blanco, près de Cordoue, fit ses études à l'université de Alcalà-de-Hénarès. En 1515, il se rendit en Italie et occupa, à Bologne, une place de professeur dans le collège d'Albornos. De là, il alla à Rome, où il travailla, sous la direction du prince de Carpi, à établir les rapports et les différences entre la Vulgate et le texte grec du Nouveau Testament. En 1536, Charles-Quint le nomma chapelain et historiographe.

Après vingt-deux ans d'absence, Ginez rentra dans sa patrie, chargé des mêmes fonctions auprès de l'Empereur; mais, fatigué des exigences de cette existence officielle, il chercha un asile plus paisible dans sa maison de campagne de Mariano. Cependant, lorsque Charles-Quint se retira dans le couvent de Yuste, en 1556, il se rendit auprès

renouvelée par Pie V, qui s'exprime ainsi dans son bref: « La permission accordée indistinctement à tout le monde » de lire les ouvrages prohibés (dont la Bible), fait plus de » mal que de bien, à cause de la témérité des hommes. » (Bungener, *Histoire du concile de Trente.)* Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que Charles-Quint lui-même obtint l'autorisation, exclusivement personnelle, de lire la Bible en français (Mignet, *Abdication de Charles-Quint).* Pour éluder cette défense, des moines, dont le célèbre Arias Montanus, publièrent en vers quelques portions de la Sainte-Ecriture.

de son souverain, et ne le quitta que lorsqu'il eut rendu le dernier soupir. Il mourut lui-même en 1570 ou 1573.

Surnommé le Tite-Live espagnol, à cause de son talent comme historien, il comptait au nombre de ses amis les savants les plus illustres du temps[1]. On a de cet écrivain trois livres sur le *Libre arbitre* contre Luther, et l'*Histoire de Charles-Quint*, qui ont été imprimés à Cologne, en 1602[2]. L'un de ses traités les plus connus est le *Premier Démocrate, ou de la convenance de la discipline militaire*, publié à Rome en 1535; la traduction espagnole est dédiée au duc d'Albe.

Dans ce dialogue, dont le but spécial est de prouver que le métier des armes n'est pas incompatible avec les préceptes du christianisme, l'auteur introduit un Allemand, un Espagnol et un Grec, sous les noms de Léopold, d'Alonzo de Guevara et de Démocrate[3].

« Puisses-tu, Démocrate, détourner les yeux des

[1] Erasme, dans son *Ciceronianus*, considère Ginez comme l'un des meilleurs écrivains de son temps.

[2] Fleury, *Histoire ecclésiastique*, liv. 172, § 95.

[3] *Democrates primus, seu de convenientia militaris disciplinæ*. Publié à Rome en 1535 et à Séville en 1541.

» conditions du royaume terrestre, dit Léopold
» dans ce dialogue; mais plutôt, ce qui convient
» mieux au but que nous nous proposons, oc-
» cupe-toi des origines et des progrès de l'Eglise
» et considère l'état de décadence dans lequel elle
» se trouve maintenant. Estimes-tu qu'après que
» les richesses ecclésiastiques se furent accrues
» sans mesure, et que les évêques, y compris celui
» de Rome, se comportèrent en rois, leur sain-
» teté et leur piété soient demeurées semblables
» à celles des temps où saint Pierre et les autres
» apôtres vivaient des aumônes des fidèles, tandis
» que saint Paul travaillait nuit et jour de ses pro-
» pres mains, pour n'être à charge à personne? La
» foi est-elle aujourd'hui ce qu'elle était alors que
» Clément, Ignace, Marcellus, Polycarpe, Atha-
» nase et tant d'autres saints papes ou évêques se
» contentaient de peu et acceptaient les dignités
» non par cupidité, mais pour en pratiquer toutes
» les vertus? »

Démocrate : « Ce que tu dis est juste. Il est cer-
» tain, en effet, qu'au commencement de l'Eglise
» et pendant tout le temps que Jésus-Christ fut
» abhorré ou redouté des princes, les chrétiens,
» et particulièrement les prêtres, qui étaient

» comme leurs conducteurs dans le bon combat
» de la foi, vivaient de ce qu'on leur donnait jour
» par jour, et menaient une vie plus sainte et
» plus pieuse que lorsque l'Eglise, après avoir
» conquis sa liberté, eut gagné en considération et
» en richesses. » Plus loin, il dit à Léopold :

« Je me réjouis de ce que tu te montres plus
» prudent que tu n'as coutume de le faire, car,
» tandis que tes opinions ne s'éloignent guère de
» la doctrine luthérienne, tu te souviens que c'est
» à Rome, dans le palais des papes, et non en
» Saxe que tu écris, en sorte que tu parles avec
» une réserve que nous comprenons tous. »

« Ne parle plus de Luther, répond Léopold. En
» effet, dans toutes ces questions, nous n'obéis-
» sons à l'autorité d'aucun homme, mais à la puis-
» sance de la raison, ou au témoignage de la
» Sainte Ecriture. »

C'est à cette même classe d'ouvrages d'édification, quelquefois mystiques, qu'appartiennent : l'*Alphabet spirituel*, de fray Francisco de Osuna, dont nous avons parlé ; *L'Agonie du passage de la mort*, par Alejo de Venegas ; *Le Miroir de l'oraison* et *la Montagne de contemplation*, par fray Alonzo de Orozco ; *La Doctrine chrétienne*, de Gutierro

Gonzalès; *Le Chemin du ciel*, par fray Luis Domingo de Alarcon, et quelques autres de même tendance.

Le plus distingué parmi les disciples de la Renaissance en Espagne est peut-être Barthélemy Carranza. Non seulement il jouissait d'une grande considération auprès de Charles-Quint et de Philippe II, mais par ses ouvrages, par ses leçons et par ses relations, il a exercé une influence incontestable sur les opinions religieuses de ses compatriotes, en les disposant, à son insu, à embrasser les doctrines évangéliques; c'est ce qui nous a fait consacrer le chapitre suivant tout entier à cet homme si remarquable.

CHAPITRE III

Barthélemy Carranza.

Ce fut certainement un sujet d'étonnement pour les uns, de terreur pour tous, que de voir poursuivre par le tribunal du saint-office un aussi grand nombre de personnes de toute condition, remarquables par leur piété, leurs vertus, leurs talents et leur science; mais on dut être bien plus surpris encore quand le bruit commença à se répandre qu'on accusait le premier prélat de l'Espagne [1] d'avoir embrassé les doctrines de Luther.

[1] L'archevêque de Tolède avait sous sa juridiction quinze grandes cités et plusieurs villes de moindre importance; ses chanoines habitaient des palais; ses revenus égalaient ceux de la ville de Tolède; aussi le titulaire jouissait-il d'une grande influence à la cour et dans le royaume.

L'archevêque de Tolède n'avait-il pas rendu les plus grands services au saint siège? N'avait-il pas prêché en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Espagne contre les protestants et leurs principes? N'avait-il pas poussé l'ardeur de son zèle jusqu'à provoquer contre eux de cruelles persécutions? Et voici qu'on lui attribue les opinions de ceux-là mêmes contre lesquels il avait parlé, écrit et procédé avec tant de violence!

On pouvait effectivement porter sur Barthélemy Carranza les jugements les plus différents, les plus contradictoires même. Si l'on regarde à sa conduite vis-à-vis des partisans de la Réforme, on doit le considérer comme l'un de leurs adversaires les plus dangereux; fait-on une étude attentive de ses leçons et de ses écrits, on est frappé de l'analogie de leur tendance avec les doctrines qu'il condamnait officiellement; Régla [1] n'avait donc pas tort lorsqu'il donnait comme une des preuves les plus certaines de son penchant pour l'hérésie luthérienne cette parole scripturaire qu'il adressa

[1] Juan Régla, provincial des Hiéronymites, fut converti un des premiers à l'Evangile; mais s'étant rétracté devant le saint-office, il devint un des plus ardents persécuteurs de ses anciens coreligionnaires.

à l'Empereur mourant, en lui montrant le crucifix : « Voilà celui qui répond pour tous ; il n'y a plus de péchés, tout est pardonné. »

Pedro de Castro affirmait qu'à Londres, pendant le carême de 1555, Carranza s'était exprimé au sujet de « la justification des hommes par une foi vive en la passion et la mort de Jésus-Christ, » en des termes analogues à ceux dont usait Luther[1]. Domingo de Rojas, mis à la torture, déclara, le 10 avril 1559, qu'étant de passage à Alcanicès, il avait entendu Carranza témoigner le désir d'avoir, à l'heure de sa mort, un notaire qui prît acte de sa renonciation à tout le mérite de ses bonnes œuvres, parce qu'il ne s'appuyait que sur le sacrifice du Sauveur, et ajouter qu'il considérait ses péchés comme nuls, vu que Jésus-Christ les avait tous expiés[2].

Enfin, la princesse Juana, dans une dépêche secrète adressée à Charles-Quint[3], l'avertissait qu'un

[1] Llorente, tome III, p. 198, 199, 210.

[2] Llorente, tome II, p. 210 : « Si l'archevêque, avait encore dit D. Rojas, ne lui avait avait pas administré la boisson sucrée, la médecine n'aurait pas opéré avec autant de force sur lui et sur ses compagnons d'hérésie. »

[3] Gachard, *Correspondance de Philippe II,* tome II, p. 465.

grand nombre d'hérétiques cherchaient à se justifier en déclarant qu'ils avaient puisé leurs opinions dans le catéchisme [1], les discours et les écrits de l'archevêque de Tolède. Aussi l'inquisiteur-général ne manqua-t-il pas de mettre l'Empereur sur ses gardes contre Carranza, qui devait se rendre à Yuste, chargé d'une mission confidentielle de la part de Philippe II [2].

Peut-être pourrait-on le mettre au nombre de dignitaires ecclésiastiques tels que les cardinaux Contarini, Caraffa, Sadolet : ils désiraient sans doute la réforme de leur Eglise, mais sans avoir le courage de s'attaquer à la racine même du mal, qui était bien moins dans le relâchement de la discipline que dans l'altération des dogmes essentiels du christianisme [3].

Nous sommes d'autant plus disposé à le croire, que, selon M. Cantù [4], Carranza, pendant son sé-

[1] L'inquisiteur don Diego de Simancas prétendait que « le langage de tous les prisonniers était semblable à celui du catéchisme. » (D'après M. A. de Castro.)

[2] *Instruction de Philippe II pour fray Bartholomeo de Carranza, archevêque de Tolède.* Gachard, même ouvrage, t. II, p. 426, 476.

[3] Ch. de Rémusat, *Revue des deux mondes.* 15 juin 1854.

[4] C. Cantù, *Hérétiques d'Italie,* article : *Jean Valdès.*

jour à Rome en 1539, avait eu des relations étroites avec Flaminio, Carnesecchi et quelques autres protestants d'Italie ; l'auteur milanais affirme de plus que dans une lettre de Jean Valdès, trouvée parmi les papiers de Carranza, le réformateur espagnol déclarait « qu'il n'était nullement néces- » saire de recourir aux commentaires des Pères de » l'Eglise pour comprendre la Sainte Ecriture, et » que, par la foi, nous pouvons avoir la certitude » de notre salut, » opinion dont nous retrouvons l'expression dans le catéchisme du prélat.

Barthélemy Carranza, né en 1503 à Miranda de Arga, dans le royaume de Navarre, fit de sérieuses études de théologie à Salamanque. A dix-sept ans il entra dans l'Ordre des dominicains ; à vingt-cinq ans, on lui confia une chaire de professeur au collège de Saint-Grégoire, à Valladolid. Domingo de Rojas et sa sœur, la marquise d'Alcagnicès, suivaient ses leçons avec assiduité. En 1539, il fut envoyé à Rome comme représentant de son Ordre ; de retour à Valladolid, il se voua avec un grand zèle à l'étude de l'histoire ecclésiastique. En 1540, comme la disette faisait de grands ravages dans les montagnes de Léon et de Santander, il se chargea de nourrir quarante malheureux, fit des quêtes en

faveur des autres, et pour leur venir en aide d'une manière plus efficace, vendit sa bibliothèque, ne se réservant que la Bible et la *Somme* de saint Thomas d'Aquin. Les inquisiteurs lui confièrent plus d'une fois la prédication officielle dans les autodafés et l'examen des livres suspects d'hérésie.

Sa vie exemplaire, une rare intelligence et une vaste érudition avaient de bonne heure appelé sur Carranza l'attention de Charles-Quint, qui le délégua, en 1545, avec don Martin de Velasco et Domingo Soto, au concile de Trente; il s'y fit remarquer par son éloquence dans le débat des questions les plus difficiles. A la même époque, il publia plusieurs de ses ouvrages, en particulier la *Somme des conciles* et *De la résidence des évêques*. La franchise avec laquelle il s'élevait contre les abus qui régnaient alors dans l'Eglise, lui attira beaucoup d'ennemis. En 1548, l'Empereur ayant voulu le nommer confesseur de son fils, Carranza déclina cette honorable distinction, « pour laquelle, disait-il, il ne se sentait pas les aptitudes nécessaires. » Il refusa de même l'évêché des Canaries, qui lui fut offert plus tard.

Nommé, en 1550, provincial des couvents dominicains des deux Castilles, il s'appliqua avec un

zèle infatigable au rétablissement de la règle, partout où les moines s'écartaient de l'austérité primitive. Quand Jules III réunit de nouveau le concile de Trente en 1551, Carranza montra dans cette seconde session, comme dans la première, un grand dévouement pour les intérêts du catholicisme romain.

En 1554, il accompagna Philippe II en Angleterre et assista à son mariage avec la reine Marie. Quand le roi partit pour les Pays-Bas, il laissa Carranza auprès de celle-ci, à titre de conseiller habile et énergique. Telle fut, en effet, son ardeur pour convertir et persécuter les partisans de la Réforme, qu'il courut souvent le danger d'être mis en pièces par le peuple; celui-ci lui en voulait d'autant plus qu'il était étranger et espagnol. Il fut surnommé le *Moine noir*, moins à cause de son teint basané et de la couleur de ses vêtements, que par allusion à son implacable sévérité; il se montra, en particulier, l'ennemi acharné de Thomas Cranmer, archevêque de Cantorbéry. Heureusement pour l'Angleterre, il dut rejoindre son souverain dans les Pays-Bas, où il joua le même rôle qu'à la cour de Marie.

Sur ces entrefaites, l'archevêché de Tolède de-

vint vacant par la mort du titulaire ; Philippe II l'offrit à Carranza qui le refusa jusqu'à trois fois ; mais il dut céder à l'ordre formel du roi, et fut consacré à Bruxelles, le 16 décembre 1557, par le célèbre cardinal Granvelle.

Cette promotion inattendue de Carranza au premier siège épiscopal de l'Espagne exaspéra ses anciens ennemis et lui en suscita de nouveaux, dont les intrigues firent le malheur de sa vie. Le principal était Fernando Valdès, archevêque de Séville, irrité de lui voir conférer une dignité qu'il convoitait depuis longtemps pour lui-même. Avec une patience inspirée par sa haine de concurrent jaloux et vindicatif, il fit faire une enquête secrète sur tout ce qui, dans les conversations, les discours et les écrits du prélat, pouvait le rendre suspect d'hérésie, le plus grand crime que l'on pût commettre en Espagne. On y réussit sans peine, car Carranza, nous l'avons vu, donnait réellement prise à cette accusation.

Le roi ignorait les pièges dont son protégé était environné, lorsqu'il l'envoya à Yuste, avec le mandat d'entretenir Charles-Quint de la situation des affaires en Allemagne, en Angleterre et en Espagne, du gouvernement de Marguerite dans les

Pays-Bas et du mariage projeté entre le duc de Savoie et la reine Elisabeth.

Introduit aussitôt auprès de l'Empereur mourant, Carranza s'approcha de son lit et lui baisa la main. Charles le regarda quelques instants en silence, partagé peut-être entre les préventions qu'on lui avait données contre le prélat et son ardent désir de le voir. On apporta alors le même crucifix qui avait été présenté à l'impératrice dans une circonstance semblable. Sur la demande du monarque, Carranza lut à haute voix quelques passages des Saintes Ecritures, et entre autres le beau psaume qui commence par ces mots : « Des profondeurs de l'abîme, j'ai crié vers toi, Seigneur..; » puis il présenta au mourant le crucifix, en disant : « Voilà celui qui répond pour tous; il n'y a plus de péchés, tous sont pardonnés. »

Ces paroles scandalisèrent les prêtres qui étaient dans la chambre, comme rappelant la doctrine protestante de la justification par la foi. Il paraît que la voix rude de Carranza avait fatigué l'Empereur, au point que Quijada dut le prier de parler plus bas. Villalba, prédicateur de Charles-Quint, s'avança alors et lui dit : « Votre Majesté est venue au monde le jour de la Saint-Matthieu; elle en

sortira le jour de la Saint-Matthias; saint Matthieu et saint Matthias étaient deux apôtres, deux frères portant presque le même nom, deux disciples de Christ; avec de pareils intercesseurs, vous n'avez rien à craindre. Tournez-vous donc avec confiance vers Dieu qui vous recevra en ce jour dans le ciel [1]. »

« C'est ainsi, dit M. Mignet, que les deux doctrines qui se partageaient le monde au temps de Charles-Quint, se trouvaient une fois de plus mises en présence devant le lit de mort de ce prince. » Une douce sérénité était empreinte sur sa physionomie ; « signe de paix et de tranquillité intérieure, qui remplissait de joie tous les assistants, » écrivait Carranza, peu de jours après, à la princesse Juana. Pendant quelques heures, un religieux silence régna dans l'appartement; on n'entendait que la respiration haletante du mourant. Tout à coup, Charles-Quint mit le doigt sur son pouls et fit un faible signe de tête, comme s'il voulait dire que tout était fini. Le prélat invita alors Quijada à allumer un des cierges qui étaient près du lit et présenta à son souverain le crucifix

[1] Prescott, *Histoire de Philippe II.*

de l'impératrice; Charles le regarda avec des yeux fixes, le porta à ses lèvres, le pressa contre son cœur, et se soulevant avec l'aide de son fidèle majordome, il s'écria : « Le temps est venu maintenant ! »

Alors, contemplant avec une ferveur ineffable le symbole sacré qui lui rappelait de si précieux souvenirs, il étendit le bras gauche comme pour le saisir, invoqua le nom de Jésus à si haute voix qu'on l'entendit jusque dans la salle à côté, laissa tomber sa tête sur l'oreiller, poussa un profond soupir et mourut entre les bras de l'archevêque. Carranza écrivit de suite, le 21 septembre, à la princesse Juana pour lui faire part de ses conversations avec l'Empereur et des détails relatifs à sa mort édifiante. « Cette mort si chrétienne, lui dit-il, adoucira la peine qu'elle doit éprouver de la mort de son père [1]. »

Quel spectacle imposant nous offre la vue du

[1] Gachard, *Correspondance de Philippe II,* tome II, p. 389. Le même jour, le comte d'Oropesa écrivit à Juana, et Quijada à Vazquez et à Philippe II (p. 385, 386, 397). Quijada écrivit plus tard une lettre dans laquelle il s'étend longuement sur les derniers moments de l'Empereur, sur l'intervention de son confesseur et de fray Francisco de Villalba, sur l'arrivée à Yuste de l'archevêque de Tolède, et sur le langage qu'ils lui tiennent, etc. (p. 408.)

souverain qui présida longtemps aux destinées de l'Europe et de l'Amérique, arrivé au moment solennel où s'évanouit toute grandeur humaine pour faire place aux mystérieuses réalités du siècle à venir, et consolé par cette même doctrine de la justification par la foi au sacrifice du Sauveur, dont il n'avait cessé de persécuter les partisans.

Les obsèques de l'Empereur achevées, Carranza revint dans son diocèse, où il continua à se distinguer par une piété douce et éclairée, occupé sans cesse à prêcher, à distribuer des aumônes, à visiter les prisonniers et les malades. Tel était l'acharnement de ses ennemis, qu'ils trouvèrent dans la largeur de sa conduite pastorale et dans les actes mêmes d'une charité infatigable de nouveaux motifs pour le perdre [1].

Le principal grief que l'on mit en avant était la publication faite à Anvers, en 1558, de son catéchisme en langue espagnole [2]; on prétendait y

[1] « L'archevêque de Tolède a des connaissances étendues; son humeur le porte à la paix. Quoique son langage soit rude, il a de la bonté et tout le monde s'accorde à le regarder comme un homme de bien. Le roi l'aime et se sert beaucoup de lui. » Gachard, *Relations vénitiennes :* Rapport d'un anonyme.

[2] *Commentaire du très révérend fray Bartolomeo Carranza de Miranda sur le catéchisme chrétien, divisé en quatre par-*

avoir découvert des erreurs sur le salut par la foi et sur la nécessité de revenir aux usages primitifs de l'Eglise :

« Mon but, disait l'auteur, a été de prendre comme texte le catéchisme que l'Eglise primitive possède depuis sa fondation, tel qu'il a été inspiré par le Saint-Esprit... et de l'expliquer au peuple... cherchant toutefois à arracher l'ivraie qu'ont semée les hérétiques et à mettre à la place de bonnes semences... J'ai désiré, en même temps, *rétablir l'usage de nos ancêtres et de l'Eglise primitive dans ce qu'il y avait de meilleur et de plus pur.* Mon intention était donc bonne ; quant à ce qui manque dans ce travail, l'Eglise l'améliorera, car je soumets toutes choses à son jugement, ainsi qu'à *tout lecteur chrétien à qui Dieu aura accordé plus de lumières qu'à moi-même.* »

Carranza paraissait, au reste, attacher si peu d'importance aux accusations de ses ennemis, qu'il dit un jour à l'évêque d'Orense : « A moins que ce crime ne soit entré par la manche de mon habit, sans que je m'en sois aperçu, je ne suis, grâce à

ties, lesquelles contiennent tout ce que nous professons de croire, au saint baptême.

Dieu, coupable de rien de semblable ; c'est pourquoi je laisse les choses aller leur train habituel. »

S'il avait des adversaires acharnés à sa perte, il comptait aussi des amis fidèles, dont l'affection ne lui fit jamais défaut. L'un d'eux, Villagarcia, déclara que « compagnon de Carranza, associé à ses travaux, confident de ses pensées et chargé de transcrire tout ce qu'il composait, il pouvait, mieux que personne, défendre la pureté de sa foi. » Le savant Azpicuelta appelle l'archevêque : « Le très célèbre, très pieux et très savant docteur fray B. Carranza, l'ornement de l'Ordre des dominicains, notre compatriote de Navarre, qui, par sa grande modestie et sa grande vertu, refusa un évêché important[1]. »

Carranza, cependant, sentit le besoin de se disculper d'accusations qui, pour être assez vagues, n'en étaient pas moins dangereuses ; il demanda dans ce but à quelques docteurs une approbation de ses doctrines, qu'ils lui accordèrent sans difficulté ; mais menacés d'excommunication, ils eurent

[1] *Manual de confesores y penitentes,* imprimé à Coïmbre en 1553. Cet éloge de Carranza ne se trouve plus dans les deux éditions de Salamanque, qui parurent en 1556 et 1557. (D'après M. A. de Castro.)

la faiblesse de se rétracter. Le roi, craignant de soulever le peuple s'il faisait arrêter l'accusé dans son diocèse, invita la princesse Juana à le mander auprès d'elle sous un prétexte plausible.

Elle écrivit alors à l'archevêque (1559) qu'ayant d'importantes communications à lui faire avant le retour du roi, elle le priait de se rendre au plus tôt à Valladolid, sa résidence. « Comme le moindre retard, ajoutait-elle, pourrait avoir des conséquences désagréables, je serais très charmée que vous veniez bientôt... Quant à votre logement, il y sera pourvu d'une manière convenable... J'ai besoin de savoir l'époque à laquelle vous avez l'intention de vous trouver ici, afin que vous ne perdiez point de temps, et que vous m'instruisiez de votre arrivée ; je vous envoie don Rodrigue de Castro, qui est porteur de cette lettre. »

Carranza se prépara aussitôt à partir, dans l'espérance que le retour du roi mettrait un terme à toutes ces misérables intrigues. Pour gagner du temps, il marchait à petites journées, s'arrêtait toutes les fois qu'il le pouvait sans éveiller les soupçons, et cachait si bien son jeu que fray Philippe Menasès lui ayant fait part des bruits qui circulaient à Valladolid sur sa prochaine arresta-

tion, il lui dit : « Je ne sais ce que je dois penser de cet absurde bavardage, car c'est la princesse elle-même qui m'a appelé, et, à cette fin, m'a envoyé don Rodrigue de Castro, de la manière la plus amicale. Au reste, que le Seigneur me précipite ici dans les enfers si, durant toute ma vie, je me suis jamais senti disposé à tomber dans une erreur dont le jugement appartient à l'inquisition. Bien plus, Dieu sait quelle peine je me suis donnée pour amener la conversion de plus de deux cents hérétiques [1]. »

Comme Salazar de Mendoza et Llorente, à qui l'on doit la biographie la plus complète de Carranza, ne parlent pas des circonstances particulières de son arrestation, nous en emprunterons le récit, en l'abrégeant, à Ambroise de Moralès, que le roi avait chargé de lui en faire rapport [2] :

« On était occupé (à Alcalà) des préparatifs pour le voyage de l'archevêque, et il avait ordonné pour le lundi 10 août une procession solennelle... afin d'implorer de Dieu l'heureux retour du roi. Mais le mercredi, vers midi, arriva de Tolède le

[1] *Manuscrit de la Colombine.* Cité d'après M. A. de Castro.

[2] *Como fué preso y sentenciado el arzobispo de Toledo,* etc. (D'après M. A. de Castro.)

premier huissier du saint-office, qui se présenta aussitôt à l'archevêque; il le prévint que l'inquisiteur don Diego Ramirez allait arriver et publierait un édit de la foi. D'après cet édit, Carranza devait prescrire qu'on se rendît de suite à l'église de Saint-François, pour en entendre la lecture.

» Comme l'archevêque devait prêcher et que la procession promettait d'être solennelle, il y avait une grande foule dans l'église. Lorsque l'heure de la prédication eut sonné, Carranza monta en chaire, tandis que celui qui était chargé de lire l'édit se plaçait vis-à-vis... L'archevêque invita le peuple à exécuter cet édit et à bien réfléchir qu'il s'agissait du salut des âmes... Alors on lut l'édit, dans lequel il n'était pas parlé des livres prohibés.

» Le dimanche 20 août, l'archevêque se rendit à Torre-Laguna, à une lieue de Salamanque. C'est là que le Père fray Pedro Soto se présentant devant lui, lui apprit qu'on avait arrêté son correspondant fray Luis de La Cruz... et que l'ordre de le faire arrêter lui-même était déjà parti de Valladolid. Cela n'était que trop certain, car le premier huissier du saint-office se tenait caché, depuis quatre jours, dans un hôtel de cet endroit... Déjà le samedi, don Rodrigue avait dépêché de nuit un mes-

sager à don Diego Ramirez pour l'engager à venir auprès de lui. Dès que celui-ci eut pris connaissance du message, il partit, accompagné de l'huissier du saint-office et de ses serviteurs; par quoi il donnait à entendre que c'était pour de sérieux motifs qu'il allait à Madrid.

» Le mardi matin, 22 août, don Rodrigue arriva avec une centaine de personnes sur les bords du Malacuera, où il se tint caché dans un bois avec ses gens, à une demi-lieue environ de Torre-Laguna. Là il les exhorta à une obéissance absolue à l'égard de la sainte inquisition, sans leur dire cependant en quoi consistait ce qu'ils auraient à exécuter... Sur ces entrefaites, don Diego Ramirez arriva avec ses gens, et ils entrèrent dans la maison de l'archevêque, dont ils trouvèrent les portes ouvertes. Pendant qu'ils se précipitaient dans la cour, l'inquisiteur Ramirez posa partout des sentinelles, avec l'ordre de ne laisser entrer ni sortir personne... Ils se rendirent ensuite dans la chambre de l'archevêque, qui demanda:

» — Senor don Diego Ramirez est-il ici?

» La réponse étant affirmative, un page ouvrit la porte, et l'archevêque, la tête appuyée sur le coude, tira les rideaux de son lit... Don Rodrigue

de Castro s'approcha en s'inclinant profondément, s'agenouilla et dit en pleurant :

» — Haut Seigneur, que votre digne Grâce me donne la main et m'excuse.

» L'archevêque répondit :

» — De quoi, don Rodrigue ? Levez-vous.

» Celui-ci répliqua :

» — Parce que je comparais devant vous pour exécuter quelque chose que je fais contre ma propre volonté, à quoi Votre Grandeur aura égard.

» Puis... il fit signe au chef des huissiers, qui s'approcha du lit en disant :

» — Excellence, je suis envoyé par la sainte inquisition pour arrêter votre digne Grâce.

» Sans changer de position, l'archevêque répondit :

» — Avez-vous l'ordre formel qui vous autorise à exécuter ce que vous faites ?

» — Sans doute, Excellence... et il lut l'ordre du conseil suprême de l'inquisition...

» — Ces messieurs ne savent-ils pas qu'ils ne peuvent être mes juges, puisqu'en vertu de ma dignité et de ma consécration, je suis immédiatement justiciable du pape et de nul autre ?

» Alors l'inquisiteur don Diego s'approcha et dit :

« — On donnera, en tout cela, pleine satisfaction à votre très digne Grâce. Sur quoi il lut un bref du pontife qui accordait à l'inquisiteur-général et aux membres du saint-office la commission de prendre connaissance de toute l'affaire de l'archevêque. Les uns racontent que celui-ci, déconcerté, s'affaissa sur son lit; tandis que d'autres assurent qu'il demeura ferme et ne montra aucune émotion, dans le sentiment de son innocence ou par force d'âme.

» Là-dessus Ramirez s'éloigna avec don Diego, pour faire l'inventaire de la fortune de l'archevêque, mettant toutefois à part sa cassette dans laquelle il avait dit qu'on trouverait sa justification... Après le repas, Carranza se plaignit hautement, comme si c'était seulement dans ce moment qu'il commençait à prévoir le sort qui l'attendait. Le page en donna connaissance à don Rodrigue, qui, de concert avec don Diego, chercha à le consoler de la manière la plus amicale... Ces préparatifs prirent toute la journée... A minuit, les huissiers se tenaient devant la demeure de l'archevêque avec quarante cavaliers. Don Rodrigue de Castro et don Diego Ramirez firent descendre l'archevêque, qui monta sur un mulet, sans que personne

lui tînt l'étrier, jusqu'à ce que le chef des huissiers fût arrivé...

» C'est dans le même secret qu'il fut conduit à Valladolid, dans les prisons de l'inquisition, disposées de telle manière qu'il resta plusieurs jours sans se croire captif. »

On trouva dans ses papiers des commentaires sur Esaïe, Ezéchiel, Job, ainsi que sur les épîtres aux Romains et aux Galates; des explications des Evangiles qui renfermaient un grand nombre de propositions extraites des sermons de Luther; enfin quelques opuscules intitulés : *L'esprit et la lettre; Différences entre l'Ancien et le Nouveau Testament; Différences entre la Loi et l'Evangile.*

Carranza refusa de comparaître devant le tribunal de F. Valdès, dont l'impartialité ne pouvait que lui être suspecte, et en appela directement à Rome. Mais le roi, sans tenir compte de cet appel, deféra le jugement à don Gaspar de Zuniga [1] et à Alvellaneda, archevêque de Santiago.

Ils accusèrent l'archevêque « d'avoir enseigné le dogme de la justification dans le sens luthérien,

[1] Gaspar de Zuniga transféra ses pouvoirs à deux conseillers de l'inquisition, le licencié Christobal Hernandez et le docteur Diego de Simancas, l'un et l'autre créatures de F. Valdès.

d'avoir prêché que Jésus-Christ avait pleinement satisfait pour notre salut par son sacrifice, qu'il n'y avait ni purgatoire, ni mort éternelle, ni enfer, ni démons; d'invoquer au commencement de ses discours l'Esprit Saint et non la vierge Marie. » On ne manqua pas de mettre en avant l'absolution sans confession, qu'il avait accordée à l'Empereur mourant en lui disant : « Qu'il ne devait rien craindre pour ses péchés, puisque le Sauveur les avait expiés. » Melchior Cano avait de plus extrait de son catéchisme cent quarante propositions comme entachées d'hérésie.

L'archevêque écrivit un mémoire justificatif, et Martin Azpicuelta, surnommé *le docteur Navarro*, prépara en sa faveur une longue apologie; mais rien ne put le sauver.

Les Pères du concile de Trente furent froissés des procédés dont on usait envers un des membres les plus distingués de l'assemblée; mais avant d'intercéder en faveur de leur collègue, ils firent une enquête pour savoir s'il était innocent ou coupable. Leurs commissaires ne trouvèrent rien dans ses écrits qui pût justifier la sévérité des mesures prises contre lui; ils prièrent en conséquence Pie IV d'évoquer directement l'affaire à son tribu-

nal et de le faire mettre en liberté, sa détention n'étant point autorisée par les lois de la hiérarchie catholique [1]. Le roi, toujours jaloux au plus haut degré des droits de la couronne, témoigna au Saint Père sa surprise de voir le concile s'occuper d'une affaire qui ne le concernait nullement.

Le pape fut dans un grand embarras, car il avait besoin du roi, et il craignait de blesser les Pères dont l'appui ne lui était pas moins nécessaire. Pour concilier les prétentions du souverain et de l'assemblée sans se compromettre lui-même, il déclara, par l'intermédiaire de ses légats, qu'il avait trouvé dans les archives du saint-siège un décret de son prédécesseur remettant à l'inquisition d'Espagne le procès de l'archevêque; il ajoutait qu'il avait pressé les poursuites avec activité, que la procédure venait seulement de lui être communiquée, et qu'après un sérieux examen, il avait dû se convaincre que la détention de Carranza était justifiée par les faits; enfin, il promettait que dès que le procès serait suffisamment avancé, il ferait

[1] *Historia del concilio de Trento*, por el senor don Pedro Gonzalès de Mendoza; en manuscrit, d'après M. A. de Castro. — Fleury, *Histoire ecclésiastique*, liv. 164, § 79. Les grands dignitaires de l'Eglise romaine ressortissaient exclusivement à la juridiction du souverain pontife.

venir l'archevêque et en agirait à son égard selon la plus stricte justice.

Le pape délégua en Espagne le cardinal Buoncompagni, Aldobrandini et le général des franciscains, afin de prendre connaissance des pièces du procès et, au besoin, d'y intervenir directement. Mais les inquisiteurs espagnols, qui voyaient dans cette mesure une usurpation de leurs droits, refusèrent d'associer ces mandataires à leur enquête. A la mort de Pie IV, les procédures furent interrompues jusqu'à l'avénement de Pie V (1566).

Le pape, dominicain comme l'accusé, lui témoigna beaucoup de bienveillance et résolut d'évoquer son procès à Rome, afin de le soustraire aux persécutions et aux intrigues de ses ennemis. Non content de cette importante mesure, qu'il avait prise sans tenir compte de l'opposition de Philippe II, il demanda au roi ou plutôt exigea de lui la destitution immédiate de Fernando Valdès, sous peine d'excommunication pour lui-même et d'interdit pour ses Etats. On rendit en même temps au prélat la liberté, du moins une liberté relative et provisoire.

Parti de Carthagène le 27 avril 1567, sous la garde de plusieurs inquisiteurs, Carranza arriva

le 27 mai à Rome, où le pape lui avait assigné pour demeure les appartements des souverains pontifes, dans le château de Saint-Ange. Pie V entreprit aussitôt l'examen de toutes les pièces de ce procès, unique dans les fastes de la justice humaine, avec la ferme intention de le terminer au plus tôt.

L'entreprise n'était en effet rien moins que facile, à cause de l'immense quantité de documents qui formaient le dossier [1]. Toutefois, au bout de six mois, le pape se trouva prêt à rendre son jugement; il acquittait le prélat, en exigeant toutefois que le catéchisme incriminé fût traduit de l'espagnol en latin par l'auteur lui-même, avec les corrections nécessaires pour lui donner un sens strictement catholique.

Pie V étant mort sur ces entrefaites, les ennemis de l'archevêque obtinrent de son successeur, Grégoire XIII, un délai dont ils profitèrent pour réunir contre leur victime de nouveaux griefs. Ce fut seulement trois ans plus tard que le pape prononça la sentence définitive. Il le fit en grande

[1] Llorente, qui avait sous les yeux toutes les pièces de la procédure, affirme que ce dossier se composait de plus de 26,000 feuilles.

pompe, le 14 avril 1576, entouré de ses cardinaux, d'un grand nombre de prélats et des fonctionnaires de la chambre apostolique. Le jugement portait que « Carranza avait bu à la source empoisonnée des hérétiques Martin Luther, Jean Œcolampade, Philippe Mélanchthon et autres prétendus réformateurs. » Il maintenait la condamnation du catéchisme et ordonnait à l'archevêque d'abjurer publiquement seize propositions, dont voici les plus importantes [1] :

1° La foi est le principal moyen d'obtenir la justification ;

2° L'homme est pleinement justifié par la justice de Jésus-Christ ;

3° Les œuvres faites sans la vertu de la charité sont des péchés et des offenses à Dieu ;

4° Personne ne peut participer à la justice de Jésus-Christ, si ce n'est en croyant fermement qu'il l'a obtenue ;

5° Ceux qui sont en état de péché mortel ne peuvent comprendre l'Ecriture-Sainte, ni discerner les choses qui appartiennent à la foi ;

6° La raison naturelle est opposée à la foi, en ce qui concerne la religion ;

[1] Llorente, *Procès de Carranza.*

10° Notre Seigneur Jésus-Christ a satisfait pour nos péchés d'une manière si efficace et si complète, qu'il n'est pas exigé de nous d'autre satisfaction;

11° La foi sans les œuvres suffit pour le salut;

13° Les œuvres des saints nous servent seulement d'exemple; mais ils ne peuvent par eux-mêmes nous aider en aucune manière;

14° L'usage des saintes images et la vénération des reliques sont des coutumes purement humaines;

15° L'Eglise d'aujourd'hui n'a pas les mêmes lumières ni la même autorité que l'Eglise primitive;

16° La condition des apôtres et celle des religieux ne diffère pas de la condition commune des chrétiens.

Carranza était de plus suspendu de ses fonctions épiscopales, et condamné à une réclusion de cinq ans; enfin, il lui était prescrit de visiter les sept principales églises de Rome, d'y célébrer la messe à titre de pénitence et de résider dans un couvent de son Ordre.

Le prélat, brisé par le chagrin, affaibli par l'âge, fatigué d'une détention de près de dix-sept ans, dut entendre sa sentence à genoux; il s'inclina

en signe de soumission; des larmes coulaient sur ses joues amaigries par la souffrance. Il mourut seize jours après cette solennité, où les humiliations ne lui furent pas épargnées, le 2 mai 1576.

Llorente raconte que trois jours auparavant, devant l'hostie, en présence de trois secrétaires, de plusieurs Espagnols et de quelques Italiens, il fit la déclaration suivante :

« Je ne laisse pas de reconnaître comme juste la sentence qui a mis fin à mon procès, parce qu'elle a été prononcée par le vicaire de Jésus-Christ; je l'ai reçue et regardée comme telle, attendu qu'elle a été rendue par celui qui réunit à la qualité de vicaire de Jésus-Christ celle de juge doué d'une prudence et d'une droiture à toute épreuve. Je pardonne, à l'heure de ma mort, ainsi que je l'ai toujours fait, toutes les offenses que j'ai reçues, de quelque nature qu'elles soient; je pardonne aussi à ceux qui m'ont été défavorables dans ce procès ou qui y ont pris la moindre part. Je n'ai jamais eu de ressentiment contre aucun d'eux; au contraire, je les ai recommandés à Dieu: je le fais sincèrement à présent, en les aimant de tout mon cœur, et je promets que si je vais dans

le lieu où j'espère arriver par la volonté et par la miséricorde du Sauveur, je ne demanderai rien contre eux, mais je prierai Dieu pour tous[1]. »

Le corps de l'archevêque fut déposé le lendemain dans le chœur du couvent de la Minerve, entre les tombes de deux cardinaux de la famille des Médicis.

Grégoire XIII, sans doute, n'avait pas absous l'archevêque de Tolède; mais il le tenait si peu pour coupable d'hérésie, que lui, l'auteur de la solennelle procession pour célébrer le massacre des huguenots à la Saint-Barthélemy, fit élever un monument dont l'inscription exaltait les mérites et l'humble soumission de l'accusé :

« Gloire au Dieu tout-puissant[2]; à la mémoire de B. Carranza, Navarrois, dominicain, archevêque de Tolède, primat des Espagnes, homme distingué

[1] Llorente, vol. III. Balbi, résident de Toscane auprès de la cour de Rome, informa le grand-duc que Carranza avait protesté de son innocence en présence du pape, des cardinaux, et d'un grand nombre de seigneurs et de prélats. — Cantù, *Les hérétiques d'Italie,* tome III, p. 194. — A. de Castro consacre à ce procès un chapitre tout entier. — Jacques Balmès en parle aussi *(Protestantisme et catholicisme).*

[2] « Deo optimo maximo. Bartholomeo Carranza, Navarro, » dominicano, archiepiscopo Toletano, Hispaniarum primati, » viro genere, vita, doctrina, concione atque elemosinis » claro... animo in prosperis modesto, et in adversis æquo. »

par la condition, la vie, la doctrine, l'éloquence et la charité... Cœur modeste dans la prospérité et patient dans l'adversité. »

« Faut-il, dit le secrétaire de l'inquisition, en terminant l'histoire de Carranza, que le zèle de la religion, celui du plus grand honneur de la gloire de Dieu et de son Eglise, serve toujours de prétexte aux actions les plus abominables? *La religion a-t-elle pu conseiller tant de maux?* dit un poète[1]. Cette imprécation est une calomnie, car la religion ne conseille à personne de faire le mal; c'est la méchanceté des hommes qui abuse des choses les plus saintes et les plus innocentes[2]. »

Telle fut la destinée si accidentée d'un homme remarquable à tous égards, qui moissonna pour lui-même ce qu'il avait semé pour un grand nombre de chrétiens évangéliques: les fruits mortels d'un fanatisme aveugle! Qui sait cependant si, dans la solitude de la prison, sa pensée ne se porta pas, plus d'une fois, avec tristesse et repen-

[1] Tantum religio potuit suadere malorum?

[2] Llorente. — Rosseeuw Saint-Hilaire, etc. Ouvrages cités. Gachard, *Correspondance de Philippe II,* tome II, p. 389 à 394, sur la vie de Carranza.

tir, sur les malheureuses victimes de ces opinions pour lesquelles il eut tant à souffrir lui-même. C'est là un secret entre Dieu et sa propre conscience, que l'archevêque ne nous a révélé ni dans sa correspondance, ni dans ses ouvrages, ni dans ses entretiens avec ses partisans les plus intimes.

CHAPITRE IV

Etablissement et développement de la Réforme.

Si l'inquisition n'y avait pris garde, la religion protestante aurait couru partout comme un feu follet.

PARAMO.

Si l'Espagne n'avait pas eu pour inaugurer et soutenir la Réformation, d'autres amis de l'Evangile que ceux dont nous avons parlé dans les chapitres précédents, tous les éléments de succès que celle-ci avait en sa faveur auraient sans doute échoué contre les intrigues du clergé et la vigilance du saint-office. Heureusement elle trouva dans quelques hommes d'élite, Egidius, C. Ponce de la Fuente, Ag. Cazalla, Rodrigue Valer, des prédicateurs de la bonne nouvelle du salut égale-

ment distingués par leurs talents, leur caractère moral et la ferveur de leur foi; tandis que les Valdès, les Enzinas, Perez de la Pineda, Montanus, Cyprien de Valer, écrivains éminents, la répandaient par leurs écrits avec une prodigieuse rapidité, jusque dans les localités les plus reculées de la Péninsule [1].

L'homme dont l'activité intelligente, désintéressée et infatigable travailla le plus à cette œuvre d'évangélisation, fut peut-être *Julien Hernandez,* de Villaverde, près de Séville. L'exiguïté de sa taille lui avait fait donner dans sa patrie le nom de *Julianillo* ou *il chico.* En France on l'appelait *Julien le petit.*

[1] Une société espagnole a eu l'heureuse idée de remplacer les traductions de traités étrangers par la réimpression des œuvres des réformateurs indigènes; il paraît qu'elle en a découvert un assez grand nombre. La *Librairie nationale et étrangère*, établie à Madrid par les soins de M. Fliedner et sous la direction de M. Holm, publie chaque mois une feuille illustrée pour les élèves des écoles du dimanche; le *Comité des traités*, de Madrid, fait paraître, de son côté, les biographies des réformateurs; il a déjà publié une histoire des martyrs protestants sous Philippe II, le premier volume d'une série de biographies de philanthropes chrétiens, un dictionnaire de la Bible, un catéchisme, un livre de cantiques, etc. M. Ed. Bœhmer se propose de donner une nouvelle édition des œuvres des réformateurs espagnols. Le premier volume a paru.

Il était encore en bas âge lorsque ses parents le conduisirent en Allemagne et lui donnèrent la profession de correcteur d'imprimerie; cela lui fournit l'occasion de connaître les doctrines luthériennes, qu'il embrassa bientôt avec ardeur. Julianillo revint en Espagne, où, selon Cyprien de Valer, il se fit muletier; le Père jésuite Santivanez prétend qu'il entra dans les Ordres [1]. « De naissance, dit-il, il était espagnol; mais élevé au milieu des hérétiques en Allemagne, il y suça le poison de l'hérésie, en sorte que les chefs de l'hérésie, à l'exemple de ce que nous apprend le livre des *Actes des Apôtres*, le choisirent pour l'un des sept diacres de leur communauté, ou pour parler plus exactement, de la synagogue de Satan. [2] »

Julien se rendit ensuite à Genève et y exerça sa profession de prote; plus tard il entra au service de Juan Pérez de la Pineda, qui lui montra toujours beaucoup d'estime et d'affection [1]; peut-être

[1] Histoire manuscrite de la compagnie de Jésus en Andalousie; d'après A. de Castro.

[2] Cette observation jette un peu de lumière sur la constitution intérieure des communautés espagnoles, dont malheureusement nous savons si peu de chose; elle nous montre, en particulier, le rôle important qu'y jouait le soin des pauvres et des malades.

[3] Voir livre IV, chap. V.

s'étaient-ils rencontrés à Séville ou à Venise. Il profita de ce séjour à Genève, dont on ignore la durée, pour rassembler des Bibles, des Nouveaux Testaments et des traités religieux. Sa provision de livres achevée, il retourna comme colporteur dans son pays, avec sa précieuse marchandise. Il réussit si bien que, de l'aveu des ennemis de la Réforme, les doctrines évangéliques se propagèrent en Espagne, surtout dans les deux Castilles et dans l'Andalousie. « Julien quitta l'Allemagne, raconte Santivanez, afin d'empester toute l'Espagne, et il traversa la plus grande partie du pays, répandant partout, en grand nombre, des écrits de la mauvaise doctrine et initiant des hommes et des femmes aux hérésies de Luther, surtout à Séville. Dans toute la Castille il fit beaucoup de mal; il savait se préparer, avec beaucoup d'adresse, des entrées et des sorties par ses ruses et ses intrigues; et là où il avait mis le pied, le feu éclatait. »

Un jour, en 1557, pour échapper aux agents de l'inquisition qui surveillaient les frontières « avec des yeux d'Argus et une vigilance de Cerbère, » selon l'expression d'un écrivain espagnol, il transporta à Valladolid sa provision de livres, cachée dans deux tonneaux à double fond, qui contenaient

du vin de Bourgogne; il les déposa dans la maison de Juan-Ponce de Léon et dans le couvent de S. Isidor-del-Campo, dont la plupart des moines penchaient secrètement pour la Réforme [1]. « Il parvint, dit Santivanez, à introduire deux tonneaux pleins d'écrits espagnols que le docteur Juan Pérez avait fait imprimer à Genève... Ici, dans le cloître de S. Isidor-del-Campo, l'ecclésiastique (?) Julianillo a déposé des livres hérétiques de l'Allemagne, par lesquels une foule de moines ont été détournés du bon chemin »

Malgré toute sa prudence, il ne put se soustraire longtemps au réseau d'espionnage dont les mailles serrées s'étendaient sur toute la Péninsule. Un forgeron, à qui il avait remis un Nouveau Testament, le dénonça au saint-office qui le fit jeter dans ses prisons secrètes. Il y resta trois années entières, pendant lesquelles on lui infligea les tortures les plus raffinées sans pouvoir triompher de la fermeté de sa foi. Il n'en sortit que pour être brûlé vif à Séville, le 22 décembre 1560 [2].

[1] Cipriano de Valera. *Tractado de los Papas.* Rosseeuw S. Hilaire, *Hist. d'Espagne,* vol. VIII.

[2] Voir livre III, chap. VI.

Il faut reconnaître cependant, qu'en Espagne, plus que dans d'autres contrées, la prédication de l'Evangile ne rencontra guère de partisans, au moins au début, que parmi les personnes aisées, lettrées ou nobles. Le peuple proprement dit s'y montra le plus souvent indifférent ou hostile. « Le bas peuple espagnol, dit M. Ad. de Castro, ne fut jamais disposé à prêter l'oreille aux nouvelles doctrines et à s'occuper de sujets religieux. » Quoi d'étonnant? Pour participer aux avantages temporels et spirituels de la Réforme, il faut la connaître; or, non seulement on avait soin de tenir la population dans l'ignorance la plus complète à cet égard, mais on s'appliquait à lui faire détester toute dissidence dans les croyances, comme le plus grand crime que l'on pût commettre.

Ce qui est incontestable, c'est que partout elle fit de rapides progrès, mais pour s'éteindre, hélas! en peu d'années, grâce aux bûchers toujours allumés de l'inquisition et à la politique sanguinaire de Philippe II. Les documents suivants ne laissent aucun doute à cet égard :

« Si l'inquisition n'y avait pas pris garde, dit l'historien espagnol Paramo, la religion protestante aurait couru partout à travers la Péninsule,

comme un feu follet... car partout, dit-il ailleurs, des personnes des deux sexes, de tous les rangs, dans toutes les conditions, penchaient vers cette doctrine avec la plus surprenante disposition.[1] » Gonzalès de Illescas, auteur très catholique du XVI[e] siècle, comme le précédent, disait dans son *Histoire pontificale :* « Dans les premiers temps on incarcéra et on brûla en divers endroits des hérétiques luthériens, dont la plupart étaient étrangers, allemands, flamands, anglais, gens de basse extraction et de médiocre condition; mais de nos jours, nous avons vu un grand nombre de personnes d'un rang élevé, qui passaient dans le monde pour surpasser les autres en science et en vertus, remplir les prisons et mourir dans les flammes du bûcher. Je devrais taire leurs noms par respect pour leurs ancêtres, et ne pas jeter une tache d'ignominie sur des maisons illustres dont ils étaient membres. Le nombre en était si grand qu'on ne peut douter que si l'on avait différé deux ou trois mois d'y porter remède, toute l'Espagne

[1] Rosseeuw S. Hilaire. *Hist. d'Espagne,* tom. VIII, chapitre VIII. — Mosheim, *Dissertationes.* — Ludovico Paramo, inquisiteur pour la Sicile : *De origine, officio et progressu inquisitionis,* Madrid, 1598. Anvers, 1619.

n'eût été en feu [1]. » Chose étrange, le même auteur accuse en même temps Charles-Quint et Philippe II d'avoir favorisé ce penchant à l'hérésie par leurs mesures pour l'étouffer en Allemagne et dans les Pays-Bas. « C'est dans nos rois catholiques, dit-il, qu'il faut chercher la cause de ce mal et de plusieurs autres qui nous affligent. Ces princes, guidés par leur amour pour l'Allemagne, l'Angleterre et d'autres pays séparés de l'Eglise romaine, y envoyèrent des hommes instruits et éloquents, dans l'espoir que leurs discours ramèneraient à l'obéissance et à la vérité ceux qui étaient tombés dans l'erreur; mais, par une triste fatalité, leurs intentions furent déçues; il nous en arriva plus de mal que de bien. Les théologiens envoyés pour rendre la vue aux autres, revinrent eux-mêmes aveugles. Après avoir été séduits par les hérétiques, ils retournèrent en Espagne et suivirent leur exemple. »

G. Leti, auteur du XVII[e] siècle, affirme « qu'il y a toute apparence que l'Espagne entière aurait embrassé le calvinisme ou le luthéranisme... tant

[1] A. de Castro, ouvrage cité. — Gonzalès de Illescas, *Historia pontifical y catolica.* Madrid, 1552.

les esprits étaient disposés au changement ; mais que le cours de la vérité fut interrompu par l'extrême sévérité de Philippe II et les soins infatigables qu'il se donna pour rompre le fil de la trame qui s'ourdissait depuis longtemps dans toute l'étendue de ses Etats [1]. »

Enfin Llorente assure que « quoique les opinions protestantes, qui s'étaient établies avec tant de rapidité à Séville et à Valladolid, ne pénétrassent pas aussi facilement dans les autres villes du royaume, l'Espagne en aurait été bientôt infectée, sans l'extrême rigueur avec laquelle les luthériens y furent poursuivis. » Ces témoignages d'écrivains catholiques sont bien propres à confirmer celui du protestant Cyprien de Valer qui, pour échapper aux poursuites de l'inquisition, avait dû se réfugier à Amsterdam; c'est de cette ville qu'il écrit : « Un grand nombre de personnes appartenant soit à la noblesse, soit à d'autres classes élevées, ont été condamnées en Espagne à la peine du bûcher, pour cause de religion. Il n'y avait pas une ville, pas un village, pas une famille noble qui ne renfermât un ou plusieurs de ses membres que

[1] G. Leti. *Histoire de Philippe II,* livre XVIII.

Dieu, dans sa miséricordieuse bonté, avait éclairés de la lumière de son Evangile. C'est aujourd'hui un proverbe que si un homme est très instruit, il court le danger de devenir luthérien. Sans doute, en nous punissant par la perte de nos biens, de notre honneur et de notre vie, on a tout fait pour éteindre cette lumière; mais plus se multipliaient les opprobres, les emprisonnements et les supplices, plus notre parti prenait d'extension [1]. »

Nous devons maintenant revenir sur nos pas, pour nous occuper d'une manière plus spéciale des communautés espagnoles qui s'organisèrent en Eglises, avec leur culte, leurs œuvres d'évangélisation, leurs bibliothèques, leurs diacres, leurs anciens et leurs pasteurs. Nous nous bornerons toutefois aux deux principales, celles de Séville et de Valladolid, l'une dans l'Andalousie, l'autre dans la Castille. On peut, en effet, les considérer comme des centres d'où la Réforme a rayonné jusqu'aux limites extrêmes du royaume [2].

[1] Cipriano de Valera. Préface à la Bible de Cassiodore de Reyna.

[2] On ne sait absolument rien de l'organisation et de la composition des Eglises protestantes dans d'autres localités, telles que Logrono, Toro, etc.

CHAPITRE V

Eglise de Séville.

Séville, l'ancienne *Hispalis,* capitale de l'Andalousie, sur la rive gauche du Guadalquivir, est située dans une plaine fertile, dont le proverbe disait que « quiconque ne l'avait pas vue, n'avait pas vu de merveilles. » Sur la rive droite est le gros bourg de Triana, dans lequel l'inquisition avait fixé sa résidence et établi ses prisons secrètes, pour les avoir toujours à sa portée; plus tard les jésuites en occupèrent le château. La cathédrale, une des plus grandes de l'Europe, contenait quatre-vingts autels sur lesquels on célébrait tous les jours cinq cents messes. Les chanoines s'y rendaient dans de splendides carrosses, tirés par de

superbes chevaux; ils se faisaient éventer par des clercs, pendant qu'ils célébraient la messe, avec d'énormes éventails ornés de plumes et de perles, droit qui leur avait été concédé par un pape [1].

Cette ville, une des plus éclairées, des plus industrielles et des plus riches de l'Espagne, comptait au XVI[e] siècle plus de 300,000 habitants, dont 130,000 travaillaient dans des manufactures de différentes sortes. Ces circonstances engagèrent l'inquisition à établir à Séville, en 1481, le plus important de ses tribunaux; triste honneur, que cette cité paya cher. Le saint-office employait dans ce seul district plus de 4000 personnes, tant juges que familiers et autres agents.

Une classe ouvrière nombreuse et remuante, une noblesse fière de ses privilèges, un peuple avide de plaisirs, des prélats ambitieux, des prêtres fanatiques, des moines ignorants, grossiers et superstitieux, des fonctionnaires laïques et ecclésiastiques qui veillaient avec soin sur le dépôt de la tradition catholique : voilà le milieu dans lequel devait se mouvoir l'œuvre d'évangélisation.

[1] Edmond de Amicis. *Spagna.*

Or, il y avait dans ce temps, à Séville, deux classes de prédicateurs de genre fort différent. Les uns s'attachaient bien plus à exalter la morale rigide de la philosophie stoïcienne qu'à annoncer avec simplicité les doctrines de l'Evangile : nécessité des mortifications, des jeûnes et des pénitences ecclésiastiques, renoncement aux jouissances les plus légitimes, tels étaient les sujets habituels de leurs discours. Ils recommandaient avec non moins d'insistance la multiplicité des messes, la visite assidue des sanctuaires, l'usage fréquent de la communion et de la confession, la pauvreté volontaire. « Pour s'avancer plus librement dans ces ténèbres, ajoute Montanus aux détails précédents, ils détournaient leurs partisans de la lecture des bons auteurs, surtout d'Erasme, comme d'une peste, pour les adresser à Henri Herpius, aux traités de Bonaventure, à l'*Ascension du Mont de Sion* et autres ouvrages, dont le mysticisme plaisait aux esprits faibles et aux imaginations exaltées. »

D'autres prédicateurs, plus fidèles à l'esprit de leur Maître, engageaient leurs auditeurs à chercher la vérité, non dans les traditions humaines, toujours plus ou moins erronées, mais dans une

étude sérieuse des livres sacrés. Grâce à eux, Séville put entendre l'Evangile dans toute sa pureté pendant près de douze ans.

Ces tendances si différentes, souvent même opposées, chez des orateurs qui se succédaient dans la même chaire, devaient trouver de l'écho dans le sein de la population. Tandis que quelques-uns prêtaient une oreille sympathique à des discours qui leur paraissaient pénétrés de l'esprit du Sauveur, d'autres, c'était le plus grand nombre, demeuraient indifférents ou aveuglément attachés aux cérémonies et aux dogmes de la religion de leurs pères.

Disséminés d'abord par petits groupes, les fidèles sentirent bientôt le besoin de se rapprocher les uns des autres, pour se faire part de leurs expériences religieuses, raffermir leurs croyances et se soutenir mutuellement dans le bon combat de la foi. Pour cela ils se rassemblèrent chaque semaine, quelquefois plus souvent, dans la maison de dona *Isabella de Baena,* dame de haut rang « que l'esprit de Jésus-Christ avait éclairée de sa divine lumière... C'était une école perpétuelle de foi, le sanctuaire où se tenaient les assemblées et dans lequel on chantait jour et nuit les louanges

de Dieu et de Christ. Là ne se montrait rien de profane, rien même pour l'ostentation de la sainteté, tout était plein d'une solide piété.[1] »

La communauté de Séville avait à sa tête trois hommes également distingués par leurs talents, leur piété et leurs vertus : *Alphonse (?) Vargas*, ancien cordelier, très versé dans la connaissance et l'intelligence des saintes lettres, avait pour mission spéciale de les expliquer, en particulier l'épître aux Romains; *Egidius*, aussi savant en philosophie qu'en théologie; *Constantin Ponce de la Fuente*, renommé dans l'Espagne entière pour l'éloquence simple, pratique et incisive de sa prédication; enfin un pasteur, dans la personne d'un médecin de Séville nommé *Cristobal Lozada.*

Celui-ci fut la première victime de l'inquisition, qui le fit incarcérer, après l'avoir soumis à un sévère interrogatoire. Malgré les affreuses souffrances d'une torture qui lui fut infligée plusieurs fois, et la perspective du bûcher, Lozada demeura ferme dans la profession de sa foi et refusa de

[1] Montanus. *Inquisitio hispanica exemplis illustrata.* La maison d'Isabelle de Baena fut rasée par ordre de l'inquisition; Isabelle comparut, comme *réconciliée,* dans l'autodafé de Séville, le 24 septembre 1560.

faire des aveux qui auraient pu compromettre ses coreligionnaires. Condamné à mort, « comme hérétique et fauteur d'hérésies, » il marcha à l'échafaud et subit la peine du feu à Séville le 24 septembre 1560, avec une rare intrépidité [1].

Si l'Eglise de Séville avait ses docteurs et ses pasteurs, elle eut aussi ses évangélistes. Nous nous bornerons aux deux principaux :

Dominique Guzman, dominicain, fils du duc de Medina Sidonia, était parvenu, par son intelligente activité, à recueillir un grand nombre de publications luthériennes qu'il faisait circuler dans les couvents de son Ordre et parmi ses concitoyens de toute condition.

Le second, sur lequel nous avons de plus grands détails par Llorente et par Montanus, se nommait *Rodrigue Valer;* il était de Lebrixa, dans l'Andalousie, non loin de la rive gauche du Guadalquivir. Il avait passé une grande partie de sa jeunesse dans les dissipations d'une vie toute mondaine; mais en 1540, honteux de cette existence vouée

[1] Lozada avait demandé en mariage une jeune fille qui lui fut refusée, parce qu'il n'appartenait pas à la communauté évangélique. Instruit par Egidius dans les doctrines nouvelles, il en devint un disciple fervent.

aux plaisirs, il rentre sérieusement en lui-même et éprouve un irrésistible désir de se consacrer entièrement au service du divin Maître qui venait de le faire passer de la mort du péché à la vie de la justice. Sans doute, il lui était tombé entre les mains un de ces nombreux traités d'édification qui semaient partout en Espagne des germes de régénération; ce qui est plus certain, c'est qu'il fut ramené de ses égarements par l'un des chefs de la communauté protestante, dont l'influence bénie croissait de jour en jour.

« Il s'opéra tout à coup un si prompt changement dans sa conduite, dit Llorente[1], qu'il quitta le monde pour consacrer toutes les heures du jour et une partie des nuits à la lecture et à la méditation de l'Ecriture Sainte, avec tant d'ardeur et de soin, que ses conversations, la malpropreté de ses habits et son mépris pour la bonne chère le firent passer pour fou aux yeux de plusieurs personnes. »

Il n'était pas fou, il était devenu chrétien, car il annonçait partout, dans les rues, sur les places publiques, dans les carrefours, les glorieuses espé-

[1] Llorente, tome II, p. 147.

rances de la rédemption en Jésus-Christ, seul médiateur entre Dieu et les hommes. C'était surtout avec les prêtres qu'il discutait le plus volontiers les questions vitales du christianisme. « C'est à vous, leur disait-il, qu'il faut attribuer la corruption de l'Eglise, si grande, hélas! qu'il n'y a plus guère d'espérance. »

Les uns l'écoutaient avec un intérêt sympathique, d'autres se moquaient de ses discours ou passaient outre, sans attacher d'importance à des propos qui leur paraissaient étranges. Comme on lui demandait un jour de qui il tenait le mandat de prêcher au peuple, puisqu'il n'avait pas reçu l'ordination, il répondit : « De Dieu même, par l'inspiration du Saint-Esprit, qui ne considère pas si celui qu'il envoie est prêtre ou moine. »

Les inquisiteurs ne virent d'abord dans ce jeune homme qu'un esprit excentrique, dont les paroles et les allures n'offraient aucun danger pour la foi des catholiques. Mais comme il continuait à propager avec succès ses nouvelles opinions, auxquelles une conduite austère et une connaissance approfondie des Saintes Ecritures donnaient plus de poids encore, ils se décidèrent à le faire arrêter.

Sans se laisser troubler par la présence de juges

inexorables, Rodrigue discutait librement avec eux sur la nature de l'Eglise de Jésus-Christ, sur la justification par la foi, sur l'autorité du Saint-Siège, sur le culte de la Vierge et des saints, sur les enseignements du christianisme, « dont il avait acquis la connaissance sans le moindre secours humain, mais par une merveilleuse inspiration de Dieu lui-même[1]. »

Egidius, un de ses disciples, le défendit devant le tribunal, qui ne se doutait pas alors que l'avocat de Rodrigue serait un jour l'un des plus ardents promoteurs de la Réforme. On se borna pour le moment à lui confisquer ses biens et à lui recommander plus de circonspection dans sa conduite. Valer ne pouvait plus prêcher en public, mais il eut des réunions particulières, dans lesquelles il expliquait les Saintes Ecritures et combattait les erreurs de l'Eglise romaine. Parmi ses auditeurs les plus assidus était Pierre Diaz, qui plus tard abandonna l'Evangile pour entrer dans la Société de Jésus et mourut au Mexique.

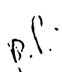
Mais il avait trop de zèle, sa foi était trop ardente, pour qu'il lui fût possible de renoncer à

[1] Montanus. Ouvrage cité.

discuter publiquement sur la vérité des doctrines évangéliques. Il fut, en conséquence, arrêté de nouveau en 1555, condamné à l'emprisonnement perpétuel et obligé de se rétracter [1].

Il avait, du reste, si peu changé d'opinion, que lorsqu'il assistait avec d'autres prisonniers à la messe ou à la prédication, il interrompait l'orateur toutes les fois que celui-ci énonçait des propositions qui lui paraissaient contraires à la vérité. On le transporta alors dans le couvent de Notre-Dame de Barameda, où il mourut âgé de cinquante-et-un ans. On suspendit dans la cathédrale de Séville son *san-benito*, qui portait en lettres majuscules l'inscription suivante : « Rodrigue de Valer, bourgeois de Lebrixa et de Séville, apostat, faux apôtre qui prétendait être envoyé de Dieu. »

Pour les fidèles, cet humble et zélé disciple du Sauveur fut toujours un chrétien « que Dieu avait appelé, par une vocation spéciale, à répandre en Espagne les divines leçons de la parole de vie... Il était comme un prodige envoyé pour réveiller les hommes du profond sommeil dans lequel ils étaient plongés [2]. »



[1] Montanus.
[2] Cipriano de Valera.

L'influence de la prédication évangélique ne se borna pas aux laïques de la cité andalouse, elle porta encore des fruits abondants parmi les dominicains du couvent de St-Paul, les religieuses de Ste-Elisabeth, du rite de St-François d'Assise, les moines du couvent d'Ecija[1], et tout particulièrement dans le cloître des Hiéronymites opulents et lettrés de S. Isidor-del-Campo[2].

Arias Garcia, leur supérieur, appelé le *docteur blanc*, à cause de la couleur de ses cheveux, était très instruit dans les saintes lettres et avait beaucoup de pénétration et de vivacité d'esprit. « Le maître aux cheveux blancs, dit Santivanez, était un savant et grand prédicateur, que l'on considérait comme un grand saint, à cause de son éloquence. Mais c'était un grand hypocrite, un loup sanguinaire sous une peau de brebis, un hérétique d'inclination et d'opinion. » Cette haine de l'historien jésuite s'explique aisément par le récit de Cyprien de Valer qui le concerne : « Garcia, dit-il,

[1] Ecija, appelé *le poêle de l'Andalousie*, à cause de la haute température de son climat, sur le Xénil, à 23 lieues de Séville.

[2] Montanus. — Cipriano de Valera. Ouvrages cités. — *S. Isidor-del-Campo*, l'ancienne *Italica*, aujourd'hui *Sevilla-la-Vieja*, à deux milles de Séville.

ouvrit le premier les yeux de ses collègues sur les puériles superstitions de leur religion, fit briller dans leurs ténèbres quelques rayons de la lumière chrétienne et leur enseignait en particulier que réciter des prières nuit et jour dans le chœur, n'était point prier Dieu; que la religion véritable était tout autre que ne se le figurait le peuple; qu'on devait étudier et méditer avec beaucoup d'attention les Saintes Ecritures, par lesquelles seules nous avons une connaissance exacte de Dieu et de sa volonté;... qu'il fallait, pour acquérir cette connaissance, d'autres prières, c'est-à-dire celles qui provenaient d'une foi sincère en Dieu.»

Les leçons publiques de Garcia sur les Proverbes de Salomon étaient, sous une forme très familière, pleines d'érudition et admirablement adaptées à la vie pratique. Les moines convertis par ses conseils, ses lectures et ses instructions changèrent en leçons de théologie le temps qu'ils consacraient auparavant aux matines, aux vêpres et aux litanies; ils supprimèrent les prières pour les morts et cessèrent de rendre un culte aux saints et à leurs images.

Mais par une étrange contradiction, Garcia les engageait en même temps à veiller des heures

entières devant le saint sacrement, à dépouiller leurs cellules de toute espèce de mobilier, à coucher sur la terre nue et à s'imposer pour pénitence des mortifications de différentes sortes. Il allait même quelquefois jusqu'à approuver les persécutions contre les protestants, dont il partageait cependant la plupart des opinions et parmi lesquels il comptait de véritables amis.

Aussi les moines qu'il avait amenés à la connaissance de la vérité, ne pouvant se défendre de quelques doutes sur la réalité de sa conversion, s'adressèrent au docteur Egidius, l'un des trois chefs de la communauté évangélique de Séville, pour en recevoir des instructions plus complètement chrétiennes. Ils lurent en même temps avec plus de soin les ouvrages protestants qui avaient été déposés dans leur couvent. « Ceux que la divine lumière avait déjà éclairés de ses bienfaisants rayons, furent raffermis dans leur nouvelle croyance, tandis que chez les moines moins avancés, les préjugés qui obscurcissaient encore leur foi se dissipèrent peu à peu [1]. »

Malheureusement Garcia ne se borna pas à des

[1] Cyprien de Valer. Ouvrage cité.

discours ou à des démarches dans lesquelles on pouvait, à la rigueur, ne voir que de l'hésitation, de la légèreté ou la crainte de se compromettre; mais dans une circonstance que nous raconterons d'après Crespin, il se rendit coupable d'une perfidie inexcusable. « G. Ruiz ayant prêché, dans la cathédrale de Séville, assez purement sur la justification par la foi, fut accusé devant le saint-office. Deux jours avant de comparaître, il alla trouver Arias, avec qui il était étroitement lié, et lui demanda conseil sur ce qu'il devait faire; c'était précisément Arias que les inquisiteurs avaient choisi pour discuter avec lui. Là-dessus, usant de sa ruse accoutumée, Arias sonda de si près ce bon et simple personnage, qu'il entendit de lui, par le menu, tous les arguments qu'il devait présenter dans la dispute. Le jour venu, Ruiz comparut devant les inquisiteurs, et voyant le premier (Arias) en rang pour combattre la vraie doctrine, de grand étonnement il perdit la parole et contenance, et connut à quel homme dangereux il avait à faire, quand sur le champ Arias mit en avant tous ses arguments et y répondit tellement par le menu, que Ruiz demeura sans réplique... »

Egidius et Constantin Ponce l'engagèrent plus

d'une fois à réfléchir sur les suites funestes de sa conduite équivoque pour lui-même, mais surtout pour la Réforme qui paraissait cependant lui tenir à cœur. Loin de se rendre à ces sages conseils, il leur répondit que « quant à lui, il craignait de voir un jour en public les taureaux exposés à la tuerie, » leur donnant à entendre qu'ils tomberaient eux-mêmes entre les mains des inquisiteurs et que ceux-ci les feraient périr. « Je t'assure, répliqua C. Ponce, et te déclare de la part de Dieu, que tu ne seras pas au nombre des spectateurs, mais de ceux qui demeureront sur la place [1]. »

L'inquisition, en effet, que de nombreuses dénonciations avaient mise sur la trace des véritables opinions d'Arias, le fit arrêter, au moment où il s'y attendait le moins, et conduire dans les prisons de Triana.

A peine Arias se vit-il au pouvoir de l'implacable tribunal, qu'il se fit, dans son cœur et dans sa conduite, une véritable transformation. « Dieu eut pitié de lui, dit Cyprien de Valer; de loup il devint

[1] Les moines étaient tombés dans une telle crainte de l'inquisition, qu'ils niaient la vérité, et ce qui est pire, la persécutaient ; comme il arriva au docteur Hernando Rodriguez et à Garci-Arias. (Cipriano de Valera, *Tractado de los Papas.*)

agneau. » Dans son premier interrogatoire, il fit une franche profession de sa foi et déclara qu'il était prêt, s'il le fallait, à mourir pour elle; un autre jour il dit à ses juges « qu'il vaudrait mieux pour eux suivre l'attelage d'un âne, en matière de religion, puisqu'ils n'y entendaient rien; » et il ne cessa de manifester le plus vif regret d'avoir attaqué des doctrines qu'il était maintenant résolu à défendre au prix de sa liberté et de sa vie.

Malgré son âge avancé et les services qu'il leur avait rendus en différentes circonstances, les inquisiteurs le condamnèrent à être brûlé vif, comme hérétique obstiné. Affaibli par les années, il dut marcher au supplice appuyé sur un bâton; son expression ferme et calme témoignait de la paix intérieure dont il jouissait, heureux d'expier en quelque sorte, par le martyre, la pusillanimité et la dissimulation dont il ne s'était rendu coupable que trop longtemps [1].

Plusieurs moines du couvent d'Arias Garcia prirent alors la fuite, après s'être donné rendez-vous à Genève, où ils arrivèrent sains et saufs, malgré

[1] Montanus. *Inquisitionis hispanicae artes aliquot*, etc. Madrid, 1857. Llorente, Cipriano de Valera, A. de Castro, Crespin. Ouvrages cités.

les dangers qui les environnaient de toutes parts. Nous indiquerons particulièrement Juan Perez de la Pineda, Cyprien de Valer, Cassiodore de Reyna[1], Julien Hernandez que nous avons déjà mentionné[2].

Quelques religieux cependant restèrent dans leur couvent, soit que le péril ne leur parût pas pressant, soit qu'ils n'eussent pas le courage de s'imposer le sacrifice d'une expatriation sans espoir de retour. Mais ils ne tardèrent pas à se voir eux-mêmes enveloppés dans la tempête qui se déchaînait avec fureur contre les protestants; cinq d'entre eux périrent sur le bûcher, les autres furent condamnés à un emprisonnement temporaire ou perpétuel, tous à la confiscation de leurs biens. Cristobal d'Arellano mourut avec une remarquable fermeté, en adressant des paroles d'encouragement à son collègue Jean Chrysostôme qui, après avoir été son élève, devint son compagnon de supplice; Sanchez fut, comme les précédents, brûlé vif à Valladolid[3].

Juan de Léon, l'un de ces moines, avait exercé à

[1] Voir livre IV, chap. V.
[2] Livre II, chap. IV.
[3] Voir livre III, chap. IV.

Mexico un métier d'artisan. A son retour en Espagne, il entra dans l'Ordre des dominicains, dont un grand nombre appartenaient déjà de cœur à la Réforme. Il en embrassa bientôt lui-même les doctrines et comme la vie du monastère ne répondait plus à ses nouveaux besoins spirituels, il demanda, sous le prétexte plausible de sa santé, l'autorisation de s'absenter quelque temps pour se rendre dans son pays natal.

Deux mois ne s'étaient pas écoulés, que la privation des pieuses instructions de ses collègues lui inspira le vif désir de les rejoindre au plus tôt. Quelles ne furent pas sa surprise et sa déception, de ne plus retrouver ses amis chrétiens! Il se hâta de prendre la fuite avec l'intention de les rejoindre à Genève, en traversant l'Allemagne.

Il y avait près de trois ans qu'il était à Genève, lorsque, de concert avec plusieurs réfugiés espagnols, entre autres Juan Sanchez et J. de Léon, il se joignit à quelques proscrits anglais qui retournaient dans leur patrie, pour profiter de l'avènement au trône de la reine Elisabeth. Suivis et surveillés par des limiers du saint-office, ils cherchèrent à leur échapper en se dirigeant vers les Pays-Bas; ils arrivèrent non sans peine à un port

de la Zélande, où ils purent s'embarquer, à l'exception de Juan Sanchez et de Juan de Léon qui avaient été arrêtés. Celui-ci ne fit pas de résistance et se contenta de dire aux agents de l'inquisition qui devaient les ramener en Espagne : « Allons donc, certainement Dieu nous viendra en aide. »

Il fut traité de la manière la plus cruelle pendant tout le cours du voyage ; on lui avait mis les fers aux pieds et les menottes aux mains, sa tête était enveloppée d'un masque de fer ; un appendice, en forme de langue, qui lui remplissait la bouche, l'empêchait de proférer la moindre parole. Aussi tout, dans sa personne, portait l'empreinte d'atroces souffrances, prélude de celles qui l'attendaient dans sa patrie. Malgré ces barbares traitements, malgré les menaces, les promesses et les exhortations destinées à lui arracher une rétractation publique, il demeura inébranlable dans la profession de sa foi.

Après la lecture de la sentence qui le condamnait à mort, on lui ôta le bâillon dans l'espérance qu'effrayé à la vue des apprêts du supplice, il abjurerait ses prétendues erreurs ; mais tout échoua devant l'intrépidité de cet humble et courageux

enfant de Dieu; les bourreaux approchèrent alors du bûcher leurs torches allumées, et les flammes attisées sur l'ordre des juges eurent bientôt réduit en cendres sa dépouille mortelle.

Si les simples fidèles de Séville furent poursuivis et traités avec une telle rigueur, les chefs de l'Eglise ne pouvaient pas espérer de se soustraire longtemps aux fureurs de l'inquisition. Alphonse Vargas fut, en effet, assigné devant le tribunal; mais comme il mourut avant le jugement, il n'est pas question de lui dans les procédures que le secrétaire du saint-office avait sous les yeux; les historiens contemporains, Montanus et Cyprien de Valer, se taisent également sur son compte.

Il n'en est pas de même de *Juan Gil*, qui avait probablement été converti à l'Evangile par Rodrigue Valer, comme nous l'avons vu plus haut. C'est donc le moment de parler de ce zélé prédicateur de la Réforme en Espagne, dont l'histoire est si dramatique et si émouvante.

Le docteur *Juan Gil*, plus connu sous le nom d'*Egidius*, natif d'Olivera en Aragon, étudia la théologie scolastique dans la florissante université d'Alcalà de Henarès; il la professa à Siguenza avec un tel succès, qu'on le comparait aux hommes

les plus savants du moyen âge, Thomas d'Aquin et Duns Scot[1].

Le chapitre de la cathédrale de Séville le nomma chanoine en 1537, sans le soumettre aux formalités ordinaires des concours. Cette honorable distinction souleva contre Egidius le mécontentement des candidats et la malveillance du peuple, trop souvent instrument passif de ceux qui veulent le faire servir à leurs fins bonnes ou mauvaises. Malheureusement pour lui, sa première prédication fut loin de répondre à ce qu'on attendait de sa réputation.

Rodrigue Valer le voyant découragé, l'engagea à remplacer l'étude des sciences théologiques par celle des Livres sacrés. Le docteur, docile aux conseils d'un ami dont il appréciait la piété et l'expérience chrétienne, devint en peu de temps un orateur populaire. Son éloquence assaisonnée du sel de l'Evangile, remplit dès lors d'enthousiasme la foule qui se pressait toujours plus nombreuse autour de sa chaire, en même temps qu'elle contribua puissamment à raffermir dans leur foi les membres de l'Eglise.

[1] Montanus. — Llorente, tome II, p. 139.

« Parmi les dons que Dieu avait accordés à Egidius, dit Montanus, il faut placer le pouvoir extraordinaire d'allumer une sainte flamme dans le cœur de ses auditeurs, si bien que tous leurs exercices de piété prenaient de la chaleur et de la vie, et qu'ils devenaient eux-mêmes, non seulement capables de porter leur croix, mais encore joyeux à la pensée des maux qui à toute heure pouvaient les atteindre. Le Maître qu'il servait était avec lui et ouvrait, par son Esprit, le cœur des disciples aux leçons de la vérité... Appelé à parler du haut de la chaire de Séville, il attaquait les ennemis de la lumière plus ouvertement et plus fréquemment que ne l'avaient fait ses collègues... Egidius était seul, mais il était une puissance et comptait un grand nombre d'amis dans tous les rangs de la société... Son zèle, tempéré par une prudence qui avait manqué à Rod. Valer, enflamma celui d'autres prosélytes... Il y avait dans sa parole un charme, une puissance qui entraînaient également les hommes instruits et les ignorants [1]. »

Cependant le bruit de sa conversion n'était pas

[1] Montanus, ouvrage cité. Traduction de M. Merle d'Aubigné.

parvenu aux oreilles de l'Empereur, car nous voyons Charles-Quint élever le docteur, en 1550, au siège épiscopal de Tortose. Ses adversaires, que cette nouvelle faveur du souverain avait exaspérés au plus haut point, attaquèrent son orthodoxie, l'entourèrent d'agents secrets, chargés de recueillir ses paroles, d'épier ses démarches, et cherchèrent à se débarrasser de lui.

Ils signalèrent en particulier, pour le rendre suspect d'hérésie, le zèle avec lequel il avait défendu Rod. Valer devant le saint-office. Le tribunal, sans se préoccuper des vues intéressées des ennemis d'Egidius, le fit aussitôt arrêter par ses familiers et conduire dans ses prisons secrètes de Triana.

Egidius mit à profit ce loisir forcé pour rédiger un mémoire justificatif, dans lequel il empruntait ses arguments à la Parole de Dieu et aux Pères de l'Eglise. Il fut acquitté, grâce à l'intervention des chanoines de la cathédrale, fiers des succès de leur collègue, grâce surtout à celle plus efficace de l'Empereur. Quoique inquisiteur lui-même, le licencié Correa prit chaudement sa défense contre l'apostat Pierre Diaz qui, après avoir été disciple de Rod. Valer, était rentré dans l'Eglise romaine.

Toutefois Egidius, qui ne pouvait se faire illusion sur les suites de cette accusation, sollicita du tribunal l'autorisation de se justifier au moyen d'une discussion publique; Arias Garcia qui avait été chargé de la soutenir, fit un rapport favorable sur l'orthodoxie du docteur, dont il partageait secrètement les opinions. Cela ne faisait pas le compte de ses ennemis, qui désirant une condamnation, s'adressèrent alors à un adversaire personnel d'Egidius, Domingo Soto [1].

Celui-ci chercha d'abord à gagner la confiance de l'accusé en lui témoignant de la bienveillance et en feignant de croire comme lui sur les points en litige; puis ils convinrent de rédiger en commun une confession de foi qui serait lue publiquement dans la cathédrale. Le jour de la joûte théologique venu, ils montèrent l'un et l'autre dans les

[1] Domingo Soto avait écrit dans le temps à Philippe II, qui était sur le point de faire la guerre au souverain pontife : « Sans doute résister au pape armé en Italie, n'offre pas un grand danger; car quand il endosse le harnais, il se dépouille de la chasuble, et quand il met le casque en tête, il en cache sa tiare. Mais, en Espagne, si l'on méprise les commandements du pape, qui représente aux yeux du peuple la loi de Jésus-Christ, il est à craindre qu'il n'y ait bientôt plus de pape et à la fin plus de foi. » (Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne,* tome IX.)

chaires qui leur avaient été réservées; une foule immense remplissait les cinq nefs de la vaste basilique.

Soto affirme d'abord dans son exorde que cette discussion n'avait d'autre but que de fournir au docteur l'occasion de se laver de toute tache d'hérésie; puis, avec une perfide adresse, il profite pour lui imputer des erreurs luthériennes, de ce que la distance entre les deux chaires ne leur permettait pas de s'entendre distinctement. Egidius ne doutant pas que Soto n'eût lu la confession de foi dans les termes dont ils étaient convenus, aurait donné, dit-on, de temps en temps des signes d'approbation à des propositions contraires à ses croyances.

Prenant à son tour la parole, il repoussa un à un les griefs de l'accusation, avec l'énergie de l'homme qui se sent innocent. Mais, ce qu'il ignorait, Soto avait si bien trouvé le moyen de le rendre suspect aux yeux des inquisiteurs, que ceux-ci, sans recourir à d'autres témoignages, le condamnèrent à trois ans de prison.

« Nous permettons à Egidius, est-il dit dans ce jugement, de se rendre à la cathédrale pendant quinze jours de suite ou alternativement de deux

jours l'un ; il lui est enjoint de plus de suivre toujours le chemin direct, soit pour aller, soit pour revenir, de jeûner tous les vendredis, de se confesser une fois par mois, de ne prendre la communion qu'avec le consentement du Père confesseur. Enfin il lui est interdit, pendant dix ans, d'entendre des sermons, de prêcher lui-même, de faire des lectures du haut de la chaire, d'écrire et de discuter dans une cérémonie publique... »

Egidius composa dans sa prison des commentaires sur la Genèse, sur le Cantique des cantiques, sur quelques psaumes et sur l'épître aux Romains, « ouvrages pleins de science, qui respiraient la piété la plus évangélique, » dit son biographe Montanus.

Lorsque Egidius eut été remis en liberté en 1555 [1], il se rendit d'abord à Salamanque, puis à Valladolid pour s'entretenir avec son ami Ag. Cazalla [2] des intérêts de l'Eglise et porter aux mem-

[1] M. A. de Castro assure, d'après un document de la *Colombine* (bibliothèque de la cathédrale de Séville), qu'Egidius fut relâché le 21 août 1552, après avoir abjuré publiquement plusieurs propositions extraites de ses discours. Llorente ne parle pas de cette circonstance.

[2] Voir livre II, chap. VI.

bres de la communauté des paroles d'encouragement que les circonstances réclamaient. L'année suivante, il retourna à Séville, où il mourut bientôt, à la suite d'une grave maladie dont il avait pris le germe dans l'air infect de son cachot, et qu'avaient développée ses fréquentes excursions de Salamanque à Valladolid.

« Il semblait aux fidèles, dit Montanus, qu'ils étaient maintenant sans conducteur spirituel pour les diriger, les instruire, les encourager et les consoler. Sans doute, les preuves qu'il avait données de son ferme attachement à la doctrine du salut en Christ étaient bien propres à les soutenir dans leurs conjonctures si critiques ; mais les regrets qu'il exprimait avec une grande humilité, au sujet de concessions qu'on lui avait arrachées, et la contrainte qui lui était imposée par le jugement de l'inquisition, jetaient comme un voile de tristesse sur sa parole et décourageaient un grand nombre de fidèles désireux d'avoir un directeur ferme et zélé. »

Dieu y avait pourvu par le ministère de Constantin Ponce de la Fuente, qui avait été son compagnon d'études et son collaborateur dans l'évangélisation.

Constantin Ponce de la Fuente[1] était de Saint-Clément-de-la-Manche, dans l'évêché de Cuença; il avait fait ses études de théologie à Alcalà de Henarès, sous la direction d'Egidius et d'Alph. Vargas, dont il devint le zélé collègue dans la propagation des doctrines évangéliques en Espagne. Bien qu'il fût passionné pour les sciences, sa bibliothèque était des plus modestes; il se montra, en toute occasion, ennemi acharné de la scolastique, et faisait très peu de cas de la forme dans l'exposition des vérités chrétiennes; cependant il s'exprimait toujours avec une grande pureté de langage et une rare élégance. Il lisait couramment les Livres saints dans les textes originaux, car il avait une connaissance approfondie du grec et de l'hébreu. Dans ses écrits, comme dans ses discours et ses leçons familières, il se proposait tout particulièrement d'instruire et d'édifier. A l'exemple d'Erasme, dont il fut un des disciples les plus intelligents, il se distinguait par un vigoureux bon sens et ridiculisait les subtilités de la rhétorique du temps, ainsi que l'hypocrisie des

[1] Llorente, tome II, p. 273 à 279. — Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne,* tome VIII, chap. VIII.

moines. Enfin il se montrait si scrupuleux dans le choix de ses amis, qu'il se fit plus d'un adversaire par sa franchise et sa réserve à cet égard ; aussi un de ses contemporains disait « ne connaître personne qui aimât ou détestât C. Ponce avec modération[1]. »

« Le docteur Constantin, disait J. Calvete de Estrella, est un grand philosophe, un profond théologien et le plus éloquent prédicateur de l'Espagne, comme le prouvent clairement les ouvrages qu'il a publiés et qui font connaître son génie[2]. »

L'archevêque de Tolède et l'évêque de Cuença lui offrirent un canonicat, qu'il refusa pour ne pas s'éloigner de Séville, où il travaillait avec succès à évangéliser la population, de concert avec les docteurs Egidius et Vargas.

C'est à cette même époque que Charles-Quint, de passage dans la capitale de l'Andalousie, entendit parler de l'éloquent orateur, dont on lui vantait de toutes parts les talents, le caractère et

[1] Mac-Cree, *History of the Spanish Reformation.*

[2] *El felicissimo viajio de l'emperador Carlos V,* édition originale, citée d'après M. A. de Castro. Ce passage fut supprimé dans les éditions suivantes par ordre de l'inquisition.

la science. Afin d'en juger par lui-même, il alla l'entendre plusieurs fois et fut si satisfait qu'il se l'attacha comme aumônier, destiné à l'accompagner en Allemagne.

C. Ponce dut suivre d'abord Philippe II dans les Pays-Bas, ensuite en Angleterre, où celui-ci allait épouser Marie Tudor, puis il rejoignit l'Empereur en Allemagne. Les relations qu'il eut l'occasion de soutenir avec les protestants les plus éminents de ce pays, lui firent connaître d'une manière plus complète les principes de la doctrine luthérienne.

De retour à Séville en 1555, il y reprit l'œuvre interrompue par l'arrestation d'Egidius et s'occupa d'une manière toute spéciale des jeunes membres du clergé, pour les convertir à l'Evangile. Il évitait cependant autant que possible de froisser dans ses discours publics la foi des catholiques. Appelé, comme directeur du *Collège de la doctrine chrétienne*, à faire des lectures publiques, ou comme on dirait de nos jours, des conférences sur quelques portions de la Bible, il interpréta les livres de Salomon et celui de Job, qu'il n'eut pas le temps d'achever. Ces leçons familières étaient suivies par un grand nombre d'auditeurs sérieux

et instruits, parmi lesquels le célèbre Benito Arias Montano [1].

Bientôt après, en 1557, nommé chanoine à Séville, il fut chargé de prêcher le carême de deux jours l'un. Tel était l'empressement du peuple, de la noblesse, du clergé même pour l'entendre, que la cathédrale était remplie bien longtemps d'avance. Aussitôt que la prédication était commencée, l'auditoire, entraîné par l'éloquence persuasive de C. Ponce, était tout entier comme suspendu aux lèvres de l'orateur. Pâle, exténué, épuisé par une tâche au-dessus de ses forces, il pouvait à peine se traîner jusqu'à la chaire; et comme son débit ému et énergique lui occasionnait une grande fatigue, des amis lui donnèrent le conseil, qui paraîtrait bizarre de nos jours, de s'arrêter de temps en temps pour boire un peu de vin généreux [2].

Cependant C. Ponce, dont la foi était aussi ardente que sincère et expansive, ne pouvait pas toujours comprimer les convictions évangéliques

[1] Cipriano de Valera, *Exortacion..... a leer la sagrada Escriptura.*

[2] Rosseeuw Saint-Hilaire, Llorente, ouvrages cités.

qui remplissaient son cœur. Le clairvoyant jésuite François Borgia, après l'avoir écouté attentivement, dit à son collègue Bers, en citant Virgile: « Il se cache ici quelque chose; Troyens, ne vous fiez pas à ce cheval! » Aussi, sérieusement inquiet des dangers de cet enseignement, il engagea le père Juan Juarez, recteur de l'université de Salamanque, à fonder à Séville un collège de jésuites, seul remède efficace à ses yeux pour combattre l'hérésie. Un autre jour, c'était le père Juan Bautista qui protestait du haut de la chaire, sans toutefois nommer l'auteur, contre des propositions qu'il avait entendues de la bouche de C. Ponce, le matin même, dans la même église. « Aussi vrai qu'il y a un Dieu, ce n'est point là la vraie doctrine, telle que nos pères nous l'ont enseignée, » dit de sa place, à haute voix, le savant Méjia, dans une autre occasion.

Ces observations, partant de différents côtés, ne laissèrent pas que d'alarmer un assez grand nombre de personnes qui n'avaient jamais douté de l'orthodoxie catholique de C. Ponce. « Excités par les jésuites, raconte Ortiz de Zuniga[1], les

[1] *Anales de Sevilla.* Madrid, 1677. Citées d'après M. de la

frères dominicains se rendaient dans leurs chapelles particulières toutes les fois que C. Ponce devait prêcher. Leur but était de garder dans leur mémoire les paroles du protestant qui auraient un sens hérétique et de les rapporter au saint-office. Constantin devina leur intention; aussi, dans l'un de ses discours, pour s'excuser de ce qu'il ne parlait pas plus longuement sur le sujet qu'il traitait, il dit que ces *chapelles* lui dérobaient la voix, en montrant celles des dominicains afin que les catholiques le crussent ainsi; par cette allusion aux chapelles des frères qui se trouvaient présents, il voulait aussi faire comprendre à ses amis qu'ils devaient garder le secret. Mais tout cela lui servit à peu de chose, car les frères dénoncèrent au saint-office un grand nombre de ses propositions [1]. »

Les inquisiteurs, craignant que des mesures de rigueur contre lui ne provoquassent un soulèvement populaire, se contentèrent de lui interdire la

Rigaudière : *Histoire des persécutions religieuses en Espagne.*

[1] D'après M. A. de Castro, C. Ponce aurait dit à des amis qui lui reprochaient de n'avoir pas traité son sujet d'une manière assez explicite, que les capuchons des dominicains seraient cause qu'on lui retirerait la parole.

chaire et de lui imposer le château de Triana pour résidence. Là il eut de fréquents entretiens avec des jésuites et des dominicains. Comme ses amis lui en demandaient le motif et la nature, il répondit d'un ton railleur : « Ils voudraient bien me brûler, mais ils me trouvent encore trop vert [1]. »

On a même prétendu, ce qui ne paraît guère vraisemblable de la part d'un homme dont la sagacité égalait la droiture et le bon sens, qu'il avait formé le projet de convertir les disciples de Loyola aux doctrines de la Réforme. On ajoute que dans ce but il les aurait priés de le recevoir dans leur établissement, mais que le dominicain Carpi les en aurait détournés. « C'est certainement, leur dit-il, une personne de grande considération et de grand savoir ; mais je doute qu'un homme de son âge, qui est accoutumé à faire usage de sa propre volonté, puisse s'assujettir à la sévérité, aux principes et aux observances de votre institut, lors même qu'on lui accorderait des dispenses... Que les Pères m'en croient, quant à moi je ne consentirais jamais à ce qu'il fût admis. » Ces paroles auraient fait réfléchir le Père Juarez, et sans ex-

1 Santivanez, manuscrit cité par M. A. de Castro.

primer ouvertement le fond de sa pensée, il aurait répondu : « Votre Grâce a raison, la chose demande réflexion et maturité, et, selon votre avis, on y apportera de la réflexion et de la maturité. » Constantin fut reçu dès ce moment avec beaucoup de froideur par le Père provincial Bustamente, qui le pria de venir moins souvent dans leur maison. Sur quoi le docteur se serait retiré tout soucieux, prévoyant que l'inquisition ne tarderait pas à le faire arrêter, ce qui arriva en effet peu de temps après [1].

Quoi qu'il en soit de ce récit, les inquisiteurs, éclairés par les dénonciations de personnes qu'on avait enfermées comme suspectes d'hérésie, préparaient en secret son arrestation, qui eut lieu en 1558, quelques mois avant la mort de son protecteur Charles-Quint. Pendant qu'il s'occupait de sa défense, il survint un incident qui la rendit inutile.

Les livres et les papiers de C. Ponce étaient déposés dans la maison d'une veuve, Isabelle Martinez, qui était en prison pour cause de religion; son serviteur, séduit par l'appât de la récompense promise aux délateurs, avertit le saint-office que les biens de sa maîtresse avaient été transportés

[1] Même manuscrit.

dans la demeure de son fils Beltran. Sotelo, huissier du tribunal, s'y rendit sans retard et mit sous séquestre tout ce qui appartenait à la veuve Martinez. Conduits par Beltran, ils trouvèrent derrière une paroi une grande quantité de livres, parmi lesquels les œuvres de Luther et d'autres réformateurs, ainsi que des manuscrits de C. Ponce que l'on porta au saint-office [1].

Ces ouvrages traitaient de la véritable Eglise et des caractères qui la distinguent de celle de Rome, de l'eucharistie, de la messe, de la justification par la foi, des bulles et des décrets du saint-siège, des indulgences, du purgatoire, que l'auteur appelait « une trappe à loups, inventée par les moines pour avoir de quoi dîner. » Munis de ces précieux renseignements, les inquisiteurs firent conduire C. Ponce dans les prisons secrètes de Triana.

Séville fut atterrée à l'ouïe de cette nouvelle, qui se répandit rapidement dans l'Espagne tout entière. On raconte même que l'Empereur aurait dit à cette occasion : « Si Constantin est hérétique, ce doit être un grand hérétique [2]. »

[1] Montanus, ouvrage cité.

[2] Montanus, ouvrage cité. — Sandoval, *Cronica de Carlos V,* d'après M. A. de Castro.

Devant le tribunal, il reconnut être l'auteur des manuscrits qu'on avait placés sous ses yeux : « J'avoue les avoir écrits de ma propre main, dit-il aux juges, ne cherchez point d'autre témoignage ; vous avez ici la confession sincère de mes sentiments, faites de moi ce que vous voudrez. » Cependant on ne lui infligea pas la torture, soit parce qu'il avait tout avoué, soit parce qu'il aurait été trop faible pour la supporter ; on se contenta de l'enfermer dans une fosse profonde, obscure et humide. « Mon Dieu ! s'écriait-il un jour qu'il souffrait plus que d'ordinaire, n'y avait-il pas assez de Scythes, de cannibales ou d'autres hommes plus cruels encore, entre les mains desquels on eût pu me livrer, avant de me laisser tomber au pouvoir de ces barbares ? »

Il ne resta pas longtemps dans son affreuse prison ; son état maladif empira rapidement et bientôt la mort vint le délivrer de ses souffrances en même temps qu'elle le soustrayait au supplice qui lui était réservé.

C. Ponce avait été soigné, soutenu, consolé par un jeune moine de Saint-Isidore-del-Campo, qu'on lui avait donné pour compagnon de captivité et qui fut brûlé vif à Séville ; son nom ne nous est

pas parvenu. *Olmédo*, du même couvent, connu par son érudition et la ferveur de sa piété, mourut dans la même prison, de la maladie à laquelle C. Ponce avait succombé.

On a de ce dernier un *Sommaire de la doctrine chrétienne*, dont Charles-Quint faisait à Yuste sa lecture journalière. Cet ouvrage, destiné particulièrement aux savants et aux hommes de lettres, traite de la foi, de la sanctification et des sacrements. La première partie seule a été imprimée à Anvers; on avait joint à ce traité un *Sermon sur le discours de la Montagne*, mis à l'index en 1559 par Fernando Valdès [1]; un *Dialogue sur la doctrine chrétienne*, entre un maître et son élève, dont une traduction italienne fut publiée à Venise en 1589; un *Catéchisme chrétien*, écrit avec une grande simplicité; l'*Exposition du premier psaume*, en six discours. Alphonse de Ulloa en fait l'éloge dans sa *Vie de Charles-Quint*.

Le plus intéressant des écrits que nous devons à la plume de ce chrétien si humble, si pieux et si richement doué à tous égards, est : *La Confession devant Dieu, du pécheur qui, par le ministère de la*

[1] Montanus; Rosseeuw Saint-Hilaire; Llorente, ouvrages cités.

Loi, reconnaît ses misères et les déplore sincèrement; puis le revêtant de la robe de noce de Jésus-Christ, il le montre plus fort qu'il n'était auparavant tremblant et abattu[1].

La communauté de Séville avait encore le privilège de compter, parmi ses membres les plus actifs, une jeune femme qui aurait peut-être joué en Espagne le rôle d'Olympia Morata en Italie, si la main meurtrière de l'inquisition n'avait pas mis à sa carrière un terme prématuré.

Marie Bohorques était fille naturelle de Xérès de Bohorques, appartenant à une famille dont sont sortis les marquis de Ruchena. Disciple d'Egidius, qui l'éleva avec une affectueuse sollicitude, elle était douée de beaucoup d'intelligence; elle pouvait lire les Livres saints dans les langues originales et connaissait à fond les œuvres des réformateurs, soit espagnols, soit étrangers. Les docteurs de Séville, dont la plupart inclinaient vers le luthéranisme, ne pouvaient se défendre d'un sentiment d'admiration en entendant cette jeune

[1] *Hominis peccatoris confessio...* Nous en donnons la traduction dans l'Appendice, note E. Ses ouvrages occupent le vol. XIX de la collection des *Réformateurs espagnols*, par L. de Uzès y Rio.

chrétienne discuter sur la religion aussi bien que le plus habile théologien, en même temps qu'elle acceptait la bonne nouvelle du salut avec cette humilité qu'un apôtre appelle « la parure de la femme. » « Je me sens meilleur, lorsque je m'entretiens quelques instants avec Marie, » disait Egidius.

Ces grandes qualités, la nature expansive de sa foi et ses relations avec les protestants la mettaient trop en évidence, pour qu'elle pût échapper aux soupçons des inquisiteurs; elle avait à peine vingt ans, lorsqu'ils donnèrent l'ordre de l'arrêter, pour la conduire en prison.

Dès le premier interrogatoire, elle se déclara membre de la communauté évangélique et prête à mourir pour sa foi : « Ce que je crois est la vérité, dit-elle un jour à ses juges; et loin de me reprocher mes opinions, vous devriez, pour votre salut, les embrasser vous-mêmes. » Lorsqu'elle parlait avec cette franchise, elle était enfermée dans une salle obscure, entourée des instruments de la torture et en présence de moines aux vêtements sombres, dont le cœur était sans pitié. N'y avait-il pas de quoi donner le frisson de la terreur aux plus intrépides? Les inquisiteurs, irrités de ce

qui leur paraissait une audace inouïe, ordonnèrent aux bourreaux de la mettre à la question. « Il en est temps encore, lui dit d'un ton courroucé le président du tribunal, dénoncez vos complices ; si vous refusez et qu'un de vos membres soit brisé, nous en sommes innocents, la responsabilité en retombera sur vous seule. »

Vaincue enfin par d'atroces douleurs, Marie Bohorques confessa que sa sœur Juana connaissait ses convictions religieuses et ne les avait pas blâmées; parole imprudente qui entraîna la peine capitale pour sa sœur, lorsqu'à son tour elle comparut devant le même tribunal. Malgré cet aveu, elle n'en fut pas moins condamnée elle-même à mort; nous la suivrons plus tard sur l'échafaud, où elle périt avec le courage d'une chrétienne qui savait en qui elle avait cru [1].

A la même époque, l'église de Séville se vit encore privée de l'un de ses membres les plus influents, par l'emprisonnement et le supplice de *Juan-Ponce de Léon,* second fils de don Rodrigue, comte de Baylen, de la famille des ducs d'Arcos. Il était arrivé à la connaissance de la vérité par ses

[1] Voir livre III, chap. III.

relations avec C. Ponce, dont il ne se lassait pas d'exalter les rares talents, la foi éclairée et le zèle infatigable. A l'exemple de l'illustre prédicateur, il croyait à la justification par la foi, rejetait le purgatoire et les indulgences, comparait les décrets du saint-siège à des « bulles de savon, » considérait le pape comme l'Antechrist dont parle l'Apocalypse, et se montrait prêt à affronter le dernier supplice, pour demeurer fidèle à sa foi évangélique. Il avait pour les indigents une telle compassion, qu'il sacrifia toutes ses ressources, jusqu'à hypothéquer son patrimoine, pour avoir de quoi les soulager; dans toutes ses prières, il demandait à Dieu d'accorder à sa femme et à ses enfants la force de demeurer fidèlement attachés aux doctrines sanctifiantes dans lesquelles il avait trouvé pour lui-même lumière, paix et salut[1].

Les inquisiteurs cherchèrent inutilement à lui arracher une abjuration et la dénonciation de ses frères dans la foi; promesses, menaces, exhortations, rien ne put l'ébranler; ils lui déléguèrent alors quelques ecclésiastiques qui avaient sa confiance, pensant que des amis obtiendraient plus

[1] Montanus, ouvrage cité.

facilement les aveux et les rétractations qu'on lui demandait. Ils ne s'étaient pas trompés; Juan-Ponce, dont l'âme candide ne pouvait croire à tant de duplicité chez des hommes revêtus d'un caractère sacré, tomba dans le piège et compromit un grand nombre de fidèles. Mais lorsqu'on lui demanda une profession publique de catholicisme, il répondit : « Je ne connais pas d'autre doctrine que celle de Luther ! » et il se mit à les railler sur la pauvreté de leurs arguments.

Une telle fermeté méritait la mort que le saint-office réservait aux chrétiens évangéliques, la mort par les flammes du bûcher. « L'évêque de Tarazone, était-il dit dans le jugement, le licencié André Gasco, le licencié Carpo ont déclaré don Juan-Ponce de Léon hérétique, schismatique, luthérien, fauteur et maître de la secte de Luther et de ses partisans. Pour cette raison, ils le livrent au bras séculier, entre les mains de l'excellent licencié Lopez de Léon, assesseur de cette ville, et ils déclarent ses enfants du sexe masculin inhabiles à remplir les emplois publics, dont sont déchus les fils des condamnés de cette espèce. »

On accusait spécialement don Juan-Ponce de montrer une aversion sacrilège pour l'adoration

du saint sacrement, qu'il appelait, disait-on, un *Dieu de pain;* de changer de direction lorsqu'il devait le rencontrer sur sa route, de tourner le dos au prêtre officiant quand celui-ci élevait l'hostie. On lui reprocha même comme un grave délit les promenades qu'il faisait souvent autour des échafauds, non pour braver les bourreaux et les juges, ainsi qu'on le prétendait, mais pour se familiariser avec des souffrances et des supplices qui pouvaient un jour devenir son partage.

Il fut condamné à mort; en considération de ses aveux utiles au tribunal, on le fit étrangler avant que le feu fût mis au bûcher. Il laissait cinq enfants en bas âge, dont l'aîné avait onze ans et le dernier venait de naître [1].

Ce fut probablement d'après les aveux de notre martyr que l'on arrêta *Fernando de San-Juan.* On lui avait confié, malgré sa jeunesse, la direction du collège de la doctrine chrétienne à Séville, et il remplit cet emploi pendant huit ans à la pleine satisfaction des parents, des autorités et des élèves.

[1] A. de Castro; Llorente, tome II, p. 264; Cipriano de Valera ; Crespin, ouvrages cités.

Au premier moment, seul dans un sombre cachot, avec la perspective du bûcher, Fernando sentit son courage fléchir et non content d'abjurer par écrit, il dénonça plusieurs membres de la communauté évangélique. Mais il revint bientôt à de meilleurs sentiments; la faiblesse et l'imprudence de ses dénonciations lui inspirèrent un vif repentir; il sollicita un nouvel interrogatoire pour déclarer qu'il appartenait à la foi évangélique et qu'il voulait mourir pour elle.

« Comme sa cellule était assez éloignée de la salle d'audience, nous raconte Montanus, on l'y traînait par les pieds comme un sac d'iniquités ou le cadavre d'une brute. Le motif de cette cruauté de la part des juges, c'étaient les réponses pleines de franchise d'un homme à demi rustique, que l'on ne pouvait faire transiger. En même temps Dieu se servit de son ministère pour raffermir et consoler le Père *Morcillo*, jeune moine de Saint-Isidore-del-Campo, qui avait été jeté dans les prisons du saint-office à cause d'une profession trop libre des doctrines luthériennes. Séduit par les sollicitations et les promesses des inquisiteurs, il en avait légèrement dévié; mais par la volonté de Dieu, qui

aimait Morcillo en Christ, il arriva qu'à cette époque on lui donna pour compagnon de captivité Fernando de San-Juan. Celui-ci voyant la faiblesse du jeune homme, lui adresse de vifs reproches, l'accuse d'apostasie en présence du tribunal de Christ, le fait rentrer en lui-même, l'encourage, le console et le fortifie; si bien que, peu de jours après, Morcillo demanda un nouvel interrogatoire dans lequel il retira formellement ses précédentes rétractations. Il fut étranglé avant d'être livré aux flammes... Quant à Fernando, le frère de la doctrine chrétienne, les inquisiteurs lui ayant demandé s'il persistait dans ses erreurs, il répondit avec sa franchise habituelle que ce qu'il avait confessé, il le regardait comme l'Evangile de Christ et la foi des chrétiens. Ils lui arrachèrent alors la croix de bois qu'ils lui avaient donnée à porter, lui mirent le bâillon et le firent jeter vivant dans les flammes [1]. »

Avant d'être conduit au supplice, il avait eu le privilège de recueillir le dernier soupir de C. Ponce de la Fuente, dont il partageait la cellule depuis la mort de Morcillo.

[1] Montanus, ouvrage cité.

Malheureusement le jugement de Fernando entraîna en faveur des jésuites des conséquences imprévues. Les nobles de Séville, effrayés à la pensée que leurs enfants auraient pu sucer le poison mortel de l'hérésie dans les instructions de leur jeune professeur, engagèrent les Pères de la Société de Jésus à fonder dans leur ville un collège où les élèves fussent à l'abri de toute influence pernicieuse. Cette proposition, dont ils étaient sans doute les instigateurs, entrait trop bien dans les vues ambitieuses de leur Ordre, pour qu'ils n'y souscrivissent pas avec empressement. « Mais aussi, dit M. de Castro, dès le moment où l'éducation de la jeunesse fut confiée aux jésuites, l'Espagne tomba comme épuisée, l'éloquence devint muette et la liberté gémit enchaînée pendant plus de deux siècles. »

Cependant la persécution semblait se ralentir, soit que le saint-office ne saisît pas encore la portée et l'étendue du mouvement religieux en Espagne, soit qu'il voulût prendre le temps de recueillir des renseignements plus complets, afin de pouvoir écraser d'un seul coup le protestantisme et ses adhérents. La communauté mit à profit ces quelques jours de calme pour se reconstituer ; le culte

évangélique fut de nouveau célébré, et le nombre des prosélytes s'accrut de plus en plus. Comme nous le verrons, ce zèle et ces progrès hâtèrent la catastrophe qui était près de s'abattre sur la Péninsule tout entière.

Mais avant d'en raconter les dramatiques incidents, nous devons nous occuper d'une autre Eglise, non moins intéressante, celle de Valladolid.

CHAPITRE VI

Eglise de Valladolid.



Valladolid, l'ancienne *Pintia,* était la capitale de la Vieille-Castille et la résidence de la cour, avant que Philippe II eût transféré à Madrid le siège du gouvernement. C'était au XVIe siècle une belle cité, ornée de magnifiques palais, qu'habitaient la noblesse et les dignitaires de haut rang. La place principale était environnée de quinze couvents qui y avaient leurs façades, digne ornement d'une enceinte où se dressaient chaque année les bûchers du saint-office.

Il ne suffisait pas à cette ville d'être une des plus opulentes et des plus industrieuses du royaume, d'avoir été le berceau de Philippe II et

de posséder le tombeau de Christophe Colomb, elle aspira encore à l'honneur d'inaugurer le règne des autodafés contre les disciples de l'Evangile, en sorte qu'on peut lui appliquer ces paroles de Montesquieu : « Les Espagnols qu'on ne brûle pas, paraissent si attachés à l'inquisition, qu'il y aurait de la mauvaise humeur de la leur ôter. »

Le premier martyr protestant, *San-Roman*, fut en effet brûlé vif à Valladolid en 1545 ou 1546. Fils du premier alcade de Bibbiena, il était né à Burgos, comme les Valdès et les Enzinas[1]. Il dut, pour son commerce, se rendre dans les Pays-Bas et rencontra à Anvers, en 1540, Jayme et François Enzinas dont la relation lui fut très utile en différentes circonstances. De là il fut envoyé à Brême par des négociants flamands.

Comme il passait dans une rue, il entendit sortir d'un temple des chants harmonieux ; poussé par la curiosité, il y entra et assista au culte. Il fut si frappé de la prédication qu'il venait d'entendre, qu'il demanda au pasteur officiant, Jacques Spreng[2], quelques explications sur ces doctrines

[1] Voir livre IV, chap. II et IV.

[2] Jacques ou Jayme Spreng fut un des principaux promoteurs de la Réforme à Anvers. Contraint en 1552 de s'éloigner

que les Espagnols avaient en abomination, mais vers lesquelles il se sentait attiré comme par une force irrésistible. Spreng, pour l'éclairer davantage, le garda trois jours dans sa demeure ; à la suite de ces entretiens, auxquels il était déjà préparé par ses rapports avec les Enzinas, et après avoir lu quelques traités religieux, il devint en peu de temps capable, non seulement de défendre sa foi, mais encore de la communiquer aux autres. Il éprouva dès lors une compassion si profonde pour l'aveuglement spirituel de ses compatriotes, qu'il ne songea plus qu'aux moyens de les amener eux-mêmes à la vérité. « Il y pensait jour et nuit, nous raconte Fr. Enzinas, assistait à tous les sermons de Spreng, les copiait chez lui, les apprenait par cœur et les lui récitait [1]. »

Lorsque San-Roman revint à Anvers, ses parents et ses amis firent tous leurs efforts pour le faire rentrer dans le sein de l'Eglise romaine; loin de se rendre à leurs désirs, il continua à annoncer

des Pays-Bas par les persécutions contre les protestants, il se retira à Wittenberg, de là à Brême, où il devint un membre zélé de l'Eglise luthérienne (Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation,* 2[me] série, tome VII, p. 623).

[1] *Mémoires d'Enzinas.*

l'Evangile parmi les Espagnols et publia dans leur langue un catéchisme ainsi que quelques traités religieux. Mais au moment qu'il s'y attendait le moins, des moines, apostés par sa famille, se jetèrent sur lui et le conduisirent de force chez un de leurs compatriotes qui devait le surveiller de près. Ce qui ajouta encore à l'irritation de ces religieux, c'est qu'on trouva sur lui des livres de Luther, d'Œcolampade, et même des caricatures du pape régnant. Tout fut brûlé, y compris le Nouveau Testament dont il ne se séparait jamais.

On lui reprocha d'avoir professé publiquement les hérésies de Luther. « Non, répondit-il, je ne suis pas un hérétique; la doctrine que je professe est celle du Fils de Dieu, mort pour les péchés et ressuscité pour la justification de ceux qui embrassent par la foi le bienfait offert dans l'Evangile..... Quant à votre doctrine perverse, je la déteste de toutes les forces de mon âme. »

» — Si tu détestes notre religion, lui dit-on, cette religion que l'Eglise appelle l'état de perfection, quelle est la tienne? Que crois-tu? »

» — Je vous l'ai déjà dit, je suis chrétien, je ne veux d'autre religion que celle de Jésus crucifié;

je ne crois que ce qu'en tout temps a cru et enseigné la véritable Eglise de Christ, dont les membres sont disséminés dans le monde entier. Cette doctrine si simple et si pure, vous l'avez corrompue d'une manière abominable, ensorte qu'elle est devenue pernicieuse à tous ceux qui ont marché dans vos voies. Je crois en Dieu le Père qui a créé toutes choses, je crois en Dieu le Fils qui a racheté le genre humain au prix de son sang, et qui, le délivrant de la servitude du démon, du péché et de la mort, l'a rétabli dans la liberté de l'Evangile; je crois en Dieu le Saint-Esprit qui, par une vertu secrète et divine, sanctifie les croyants; je crois que, pour l'amour du Fils de Dieu, mes péchés me seront gratuitement pardonnés; je crois que, par le seul mérite de ce Médiateur, sans aucun mérite de ma part, sans égard à mes bonnes œuvres et sans aucune absolution du pape, je jouirai de la vie éternelle[1]. »

Aux questions qui lui furent adressées sur l'autorité et l'infaillibilité du souverain pontife, il répondit : « Je regarde le pape comme un Antechrist qui s'attribue des honneurs n'appartenant qu'à

[1] *Mémoires d'Enzinas.*

Dieu seul, et qui, animé de l'esprit de Satan, répand partout le trouble pour soutenir ses fourberies. »

A la menace des moines de le faire périr par le feu, il répondit : « Je ne crains pas de mourir pour la gloire de Notre Seigneur, qui ne m'a pas dédaigné. Je m'estimerais heureux de sceller de mon sang la doctrine de celui qui a versé le sien pour moi. Je vous le demande, que pouvez-vous me faire autre chose que de brûler cette chair misérable et pécheresse? J'ai appris à ne craindre que Celui qui peut condamner l'âme avec le corps aux tourments éternels de l'enfer. »

A la suite de cet interrogatoire, on le tint enfermé dans une tour à six lieues d'Anvers, pendant près de huit mois; rendu à la liberté, San-Roman séjourna quelque temps à Anvers, puis rejoignit à Louvain Fr. Enzinas, de qui nous tenons les détails précédents. Celui-ci, tout en l'encourageant à annoncer l'Evangile comme auparavant, en toute occasion, avec une simplicité chrétienne, l'invita en même temps à se montrer plus circonspect et surtout à s'abstenir de prédications proprement dites, puisqu'il n'avait pas reçu l'ordination.

C'est à cette époque, 1541, que Charles-Quint, dans le but de réunir toutes les forces de l'Allemagne contre les Turcs, convoqua une diète à Ratisbonne. On y envoya, du côté des catholiques comme du côté des protestants, des hommes sincèrement disposés à la conciliation. San-Roman jugea ces circonstances assez favorables pour l'engager à se rendre dans cette ville, afin d'intercéder en faveur de ses coreligionnaires. Introduit auprès de l'Empereur, il le supplia de réprimer les cruelles mesures de l'inquisition contre les protestants et de leur accorder la liberté de conscience. Charles-Quint parut l'accueillir d'abord avec bienveillance; mais bientôt, excité par de fanatiques conseillers, il le fit arrêter, en défendant toutefois aux Espagnols de le jeter dans le Danube, comme ils en avaient formé le projet.

On enchaîna San-Roman avec d'autres prisonniers sur un chariot, à la suite de l'armée [1].

« Voyez-vous ces fers, dit-il à des amis qui s'étonnaient de le voir en un tel état, et en si mauvaise compagnie, eh bien ! cette captivité, si honteuse aux yeux des hommes, c'est pour la gloire

[1] Rosseeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne,* tome VII, pages 244 et 470.

de mon Sauveur que je l'endure; quoique ces mains et ces pieds soient liés, quoique tout ce corps soit si fortement attaché à la charrette que j'ai de la peine à faire le moindre mouvement, ne croyez point pour cela que mon esprit ne soit pas libre et ne puisse pas s'élever jusqu'au trône de Dieu, pour contempler les choses célestes, pour être soulagé et réjoui par la présence de Dieu. »

Ses compagnons de captivité n'étaient pas tous cependant des criminels, car parmi eux se trouvaient le célèbre prédicateur Frecht et trois autres ministres du Saint-Evangile, que Charles-Quint, en quittant Ulm, avait fait enchaîner uniquement parce qu'ils avaient protesté en sa présence contre l'*Intérim*.

C'est dans cette triste position, où les humiliations et les mauvais traitements ne lui furent pas épargnés, que San-Roman arriva en 1542 à Valladolid et fut livré aux inquisiteurs de cette ville, après avoir été traîné d'Allemagne en Italie, d'Italie en Afrique, d'Afrique en Espagne. Il fut aussitôt jeté dans un noir cachot, et y resta enfermé plus de deux ans. Malgré les atroces douleurs de la torture, qui lui fut infligée plus d'une fois, malgré les efforts des moines pour lui arracher une

abjuration, malgré les injures et les moqueries d'une populace fanatique, il demeura ferme dans la profession de sa foi.

« Il nous est impossible, dit-il à ses juges, par nos propres forces ou par nos bonnes œuvres, ou par aucune excellence qui soit en nous, de mériter la vie éternelle..... Le Fils de Dieu a répandu son sang pour laver nos souillures et pour apaiser le courroux de son Père par son sacrifice, sacrifice unique et éternel; les doctrines de la messe, du purgatoire, des indulgences et de l'adoration des images sont autant de blasphèmes et de profanations du sang de Jésus-Christ. »

Condamné à mort comme hérétique obstiné, il fut conduit avec d'autres prisonniers, probablement juifs ou mahométans relaps, sur la grande place aux quinze couvents, d'où les moines pouvaient facilement assister au supplice des hérétiques. A peine la foule l'aperçut-elle, qu'elle le poursuivit de ses grossières invectives.

On voulut le forcer à s'agenouiller devant une croix qui était à l'entrée de la place; il s'y refusa en disant : « Les chrétiens n'adorent point un morceau de bois, je sens que Dieu est avec moi; c'est à Lui seul que j'adresse en ce moment mon

culte et mon adoration. Hâtez-vous, je vous en supplie, de me conduire au lieu où je dois lui être offert en sacrifice [1]. »

Au pied de l'échafaud, on redoubla d'instances pour l'engager à faire une profession de foi catholique : tout fut inutile ; on l'attacha alors au poteau et on mit le feu au bûcher, mais comme il inclina la tête lorsque les flammes commencèrent à l'envelopper, les moines, qui prirent ce mouvement pour un signe de repentir, le firent retirer du bûcher ; il pensait si peu à se rétracter, que, leur reprochant ce retard dans l'exécution de son supplice, il leur dit : « Eh quoi ! Etes-vous jaloux de mon bonheur ? » Irrités de tant d'obstination, ils ordonnèrent aux bourreaux de le rejeter au milieu des flammes, qui le réduisirent bientôt en cendres.

Les détails de cet affreux spectacle produisirent d'autant plus d'impression, que c'était le premier protestant auquel on avait infligé ce supplice en Espagne. Aussi les inquisiteurs, inquiets des mar-

[1] La foule se jeta sur la croix et la mit en morceaux, qu'elle se partagea comme de saintes reliques, parce que, disait-on, elle avait repoussé les adorations d'un hérétique. (Cantù, *Hérétiques d'Italie.)*

ques de sympathie qu'on lui avait données, se hâtèrent-ils de défendre qu'on s'entretînt de ses croyances et qu'on priât pour lui. Malgré cette interdiction, plusieurs gardes du corps de l'Empereur recueillirent ses cendres en souvenir du martyr chrétien. L'ambassadeur anglais lui-même qui avait voulu assister à cette lugubre solennité, se procura quelques-uns de ses ossements qui devinrent pour lui de vénérables reliques. « Tous ces détails nous ont été transmis par un témoin oculaire et attestés par des personnes dignes de confiance[1]. »

C'est par ces mots que Crespin termine son récit, dont nous avons transcrit la plus grande partie.

Le pasteur de Brême, J. Spreng, communiqua à Fr. Enzinas ce qu'il avait appris du supplice de leur ami commun; voici quelques passages de sa lettre: « Le sang de notre frère François crie, et

[1] A. de Castro, Crespin. Cet autodafé paraît avoir eu lieu de 1543 à 1546. Cette différence dans les dates provient probablement de ce que les biographes de San-Roman n'avaient pas sous les yeux les documents originaux du procès. La prédication officielle avait été confiée à B. Carranza; celui-ci ne prévoyait pas qu'il serait un jour lui-même victime de cette institution, dont il était chargé d'exalter le zèle et la puissance.

ne criera pas en vain. Moi, indigne, j'ai possédé dans ma maison ce trésor, que je n'ai pas apprécié comme je l'aurais dû..... Il était enivré de l'Esprit du Seigneur,..... il méprisa le monde, sa vie et toutes choses à cause de Christ, qu'il avait saisi par la foi et qu'il a constamment prêché, sans craindre personne, comme l'atteste la mort glorieuse par laquelle il a glorifié Dieu et a passé à une vie infiniment meilleure que celle qu'il a laissée..... Je ne doute pas que sa confession de foi si constante ne touche les cœurs de plusieurs et que son sang répandu ne devienne une semence pour l'Eglise qui doit s'établir chez les Espagnols..... Réputé ignorant et insensé par le monde, il a été proclamé savant et illustre en présence des anges et dans l'Eglise de Dieu [1]. »

Spreng avait raison : le bûcher du premier martyr protestant en Espagne devait être un germe de régénération pour Valladolid, où son corps avait été livré aux flammes par les bourreaux du saint-office. La prédication de l'Evangile en reçut une nouvelle et puissante impulsion. Fortifiés dans leur foi, ceux qui étaient déjà con-

[1] Voir la lettre originale dans l'Appendice, note F.

vertis éprouvèrent un plus vif désir de se connaître entre eux, de se réunir plus régulièrement, de lire et de méditer ensemble les saintes Ecritures, et de répandre autour d'eux les doctrines apostoliques.

Quels furent les moyens d'évangélisation qu'on mit en usage dans la capitale de la Vieille-Castille ? Quels furent les serviteurs de Jésus-Christ qui travaillèrent les premiers à cette œuvre ? C'est ce que les documents publiés jusqu'à ce jour ne nous apprennent pas.

Nous savons seulement que les fidèles se réunissaient dans la maison de *Léonor de Vibero*, dont le père, Juan de Vibero, était employé dans les bureaux du fisc; son mari, *Pedro Cazalla*, était un riche seigneur de race juive. Qualités du cœur, dons de l'esprit, noblesse du caractère, tout se réunissait chez cette femme excellente pour en faire un des disciples les plus distingués de la Réforme espagnole; cependant elle se montra très circonspecte dans sa conduite, afin de ne pas éveiller inutilement l'attention du saint-office. C'est aussi pour cela que les membres de la communauté conservèrent dans leur culte ceux des rites catholiques qui ne leur semblaient pas en opposition avec leurs croyances.

La Réforme s'étendit bientôt de Valladolid à d'autres localités, et pénétra dans plusieurs couvents; un grand nombre de *Béates*[1] même en embrassèrent avec ardeur les doctrines.

Sur ces entrefaites, Léonor mourut jeune encore, sans avoir été inquiétée; les protestants transportèrent leurs assemblées chez son fils, Agostino Cazalla. Avocats, juges, personnes de toute condition, prêtres même s'y rencontraient, unis par les liens d'une foi et d'une espérance communes.

A la tête de l'Eglise étaient des hommes remarquables par leurs talents, leur science et leur piété. Nous mentionnerons seulement les trois qui y jouèrent le rôle le plus important : *Domingo Rojas, Agostino Cazalla,* don *Carlos de Seso.*

Domingo de Rojas ou *Roxas* était fils du marquis de Posa, qui avait eu la douleur de voir cinq personnes de sa famille condamnées pour délit d'hérésie. Domingo suivait avec enthousiasme les leçons familières et éloquentes de B. Carranza[2]; celui-ci, quoiqu'en apparence ennemi des doctrines

[1] Les *Béates* formaient une confrérie laïque, dont les membres se vouaient à des œuvres de charité.

[2] Voir livre II, chapitre III.

luthériennes, en parlait souvent comme s'il les approuvait ; c'est ainsi qu'un jour Domingo ayant demandé au futur archevêque de Tolède comment on pouvait concilier avec le purgatoire le dogme de la justification du pécheur par la grâce de Jésus-Christ, Carranza lui répondit que ce ne serait pas un grand mal qu'il n'y eût pas de purgatoire; et comme Domingo lui opposait les décisions de l'Eglise, Carranza lui dit qu'il n'était pas encore capable de bien entendre cette matière, et que quant à lui, il ne voyait pas dans la Sainte-Ecriture des preuves évidentes de l'existence d'un purgatoire.

Formé à cette école, le fils du marquis de Posa, que ces instructions voilées et incomplètes ne pouvaient satisfaire entièrement, sentit de plus en plus le besoin de chercher la vérité dans les enseignements de la parole de Dieu elle-même, sans négliger cependant l'étude sérieuse des œuvres des réformateurs; il aurait désiré que Carranza entrât dans cette voie, persuadé que la conversion du prélat entraînerait celle de Philippe II et de l'Espagne tout entière. Plein de zèle pour la diffusion de ses nouvelles croyances, il cherchait à les répandre non seulement dans sa famille, mais

parmi toutes les classes de la société à Valladolid; dans ce but il faisait circuler partout les écrits de Luther et de Mélanchthon, et publia lui-même une *Explication des doctrines de la foi* [1].

Averti par des amis que l'inquisition avait l'intention de le faire arrêter, il se hâta de prendre la fuite. Malheureusement, surveillé de près, il fut pris à Calahorra, ramené dans sa ville natale et soumis à un interrogatoire le 13 mai 1558. Pour échapper aux affreuses souffrances de la torture qu'il redoutait plus que la mort, il révéla au tribunal des faits dont la connaissance avait une grande importance pour les inquisiteurs. Il compromit de cette manière B. Carranza, qui avait exercé une si heureuse influence sur le développement de sa piété; mais il dut bientôt se convaincre que ses aveux lui seraient complètement inutiles. Il sollicita alors un nouvel interrogatoire, dans lequel, revenant sur ses précédentes dénonciations, il rendit pleine justice à son illustre maître. Domingo fut condamné à mort et brûlé, comme nous le verrons, à Valladolid, le 8 octobre 1559 [2].

[1] Llorente, tome II, article *Domingo Rojas.*

[2] Voir livre III, chapitre IV.

Agostino Cazalla, appelé quelquefois *Caculla*, fils de Pedro Cazalla et de Léonor de Vibero, naquit en 1510 à Valladolid. A 17 ans il avait, comme Domingo Rojas, B. Carranza pour professeur et pour confesseur. Il étudia la théologie à Alcalà de Henarès. Instruit, pieux, de mœurs irréprochables, d'un esprit hardi, il n'avait pas la fermeté de caractère et l'énergie de conviction qui font les Luther, les Calvin, les Zwingle. En 1531, il fut nommé chanoine de la cathédrale de Salamanque; en 1542 ses mérites le signalèrent à l'attention de Charles-Quint, qui l'appela à remplir auprès de lui les fonctions de chapelain.

C'est en cette qualité que A. Cazalla accompagna l'Empereur l'année suivante en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il revint en 1552 à Salamanque, où il séjourna trois ans de suite. Il passait pour l'un des meilleurs prédicateurs de la Castille. « Nous avons entendu pendant le carême, dit Calvete de Estrella, chroniqueur contemporain, les sermons des plus célèbres orateurs de la cour, en particulier des trois suivants : le docteur Constantin, fray Bernard de Fresneda et le docteur Agostino Cazalla, chapelain de l'Empereur, ecclésiastique très excellent, homme de grande éloquence et de grand

savoir[1]. » Illescas en parle également comme de l'un des prédicateurs les plus éloquents de toute l'Espagne.

Les relations que Cazalla soutint en Allemagne avec d'éminents partisans de la Réforme, et la lecture de leurs ouvrages qu'il avait entreprise pour les réfuter, lui enlevèrent en partie ses préventions contre le protestantisme; mais une étude plus approfondie de ces doctrines et la comparaison qu'il en fit avec les Livres sacrés, le conduisirent bientôt à des convictions purement évangéliques.

C'est alors qu'il quitta Salamanque dans le but de s'établir à Valladolid, où il aurait l'occasion de répandre ses nouvelles croyances.

Malheureusement en 1558, c'est-à-dire trois ans après son retour en Espagne, il fut compromis par les dénonciations de la femme d'un orfèvre nommé Juan Garcia, et arrêté avec toute sa famille. Il nia d'abord toute connivence avec les chrétiens évangéliques; mais comme on doutait de sa sincérité, on le conduisit dans la chambre de la *ques-*

[1] Calvete de Estrella, *Voyage de Philippe II en la Basse-Allemagne.* Cet éloge fut retranché de ses chroniques sur l'ordre de l'inquisition.

tion. Effrayé à la vue des apprêts de la torture, il alla plus loin dans ses aveux et se montra prêt à abjurer, si on lui promettait sa grâce.

Les juges, sans égard pour son repentir, ne l'en traitèrent pas moins avec d'autant plus de dureté qu'il avait cherché et réussi à faire tomber plusieurs catholiques dans l'hérésie. Il fut donc condamné à mort, mais il dut attendre l'exécution de la sentence enfermé dans un cachot infect. Nous verrons plus loin [1] la manière dont il se comporta la veille et le jour de l'autodafé où il fut brûlé [2].

Avant que Cazalla se fût déclaré ouvertement pour les doctrines de la Réforme, Domingo Rojas avait trouvé un collaborateur intelligent, actif et zélé dans la personne d'un gentilhomme véronais, don Carlos de Seso.

Don *Carlos de Seso* [3], fils d'un évêque de Plaisance, appartenait à une des premières familles de Vérone. Appelé par des circonstances inconnues à

[1] Livre III, chapitre II.

[2] Appendice, note G. Lettre de Calvin à Cazalla; l'authenticité en est douteuse.

[3] Il ne faut pas confondre notre courageux martyr avec le duc de Sesso, qui joua un rôle important sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II.

s'établir en Espagne, il se fixa à Villamediana près de Logrono. Charles-Quint, qui l'avait en haute estime à cause de la noblesse de son caractère et de ses aptitudes militaires, lui fit épouser Isabella Castilla, de la famille royale de Castille et Léon[1].

Après avoir rempli quelque temps l'office de corregidor à Toro, Seso se rendit à Valladolid, dans l'intention de se joindre à la communauté évangélique de cette ville; il voulait aussi se procurer les S. Ecritures en langue vulgaire, ainsi que les œuvres de Calvin, de Luther, de Mélanchthon et de Juan Valdès, qu'on avait trouvé le moyen d'introduire par des voies secrètes et avec la connivence d'un prêtre de la localité, peut-être même du directeur des douanes. De là il se rendit à Palencia, à Zamora, à Logrono, pour y prêcher les doctrines luthériennes.

L'inquisition, dont la surveillance n'était jamais en défaut, fut bientôt au courant de ses démarches; elle le fit arrêter dans une de ses excursions à Logrono et conduire dans les prisons de Valladolid. A la suite d'un sévère interrogatoire, il fut

[1] Isabelle descendait de Pierre-le-Cruel (Llorente, t. II, page 285).

condamné en 1558 à être brûlé vif « comme hérétique et fauteur d'hérésies. »

Pendant tout le temps de sa réclusion, il se montra digne de la foi qu'il professait, par sa fermeté et l'énergie de ses convictions religieuses; on ne put obtenir de lui ni dénonciation, ni abjuration [1].

Juana Sanchez, religieuse du couvent de Sainte-Hélène, à Valladolid, faisait partie de l'église protestante de cette ville. En présence du tribunal qui l'avait fait saisir par ses agents, pour cause d'hérésie, elle se troubla et promit d'abjurer ses erreurs; mais dans un nouvel interrogatoire, elle se montra franchement attachée aux enseignements de l'Evangile et fut condamnée à mort, malgré l'intervention de l'inquisiteur-général en sa faveur. Elle se perça le sein avec des ciseaux, de peur que les souffrances du supplice n'ébranlassent son courage. Les juges, que rien ne pouvait émouvoir à compassion, n'en donnèrent pas moins l'ordre de transporter le corps de cette jeune femme sur le bûcher pour être consumé par les flammes.

On arrêta encore une autre religieuse du même

[1] Voir livre III, chapitre IV.

couvent, dona *Maria*[1] *de Guevara,* fille de Juan Guevara, de Trecegno dans les montagnes de Santander, et de dona Anna de Tobar. La protection de Fernando Valdès ne lui fut pas plus utile qu'à sa compagne, Juana Sanchez.

Le 15 mai 1558, *Maria Miranda,* qui devait subir le sort des religieuses précédentes, pour avoir été reconnue coupable d'hérésie, avait eu l'imprudence de déclarer que Maria Guevara partageait ses opinions; le délit ainsi constaté, celle-ci fut conduite de son couvent dans les prisons secrètes du saint-office, le 11 février 1559. Quoiqu'elle ne cessât d'affirmer qu'elle n'avait jamais donné un plein assentiment aux doctrines luthériennes, on la tint enfermée dans son cachot. Elle demanda, le 5 juillet, une nouvelle audience dans laquelle elle fit l'observation « qu'après avoir pris connaissance des témoignages portés contre elle, il lui semblait qu'on les lui avait communiqués bien plus pour insinuer dans son esprit des erreurs qu'elle ne connaissait point, que pour les lui faire abandonner.... que son devoir vis-à-vis de Dieu l'obligeait à désavouer ces témoignages, parce

[1] Llorente l'appelle *Marina.*

qu'elle avait déclaré toute la vérité devant Lui et sur la foi du serment; qu'elle n'avait plus rien à dire, car sa mémoire ne lui rappelait pas autre chose. » Le 29 du même mois, les juges, malgré sa protestation d'innocence, la condamnèrent à mort. Voici la teneur de ce jugement :

« Nous trouvons (d'après les actes du procès) que le procureur fiscal a entièrement prouvé... que dona Maria a renoncé à la doctrine que notre Sainte Mère tient et enseigne... que les moyens évasifs qu'elle a fait valoir pour sa défense, en disant qu'elle n'a point cru aux erreurs dont elle est accusée, mais qu'elle a été à cet égard dans le doute et l'hésitation, sont incertains, et que ni ces raisons ni aucune autre de celles qu'elle a employées, ne la justifient sur aucun point. En conséquence nous devons déclarer et déclarons que la dite Maria Guevara a été et est hérétique luthérienne, et qu'elle a assisté, avec d'autres personnes, à plusieurs réunions et assemblées où l'on enseignait ces erreurs; que sa confession est feinte et simulée, et que dès lors elle a encouru la peine de l'excommunication majeure et les autres censures où tombent et qu'encourent ceux qui s'éloignent de la croyance de notre sainte foi catho-

lique,..... nous la relaxons (livrons) à la justice et au bras séculier du magnifique chevalier Louis Osorio, corrégidor pour Sa Majesté dans cette ville, et à son lieutenant..... auxquels nous *recommandons de la traiter avec douceur et miséricorde*, et ordonnons que tout s'exécute ainsi qu'il vient d'être dit.

L'Evêque de Palencia[1]. »

Les inquisiteurs poussèrent la hardiesse ou l'arrogance jusqu'à faire saisir par leurs familiers un homme que sa haute position aurait dû, ce semble, mettre à l'abri de leurs odieuses persécutions.

Don *Juan de Ulloa Pereira*, chevalier et commandeur de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, habitait la ville de Toro; il était de la famille des marquis de la Mota. Condamné comme luthérien, il fut obligé de revêtir le *san-benito*; on l'enferma dans une des affreuses prisons du saint-office, ses biens furent confisqués, il fut déclaré infâme, inhabile à jouir d'honneurs quelconques, dépouillé de l'habit et de la croix de son Ordre et exilé de

[1] Llorente, tome II, pages 240, 246 à 252. Voir la suite livre III, chapitre IV.

Madrid, de Valladolid et de Toro, sans pouvoir néanmoins quitter le royaume [1].

Grâce à des amis influents qui intervinrent en sa faveur, l'inquisiteur-général le releva de tout châtiment ; mais comme le tribunal, selon sa louable habitude, refusait de se dessaisir des propriétés de l'accusé, celui-ci adressa directement au pape une requête dans laquelle il le priait de les lui faire restituer. Il lui rappela, pour donner du poids à sa demande, les importants services qu'il avait rendus à la chrétienté en différentes circonstances, ses combats contre les infidèles sur les galères des chevaliers de Malte, ses victoires sur le corsaire turc Caramani, ainsi que les batailles navales auxquelles il avait assisté dans les expéditions d'Afrique; il ajoutait que l'Empereur, pour l'en récompenser, l'avait nommé premier capitaine et ensuite général d'une armée de terre, à la tête de laquelle il avait fait les campagnes d'Allemagne, de Hongrie et de Transylvanie. Pie IV reconnut le bien-fondé de cette requête et expédia, le 8 juin 1565, un bref par lequel il le réhabilitait dans tous ses droits et honneurs, sous la condition

[1] Llorente, tome II, page 230.

toutefois du consentement de l'inquisiteur-général d'Espagne et du grand-maître de Malte, faveur qui lui fut accordée sans difficulté [1].

Une circonstance imprévue vint de nouveau appeler l'attention des inquisiteurs sur la communauté de Valladolid. Ayant su que l'orfèvre Garcia était chargé, comme *ancien d'Eglise,* de convoquer les fidèles pour la célébration de leur culte, ils profitèrent de la soumission absolue de sa femme au clergé, pour engager celle-ci, par l'intermédiaire de son confesseur, à surveiller de près les démarches de son mari. Docile à ce perfide conseil, dont elle ne connaissait peut-être pas toute la portée, elle le fit suivre nuit et jour, communiquant au tribunal tout ce qu'elle pouvait découvrir touchant les sentiments de Garcia et les assemblées des protestants. L'inquisition apprit de cette manière que ces dernières, après avoir eu lieu chez Léonor de Vibero, se tenaient habituellement depuis sa mort dans la maison de son fils.

Juan Garcia fut aussitôt jeté en prison; mais comme les faits allégués contre lui furent reconnus insuffisants pour motiver une condamnation,

[1] Llorente, A. de Castro.

on le rendit à la liberté, en le plaçant sous la surveillance de la police inquisitoriale. L'inquisition ne tarda pas à recueillir des informations plus précises qui lui donnèrent le droit de le faire arrêter de nouveau et de le condamner à mort. La trahison de sa femme fut récompensée par le don d'une pension annuelle [1]. On pourrait même conclure de quelques paroles de M. Castelar, qu'on lui éleva une statue dans un carrefour de Valladolid [2].

Quant à Léonor de Vibero, quoique décédée depuis plusieurs années, on la soumit à un jugement en vertu duquel son corps devait être exhumé pour être brûlé dans un autodafé qui eut lieu dans la capitale de la Vieille-Castille, le 21 mai 1559 [3]; sa mémoire fut taxée d'infamie, ainsi que celle de toute sa famille, jusqu'à ses petits-fils inclusivement. Ses biens devaient être confisqués et sa maison fut rasée jusqu'au sol; sur la place

[1] Mac-Cree, *History of the reformation in Spain*. A. de Castro. Anderson, *Femmes de la Réforme*.

[2] M. Castelar raconte que parcourant les rues de Valladolid, il remarqua sur une place une statue de femme, dont on lui dit qu'elle représentait une personne qui avait fait brûler son mari comme hérétique.

[3] Voir livre III, chapitre IV.

qu'elle avait occupée on dressa une colonne commémorative[1].

On avait arrêté en même temps que Garcia un grand nombre de protestants qui appartenaient à toutes les classes de la société.

Cependant l'inquisition ne parut pas attacher une grande importance au mouvement religieux qui avait provoqué ces rigoureuses mesures ; elle sembla même se relâcher de sa vigilance et de sa sévérité habituelles. Aussi vit-on la prédication de l'Evangile prendre un nouvel essor, dans les deux Castilles comme dans l'Andalousie ; les protestants reprirent courage, leurs assemblées se multiplièrent, le prosélytisme fit de nouveaux progrès, et la Réforme momentanément comprimée, rayonna des deux grandes cités de Séville et de Valladolid jusque dans les provinces les plus éloignées. Elle pénétra dans le royaume de Léon ; presque dominante à Logrono[2], elle s'avança dans

[1] En 1809 un général français fit abattre par ses soldats ce monument du fanatisme espagnol. M. A. de Castro dit qu'en 1815 il fut reconstruit à l'instigation des jésuites.

[2] « Les Anglais assurent, écrivait aux inquisiteurs de Logrono l'ambassadeur d'Espagne auprès de la cour d'Angleterre, que la doctrine réformée continue à compter dans votre ville de nombreux adhérents. » L'inquisition reconnut

la Navarre, favorisée par le voisinage du Béarn français; les progrès en furent plus rapides encore dans le royaume d'Aragon, où l'indépendance séculaire du citoyen favorisait celle du croyant.

Tout semblait donc concourir pour assurer les succès de la Réforme, lorsqu'ils furent compromis par une circonstance à laquelle on était loin de s'attendre. Ce fut une pauvre veuve, au service du prébendier *Francesco Zafra,* secrètement attaché aux doctrines nouvelles, qui devint la cause inconsciente d'une recrudescence dans les persécutions.

Cette femme, nommée *Maria Gomez*[1], que la crainte des affreux châtiments destinés aux hérétiques avait rendue comme folle de terreur, accourut chez les inquisiteurs, dénonça plus de trois cents personnes, déclara qu'elle avait assisté avec son maître à des réunions de protestants et raconta tout ce qu'elle avait vu et entendu. Bien que son état de trouble et d'agitation eût dû jeter quelque doute sur la valeur de son témoignage,

elle-même que jusqu'en 1568, des habitants de Logrono demeurèrent attachés à la Réforme, après l'avoir reçue de don Carlos de Ceso.

[1] Llorente dit qu'elle appartenait à la confrérie des Béates.

les inquisiteurs firent immédiatement incarcérer Zafra.

Celui-ci se justifia de cette accusation en disant que l'idée fixe de complots luthériens poursuivait partout sa servante et qu'il avait dû plus d'une fois l'enfermer dans une chambre particulière pour calmer ses emportements. Convaincus ou non de l'innocence de l'accusé, ils le relâchèrent pour le moment et attendirent que de nouvelles informations leur permissent de poursuivre l'hérésie jusque dans ses dernières ramifications.

Zafra dut probablement son salut à son extrême circonspection, car les inquisiteurs se défiaient si peu de lui, qu'ils le chargèrent plus d'une fois de leur présenter des rapports sur les affaires d'hérésie ; il en profita pour sauver plusieurs personnes suspectes.

Cependant, pour échapper à des poursuites qui n'auraient pas manqué de l'atteindre tôt ou tard, il prit la fuite, traversa la frontière et arriva sain et sauf à Genève, où nous le perdons de vue [1]. Il n'avait pas trop de temps en effet, car presque aussitôt après son départ, il fut assigné devant le tribunal qui le condamna à mort par contumace,

[1] Llorente.

et conséquemment à être brûlé en effigie. Il fut suivi dans sa fuite par un grand nombre de personnes, compromises dans l'enquête qui le concernait.

Maria Gomez[1] éprouva un vif repentir de la faiblesse qu'elle avait montrée vis-à-vis de son ancien maître, et s'attacha dès lors d'autant plus à sa foi, qu'elle connaissait mieux le danger d'une franche profession des doctrines évangéliques.

L'ère des plus affreuses persécutions que signale l'histoire allait en effet commencer dans la Péninsule tout entière, pour ne se terminer que lorsque les protestants auraient disparu du sol espagnol jusqu'au dernier, enfermés dans d'infects et sombres cachots, exilés sur la terre étrangère ou livrés aux flammes des bûchers de l'inquisition.

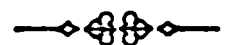
[1] Voir livre III, chapitre IV.

LIVRE III

PERSÉCUTIONS GÉNÉRALES
AUTODAFÉS DE VALLADOLID, DE SÉVILLE,
DE TOLÈDE, DE MURCIE, DE SARAGOSSE
FANATISME D'UN PÈRE. — RÉFLEXIONS

CHAPITRE PREMIER

Persécutions générales en Espagne.



> Je veux prêcher, je veux penser, je veux écrire, mais je ne veux contraindre personne, car la foi est une chose volontaire... Si le bourreau pouvait convertir les gens, il serait le meilleur docteur en théologie. LUTHER.

Charles-Quint, à la suite de son abdication en 1556, laissa à son frère Ferdinand les Etats héréditaires d'Autriche et la couronne impériale ; Philippe II reçut en partage, l'année suivante, l'Espagne, les Pays-Bas, une partie de l'Italie et l'île de Sardaigne; Juana, sa fille, devait conserver son autorité de régente jusqu'au retour du roi dans la Péninsule.

A cette même époque, arrivèrent à la cour de graves nouvelles sur les progrès de la Réforme en

Espagne, particulièrement dans les importantes cités de Valladolid, de Séville et de Logrono. Cependant, depuis plusieurs années déjà, l'inquisition avait pris de sévères mesures contre les doctrines luthériennes et leurs partisans. En 1521, elle publia un ancien décret qui défendait de soutenir des hérésies de vive voix ou par écrit [1]. En 1530, le conseil suprême prescrivit de nouveau à ses agents d'exécuter ponctuellement ce décret, « car, ajoutait-il, il était informé que les œuvres de Luther s'introduisaient dans le royaume sous de faux titres; qu'on ne pouvait douter que ses erreurs n'y eussent été répandues clandestinement sous forme de notes dans plusieurs livres catholiques, avec l'intention de les faire passer pour la doctrine de leurs auteurs; qu'afin de réprimer cet abus intolérable, ils devaient se transporter dans toutes les bibliothèques publiques et obliger les catholiques à dénoncer toutes les personnes qui auraient lu ces livres, ou les conserveraient dans leurs maisons [2]. »

[1] Cette même année, la diète de Worms, sous l'inspiration du cardinal Cajétan, avait condamné Luther et sa doctrine.

[2] L'*Institution chrétienne* de Calvin et son *Catéchisme* furent traduits en espagnol.

Un peu plus tard, Jules III renouvela les défenses relatives aux livres prohibés, « qui se trouvaient en grand nombre entre les mains des libraires et des particuliers, tels que des Bibles et des traités en langue espagnole. » En 1558, nouvel édit, dans lequel il était ordonné : « Que les scolies et les notes, attribuées à Mélanchthon, seraient supprimées dans tous les traités de grammaire.... que les livres imprimés en Allemagne depuis 1519 seraient examinés avec soin; que la traduction de Théophylacte par Œcolampade, serait saisie partout où on la trouverait, et que la même mesure serait appliquée aux œuvres de Saint Jean Chrysostome, qu'avait traduites le même auteur [1]. »

Les agents du saint-office étaient en même temps invités à prendre des informations à ce sujet, le plus secrètement qu'il leur serait possible, et à se tenir prêts pour exécuter les ordres qui leur seraient envoyés ultérieurement.

C'est alors seulement que Vazquez de Molina, secrétaire d'Etat de la Castille, et la régente communiquèrent le 27 avril 1558 à l'Empereur, dans la dépêche suivante, les progrès de la Réforme en Espagne :

[1] Llorente, ouvrage cité, tome I, p. 456.

« Il y a quatre jours, lui écrit Vazquez, le docteur Cazalla, allant prêcher à Baylen[1], fut arrêté et conduit à la maison de l'inquisition, ainsi qu'une de ses sœurs et d'autres femmes de ce bourg, qu'on regardait comme très pieuses; on dit même qu'ils (les protestants) ne s'arrêteront pas là, que d'autres personnes de la plus haute condition sont également coupables. Domingo de Rojas, fils du marquis de Posa, est absent; la cause n'a point encore été rendue publique, et l'on prétend aussi qu'il y a d'autres individus amenés de Zamora. Ce sont des choses de grande importance, qui demandent un prompt remède; aussi l'inquisiteur général et les membres du conseil font de grandes diligences pour couper court à ce mal qui déjà commençait à se répandre partout[2]. »

Charles-Quint fut d'autant plus alarmé et irrité, que ces nouvelles lui rappelaient les résistances énergiques qu'il avait rencontrées chez les protestants de l'Allemagne et des Pays-Bas. Sans perdre de temps, il ordonna de procéder avec une

[1] Nous avons vu que plusieurs religieuses du couvent de Ste-Claire, dans cette localité, s'étaient converties à l'Evangile.

[2] Gachard, *Correspondance de Philippe II.*

extrême rigueur contre tous ceux que l'on pouvait soupçonner de connivence avec les hérétiques.

« Sérénissime princesse, ma très aimée et chère fille, écrit-il à Juana, je vous prie le plus instamment de prescrire à l'archevêque de Séville (Fernando Valdès), de ne pas s'absenter de la cour; chargez-le de pourvoir à tout de différents côtés... Il faut que ceux qui seront trouvés coupables soient punis avec l'éclat et la sévérité qu'exige la nature de la faute; et cela, sans excepter personne. Si je m'en sentais la disposition et la force, je tâcherais de contribuer pour ma part à ce châtiment, et j'ajouterais cette peine à ce que j'ai déjà souffert à ce même sujet; mais je sais que cela n'est pas nécessaire, et qu'en tout on agira comme il convient... car, ajoutait-il, il ne peut y avoir ni repos, ni prospérité, là où il n'y a pas conformité de doctrine [1]. »

« Croyez, ma fille, lui écrit-il le 25 mai 1558, que cette affaire m'a mis et me tient en grand souci... Assurément, sans la certitude que j'ai que vous et les membres du conseil qui sont auprès de vous, extirperez le mal jusqu'à la racine (puisque ce

[1] Mignet, *Charles-Quint*, etc.

n'est qu'un commencement dépourvu de profondeur et de force), en châtiant avec rigueur les coupables, pour l'empêcher de pousser plus avant, je ne sais si je me résignerais à ne pas sortir d'ici pour y remédier moi-même. »

Il disait encore dans cette lettre : « Qu'il fallait être impitoyable, et qu'il avait agi autrefois de cette manière en Flandre... où l'on brûlait vifs ceux qui s'obstinaient, et l'on tranchait la tête à ceux qui se repentaient et se réconciliaient avec l'Eglise[1]. » Quelle miséricordieuse distinction!

Il écrit ailleurs à la princesse pour lui prescrire de nouveau d'extirper sans ménagement cette race séditieuse et scandaleuse qui trouble et inquiète la république[2].

« Croyez, ma fille, dit-il en terminant une lettre du 10 juin 1558, que si dans le principe il n'est pas fait usage des châtiments et des remèdes propres à arrêter un pareil mal, et cela sans épargner

[1] Lettre de l'Empereur à Juana, Yuste, 25 mai 1558. Il dit aussi dans cette lettre : « Des mesures analogues ont été prises en Angleterre par le roi; à plus forte raison, doivent-elles l'être en Espagne. » Gachard, *Corresp. de Philippe II.*

[2] Gachard, *Retraite,* etc., tome I, p. 297.

qui que ce soit, je n'espère pas que plus tard, ni le roi ni personne soit en état de l'arrêter [1]. »

Enfin, dans le codicille que Charles-Quint ajouta à son testament, peu de jours avant de mourir, il enjoignit à son fils de faire rechercher et punir, sans grâce ni pitié pour aucun, tous les hérétiques que renfermeraient ses Etats; « ainsi faisant, vous aurez ma bénédiction, et le Seigneur protègera toutes vos entreprises [2]. »

Vazquez avait écrit de son côté à Philippe II pour atténuer l'effet produit sur le roi par la nouvelle de l'apparition du luthéranisme dans ses

[1] Le décret auquel l'Empereur fait allusion prescrit : « La peine de mort contre tous ceux qui possèderont la Bible en langue vulgaire, qui disputeront en public sur les vérités de la foi ou assisteront à des assemblées secrètes. Même dans le cas où ils se rétracteraient, les hommes seront décapités, les femmes enterrées vives. Ceux qui persisteront dans leurs erreurs seront livrés aux flammes, leurs biens seront confisqués, et la moitié appartiendra aux délateurs. Ceux qui n'auront pas dénoncé les coupables, seront punis de la même peine. » Ces mesures ne furent que trop rigoureusement exécutées. Ainsi une femme fut enterrée vive à Mons, pour n'avoir pas dénoncé son propre fils; en 1546, dit un ambassadeur vénitien, « Charles-Quint et sa sœur avaient fait périr dans les Pays-Bas trente mille victimes pour cause de religion. » Rosseeuw Saint-Hilaire, ouvrage cité.

[2] Quijada à l'Empereur, 10 juin 1558 (Gachard, *Correspondance de Philippe II*).

propres Etats : « Grâce à Dieu, le mal ne paraît pas aussi grand qu'on le craignait dans le principe, et Votre Majesté peut être sans inquiétude sur cette affaire, car l'Empereur s'en occupe pour tout le monde, et il désire que les hérétiques soient brûlés[1]. »

Ce n'est donc pas sans raison qu'on a reproché à Charles-Quint l'influence pernicieuse qu'il avait exercée sur ses successeurs dans la question religieuse, et qu'on a même pu le rendre plus ou moins responsable des maux qu'a entraînés, pour la nation espagnole, le fanatisme aveugle de ses souverains.

Comment, après cela, ne pas s'étonner de l'insistance que l'Empereur mit alors à revendiquer pour lui-même la faculté de lire en français les Saintes Ecritures? Voici de quelle manière le fait

[1] Gachard, *Corresp. de Philippe II*, tome II, p. 461. On trouve dans le même volume plusieurs autres lettres sur les mesures contre les protestants en Espagne. Valladolid, 14 mai 1558 : Liste des luthériens arrêtés et enfermés dans les prisons de Valladolid. Cette liste est jointe à une lettre de l'archevêque de Séville au roi. Tome II, p. 417. — Mai. Vazquez à l'Empereur. Voir la note H dans l'Appendice. — 28 juin 1558. Vazquez à l'Empereur. — 2 juillet. L'Empereur à Vazquez. — 5 juillet. Vazquez à l'Empereur. — 22 juillet, 1er août. Le même au même.

est raconté dans deux lettres de Mathys à Vazquez, du 30 mai et du 19 juin 1558[1] : « Ayant apporté des Pays-Bas une Bible en français, et le confesseur lui ayant dit qu'il ne pouvait pas l'avoir, il pria Vazquez de s'enquérir des inquisiteurs s'il pouvait la conserver, étant prêt à l'abandonner, s'ils l'ordonnaient. — Mathys de Bruges avait apporté de Flandre une Bible française; quand il était fatigué de lire les ouvrages latins et grecs, il s'amusait à la parcourir. Un jour, le confesseur de l'Empereur lui dit qu'en Espagne il était défendu d'avoir des Bibles en français. C'était le moment où l'inquisition venait de faire arrêter à Valladolid, à Zamora et ailleurs une foule de personnes suspectes de luthéranisme; Mathys pria le secrétaire Vazquez de demander aux inquisiteurs s'il pouvait conserver sa Bible, en lui faisant observer qu'à Yuste l'Empereur ne parlait avec les gens de la maison qu'en français. Sur la réponse de Vazquez, il déchira la Bible en présence du confesseur. »

Paul IV, dont on connaît le caractère violent, les prétentions ambitieuses et la cruauté contre les protestants, s'empressa d'écrire à l'inquisiteur

[1] Gachard, *Correspondance de Philippe II,* tome I, p. 197.

général, pour lui recommander — ce qui était bien superflu — de poursuivre les hérétiques, « fussent-ils ducs, princes, rois ou empereurs. »

Ce bref fut publié de suite en Espagne par l'ordre du roi, qui, peu de mois auparavant, faisait la guerre à l'auteur du décret. Le pape y enjoignait, en même temps, aux confesseurs de « refuser l'absolution à ceux qui ne dénonceraient pas toute personne coupable d'hérésie, même de leur parenté. » Le roi mit en marge d'une lettre adressée par Charles-Quint à la princesse Juana : « Baisez les mains à l'Empereur pour ce qu'il prescrit à cet égard, et suppliez-le de continuer... » « J'ai vu, écrivait-il encore à sa sœur, le 6 septembre 1558, ce que l'archevêque de Séville et le conseil de la sainte inquisition nous ont écrit pour répondre aux vœux de l'Empereur... Je suis certain que l'on a mis et que l'on met toute la diligence possible contre les inculpés, et qu'on ne retirera pas la main de cette affaire qu'ils n'aient été punis et frappés avec toute rigueur, exemplairement, comme le requiert la nature du cas, qui intéresse le service de Dieu, le bien, la sûreté et le repos de ce royaume. » Enfin, il ordonne : « Que tous ceux qui achèteraient, vendraient ou liraient des livres

prohibés, tels que les Livres saints en langue vulgaire, seraient condamnés à être brûlés vifs. » Pour activer les dénonciations, il accorda aux délateurs une partie des biens confisqués, et réclama du clergé un subside de 10,000 ducats destinés à couvrir les frais des procès contre les hérétiques; ce qui lui fut accordé sans difficulté.

Le 7 septembre parut la pragmatique suivante sur l'impression des livres et l'introduction des ouvrages étrangers : « Il est défendu aux libraires et à toute classe de personnes, sous peine de mort et de perte de leurs biens, d'avoir, de vendre et d'introduire ou d'apporter de l'étranger aucun livre, aucun ouvrage imprimé, ou d'imprimer aucun de ceux qui ont été prohibés par le saint office de l'inquisition. De pareils livres devront être brûlés publiquement. La même peine est imposée à celui qui introduirait des livres imprimés à l'étranger, s'ils n'étaient signés par le roi ou signalés par le Conseil. Mêmes dispositions contre ceux qui auraient imprimé un livre dans l'intérieur du royaume, sans avoir préalablement présenté l'ouvrage au Conseil. On exemptait de ces formalités les missels, les bréviaires, les livres d'office pour chaque jour, de chant pour les églises et pour les

monastères, les heures en latin et en romance, les alphabets pour enseigner les enfants, le *Flos sanctorum*, les constitutions synodales... Les prélats, les abbés, les prieurs, les gardiens, les inquisiteurs, les curés et les moines restaient chargés de veiller à l'exécution de cette pragmatique [1]. »

Pour surcroît de malheur, Fernando Valdès, archevêque de Séville, était inquisiteur-général. Dur, implacable, vindicatif, ambitieux, il était aussi fanatique, mais plus astucieux que son prédécesseur Torquemada, de sinistre mémoire. « Fernando Valdès, écrivait Erasme, se donne beaucoup de mouvement en Espagne et oublie sa mission (de paix) comme dignitaire de l'Eglise... C'est un méchant esprit et un mauvais cœur. Il est l'auteur de toutes les tragédies, de celle qui a été excitée à Paris, comme de celle qui fermente ou plutôt bouillonne en Espagne [2]. »

Cependant il savait, au besoin, marcher à son but avec la lenteur calculée d'une perfide patience, comme la bête féroce qui tourne autour de sa proie, avant de se jeter sur elle pour la dévorer.

[1] Güell y Rente, *Phil. II et Don Carlos devant l'histoire*, 1878, p. 120.

[2] *Lettre d'Erasme à un Espagnol.*

Il commanda d'abord à ses agents de se mêler partout aux suspects d'hérésie, de chercher à gagner leur confiance, de fréquenter leurs conventicules et de recueillir avec soin les opinions qui y étaient énoncées, ainsi que les noms des personnes qui les soutenaient. Et comme il se défiait, on ne sait pourquoi, des tribunaux de Séville et de Valladolid, qu'il accusait de négligence, sinon de complicité, il les plaça sous la présidence d'hommes plus zélés : Gonzalès Munebrega, archevêque de Tarragone, pour Séville; et pour Valladolid, Don Pedro de la Gasca, archevêque de Palencia[1].

Quijada, majordome de Charles-Quint, impatienté de ces lenteurs, dont il ne comprenait pas le motif, pressa, le 31 mai 1558, Fernando Valdès de mettre plus d'activité dans l'exécution des ordres qu'il avait reçus de l'Empereur. « C'est ce que beaucoup de personnes demandent, répondit-il, et ce que le peuple dit publiquement. J'en suis fort aise, car cela me prouve qu'on ne me condamne point et qu'on désire que bonne justice se fasse des hérétiques. Mais il ne convient pas de la faire si prompte; on ne pourrait pas bien péné-

[1] Montanus et Llorente. Ouvrages cités.

trer dans toute cette affaire et la connaître à fond, car si les inculpés n'avouent pas la vérité un jour, ils l'avoueront un autre, soit par persuasion, soit autrement. S'ils s'y refusent, on les y amènera par de mauvais traitements et la torture; de cette manière, on sera instruit de tout. »

Fernando Valdès ne s'était pas trompé; il réussit, par ses menées occultes, à connaître les retraites les plus secrètes du protestantisme, non seulement dans les populeuses villes de Séville et de Valladolid, mais dans le royaume d'Aragon, dont les habitants, comme nous l'avons vu, adhéraient en grand nombre aux doctrines nouvelles. Il fit même arrêter, jusque dans les Pays-Bas, plusieurs réfugiés espagnols, dont le nom et le domicile lui avaient été révélés par des lettres interceptées.

Muni de tous ces renseignements et stimulé par les encouragements qu'il recevait de toutes parts, Valdès fit saisir simultanément et jeter en prison, au moment qu'on s'y attendait le moins, tous ceux que l'on pouvait soupçonner de quelque tendance à l'hérésie. A Séville et dans ses faubourgs, deux cents personnes furent arrêtées en un seul jour, d'autres dénonciations en firent monter le nombre jusqu'à huit cents. Le château de Triana, les pri-

sons ordinaires, les couvents, des maisons privées, tout fut mis en réquisition pour renfermer les victimes; le nombre en fut de peu inférieur à Valladolid.

L'alarme devint si grande que les uns, comme paralysés d'effroi, ne pensèrent pas même à se soustraire au danger qui les menaçait; plusieurs se dénoncèrent eux-mêmes, dans l'espérance d'être traités avec moins de rigueur; fatale illusion, qui coûta cher à la plupart des accusés!

Ces nombreuses arrestations, qui s'étendirent jusque dans les provinces les plus reculées de la Péninsule, causèrent à Tolède une telle indignation que les magistrats, sur la demande des habitants, durent faire enlever des murailles de la cathédrale, les san-benito des victimes qu'on y avait suspendus.

Pendant que Valdès s'occupait de l'arrestation des protestants à Valladolid, on signala à l'évêque de Zamora, comme ayant proféré des paroles suspectes en matière de foi, un gentilhomme de sa ville épiscopale, *Christoval de Padilla;* il le fit incarcérer, sans le tenir au secret. Celui-ci profitant de cette circonstance pour communiquer par lettres et verbalement avec ses amis, leur donna

ainsi l'éveil, de sorte que plusieurs d'entre eux purent trouver leur salut dans la fuite [1].

Les inquisiteurs réussirent d'autant plus facilement dans leur odieuse entreprise, que le fanatisme religieux s'était emparé de toutes les classes de la société [2] et qu'elle ne provoqua ni étonnement, ni compassion, ni indignation, ni résistance.

On signale, en particulier, parmi les victimes qui furent arrêtées en ces jours de terreur cléricale, don Carlos de Seso et don Domingo de Rojas, dont nous avons parlé; Pedro Sarmiento de Rojas, chevalier de Saint-Jacques-de-Compostelle, et son épouse [3]; leur neveu, don Luis de Rojas avec son serviteur, Senton Pazon; dona Enriquez, fille de la marquise de Alcagnicès et sa servante Juana Velasquez, tous arrêtés à Logrono.

[1] Gachard, *Philippe II et Don Carlos*, p. 40.

[2] Ercolano, historien de Valence, raconte qu'un milicien de cette ville en sortait chaque jour, armé d'un mousquet chargé, afin de tuer tout Maure qu'il rencontrerait sur son chemin; le meurtre consommé, il rentrait tranquillement chez lui, en lisant son bréviaire avec une dévotion exemplaire.

[3] Son frère, don Juan, célèbre mathématicien, écrivit, à cette occasion, une lettre de condoléance à leur sœur dona Elvira; elle a été imprimée à Louvain.



A Valladolid, on incarcéra Francisca de Zuniga, fille du licencié Baeza, deux frères du docteur Agostino Cazalla, l'une de ses sœurs dona Catalina de Ortega, et Juana Sanchez.

A Toro, on arrêta le licencié Hernandez; à Palo, Pedro Sotelo. Sept religieuses du couvent de Sainte-Claire à Baylen, tombèrent, le même jour, entre les mains des familiers du tribunal, qui jouèrent un grand rôle dans cette persécution[1].

Nous retrouverons bientôt plusieurs de ces martyrs parmi les condamnés ou les *réconciliés* dans les autodafés de 1559 à 1570, particulièrement à Valladolid et à Séville.

Cependant Philippe II, qui ne perdait pas de vue ses sujets réfugiés sur la terre étrangère, confia à Barthélemy Carranza la mission peu honorable de prendre des informations sur leur position, sur leurs relations et sur leurs écrits. Le prélat s'en acquitta avec autant d'adresse que d'ardeur; il put ainsi s'assurer que de nombreux ouvrages espagnols avaient été déposés au château de Bruxelles, pour être expédiés dans la Pé-

[1] Prescott, *Histoire de Philippe II.* Mignet, *Charles-Quint son abdication*, etc.

ninsule; tandis que ceux des réformateurs allemands ou français, transportés dans le Béarn, pénétraient en Espagne par les montagnes de Jaca. Il en fit brûler et jeter dans l'Adour une assez grande quantité[1]. Dans une lettre de fray Lorenzo de Villavicenzio, écrite de Bruxelles au secrétaire d'Etat, le 26 juillet 1563, il insiste pour que le roi donne ses ordres au sujet de trois individus arrêtés. Beaucoup d'hérétiques, ajoute-t-il, passent par les Pays-Bas, venant d'Allemagne, de France, d'Angleterre, et il témoigne la crainte qu'à la fin toute l'Espagne ne s'en ressente[2].

Les agents de l'inquisition à Barcelone écrivent à leurs supérieurs qu'on avait préparé une expédition de livres hérétiques à Perpignan; l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France informe directement le roi qu'on en envoyait de Paris, qui arrivaient à leur destination, malgré la rigoureuse surveillance des douaniers. Enfin, on sait par une lettre de Carranza à l'inquisition, qu'un grand nombre de ces livres étaient achetés à Francfort,

[1] Salazar de Mendoza, *Vida de Carranza*, d'après M. A. de Castro. Voir encore les instructions que Philippe II donna à Carranza, le 5 juin 1558.

[2] Gachard, *Corresp. de Philippe II*, tome II, p. 426.

expédiés en secret à Anvers, puis à Lyon et de là en Espagne.

L'inquisition ayant appris que dans le nombre se trouvait la Bible espagnole de Cassiodore de Reyna, la fit saisir avant qu'il en eût circulé un seul exemplaire. « Tout habitant, était-il dit dans ce même décret, doit déclarer s'il sait ou s'il a ouï dire que quelqu'un ait eu ou ait maintenant des livres de la secte de Martin Luther, ou des autres hérétiques..., ou des Bibles en langue vulgaire, ou d'autres écrits prohibés.[1] »

Un autre jour, c'étaient deux tableaux peints sur toile et une douzaine d'estampes que l'on dénonçait au saint-office, comme renfermant d'évidentes allusions aux doctrines de la Réforme. L'un de ces tableaux représentait, en effet, le Christ crucifié, dont la tête était environnée d'une gloire; au pied de la croix, on avait écrit ces mots tirés de Jérémie : « Je suis le Seigneur qui sonde les cœurs et les reins, » en opposition à la confession auriculaire; de la bouche d'un homme agenouillé près d'un autel, sortait cette légende : « Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent

[1] Pour ne pas éveiller les soupçons des moines chargés de les surveiller, les réfugiés prenaient de faux noms et portaient des vêtements laïques.

en esprit et en vérité. » Au second plan, un homme richement vêtu et dans l'attitude de la prière, avec ces paroles: « Ne vous enorgueillissez pas; si les richesses abondent dans votre demeure, n'y attachez point votre cœur. » Puis, au-dessus: « Hypocrites, c'est de vous que voulait parler Esaïe, lorsqu'il disait : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi [1] ».

Pour indisposer davantage encore le peuple contre les protestants, on alla jusqu'à les accuser de tenir, pendant la nuit, des assemblées secrètes et de se livrer aux plus graves désordres, après avoir éteint les lumières. En 1561, on attribua à un complot luthérien un incendie qui consuma, à Valladolid, plus de quatre cents maisons [2].

L'année 1570 peut être considérée comme le terme de l'existence du protestantisme en Espagne; en effet, aux autodafés qui furent célébrés dans la suite (et il y en eut jusqu'à la fin du siècle dernier), on ne voit figurer qu'un très petit nombre de confesseurs de la foi évangélique.

[1] Llorente, tome I, p. 485.
[2] Cipriano de Valera. Montanus. Ouvrages cités.

CHAPITRE II

Autodafé de Valladolid, le 22 mai 1559[1].

Ces effroyables holocaustes et ces dégradantes réconciliations s'accomplirent au milieu des témoignages d'assentiment et d'allégresse d'un clergé dominateur, d'une cour impitoyable, d'un peuple fanatique.

(Mignet, *Charles-Quint, son abdication, etc.*)

Sans doute un grand nombre d'autodafés eurent lieu en Espagne avant l'année 1559; mais comme les victimes étaient d'ordinaire des mahométans et des juifs relaps, nous n'avons pas à nous en occuper[2]. Nous devons en excepter tou-

[1] Llorente, tome II; Motley, *République des Provinces-Unies*, tome I; A. de Castro; Gachard, etc.

[2] La Rigaudière, *Histoire des persécutions religieuses en Espagne.*

tefois celui dans lequel le premier martyr protestant, San-Roman, paya de sa vie sa fidélité à ses convictions évangéliques [1]. Ce ne fut que douze ou quatorze ans plus tard que Valladolid vit s'élever sur sa grande place de nouveaux échafauds contre les protestants.

La première de ces lugubres solennités fut célébrée le 22 mai 1559, en présence de la régente Juana, de son neveu don Carlos, d'un nombre considérable de nobles, de dames de la plus haute distinction et d'un immense concours de peuple. Il est vrai que le souverain pontife avait daigné accorder quarante jours d'indulgence plénière à tous ceux qui assisteraient à cette fête du fanatisme ecclésiastique. La princesse avait même eu le soin de faire venir don Juan, fils illégitime de Charles-Quint, quoiqu'il n'eût encore que dix ans! C'était comme une leçon d'intolérance religieuse, destinée à faire comprendre à deux enfants que l'hérésie était un crime digne des plus grands châtiments.

La prédication avait été confiée à Melchior Cano, célèbre théologien du temps ; elle fut précédée

[1] Voir livre II, chapitre III.

d'une formalité digne à la fois du tribunal qui prononçait la sentence et du gouvernement qui se chargeait, sous peine d'excommunication, de la faire exécuter : l'inquisiteur Baca, archevêque de Séville, s'approchant de la tribune royale, enjoignit à la régente et à l'héritier de la couronne de prêter le serment en vertu duquel ils s'engageaient « à défendre la sainte inquisition en tout temps et en tout lieu, » et leur rappela « qu'ils devraient rendre compte de tout ce qu'ils auraient fait ou dit contre la foi, ainsi que de ce qu'ils auraient appris avoir été dit ou fait par d'autres personnes à cet égard. »

La régente et don Carlos prêtèrent sans difficulté ce serment, conforme, au reste, à l'engagement que prenaient les souverains espagnols lorsqu'ils montaient sur le trône [1]. Alors Baca les bénit, en disant : « Que Dieu fasse prospérer les affaires de Votre Altesse et de ses Etats ! »

Sans doute la princesse, qui considérait comme

[1] Moneantur sæculi potestates, et, si necesse est, per censuram ecclesiasticam compellantur omnes hæreticos, ab Ecclesia damnatos, de suis provinciis, pro viribus suis, exterminare ; et quum quis de novo eligitur in potestatem... debet hoc ipso juramento firmare (Haureaux, *Bernard Délicieux*, page 69).

un devoir l'obéissance absolue aux ordres du clergé, le fit par un motif de conscience. Quant à don Carlos, qui n'avait que quatorze ans, il était trop jeune pour en saisir toute la portée. Ce ne fut que plus tard, et peut-être au souvenir de l'effroi et de la répugnance que lui avait inspirés la vue d'un spectacle aussi horrible, qu'il se montra ouvertement hostile aux courtisans de son père et aux moines qui le gouvernaient[1].

La lecture des sentences, la dégradation des ecclésiastiques condamnés[2] et les autres formalités durèrent depuis six heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi; personne cependant ne donna le moindre signe d'impatience ou de lassitude. La régente elle-même ne se retira que lorsque tout fut terminé[3]. Les victimes s'acheminèrent

[1] Appendice, note I.

[2] On dépouillait le prêtre dégradé de ses vêtements ecclésiastiques, puis on lui raclait la peau des mains, des lèvres et du sommet de la tête, avec un morceau de verre, pour faire disparaître l'huile sainte dont on s'était servi pour le consacrer. « C'était, dit l'historien espagnol Cabrera, un remède céleste, un ange gardien du paradis, une fosse aux lions où Daniel et d'autres justes comme lui ne pouvaient souffrir aucun mal, mais où les pécheurs obstinés étaient mis en pièces. » (Motley, ouvrage cité; tome I, page 286 à 289.)

[3] Philippe V, petit-fils de Louis XIV, fut le seul souverain qui refusa d'assister aux autodafés.

alors, escortées par des hallebardiers, suivies de prêtres, des confréries et des écoles, vers le *Quemadero*, ou *Brûloir*, qui subsistait encore au commencement de ce siècle.

Trente personnes figurèrent dans cet autodafé; seize, dites *réconciliées*, avaient été condamnées à une détention temporaire ou perpétuelle, toutes à la confiscation de leurs biens[1]. Les quatorze autres, désignées comme plus coupables, furent livrées au bras séculier, car l'Eglise, on le sait, a « toujours eu horreur du sang, » et on lui recommanda de *les traiter avec toute douceur!* On avait eu soin d'interrompre les tortures plusieurs jours auparavant, autant que cela avait été possible, de peur que les traces de ces souffrances n'inspirassent aux témoins une pénible impression, ce qu'il fallait éviter à tout prix. « Quel homme, s'écrie Llorente à cette occasion, prétendrait que cette peine infligée pour une simple erreur de l'intelligence, fût conforme à l'Evangile[2]? »

[1] Les *réconciliés* devaient de plus s'interdire dans leurs vêtements l'usage de l'or, de l'argent, de la soie, de la laine fine, et porter sur l'épaule et sur la poitrine une croix rouge.

[2] Llorente. — Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, tome VIII, livre XXV, chap. III.

Le premier qu'on appela fut *Agostino Cazalla* [1]. La veille, les inquisiteurs lui avaient délégué Antoine de Carrera, moine de l'ordre des Hiéronymites, pour lui communiquer le jugement qui le condamnait à mort. L'accusé ayant demandé s'il pouvait encore espérer une commutation de peine, Carrera lui répondit qu'on n'avait pas confiance dans la sincérité de ses aveux, mais que, s'il consentait à reconnaître l'exactitude des témoignages portés contre lui, le tribunal lui ferait peut-être miséricorde. Cazalla comprit que son sort était définitivement fixé. « Je dois donc, dit-il, me préparer à mourir dans la grâce de Dieu ; car il m'est impossible de rien ajouter, sans mentir, à ce que j'ai déclaré. » Il se confessa au moine pendant la nuit et le lendemain matin.

Au moment où le cortège passait devant la tribune royale, Cazalla dit à la régente : « Pour l'amour de Dieu, que Votre Altesse daigne m'entendre ! » La princesse ayant donné son assentiment, l'accusé s'agenouilla et prononça trois fois ces mots : « Béni soit Dieu ! » Dans quel sens ? c'est ce qu'on ne peut savoir, puisqu'on ne lui laissa

[1] Voir livre II, chapitre III.

pas le temps d'achever sa pensée, car les juges craignaient que Juana, émue de pitié, ne demandât sa grâce. Lorsqu'il fut arrivé au pied de l'échafaud, on le dépouilla de ses vêtements ecclésiastiques, qui furent remplacés par le san-benito; on lui mit sur la tête une mitre de papier et on l'attacha au poteau. A ce moment, il fondit en larmes, acte de faiblesse qui fut peut-être blâmé avec trop de sévérité par ses compagnons de supplice. Loin de tenir compte de ces reproches, Cazalla supplia les juges, avec plus d'instance encore, d'agréer sa réconciliation avec l'Eglise; il exhorta en même temps les autres martyrs à profiter de cette heure solennelle pour abjurer leurs erreurs. On dit que son frère Francesco ne put maîtriser son indignation et lui fit baisser les yeux par un geste de mépris [1].

Les inquisiteurs le récompensèrent de ses humiliations, de ses aveux et de son abjuration en donnant l'ordre de l'étrangler avant qu'il fût jeté dans les flammes [2]; mais rien ne put engager ces moines

[1] Llorente raconte que, sur l'échafaud, voyant passer sa sœur Constance parmi les condamnés à une détention perpétuelle, Cazalla dit à la princesse Juana : « Je supplie Votre Altesse d'avoir pitié de cette malheureuse femme qui laisse treize enfants orphelins. »

[2] Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*. — Gonzalès

impitoyables à pardonner au malheureux Cazalla.

La légende ne tarda pas à s'emparer du nom de ce martyr et des circonstances de son supplice, qui impressionnèrent vivement la foule. Il aurait annoncé, prétendait la rumeur populaire, peu d'instants avant d'être attaché au poteau, qu'un cheval blanc monté par un cavalier invisible, traverserait les rues de Valladolid, dès qu'il aurait rendu le dernier soupir, et que ce serait là, à la confusion des incrédules, le signe incontestable que Dieu lui avait fait miséricorde; les choses se seraient passées comme il l'avait dit, ce qui aurait porté l'effroi dans le cœur de tous ceux qui avaient assisté à son exécution.

Le frère d'Agostino, *Francesco Cazalla*, était un prêtre de Valladolid, pour lequel le peuple montrait beaucoup de vénération. On lui mit le bâillon dès le commencement de la cérémonie, pour l'empêcher de protester contre les abus de l'inquisition, comme il l'avait fait, sous les verrous mêmes du tribunal. Il mourut avec beaucoup de résignation et de fermeté.

de Illescas, cité par M. de Castro. — Selon l'auteur anonyme des *Martyrs d'Espagne,* et Crespin, Cazalla aurait fait une confession de foi évangélique avant de mourir.



Le troisième frère d'Agostino, don *Pedro,* prêtre de Pedrosa, arrêté le 25 avril 1558, eut le privilège d'être étranglé, avant que le feu fût mis au bûcher, parce qu'il avait fait quelques aveux utiles au tribunal.

On accorda la même grâce à plusieurs autres condamnés : dona *Beatrix Vibero-Cazalla*, dona *Catalina de Ortega*, fille du licencié Hernandez Diaz et veuve du commandeur Loaisa; *Catalina Roman,* peut-être de la famille de François San-Roman; *Isabella de Estrada*, de Pedrosa; *Juana Blazquez,* servante de la marquise de Alcagnicès [1]; *Alphonse Perez,* prêtre de Palencia; l'orfèvre *Juan Garcia*, *Christobal de Ocampo*, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem; le licencié *Perez de Herrera,* juge de Logrono, « parce qu'ils s'étaient rétractés publiquement, dit G. Illescas, témoin oculaire, quoiqu'on sût, de plusieurs d'entre eux au moins, qu'ils ne l'avaient fait que par la crainte du feu [2]. »

Antonio Herrezuolo, jurisconsulte distingué de Toro, joignait à une intelligence vaste et cultivée,

[1] Cette dernière était, comme son frère Domingo Rojas, élève de B. Carranza, dont elle faisait copier les œuvres espagnoles, et traduire celles qui étaient en latin. Llorente, tome III, pages 205, 206.

[2] M. A. de Castro; Llorente.

une foi ferme et un caractère énergique. Il paraît avoir été converti avec son épouse ***Léonor de Cisneros,*** par Carlos de Seso, dont nous parlerons dans le chapitre quatrième. Cinq ans après la mort de celui-ci, les deux époux furent arrêtés et enfermés dans les prisons de l'inquisition ; Herrezuolo ne se laissa point ébranler par les souffrances de la torture et la perspective du supplice qui l'attendait. Il reconnut au contraire que non seulement il était partisan des doctrines luthériennes, mais encore qu'il avait cherché à les propager. Les efforts que l'on fit pour obtenir de lui des aveux compromettant ses coreligionnaires, ne furent pas moins inutiles.

Il n'en fut pas de même pour Léonor de Cisneros, âgée de vingt-quatre ans, qui unissait à une rare beauté la modestie et les vertus de son sexe. Effrayée, — et comment s'en étonner ? — par la terreur qu'inspirait à bon droit le seul nom de l'implacable tribunal, trompée par la promesse fallacieuse que des aveux sur les opinions de son mari sauveraient celui-ci, elle tomba dans le piège. Elle dut abjurer publiquement ses erreurs et fut condamnée à la réclusion perpétuelle dans un couvent.

Lorsque Herrezuolo vit parmi les « réconciliés » Léonor vêtue de l'ignoble san-benito, il ne put dissimuler l'impression pénible qu'il en reçut et lui dit : « C'est donc là le cas que tu fais de ce que je t'ai enseigné pendant six ans ! » La malheureuse femme, plus à plaindre qu'à blâmer, baissa les yeux, garda le silence, et fut reconduite dans sa prison, pénétrée de douleur, tandis que son mari s'éloignait d'elle et marchait à l'échafaud avec les autres martyrs.

Herrezuolo s'élevant au-dessus de tout ce qui pouvait l'attacher encore au monde des choses périssables, ne songeait qu'à mourir en chrétien. Pendant la marche du cortège, il chantait des psaumes et récitait à haute voix des passages de la Sainte-Ecriture en rapport avec sa position. Les juges craignant que ses paroles, ses chants, son courage ne jetassent quelque lumière dans l'esprit des spectateurs et ne leur inspirassent de la compassion pour l'héroïque victime, ordonnèrent qu'on lui mît le bâillon.

C'est probablement à ce moment qu'Agostino Cazalla l'engagea à rétracter ses erreurs ; mais il demeura calme et intrépide. G. Illescas, qui assistait à cet autodafé, raconte ses derniers moments

en termes saisissants: « Le bachelier Herrezuolo montra une obstination indomptable et se laissa brûler avec une force d'âme qu'on n'avait jamais vue. Je me trouvais tout près de lui, ensorte qu'aucun de ses gestes ne pouvait m'échapper. Bâillonné à cause de ses déclarations impies, il ne pouvait parler; mais tout en lui indiquait un homme énergique et intrépide, qui aimait mieux périr par le feu que de s'humilier..... Je remarquais, en particulier, qu'il ne murmurait pas et ne manifestait pas de regrets; toutefois, il y avait dans l'expression de sa physionomie une douleur profonde, comme je n'en ai jamais rencontré. »

Llorente raconte qu'un hallebardier, irrité de tant d'obstination, lui plongea sa lance dans le cœur, « action à peine croyable, » ajoute-t-il[1].

La noble épouse d'Herrezuolo, qui se reprochait amèrement sa faiblesse et ne pouvait point oublier le mépris qu'il avait paru lui montrer, vécut dès lors dans le recueillement, dans la prière et dans la méditation des promesses de l'Evangile; elle professait franchement sa foi, sans se préoccuper des conséquences qui pouvaient en résulter pour elle.

[1] Llorente, tome II, page 227.

Assignée de nouveau devant le saint-office, elle montra dans tous ses interrogatoires autant de sérénité que de courage. Elle fut condamnée à être brûlée vive et exécutée à Valladolid.

« Neuf ans après la mort d'Herrezuolo, le 26 septembre 1568, raconte encore Illescas, son épouse se rendit justice elle-même, en se faisant brûler vivante, malgré tous les efforts que l'on fit pour l'en détourner... Elle avait trente-trois ans. Ce sacrifice peut s'expliquer psychologiquement, voici comment : Son mari, qui était tout pour elle, devait avoir laissé dans son cœur une impression d'autant plus profonde, qu'elle savait avec quel courage il était mort pour ses opinions ; et on comprend aisément qu'elle fût poursuivie du désir de se rendre digne d'un tel époux. Sur l'échafaud, en effet, elle montra qu'elle en était digne ; car, au milieu de ses souffrances, elle demeura si ferme, que les bourreaux eux-mêmes en éprouvèrent de la compassion et jetaient des fagots dans le feu pour l'activer, afin qu'elle souffrît moins longtemps[1]. » Beau témoignage, d'autant plus honorable qu'il sort de la bouche d'un ennemi.

[1] G. de Illescas, cité par M. A. de Castro. Llorente ne parle pas de la mort de Léonor de Cisneros.

« Qui ne donnerait une larme à ce noble couple, s'écrie M. A. de Castro, et n'éprouverait la plus profonde horreur pour ces juges qui, au lieu de chercher par la persuasion à retenir les fidèles dans le sein de l'Eglise, recouraient à la torture et au bûcher? Certainement Herrezuolo et Léonor ont trouvé auprès de Dieu la miséricorde qui leur a été refusée sur la terre, et ce doit être là notre consolation. »

Parmi les « réconciliés, » on mentionne don *Pedro Sarmiento de Rojas,* juge de l'Ordre de Saint-Jacques de Compostelle et commandeur de Quintana; don *Luis de Rojas*, son fils, qui fut condamné à vivre éloigné de Madrid, de Valladolid et de Palencia, sans qu'il lui fût permis de quitter l'Espagne; dona *Mencia de Figueroa*, épouse de Rojas, soumise à l'emprisonnement perpétuel, malgré son abjuration; dona *Anna Enriquez de Rojas,* remarquablement douée à tous égards, très versée en particulier dans la connaissance des œuvres de Calvin et de C. Ponce de la Fuente; elle avait à peine vingt-quatre ans lorsqu'elle fut condamnée à passer toute sa vie dans un couvent; dona *Maria de Rojas,* âgée de vingt ans, condamnée à la réclusion perpétuelle dans le cloître de

Santa-Catalina ; dona *Zuniga de Baeza,* religieuse comme la précédente ; dona *Costanza Vibero-Cazalla,* sœur d'Agostino ; dona *Juana-Silva de Ribeira,* avec son mari, don *Juan Vibero-Cazalla ; Isabella Minguez,* servante de dona Beatrix Vibero-Cazalla, et son frère, *Antonio Minguez ; Daniel de la Quadra.* On confisqua de plus, selon l'usage, les biens de tous les accusés.

CHAPITRE III

Autodafé de Séville, le 24 septembre 1559.

La guerre avec la France terminée par la paix de Cateau-Cambrésis[1], les Pays-Bas et les Flandres pacifiés, Philippe II s'était décidé à retourner au plus tôt en Espagne. Il avait appris, en effet, que la Réforme y faisait de rapides progrès, et il avait hâte de prendre des mesures pour les arrêter à temps. Il partit pour la Zélande vers le milieu du mois d'août 1559; mais il ne voulut pas quitter les Pays-Bas sans leur laisser un témoignage de sa sollicitude pour leurs intérêts religieux. L'évêque

[1] 3 avril 1559. En vertu de ce traité, Henri II donnait sa fille Elisabeth en mariage à Philippe II et lui restituait 189 villes en Italie et en France.

d'Arras déclara au nom du roi que : « Sa Majesté avait résolu de marcher sur les traces de son seigneur et père, se souvenant des mémorables paroles que l'Empereur lui avait adressées à l'occasion de son abdication [1]. » Il recommanda en même temps aux conseils de justice de Gand l'exécution ponctuelle des placards contre l'hérésie,... sans respecter qui que ce fût; qu'on procédât aussi bien contre les juges qui usaient de dissimulation et de connivence, que contre les transgresseurs... Il leur enjoignait de faire procéder contre quiconque nuirait aux choses de la religion et du service de Dieu... Enfin il leur signifiait qu'ils n'eussent à admettre ou commettre dans les charges de la magistrature municipale... personne qui fût infecté, noté ou suspecté d'hérésie, ou qui n'eût été toujours réputé bon catholique [2].

La flotte, qui l'attendait dans le port de Flessingue, leva l'ancre le 20 du même mois; le 29, elle était en vue de Laredo, lorsque le temps, jusqu'alors favorable, changeant tout à coup, il s'éleva une furieuse tempête qui dispersa les quatre-

[1] Motley. Ouvrage cité, tome I, p. 261.
[2] Gachard, *Philippe II et Don Carlos,* page 294.

vingt-dix vaisseaux dont elle se composait; neuf furent engloutis dans les flots et la riche cargaison que Charles-Quint avait réunie, pour l'expédier en Espagne, fut complètement perdue. Le roi dut gagner la côte sur une barque, après avoir fait vœu d'exterminer l'hérésie dans ses Etats, s'il sortait sain et sauf de ce naufrage; plus de mille personnes y périrent. C'est à cette occasion qu'on a dit que Charles-Quint avait appauvri la terre pour enrichir l'océan[1].

Philippe II, à peine débarqué, prit la route de Séville, où l'attendaient sa sœur Juana et son fils don Carlos. On lui avait préparé des fêtes splendides pour célébrer son heureux retour; et pour satisfaire au vœu qu'il avait fait d'exterminer les hérétiques, on eut l'attention délicate d'y joindre un autodafé. Mais, pressé d'arriver à Valladolid, il se contenta de remercier les magistrats et les inquisiteurs de Séville de la brillante réception dont il avait été l'objet, quitta l'Andalousie vers le milieu du mois de septembre et s'achemina rapidement du côté de la capitale de la Castille.

[1] Prescott, *Vie de Philippe II,* tome II, chap. II; G. Leti, *Vie de Philippe II;* Fleury, L. 154, § 46; Llorente.

L'autodafé n'en eut pas moins lieu à Séville au jour fixé, le 24 septembre. Il fut célébré sur la place de Saint-François, en présence de la cour royale de justice, des chanoines de la cathédrale, d'un grand nombre de dignitaires, de la duchesse de Béjar, qu'entouraient plusieurs dames de haut rang; on y vit, comme à Valladolid, un concours considérable de spectateurs de toute condition.

Vingt-deux personnes devaient périr sur le bûcher; les « réconciliés, » au nombre de quatre-vingts, formaient un groupe particulier de l'autre côté de la place. On ne brûla en effigie qu'un seul des condamnés à mort, *Francesco Zafra*, dont nous avons raconté le jugement et la fuite[1].

L'une des premières victimes fut *Marie Bohorques*, qui avait été incarcérée comme hérétique, après la condamnation du docteur Egidius[2]. Des jésuites et des dominicains, toujours unis pour persécuter les chrétiens évangéliques, étaient venus plusieurs fois dans son cachot pour lui arracher une abjuration publique et des dénonciations aux dépens de ses frères dans la foi.

[1] Livre II, chap. VI.
[2] Livre II, chap. V; Crespin, p. 497, A.

Mais ils trouvèrent dans cette humble servante du Seigneur une connaissance et une intelligence des Livres saints qui les réduisirent plus d'une fois au silence. Un jour, en particulier, c'était la veille même de son supplice, elle les pria avec douceur de ne pas insister davantage, puisque l'intérêt qu'ils pouvaient porter à son salut n'égalerait jamais celui qu'elle y attachait elle-même; de plus, si elle était convaincue de la vérité de ses croyances, avant d'avoir des entretiens avec eux, elle l'était bien plus maintenant que tant de théologiens papistes n'avaient su lui opposer que des raisons auxquelles il lui avait été si facile de répondre.

Le lendemain, Marie Bohorques fut conduite avec les autres condamnés sur le *Quemadero*. Comme la plupart des martyrs protestants de toute nationalité, elle entonna un psaume avec une douceur évangélique; puis elle adressa à ses compagnons de souffrance des consolations et des encouragements; aussitôt les inquisiteurs, impatientés de ces chants qui témoignaient d'une foi ferme et calme, lui firent mettre le bâillon; cependant on dut le lui enlever quelques instants après. Loin d'en profiter pour abjurer, elle dit à ses juges d'une

voix assurée : « Je ne peux ni ne veux me rétracter, » belle et noble réponse qui rappelle celle de Luther à la diète de Worms.

Un des condamnés, probablement don Juan Ponce de Léon, qui venait d'abjurer, voulut l'engager à suivre son exemple ; il ne fit que s'attirer les reproches de Marie Bohorques, qui l'appela : « ignorant, idiot, bavard. » « Au reste, ajouta-t-elle, ce n'est pas le moment de peser les objections, employons le peu de temps que nous avons encore, à méditer sur la mort du Rédempteur, pour qui nous souffrons. » A peine avait-elle prononcé ces mots que Ponce, en récompense de son repentir, fut saisi, lié au poteau, étranglé et jeté dans les flammes.

Pendant ce temps, on l'avait attachée elle-même au poteau ; déjà on approchait les torches, lorsque les moines, par pitié pour sa jeunesse, demandèrent qu'on lui accordât un nouveau délai. Ils l'invitèrent alors à répéter le *credo* catholique, lui promettant sa grâce si elle le faisait ; elle y consentit, mais en l'expliquant dans le sens de sa foi avec une parfaite liberté d'esprit. Les juges, indignés, donnèrent l'ordre de lui passer la garrotte autour du cou, et de livrer son cadavre aux

flammes. « Telle est l'histoire authentique, ajoute Llorente, conforme aux pièces du procès, à la relation de l'autodafé qui fut écrite le lendemain même, et à celle qu'en publiait Gonzalès de Montès [1]. »

L'histoire d'un jeune homme et de ses deux sœurs ne nous offrira pas moins d'intérêt; d'un côté, parce qu'il s'agit d'une famille tout entière; de l'autre, à cause de la sérénité, de la paix, du courage qui en distinguèrent tous les membres, depuis la mère jusqu'au plus jeune de ses enfants. Quelle froide barbarie chez les juges! Quel fanatisme insensé dans la foule! Quelle humiliante servitude de la part des grands, des autorités politiques et civiles, des souverains eux-mêmes!

Le licencié *Juan Gonzalez* [2], prêtre de Séville, d'origine maure, était renommé dans toute l'Andalousie comme l'un des prédicateurs les plus éloquents de l'Espagne. Irréprochable dans sa conduite et très versé dans la connaissance des Livres sacrés, « il avait, dit Montanus, abandonné le limon

[1] Llorente, tome II, pages 266 à 268; Crespin, p. 497, A; Montanus; A. de Castro; Rosseeuw Saint-Hilaire. Ouvrages cités.

[2] Crespin, p. 496, B.

de la théologie scolastique. » Déjà à l'âge de douze ans il avait eu maille à partir avec l'inquisition, qui lui imposa quelques pénitences, pour avoir parlé en faveur du mahométisme. Plus tard, instruit par les docteurs Egidius et C. Ponce de la Fuente, il embrassait avec ardeur leurs opinions dogmatiques. Le saint-office, après avoir recueilli des informations précises à cet égard, ordonna son emprisonnement dans le château de Triana.

Juan Gonzalez eut cruellement à souffrir de la torture ; il n'en demeura pas moins inébranlable, grâce à la fermeté de sa foi et aux encouragements de sa pieuse mère, qui, enfermée dans un cachot voisin, donnait à ses enfants l'exemple de la fidélité chrétienne. Un jour il dit à ses juges : « Ce que vous appelez hérésie est la pure parole de Dieu ; si mes croyances diffèrent des doctrines de Rome, c'est que les vôtres s'éloignent de l'Evangile. C'est vous qui devez abjurer et non pas moi ; je n'ai ni à désavouer ma foi, ni à dénoncer mes frères ; ils connaissent comme moi la vérité, ils sauront, comme moi, mourir pour elle. »

Au point du jour, on amena dans la prison de Gonzalez ses deux sœurs, tandis que leur mère et un frère plus jeune étaient réservés pour un autre

autodafé. A peine fut-il sorti du château de Triana, pour rejoindre le cortège des victimes, qu'il commença à chanter avec ses sœurs le psaume CIXe, dans la belle langue castillane[1] :

Dieu de ma louange, ne te tais point; [peuse.
Car ils ouvrent contre moi une bouche méchante et trom-
Ils me parlent avec une langue mensongère,
Ils m'environnent de propos haineux,
Et ils me font la guerre sans cause.
Tandis que je les aime, ils sont mes adversaires;
Mais moi je recours à la prière...
Ils me rendent le mal pour le bien,
Et de la haine pour mon amour.

Après une longue marche, que rendait plus pénible encore la foule qui encombrait les rues

[1] L'Espagne eut un psautier d'après Marot; il n'est pas complet, il est vrai, et, comme le psautier italien, il est dû à un Français, Jean Le Quesne... L'édition qu'en possède la bibliothèque de Sainte-Geneviève, à Paris, est datée de 1606; mais elle doit avoir été précédée d'une autre ; car Adler (*Bibliotheca biblica Lorckiana)* en mentionne une sans indication de lieu ni de date, ce qui pourrait bien être la première. D'un autre côté, selon une pièce de vers, composée par le docteur Ramus et placée en tête du psautier latin qu'André Spethe fit paraître en 1596, on chantait déjà à cette époque les psaumes de Th. de Bèze et de Marot en espagnol. (Bovet, *Histoire du psautier,* p. 104.) Le psautier espagnol était suivi de la liturgie de Genève en espagnol.

populeuses de la cité andalouse, le prêtre et ses sœurs arrivèrent sur la grande place, en même temps que les autres condamnés. Un évêque et ses desservants attendaient Gonzalez au pied d'un autel. Avant de le dégrader, on fit de nouveau des efforts pour l'engager à faire une abjuration publique; mais ils furent aussi inutiles que les précédents; on le dépouilla alors de ses vêtements ecclésiastiques, au milieu des chants du clergé et des imprécations de la multitude, que cet émouvant et horrible spectacle surexcitait de plus en plus.

Lorsque le lugubre cortège déboucha sur le *Quemadero,* on exhorta les sœurs de Gonzalez à se rétracter; l'une d'elles, probablement la plus jeune, sentit son courage fléchir, mais un regard jeté sur son frère la raffermit dans sa résolution de partager le sort de sa famille; les deux sœurs répondirent qu'elles se conformeraient aux conseils de leur frère. Celui-ci, intrépide pour elles comme pour lui-même, les exhorta à ne se laisser ébranler ni par les promesses insidieuses des moines, ni par leurs menaces; on lui imposa silence en lui mettant le bâillon. Appelées, selon l'usage, à réciter le *credo,* les jeunes filles le répétèrent d'une

voix ferme, article par article, en supprimant toutefois ce qui ne s'accordait pas avec leurs croyances. « Je crois à la sainte Eglise catholique! » dirent-elles. « Dites la sainte Eglise romaine! » leur crièrent les prêtres. Elles promirent alors d'employer les mêmes expressions que leur frère, si on lui permettait de parler; mais à peine le bâillon lui fut-il enlevé, qu'il les engagea de nouveau à persévérer dans le bon combat de la foi, leur parla de la gloire céleste qui les attendait, et leur rappela combien elles devaient s'estimer heureuses d'avoir trouvé, dans l'Evangile, une lumière qui avait dissipé dans leur cœur les ténèbres de la superstition romaine. Au moment où les bourreaux recevaient l'ordre d'approcher du bûcher leurs torches allumées, Gonzalez et ses sœurs entonnèrent le psaume CVIe :

Louez l'Eternel, car il est bon,
Car sa miséricorde dure à toujours!
Qui dira les hauts faits de l'Eternel?
Qui publiera toute sa louange?
Heureux ceux qui observent sa loi,
Qui pratiquent la justice en tout temps!
Eternel, souviens-toi de moi...
Afin que je voie le bonheur de tes élus,
Et que je me glorifie avec ton héritage!



Les inquisiteurs, pour tromper le peuple que le courage de ces martyrs avait vivement impressionné, eurent l'audace de déclarer que les Gonzalez venaient de se rétracter, ensorte qu'on leur fit la grâce de les étrangler préalablement. Lorsque la fumée se fut dissipée, il ne resta sur la place où ils avaient péri que trois tertres formés par leurs cendres.

Cette histoire forme le sujet d'un beau poème anglais [1]. L'auteur, Mme Hamans, désigne Gonzalez et ses sœurs sous les noms de Alvar, Inès et Thérèse; la scène se passe au milieu des forêts vierges de l'Amérique du Nord; un Espagnol, échappé aux poursuites de l'inquisition, raconte à ses amis les horreurs de la persécution et les souffrances dont les disciples de l'Evangile étaient les victimes dans sa patrie.

Arias Garcia, *Christobal de Arellano*, *Juan de Léon*, *Fernando de San-Juan* et le médecin *Christobal de Lozada* [2] périrent également sur l'échafaud, ou brûlés vifs, ou étranglés auparavant;

[1] *The forest sanctuary.*

[2] Voir livre II, chap. V.

dona *Maria de Vincès*, dona *Maria Cornel*, dona *Isabella de Baena* qui appartenait aux premières familles de Séville, et treize autres accusés, dont les noms n'ont pas été conservés, moururent pour cause de fidélité à l'Evangile, avec l'intrépidité la plus héroïque [1].

[1] Montanus, *Actes, etc.*

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

LIVRE III

PERSÉCUTIONS GÉNÉRALES — AUTODAFÉS DE VALLADOLID, DE SÉVILLE, DE TOLÈDE, DE MURCIE, DE SARAGOSSE — FANATISME D'UN PÈRE — RÉFLEXIONS

HISTOIRE

DE LA

RÉFORMATION EN ESPAGNE

HISTOIRE

DE LA

RÉFORMATION EN ESPAGNE

PAR

MOÏSE DROIN

» Au demeurant, je suis toujours le même
» que vous avez connu,..... tenant toujours
» rancune à Constantin pour avoir protégé
» l'Eglise et substitué les conversions par
» force aux conversions par la liberté. »
(Lettre de l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.)

II

LAUSANNE
H. MIGNOT, ÉDITEUR
7, Pré-du-Marché, 7.

PARIS
LIBRAIRIE J. BONHOURE & Cie
48, rue de Lille, 48.

1880

LIVRE III

(SUITE)

CHAPITRE IV

Autodafé de Valladolid, le 8 octobre 1559[1].

Nous avons vu que Philippe II, à son retour des Pays-Bas, n'avait pas pu prolonger son séjour à Séville assez longtemps pour honorer de sa présence l'autodafé qu'on lui avait préparé, parce qu'il avait déjà promis d'assister à celui de Valladolid, qui devait avoir lieu un mois plus tard.

Les luthériens arrêtés dans la Castille l'année précédente n'avaient pas tous été compris dans l'autodafé du 21 mai; les inquisiteurs, à l'exemple de ceux de l'Andalousie, avaient voulu en ré-

[1] *Relacion del auto que se higo en Valladolid... anno de 1559;* note de Prescott, *Histoire de Philippe II*, livre II, chap. III; Gachard, *Philippe II et don Carlos.*

server un certain nombre pour donner au roi catholique un spectacle qui, tout à la fois, réjouît son cœur et satisfît sa conscience. La cérémonie fut fixée au 8 octobre. On fit beaucoup de préparatifs, afin de l'environner d'une grande solennité; ainsi l'on construisit pour les condamnés un échafaud disposé de façon qu'on pût les voir de tous côtés. Des témoins oculaires n'évaluent pas le nombre des spectateurs à moins de deux cent mille[1]. « C'était grande pitié à voir, » dit Vandenesse, qui était présent.

A l'une des extrémités de la place s'élevait une plateforme couverte d'un riche tapis et sur laquelle se trouvaient les sièges des inquisiteurs, aux armes du saint-office; en face de l'échafaud était la tribune royale. Le souverain avait auprès de lui sa sœur Juana, l'infant don Carlos, son neveu Alexandre Farnèse, trois ambassadeurs français, l'archevêque de Séville, les évêques de Palencia et de Zamora avec d'autres prélats; on y voyait aussi le connétable et l'amiral, les ducs

[1] Vandenesse, Journal manuscrit des voyages de Charles-Quint et de Philippe II, et Diego de Simancas, secrétaire du saint-office à cette époque, cités par M. A. de Castro.

de Naxera et d'Arcos, don Pierre-Louis Borgia, frère du célèbre François, le grand prince de Castille et Léon, de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, une foule d'autres grands d'Espagne et beaucoup de personnes de condition inférieure. Sur une autre tribune étaient des dames de haut rang, des juges, des délégués du saint-office [1]. Le fiscal portait un étendard de damas cramoisi, sur lequel étaient brodées, d'un côté, les armes de l'inquisition, de l'autre celles de Sixte IV et de Ferdinand-le-catholique.

Les condamnés s'avançaient escortés chacun de deux alguazils ou huissiers, et assistés de deux moines qui portaient d'une main le rosaire, de l'autre le crucifix. Derrière eux venaient les « familiers » du tribunal, appartenant la plupart à la première noblesse des deux Castilles [2].

« L'auto de ces hérétiques, raconte don Diego de Simancas avec une satisfaction qui fait frissonner, eut lieu de la manière la plus solennelle, sur la place du marché où l'on avait dressé un échafaudage de nouvelle invention, afin qu'on pût voir les

[1] Llorente, tome II, p. 234.

[2] Prescott, *Histoire de Philippe II*, livre II, chap. III.

coupables de toutes parts, et tout autour était rassemblé le peuple de la ville et des environs[1]. »

Le sermon fut prêché par l'évêque de Cuença; lorsqu'il fut terminé, l'archevêque de Séville s'approcha du roi et dit à haute voix : « O Dieu, hâte-toi de nous venir en aide! » Aussitôt Philippe II se leva et tira son épée pour exprimer sa ferme volonté de la mettre au service de la religion catholique. L'archevêque lut ensuite la déclaration suivante : « Comme il est ordonné par les décrets apostoliques et les saints canons, que les rois doivent prêter un serment, en vertu duquel ils s'engagent à protéger la sainte foi catholique et la religion chrétienne, que votre Majesté jure sur la sainte croix, et sa main droite sur l'épée, de prêter toute assistance au saint office de l'inquisition et à ses serviteurs contre les hérétiques et les schismatiques, comme contre ceux qui les défendent ou les protègent, aussi bien que contre toute personne qui, directement ou indirectement, s'opposerait aux arrêtés et aux intérêts de la sainte inquisition..... Elle prend en même temps l'engagement de contraindre tous ses sujets et les en-

[1] M. A. de Castro; Cabrera, tome IV, p. 209, d'après Motley.

fants du pays à suivre et à respecter les constitutions et décisions apostoliques qui se rapportent à la défense de la sainte Eglise catholique. » — « Je le jure! » répondit le roi. Ce serment fut répété par l'assemblée tout entière[1]. Aussitôt le clergé se mit à entonner le psaume LI et la foule se joignit à ses prêtres pour chanter le *Miserere*.

Les « réconciliés, » au nombre de seize, s'agenouillèrent au fur et à mesure qu'on les appelait; après qu'une main sur le missel, ils eurent abjuré, ils reçurent l'absolution de l'inquisiteur-général. Plusieurs d'entre eux furent reconduits dans leurs cachots avant la fin de la cérémonie; c'étaient probablement ceux dont le repentir avait paru offrir des garanties suffisantes de sincérité. Tous avaient été condamnés à la réclusion temporaire ou perpétuelle, et à la confiscation de leurs biens.

Les martyrs réservés pour le bûcher, vêtus de noir, la corde au cou, et enveloppés du san-benito, portaient sur la tête une mitre de carton de forme conique, ornée, ainsi que le san-benito, de flammes qu'attisaient de petits diables. Ils tenaient une croix ou une torche renversée, symbole de leur

[1] Cabrera, d'après Motley.

fin prochaine, attendant en silence que leur sentence eût été lue publiquement. Cette lecture achevée, l'inquisiteur-général les remit au corrégidor, avec la recommandation habituelle de les traiter en toute douceur et miséricorde. Toujours l'hypocrisie jointe à la cruauté!

Le tribunal attacha une telle importance à cet autodafé, qu'il en envoya un récit détaillé au Saint Père; celui-ci se le fit lire en présence des cardinaux et ajouta : « C'est par l'inspiration du Saint-Esprit que les rois catholiques ont établi l'inquisition en Espagne, afin que les hérétiques ne pussent jamais y prévaloir. » Et pour donner un témoignage de sa satisfaction, il accorda aux juges de l'inquisition de nouvelles faveurs [1].

Le premier martyr que nous avons à signaler, est don *Carlos de Seso*, dont nous avons déjà parlé [2]. Condamné à mort en 1558, comme hérétique et fauteur d'hérésies, il dut attendre près d'une année, dans son cachot infect, l'exécution de la sentence. Ce ne fut qu'à la veille du supplice qu'on lui annonça « qu'avant un autre coucher du soleil,

[1] Diego de Simancas. Manuscrit cité par M. A. de Castro.
[2] Livre II, chap. VI.

lui, l'ancien favori de l'Empereur, aurait été brûlé vif, comme traître et apostat, après avoir été dégradé de ses honneurs et de ses dignités. » Ayant demandé ce qui lui était nécessaire pour écrire, il rédigea une confession de foi dans laquelle il combattait les erreurs de l'Eglise romaine et exprimait son inébranlable confiance dans la vérité de ses croyances. Puis il la remit à l'un des membres du tribunal en lui disant : « Voilà la vraie foi de l'Evangile, opposée à celle de Rome qui s'est corrompue depuis plusieurs siècles; je désire mourir dans cette foi et offrir à Dieu, en souvenir de la Passion de Jésus-Christ, mon corps devenu si misérable. » Misérable en effet, grâce à la torture qu'on lui avait infligée sans pitié et aux émanations méphitiques qu'il respira dans sa prison, ou plutôt dans sa fosse. « Il serait difficile de peindre la vigueur et l'énergie des choses dont il remplit deux feuilles de papier, quoiqu'il fût, pour ainsi dire, en présence de la mort, » dit Llorente qui avait ce document sous les yeux [1].

De nouvelles tentatives pour l'engager à se rétracter ayant été aussi vaines que les précédentes,

[1] Llorente, tome II, p. 235, 236.

il fut conduit de sa cellule à l'échafaud. Au moment où le cortège des martyrs défilait devant la tribune royale, Seso dit à Philippe II : « Est-ce ainsi que Votre Majesté laisse persécuter ses sujets innocents ? » Le roi répondit d'un ton sec et courroucé : « Je porterais moi-même le bois au bûcher, pour brûler mon propre fils, s'il était aussi coupable que toi ! » Le meurtre du malheureux don Carlos, qui ne partageait pas sa haine contre les hérétiques, ne prouve que trop la sincérité de cette déclaration.

Au pied de l'échafaud, le martyr témoigna le désir d'adresser quelques paroles à la foule ; mais loin d'y consentir, Philippe II donna l'ordre de lui mettre le bâillon, pour n'avoir plus à entendre ce qu'il appelait des blasphèmes. Cabrera raconte qu'à ce moment quelques grands, moins durs que leur souverain et moins impitoyables que les moines, intercédèrent en faveur de Seso et que Sa Majesté leur dit : « Il est très convenable que le sang noble, s'il est devenu impur, soit purifié par le feu, et si mon propre sang se corrompait dans mon fils, je serais le premier à le jeter dans le feu[1]. » L'historien espagnol, jésuite, il est vrai,

[1] D'après A. de Castro.

voit dans cette parole une preuve évidente du zèle de Philippe II pour protéger les intérêts de la religion.

Cependant, pour ne pas déroger à l'usage, on ôta à Seso le bâillon avant la lecture de sa sentence. « Si vous me donniez un peu de temps, dit-il alors à ses juges, je vous prouverais que vous vous condamnez vous-mêmes, en ne pensant pas comme moi. » A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il fut conduit à l'échafaud et attaché au poteau ; les flammes s'élevant avec lenteur, il pria les soldats, qui avaient peut-être servi sous ses ordres, d'entasser et de rapprocher les fagots, pour abréger ses souffrances; mais ils refusèrent. Comme on le voit, le plus barbare fanatisme avait pénétré dans l'armée elle-même.

Seso avait quarante-trois ans; le plus brillant avenir s'offrait à son ambition, et il sacrifia tout sans hésitation, famille, honneurs, amis et vie, pour demeurer fidèle à ses convictions chrétiennes [1].

Il y avait près de dix-huit mois que *Domingo Rojas* [2] avait été condamné à mort; mais, comme

[1] Llorente; Prescott; A. de Castro; Mac-Cree; *Martyrs d'Espagne.*

[2] Livre II, chap VI.

Seso, on l'avait réservé pour l'autodafé auquel le roi avait promis d'assister. Il refusa de recevoir le prêtre qui devait l'engager à faire une abjuration publique. Le lendemain, conduit avec les autres prisonniers sur la place où étaient dressés les échafauds, il fut dépouillé de ses vêtements sacerdotaux et enveloppé du san-benito, au milieu des huées des moines, ses anciens collègues, et des cris de joie d'une population abrutie par le fanatisme. « Fray Domingo de Rojas, dominicain, de famille noble, marchait d'un air grave, vêtu de blanc, sans manteau, portant d'une main la croix, de l'autre un chapelet, raconte un chroniqueur du temps. Il partageait les opinions de don Carlos de Seso et ne pouvait en avoir d'autres, comme il le déclara lui-même, quoique d'une manière un peu voilée. Ayant obtenu du roi la permission de parler, il s'exprima ainsi : Je regarde comme nécessaire de porter certaines choses à la connaissance de Votre Majesté et de plusieurs autres personnes. Bien que je comparaisse ici comme hérétique dans l'opinion de la multitude, je crois cependant en Dieu, le Père tout-puissant, au Père, au Fils et au Saint-Esprit, ainsi qu'à la Sainte Eglise (je ne dis pas l'Eglise romaine) ; je crois à la Passion du

Christ, qui suffit à elle seule pour sauver le monde entier, sans autre condition que la justification de l'âme auprès de Dieu, et je pense être sauvé de cette manière[1]. »

Philippe II, pour toute réponse, ordonna qu'on éloignât l'accusé; mais fray Domingo, que n'intimidaient ni l'inflexibilité du roi, ni les invectives des moines, ni les vociférations du peuple, continua à faire une franche profession de sa foi. Il embrassa avec une telle force le poteau auquel on devait le lier, que deux moines durent recourir à un hallebardier pour l'en arracher; puis on lui remit le bâillon, qu'il dut garder jusqu'à la consommation du sacrifice. Autour du bûcher s'agitaient comme des forcenés plus de cent membres de son Ordre, qui l'injuriaient et lui criaient d'abjurer, car il s'agissait avant tout pour ces hommes indignes de leur caractère de prêtres, de sauvegarder l'honneur de leur couvent. Mais indifférent à toutes ces manifestations de mépris et de colère, il ne cessait de proférer les seuls mots que le bâillon lui permît de prononcer : Non! non! Les dominicains n'en affirmèrent pas moins que Rojas

[1] D'après A. de Castro.

avait fait une profession de foi catholique et demandèrent, comme adoucissement à son supplice, qu'on lui accordât la formalité préalable de la garrotte.

La victime qui lui succéda fut *Juan Sanchez*[1], d'Astudillo de Campos, fils d'Alphonse Sanchez et d'Elvire Gomez. Après avoir été quelque temps au service de Pedro Cazalla et de dona Catalina Ortega, il entra dans l'Ordre des Frères prêcheurs. A l'exemple de plusieurs de ses collègues, il prit la fuite et se rendit par mer dans les Pays-Bas, sous le nom de *Jean de Vibar;* mais des lettres adressées à Catalina, dont il ignorait l'arrestation, ayant été interceptées, firent connaître son domicile. Le roi, qui était dans ce moment à Bruxelles, chargea François de Castille, alcade de la cour, de s'emparer de Sanchez, en quelque lieu qu'il se trouvât. Il fut arrêté et reconduit à Valladolid, où il fut mis en prison; il avait alors trente-trois ans[2].

« Juan Sanchez fut conduit au supplice avec un bâillon dans la bouche, lit-on dans un document ci-dessus cité; il professait les mêmes hérésies, si

[1] Livre II, chap. V.
[2] Mac-Cree ; Llorente.



ce n'est plus encore. Il répondit à toutes les accusations que cela était vrai et qu'il désirait vivre et mourir dans ces sentiments; en effet, il avait à cet égard l'assurance de son salut, et il se montra si constant dans tous les interrogatoires, qu'on ne put lui arracher d'autre aveu. Il fut brûlé vif, et l'on racontait que, déjà à moitié consumé, il sautait d'une solive à l'autre, en criant : Miséricorde! miséricorde! Là-dessus les moines lui dirent qu'il était encore temps pour que Dieu lui fît miséricorde, mais qu'il devait confesser son péché; à quoi il répondit qu'il ne devait se confesser qu'à Dieu seul, et ils le laissèrent brûler. C'était le plus obstiné des hérétiques. »

Dans une autre relation de la même époque, on rapporte que, sur l'échafaud, voyant le courage avec lequel don Carlos de Seso se laissait consumer, il se railla des moines qui l'exhortaient à rétracter ses erreurs et se jeta, tête baissée, dans les flammes. Lorsqu'elles eurent dévoré les cordes qui le tenaient attaché au poteau, dit-on ailleurs, il s'élança d'un bond sur la plateforme où étaient placés les pénitents. Les moines insistant de nouveau pour qu'il abjurât, il porta ses regards d'un côté sur les réconciliés qui étaient agenouillés, de

l'autre sur l'intrépide Carlos de Seso que les flammes commençaient à envelopper; puis, comme s'il avait puisé dans cette vue un nouveau courage, il remonta d'un pas ferme sur le bûcher et pria les bourreaux de rapprocher les fagots, en disant : « Je veux mourir comme Seso![1] »

Parmi les victimes de cette barbare cérémonie, se distinguèrent également par leur courage plusieurs religieuses de Sainte-Claire à Valladolid : *Catalina y Reynoso*, fille de don Jérôme y Reynoso, seigneur de Autillo de Campos et de dona Juana de Baeza; elle n'avait que vingt et un ans, lorsqu'elle fut étranglée, comme hérétique, avant d'être jetée dans les flammes; dona *Euphrosina Rios*, convaincue de luthéranisme, se montra ferme jusqu'au moment où elle fut liée au poteau; mais effrayée à la vue des apprêts de son supplice, elle demanda un confesseur et eut également le privilège de la strangulation; dona *Maria Guevara*[2], dona *Margarita Santisleben*, ces deux dernières de l'ordre de Cîteaux, et *Maria de Miranda* subirent le même sort; il en fut de même de *Pedro Sotelo* et de *Francisco d'Almanza*.

[1] Llorente; A. de Castro.
[2] Voir livre II, chap. V.

Les « réconciliés » furent au nombre de seize : *Isabella de Castilla,* femme de don Carlos de Seso, et sa nièce *Catalina de Castilla,* furent condamnées à la prison perpétuelle, vêtues du san-benito, et à la confiscation de leurs biens ; *Francisca de Zuniga y Reynoso,* sœur de Catalina ; *Felipe de Heredia* et dona *Catalina de Alcaraz* furent privées du droit de voter dans leur communauté, avec défense de sortir du couvent ; la dernière était d'origine juive par sa mère, son père appartenait à la noblesse.

Don Diego de Simancas ajoute à son récit les circonstances suivantes : « Ce fut le temps où le roi de France[1] ayant appris que son royaume était rempli d'hérétiques, fit demander à notre roi, son beau-frère, de lui envoyer un rapport sur la manière dont on avait procédé avec eux en Espagne, ce que le roi communiqua à l'inquisiteur-général, et celui-ci me chargea , avec Vattodano, de préparer ce rapport. Nous fîmes, en conséquence, une relation qui fut expédiée par l'intermédiaire de quelques évêques, en France, où l'on commença à sévir contre les hérétiques. Mais il y en avait un si grand nombre et ils étaient placés sous une si

[1] Henri II.

haute protection, qu'on n'osa pas agir comme il l'aurait fallu [1]. »

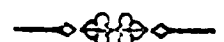
« Le génie de l'humanité, dit M. de Castro, se voile la face à la vue des flammes et des bûchers sur lesquels jeunes femmes et jeunes gens, courageux chevaliers, pieux prêtres ont dû souffrir pour leur foi... Aujourd'hui il pleure sur de tels égarements, car les temps changent. L'humanité et la raison brisent enfin les chaînes sous lesquelles elles ont gémi si longtemps ; et la puissance des méchants se dissipe comme la poussière sous la violence de l'ouragan. »

L'historien espagnol qui écrivait ces paroles en 1847, n'aurait-il pas modifié sa conclusion, s'il avait prévu les luttes sanglantes et fratricides dans lesquelles sa patrie a été depuis lors replongée par le despotisme des souverains, le fanatisme incorrigible du clergé et la grossière ignorance du peuple ?

[1] A. de Castro.

CHAPITRE V

Premier autodafé de Tolède, le 25 février 1560.



Tolède, capitale de l'Espagne sous les Goths, siège de dix-sept conciles nationaux, l'une des villes les plus florissantes et les plus populeuses de la Péninsule ibérique, comptait alors plus de 200 000 habitants; aujourd'hui, triste et dépeuplée, elle en possède à peine 18 000.

Elle voulut profiter de la présence d'Elisabeth de France, que Philippe II venait d'épouser, pour célébrer un autodafé, à l'exemple des grandes cités de Séville et de Valladolid; c'était comme un don de bienvenue, tout espagnol, qui était offert à la nouvelle reine quoiqu'elle n'eût que treize ans.

Cette solennité eut lieu le 25 février 1560, peu



de jours après le mariage du roi. Le nombre des protestants, dont les uns furent brûlés vifs ou en effigie, les autres condamnés à des peines plus ou moins graves, fut sans doute bien moins considérable que dans les autodafés précédents, soit que la Réforme eût fait à Tolède moins de progrès que dans les capitales de l'Andalousie et des Castilles, soit que le clergé et par conséquent l'inquisition y fussent plus puissants qu'ailleurs. Les témoins officiels appartenaient à la haute bourgeoisie, à la noblesse, à la magistrature et à la prélature supérieure. Les Cortès, qui avaient été convoqués pour voter des subsides en faveur de Philippe II et prêter le serment de fidélité à l'héritier de la couronne, contribuèrent à rehausser l'éclat de cet autodafé; mais ce qui lui donna le plus de relief, ce fut la présence du roi et de sa jeune épouse, environnés des personnages les plus éminents de la cour. La foule, comme toujours pour de pareils spectacles, s'y montra compacte [1].

[1] Llorente, tome II, p. 384.



CHAPITRE VI

Autodafé de Séville, le 22 décembre 1560.



Les inquisiteurs de Séville avaient espéré que le roi, qui n'avait pu s'arrêter dans leur ville à son retour des Pays-Bas, y reviendrait l'année suivante. En vue de cette éventualité, ils avaient réservé quelques hérétiques, quoique plusieurs fussent détenus depuis plus de deux ans; au prix de quelles souffrances! on le conçoit sans peine; en effet, ils n'avaient pas seulement à endurer les privations et les maladies provenant de l'état même des prisons, mais encore on les faisait souvent sortir de leurs cellules pour les soumettre à des interrogatoires où plus d'un piège leur était tendu, et pour leur infliger la torture.

Les inquisiteurs, voulant donner plus d'éclat à

la triste solennité, choisirent le 22 décembre 1560, qui, grâce aux fêtes de Noël, devait attirer un nombreux concours de spectateurs. Des circonstances impérieuses empêchèrent de nouveau le roi de se rendre au vœu de ses sujets. Malgré cette déception, la cérémonie eut lieu le jour fixé.

Le peuple se plaignant hautement de ne pouvoir entendre les sentences, les inquisiteurs donnèrent ordre au corrégidor de se transporter sur une tribune. « Mais, dit Montanus, afin de donner le change aux spectateurs, ils déclarèrent que, par prudence, ils avaient dû omettre dans leur rapport des choses si horribles, si impies, si étranges, qu'on ne pouvait ni les entendre, ni les publier. »

Trente-quatre personnes furent soumises à des pénitences plus ou moins sévères et infamantes; trois seulement furent jugées dignes d'être « réconciliées » avec l'Eglise; quatorze furent brûlées vives comme infectées de l'hérésie luthérienne.

Parmi ces dernières, il y avait trois étrangers: un marchand de Bayonne nommé *Fabianne*, que les intérêts de son commerce avaient conduit en Espagne; *William Brook*, marin de Southampton; *Nicolas Burton*, également anglais; tous les trois étaient accusés d'avoir parlé avec trop de liberté

des rigueurs du saint-office et des erreurs de l'Eglise romaine. L'inquisition fit saisir les marchandises et le bâtiment qui les avait transportés[1] : « Ce qui prouve, dit Llorente, que la cupidité était un des principaux mobiles du zèle des inquisiteurs. »

Juana de Bohorques, épouse de don Francisco de Vargas, baron de Higuera[2], était enceinte de six mois lorsqu'elle fut conduite dans les prisons du château de Triana, comme suspecte d'hérésie. On voit que les inquisiteurs avaient la mémoire longue et gardaient soigneusement les dépositions des témoins, pour en tirer parti en temps opportun. On se souvient, en effet, que Marie Bohorques avait eu l'imprudence d'avouer devant le tribunal que sa sœur Juana n'avait jamais paru blâmer ses opinions religieuses, quoiqu'elle ne cherchât pas

[1] Afin d'empêcher que le roi de Navarre ne tirât d'Espagne les chevaux dont il avait besoin pour ses troupes, l'inquisition fit mettre au nombre des hérésies, sur l'ordre de Philippe II, il est vrai, le commerce de ces animaux, et traiter comme hérétiques ceux qui les vendaient ou les exportaient.

[2] Francisco Vargas fut envoyé en 1547 à Bologne par Charles-Quint avec Martin Sorio Velasco, pour protester contre la translation du concile de Trente en Italie.

à les lui cacher[1]. Cette seule parole, si peu importante en elle-même, avait suffi pour faire arrêter et incarcérer Juana. Huit jours après ses couches, on eut la cruauté de lui enlever son enfant.

Heureusement elle avait auprès d'elle comme compagne de captivité, une jeune fille qui s'empressa de la soigner avec tendresse, ne se doutant pas que son dévouement la conduirait elle-même à l'échafaud. On l'appela en effet à comparaître la première devant le tribunal et on la mit à la torture pour lui arracher des aveux qui compromissent Juana. Ramenée dans sa cellule, les membres brisés, couverte de sang, presque évanouie, elle souffrait tellement qu'elle s'aperçut à peine des soins affectueux que lui prodiguait sa compagne. On l'avait déposée sur un lit de roseaux humides; mais malgré ses atroces douleurs, elle bénissait Dieu de ce qu'Il lui avait donné le courage de confesser sa foi sans accuser personne.

Juana Bohorques repoussa de la manière la plus formelle les accusations dont elle était l'objet; irrités de ce qu'ils appelaient une obstination

[1] Livre II, chap. V.

insensée, ses juges impitoyables donnèrent aux bourreaux l'ordre de l'étendre sur le chevalet, dépouillée de ses vêtements, et de lui infliger la torture ordinaire ; elle la supporta sans proférer la moindre plainte. Cette douceur et cette résignation, loin de les attendrir, ne firent que les exaspérer davantage ; sur leur commandement, on serra avec une telle force les cordes qui la tenaient liée, qu'elles pénétrèrent jusqu'aux os, des vaisseaux se rompirent dans la poitrine et le sang sortit à flots de sa bouche. On dut la transporter dans son cachot, où elle mourut huit jours après, ensorte que le cadavre seul de cette jeune martyre put être livré aux flammes.

Les inquisiteurs, inquiets des menaces de vengeance que ses parents firent entendre et de l'indignation que leur conduite soulevait de toutes parts, reconnurent l'innocence de leur malheureuse victime et restituèrent à qui de droit ses biens, dont ils n'osèrent pas grossir leurs trésors illégitimes. Peut-être aussi ne purent-ils se défendre d'un sentiment de honte, sinon de remords, en pensant à la rapidité et à l'injustice évidente avec lesquelles ils avaient procédé dans cette circonstance. « Le mérite de son procès bien vu et dili-

gemment examiné, elle aurait été trouvée innocente; pour cette cause, le saint tribunal la déchargeait de tout ce que le fisc avait proposé et prétendu contre elle, la libérant et l'absolvant pleinement de l'action intentée, et la remettant et instituant en son innocence et bonne réputation, commandant tous ses biens mis en séquestre, devoir être rendus à ceux auxquels de droit ils appartenaient...[1] »

« Quelle épouvantable responsabilité porteront ces juges iniques, lorsqu'ils auront à comparaître devant le tribunal de Dieu! » s'écrie Llorente à cette occasion[2].

En parlant de *Marie Gomez* et des siens, nous n'éprouverons pas un moins vif sentiment d'indignation contre les inquisiteurs et de compassion pour leurs victimes; car il ne s'agit de rien moins que du martyre de tous les membres d'une même famille.

Nous avons dit plus haut[3] que Marie Gomez,

[1] Crespin, page 490, B.

[2] Rosseeuw Saint-Hilaire; A. de Castro; Montanus; Llorente.

[3] Livre II, chap. VI.

dans un moment d'effroi ou d'aliénation mentale, avait dénoncé son maître, le prêtre Zafra, et d'autres personnes qui fréquentaient le culte évangélique. Revenue de son égarement, elle sentit le besoin de se montrer désormais d'autant plus zélée dans l'expression de ses croyances, que sa chute avait été plus grande, soit en elle-même soit pour la communauté protestante. Aussi ne tarda-t-elle pas à se voir arrêter ; ses deux filles, Thérèse et Lucie, sa sœur Eléonor, femme d'un médecin de Séville nommé Nugnez, ainsi que leur fille Elvire partagèrent son sort.

Ce fut cette dernière qui occasionna ces arrestations, voici comment. Mise la première à la torture, elle refusa d'abord de faire aucun aveu qui pût compromettre sa famille. Les juges eurent alors recours à une ruse qu'on peut bien appeler infernale : l'un d'eux la manda dans la salle des audiences ; là, seul avec elle, il lui montra le plus vif intérêt et l'assura hypocritement qu'il désirait sincèrement la sauver. Il profita habilement des progrès qu'il faisait dans la confiance de cette candide jeune fille, « simple comme une brebis, » dit Montanus, pour l'engager à lui communiquer

sans crainte ce qu'elle savait des opinions religieuses des siens.

Elvire tomba dans le piège qui lui était tendu avec une si perfide adresse, et reconnut qu'ils avaient embrassé comme elle les doctrines luthériennes; cet aveu ayant été renouvelé devant le tribunal, celui-ci les fit arrêter aussitôt. Ils furent condamnés à mort, ainsi qu'Elvire elle-même, malgré la promesse qu'on lui avait faite de ne poursuivre ni elle ni les membres de sa famille pour cause d'hérésie.

Quelle scène touchante, dont on regrette qu'aucun artiste ne se soit inspiré pour la peindre sur la toile! En face de l'échafaud, Elvire, agenouillée aux pieds de sa tante, dont elle implore le pardon, la remercie de lui avoir fait connaître la vérité pour laquelle elle donnait sa vie avec joie; Marie Gomez, touchée du repentir de sa nièce, ne pense qu'à préparer sa sœur et les trois jeunes filles à l'affreux supplice dont les apprêts se faisaient sous leurs yeux; elle leur dit avec une tendresse toute maternelle « que puisqu'elles mouraient dans la foi en Jésus-Christ, seul Sauveur, seul Rédempteur, elles jouiraient bientôt ensemble de sa présence par les mérites de sa Passion. » Réunies

pour la dernière fois sur la terre, dans la vive espérance des trésors impérissables de la patrie céleste, elles se tiennent affectueusement embrassées, les yeux fixés vers le ciel, sans manifester le moindre effroi.

Comment ne pas s'attendre à quelque témoignage de pitié pour des martyres auxquelles on n'avait d'autre délit à reprocher que d'avoir aimé leur Sauveur, et d'indignation contre des juges qui, sous le froc du moine, commettaient de si abominables forfaits ? A la honte de la nation espagnole de ce temps, la foule demeura impassible et muette ; car le fanatisme qu'on surexcitait chez elle depuis des siècles, et la terreur qu'inspirait le seul nom de l'implacable tribunal, avaient étouffé dans les cœurs tout sentiment de compassion et d'humanité [1].

Nous avons vu [2] que *Julianillo Hernandez*, dit *Julien-le-petit*, avait été incarcéré sur la dénon-

[1] Llorente ; Rosseeuw Saint-Hilaire. — G. Leti cherche à expliquer cette apathie du peuple espagnol, plus apparente peut-être que réelle, en disant que le saint-office chargeait des agents, la plupart ecclésiastiques, de prendre des notes sur tout ce qui se disait et se faisait parmi les spectateurs.

[2] Livre II, chap. IV.

ciation d'un forgeron à qui il avait remis un Nouveau Testament; pendant les trois ans que dura sa détention il fut plus d'une fois mis à la torture, mais rien ne put lui arracher le moindre aveu contre ses frères en la foi, ni les souffrances, ni les promesses, ni les menaces. Souvent même il discutait avec les jésuites, les dominicains et les franciscains qu'on lui envoyait successivement et leur opposait des arguments si spirituels et si frappants, que plus d'une fois ils ne surent que lui répondre [1].

Quand on le reconduisait de la chambre d'audience dans son cachot, pâle, épuisé, sanglant, il avait coutume, en passant devant les cellules de ses voisins de captivité, de répéter d'une voix triomphante ce refrain populaire:

Vaincus sont les moines, vaincus !
Chassés sont les loups, chassés [2] !

Condamné à mort « comme hérétique et apostat, » il n'en conserva pas moins sa jovialité et sa fermeté habituelles. « Courage, camarades, disait-il à ses compagnons de martyre, voici le moment de

[1] Rosseeuw Saint-Hilaire; Cipriano de Valera, etc.

[2] Vencidos van los frayles, vencidos !
Corridos van los lobos, corridos !

combattre, comme de vaillants soldats de Christ; rendons devant les hommes un fidèle témoignage à la vérité; dans peu d'heures le Seigneur nous reconnaîtra pour siens devant les anges du ciel et nous entonnerons avec lui l'hymne du triomphe[1]. »

Après qu'on lui eut mis le bâillon, il s'agenouilla au pied du poteau, le pressa de ses lèvres et arrangea du menu bois autour de lui, pour activer les flammes. Le moine Fernando Rodriguez et le licencié Francisco Gomez l'exhortèrent de nouveau à abjurer. Mais Julien, à qui on venait d'ôter le bâillon, conformément à la loi, leur répondit : « qu'ils n'étaient que des hypocrites qui pensaient comme lui, mais dissimulaient leurs opinions par crainte de la torture et de l'échafaud. » Comme on insistait encore une fois auprès de lui pour obtenir une abjuration, il refusa en se raillant des moines. « L'Espagne, la reine et la souveraine de toutes les nations, s'écria l'un d'eux, sera-t-elle troublée par un misérable nain comme toi? » Aussitôt l'ordre fut donné de mettre le feu au bûcher. Un hallebardier, moins dur que les moines,

[1] Montanus, *Actes*, etc.

le perça de sa lance pour abréger son agonie [1]. « Les inquisiteurs, dit le jésuite Santivanez, recommandèrent la bête égarée *(sic)* au Père licencié Francisco Gomez, qui fit tout ce qu'il put pour ramener sa folie à la raison; mais lorsqu'il vit jusqu'à quel point il s'abandonnait à son impudente arrogance, et que par ses invectives il cherchait à améliorer son affaire et séduisait les gens, il lui dit, pour vaincre cette outrecuidance, que s'il ne voulait pas revenir à la foi, il devait au moins reconnaître son ignorance et se montrer convaincu par la vérité, ensorte qu'il devait garder le silence et paraître n'avoir rien à répondre..... C'est ce qui arriva, car, dès que la dispute eut commencé au pied de l'échafaud, en présence de personnes savantes et distinguées, le Père le pressa tellement par des raisons si fortes et si efficaces, qu'il le convainquit en un clin d'œil; et les mains et les pieds enchaînés, il se tut, sans savoir que répondre..... Le malheureux montra dans ses traits égarement et confusion, dans sa conduite obstination et désespoir, et il mourut dans son arro-

[1] A. de Castro; Rosseeuw Saint-Hilaire; Prescott; Montanus; Llorente.

gance. » Que de contradictions dans cet injurieux récit !

Anne de Ribeira fut brûlée vive dans cet autodafé, après avoir vu son mari, Fernando de San-Juan, subir la même peine l'année précédente[1]. En même temps qu'elle, furent brûlées *Francisca Ruiz*, femme de François Durand, alguazil de Séville, *Maria de Viruès*, *Maria Cornel*, dona *Francisca Chavès*, religieuse de Saint-François d'Assise à Séville. Cette dernière « avait été enseignée dans la doctrine de l'Evangile par Egidius, raconte Crespin ; jeune et infirme, elle a fait honte à tous les opposants qui la voulaient divertir de la vraie connaissance de son salut. Toutes les fois qu'on la menait en audience, outre la confession qu'elle faisait de la vérité, les inquisiteurs devaient entendre des remontrances qui ne pouvaient que leur être désagréables ; et sans leur feindre, elle les avertit de prendre garde, que ne s'adressent à eux ces paroles du Sauveur contre les sacrificateurs et les pharisiens : « Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ? » Ceci fut admirable et surtout considérable le peu de compte

[1] Livre II, chap. V.

qu'elle faisait de la mort et du cruel supplice du feu, voire l'allégresse et force d'esprit qu'elle montra jusqu'au dernier soupir de sa vie[1]. »

Trente-quatre personnes furent condamnées à des peines moins sévères. Dona *Catalina Sarmiento*, veuve de Juan-Ponce de Léon, qui avait été brûlé vif dans un autodafé précédent[2]; dona *Maria* et dona *Luisa de Manuel*, filles de don Fernando de Manuel, gentilhomme de Séville; les moines *Diego Lopez*, de Tendilla; *Bernardino de San-Geromino*, de Burgos; *Domingo de Churruca*, d'Ascoitia; *Gaspard de Porsas*, de Séville; *Barthélemy Fuentès*, pauvre mendiant, qui avait dit un jour « qu'il ne croyait point que Dieu descendît du ciel dans les mains d'un prêtre indigne; » *Diego de Viruès*, qui avait blâmé la construction à grands frais d'un reposoir le Jeudi-Saint, tandis qu'un grand nombre de familles manquaient de pain.

Trois protestants déclarés furent brûlés en effigie: *Juan Perez de la Pineda*, qui avait trouvé son salut dans une prompte fuite[3]; le docteur

[1] Crespin, p. 498, A. — Llorente, t. II, p. 285.
[2] Livre II, chap. V. — Livre III, chap. III.
[3] Livre IV, chap. V.

Egidius, et le célèbre prédicateur *C. Ponce de la Fuente*[1]. Le second, ayant déjà comparu devant le tribunal du Juge céleste, aurait dû, ce semble, échapper aux poursuites du saint-office; il n'en fut pas ainsi. C'est, en effet, plusieurs années après sa mort que les inquisiteurs lui intentèrent un nouveau procès, dans lequel on incrimina d'une manière plus particulière ses courses de Salamanque à Valladolid et ses relations avec les hérétiques de la Castille et de l'Andalousie. Sa mémoire fut taxée d'infamie, son cadavre fut exhumé et brûlé avec son effigie. Quant à celle de C. Ponce de la Fuente, ce ne fut pas, comme d'ordinaire, un grossier assemblage de pièces rapportées, mais une véritable statue, qu'on s'était appliqué à rendre aussi ressemblante que possible, les bras étendus et dans l'attitude de l'orateur en chaire.

[1] Livre II, chap. V.

CHAPITRE VII

Autodafés de Tolède, de Saragosse, de Barcelone, de Murcie. — Fanatisme d'un père.



En 1561, on fit périr sur le bûcher dans un deuxième autodafé, à *Tolède,* quatre protestants : deux étaient des moines espagnols, les deux autres des marchands français, probablement du Béarn. Dix-neuf furent réconciliés avec l'Eglise; l'inquisition leur imposa cependant des peines infamantes et confisqua leurs biens.

Le 17 juin 1565, fut célébré, dans la même ville, un nouvel autodafé; quarante-cinq personnes y figurèrent comme coupables d'hérésie ou d'immoralité; onze d'entre elles, la plupart pour cause de religion, devaient périr par le feu. Les protestants espagnols étaient désignés dans les jugements sous les noms de *luthériens* et de *fidèles ;*

on ignore le motif de cette distinction. Les Français étaient appelés *huguenaos* (huguenots).

Nous mentionnerons encore l'autodafé qui eut lieu le 4 juin 1571, comme renfermant quelques détails qui le mettent plus en relief que les deux précédents. Trois hommes y furent brûlés vifs et trois en effigie. L'un d'entre eux est le docteur *Sigismond Archel (Arquer,* selon Cantù), avocat fiscal de Cagliari, en Sardaigne[1]. Vers l'an 1560 un procès d'hérésie lui fut intenté sur les ordres de l'archevêque Partaguès. L'inquisition l'acquitta, en le plaçant toutefois sous la surveillance de sa police. Pour se soustraire à cet espionnage de tous les instants, il passa en Espagne ; mais en 1562 il fut arrêté à Madrid et conduit à Tolède comme « luthérien dogmatisant ». Il parvint encore à s'échapper ; malheureusement, au moment où il allait traverser la frontière, il fut reconnu, saisi et réintégré dans son cachot[2].

Archel nia d'abord tous les griefs qu'on lui im-

[1] La Sardaigne faisait alors partie de la monarchie espagnole.

[2] On a d'Archel un ouvrage intitulé : *Sardiniæ brevis historia et descriptio*. On y lit que dans cette île : « Sacerdotes indoctissimi sunt, ita ut raro inter eos, sicut apud monachos, inveniatur qui latinam intelligat linguam. Habent suas con-

putait, mais voyant l'inutilité de ce système, il fit des aveux complets. Il rédigea de plus un mémoire destiné à démontrer que loin d'être hérétique, il était meilleur catholique que les papistes eux-mêmes. Comme il se raillait des prêtres qui cherchaient à le convertir au catholicisme, on lui mit le bâillon, qu'il dut garder jusqu'à la fin. Non seulement il fut brûlé vif, mais encore les hallebardiers le percèrent de leurs lances, ensorte qu'on a pu dire de ce martyr, qu'il périt par le fer et par le feu.

Le second des condamnés à mort, *Pedro Yepes*, d'un village du même nom, avait affirmé publiquement qu'on ne devait pas présenter des offrandes de pain et de vin aux saints, puisqu'ils n'en pouvaient faire usage.

On reprochait au troisième, *Pedro Ruiz*, d'Escatonilla, d'avoir dit que le mariage devait être permis aux prêtres, et que le clergé espagnol renfermait plus d'ecclésiastiques immoraux que les pays protestants, où les ministres de la religion n'étaient pas astreints au célibat [1].

Saragosse, la capitale de l'Aragon, eut aussi bien

cubinas..... » Ce sont ces paroles qui probablement auront provoqué son procès (Cantù, *Hérétiques d'Italie)*.

[1] Llorente.

que les autres tribunaux du saint-office ses auto-dafés annuels. La plupart des victimes furent des négociants français venus en Espagne pour leur commerce. L'inquisition se montra d'autant plus sévère à leur égard, que le voisinage du Béarn avait favorisé et favorisait encore l'introduction des doctrines de la Réforme dans le royaume d'Aragon. Don Luis de Benegas, ambassadeur de Philippe II à Vienne, faisait allusion à ce fait lorsqu'il écrivait, le 14 avril 1568, à l'inquisiteur-général : « Les calvinistes se félicitent beaucoup de voir la paix signée entre l'Espagne et la France, car ils espèrent que leur religion ne fera pas moins de progrès en Espagne qu'en Flandre, en Allemagne et ailleurs, le grand nombre d'Espagnols qui l'embrassent secrètement ayant la facilité de communiquer par l'Aragon avec les protestants du Béarn. » Plus tard, en 1576, un gentilhomme béarnais, jugeant de l'Espagne par les événements qui se passaient dans son propre pays, allait jusqu'à affirmer que « tous les Espagnols seraient bientôt calvinistes, puiqu'il y en avait déjà un si grand nombre et qu'ils recevaient tous les livres de la nouvelle doctrine[1]. » Ces deux assertions,

[1] Llorente.

puisées à des sources opposées, bien qu'entachées d'exagération, prouvent que les persécutions, quelque cruelles et constantes qu'elles eussent pu être, n'avaient pas réussi à extirper dans la Péninsule les racines vivaces du protestantisme.

Nous voyons, en effet, l'inquisition de Saragosse assigner en 1592, 374 personnes, la plupart coupables d'hérésie. Heureusement on ne put en arrêter que 123, dont 60 furent condamnées à mort. Six d'entre elles périrent sur le bûcher, le 20 octobre; elles moururent avec le courage des martyrs chrétiens; les autres accusés furent bannis ou envoyés sur les galères du roi. L'autodafé, commencé à 8 heures du matin, ne fut terminé qu'à 9 heures du soir, à la lueur sinistre des flambeaux.

En tête du lugubre cortège était portée l'effigie d'*Antonio Perez*, ancien secrétaire de Philippe II. Il avait assassiné Escovedo, secrétaire de don Juan, sur les ordres formels du roi, il est vrai[1];

[1] M. Muno, écrivain espagnol, cherche à disculper le roi de cet assassinat dans son ouvrage : *La princesse d'Eboli*, traduit par M. Weil; mais M. Güell y Rente combat victorieusement cette thèse au moyen de documents qu'il avait sous les yeux. — *Philippe II et don Carlos*, Appendice, pages 292 à 322.

mais le monarque, qui voulait se débarrasser à tout prix d'un complice aussi dangereux, le livra d'abord aux tribunaux séculiers; ceux-ci s'étant déclarés incompétents, il recourut au saint-office, « ce tribunal, dit M. Mignet, qui, par son caractère religieux et son esprit envahissant, dominait tous les autres et était tout à la dévotion du souverain [1]. »

Cependant au point de vue de la foi, on ne pouvait guère opposer à Perez que quelques paroles, dont la puérilité aurait dû atténuer, à des yeux moins prévenus, la portée blasphématoire. « Il est bon que, depuis que le roi m'a reproché de donner une fausse interprétation aux dépêches, je ne ménage l'honneur de personne pour me justifier; et si Dieu le Père venait à se mettre en travers, je lui lèverais le nez, pour qu'il pût voir quel déloyal chevalier le roi s'est montré avec moi... Je suis tout à fait à bout de mes croyances, il semble que Dieu dort pour ce qui est de mes affaires; et si Dieu ne fait pas un miracle pour elles, je serai bien près de perdre ma foi... Il dort, Dieu, il dort! » Une autre fois, plein d'indignation et de colère, à

[1] Mignet, *Charles-Quint, son abdication,* etc.

cause des iniques traitements dont il était l'objet de la part de son souverain, il s'écria : « Oh ! je renie le lait que j'ai sucé, si c'est là être catholique ! Je ne croirais plus en Dieu, si les choses se passaient ainsi[1] !... »

Il y avait cependant des griefs plus sérieux qui auraient justifié jusqu'à un certain point la condamnation de A. Perez, s'ils eussent été prouvés, ce qui n'était pas le cas. On l'accusait entre autres d'avoir travaillé à la suppression des tribunaux de l'inquisition, engagé Henri IV à envahir le royaume et en particulier l'Aragon à la tête d'une armée de luthériens, assisté en France au culte des huguenots et communié avec eux[2].

Comme les victimes des tribunaux de l'Espagne septentrionale étaient souvent des Français, l'évêque de Limoges, Sébastien de l'Aubespine, ambassadeur de France à Madrid, écrivait déjà le 10 janvier 1562 à Catherine de Médicis que plusieurs Français avaient été arrêtés par l'inquisition,

[1] Güell y Rente : *Philippe II et don Carlos*, Appendice, p. 312. On raconte, du reste, que Jules II, à la nouvelle de la défaite de l'armée pontificale, se serait écrié : « Seigneur, si tu m'abandonnes, moi aussi je t'abandonnerai. Sainte Suisse, priez pour nous ! »

[2] Voir le jugement de A. Perez, Appendice, note K.

comme hérétiques ou fauteurs d'hérésie, et qu'elle venait en particulier de faire emprisonner Bobuze, pharmacien de la reine Elisabeth et beau-frère du médecin de Charles IX. « Quoique j'en fasse instance (pour sa mise en liberté) au roi catholique et à tous ceux de par çа, je n'ai réponse autre de Sa Majesté, que, si c'était son propre fils et qu'il eût en cet endroit péché, il le ferait mourir. »

Le 11 mai 1564, Saint-Sulpice, également ambassadeur de France, faisait de nouvelles représentations : « Je me suis plaint au roi, écrit-il à Catherine de Médicis, de la manière dont le Marseillais et d'autres personnes de France ont été maltraitées par l'inquisition. Il s'est exécuté en disant qu'il n'avait guère de pouvoir ni d'autorité dans les affaires qui dépendent de l'inquisition; il ne pouvait rien de plus que de recommander au grand-inquisiteur de faire rendre bonne et prompte justice aux accusés. Le grand-inquisiteur lui a promis qu'ils ne seraient pas plus maltraités que les Castillans eux-mêmes. Et la bonne et prompte justice aboutit à ceci, qu'ils furent brûlés vifs en présence du roi[1]. »

[1] Gachard, *Don Carlos et Philippe II.* — Saint-Sulpice écrivit encore le 21 janvier 1565 dans le même sens.

Cette dépêche fait plus particulièrement allusion à un autodafé qui eut lieu à *Barcelone*, le 6 février 1564, au milieu des transports d'allégresse de la population. Il s'agissait, en effet, de faire au roi un accueil digne de lui et de préparer un spectacle éminemment national pour les prélats qui revenaient du concile de Trente. L'échafaud fut dressé sous les fenêtres mêmes du palais, afin que Philippe II pût jouir à son aise, avec son clergé et sa cour, de la solennité qui lui était offerte par son peuple fidèle. Huit personnes furent brûlées vives et un grand nombre condamnées aux galères. Ces malheureux étaient presque tous des Français [1].

Dans un autodafé de *Murcie*, on compta jusqu'à trente victimes. L'Aragon, la Catalogne, la Vieille-Castille et la Navarre furent d'une manière toute spéciale en butte aux rigueurs du saint-office [2]. Le fanatisme alla même quelquefois si loin qu'on hésiterait à le croire si le fait suivant n'était pas raconté par des historiens dignes de toute confiance :

[1] Gachard, *Don Carlos et Philippe II*, p. 107.
[2] Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, tome VIII.

Un gentilhomme de Valladolid dénonça en 1581 ses deux filles, comme hérétiques, à l'inquisition qui les fit aussitôt enfermer dans ses sombres cachots. Le père, désirant cependant faire de nouvelles tentatives pour les ramener à la foi catholique, demanda qu'on lui permît de les reconduire chez lui et de les garder quelque temps ; mais ayant persévéré dans leur foi évangélique, elles furent de nouveau livrées par lui à l'odieux tribunal, qui les condamna à périr sur le bûcher. Ce n'était pas encore assez : ce père dénaturé alla couper les fagots dans une forêt voisine, les apporta lui-même, et après en avoir sollicité l'autorisation, il y mit le feu de ses propres mains[1].

Tels sont les autodafés les plus célèbres de l'Espagne ; telles sont les victimes les plus distinguées qui y ont péri, pour ne pas abjurer des croyances qui avaient à leurs yeux le caractère de la vérité chrétienne. Pénétrés de l'esprit de leur divin Maître, ces martyrs se laissèrent conduire au supplice sans la moindre résistance ; un grand nombre chantaient des cantiques, annonçaient la bonne nouvelle du salut à la foule fana-

[1] Cipriano de Valera, *Tractado de los Papas.*

tique qui les insultait, et priaient pour leurs bourreaux.

Comment expliquer cette fermeté sans ostentation, cette douceur si humble, cette sérénité si paisible, cette charité constante, dont les martyrs de l'Evangile, sans distinction d'âge, de sexe, de nationalité, ne se départirent jamais, au milieu des atroces souffrances de la torture, à la vue des apprêts d'une mort cruelle et au bruit des vociférations d'une populace barbare ? Pourquoi, lorsqu'un seul mot aurait suffi pour les sauver, persévèrent-ils avec une intrépide fidélité dans une profession de foi qui les conduit à l'échafaud ? Qu'attendaient-ils donc qui pût les dédommager du sacrifice qu'ils faisaient de leurs biens, de leur vie, de ce qu'ils avaient de plus cher au monde ?

Nous répondrons avec un martyr français, David de Serres, qui, du fond de son cachot, s'exprimait ainsi en 1702 :

« Que nos ennemis nous traitent avec autant de sévérité qu'il leur plaira, qu'ils nous ravissent la lumière du jour et tous les autres petits avantages de cette chétive vie, ils ne sauraient pourtant nous ravir notre consolation, ni le prix de nos glorieuses espérances ; car nous savons en

qui nous avons cru... Dès à présent même, malgré toutes les oppositions de nos fiers ennemis, le divin soleil de justice, qui porte la santé dans ses ailes, nous éclaire dans nos cachots ténébreux de ses lumières salutaires et vivifiantes. Il répand dans nos âmes, par les doux rayons de sa face bénie, cette joie glorieuse et inénarrable dont parle Saint-Pierre. Il nous rend la parfaite délivrance de tous nos ennemis, la fin de toutes nos souffrances et le commencement de notre parfaite félicité. »

Son frère Jean, qui était lui-même sur les galères du roi, s'écrie dans une lettre où il raconte à un ami la mort d'un de ses compagnons de souffrances :

« Le voilà, ce bénit athlète du Seigneur Jésus,... qui a passé à onze heures du soir des amertumes du combat aux douceurs ineffables du magnifique triomphe des bienheureux martyrs... Quelle gloire et quel honneur incomparable pour ce confesseur d'être mort sur le champ de bataille, en demeurant plus que vainqueur par ce puissant Sauveur! Mais plutôt quel bonheur inexprimable pour lui d'avoir si bien défendu la cause de ce bon Maître!...

» Le voilà passé, ce saint martyr, de sa longue et très gênante prison en la parfaite liberté des enfants de Dieu, de ce sombre séjour dans le palais du Roi des rois, tout rayonnant de lumière, de son ennuyeuse solitude dans la compagnie des saints anges et de ses compagnons de service qui sont morts comme lui pour le témoignage de Jésus.

» C'est la douce espérance que j'ai d'être avec Christ un jour, là où est ce bon Jésus, pour contempler la gloire que son Père et notre père lui a donnée, qui me soutient dans le cours des travaux que j'endure pour l'Evangile, dans les chaînes, depuis dix et sept années. Et cette espérance ne me confondra pas, moyennant le secours de sa grâce, dans laquelle je mets humblement toute ma confiance pour surmonter tous les ennemis de mon salut [1]. »

Pour la manière générale de célébrer les autodafés, voir Appendice, note L.

[1] Citations de M. Théod. Claparède dans les *Etrennes religieuses* de 1878.

LIVRE IV

ASILES DES RÉFUGIÉS ESPAGNOLS.

LES FRÈRES VALDÈS.

JUAN DIAZ. LES FRÈRES ENZINAS. MONTANUS.

J. PEREZ DE LA PINEDA.

CASSIODORE DE REYNA. C. DE VALER.

CARRASCON. NICOLAS Y SACHARLÈS.

CONCLUSION.

CHAPITRE PREMIER

Asiles des réfugiés espagnols.

Il y eut un assez grand nombre de fidèles qui eurent le bonheur de se soustraire, par une prompte fuite, aux supplices de l'inquisition. La plupart se rendirent en Angleterre, où la population les accueillit avec la plus généreuse hospitalité; la reine, de son côté, leur accorda à Londres un temple pour la célébration de leur culte. En 1559, ces réfugiés publièrent une profession de foi en 21 articles, bien moins en vue de l'Angleterre elle-même que de leurs compatriotes attachés aux doctrines évangéliques [1].

D'autres se dirigèrent sur Genève, où les attiraient la présence de Calvin et la bienveillante

[1] *Confessio de fé christiana,* etc. (Note de Mac-Cree).

protection qu'on accordait dans cette petite république aux proscrits de toute nationalité, pour cause de religion. Les premiers s'y étaient rendus après l'arrestation d'Egidius; il en vint de nouveaux en 1557 et les années suivantes[1]. On leur concéda les mêmes avantages qu'aux réfugiés italiens, dont la chapelle et le culte devinrent communs aux proscrits des deux Péninsules, sous la direction pastorale de *Balbani*[2]. Eberhardt de Retrodt, dans l'épître dédicatoire qui servait de préface à la liturgie espagnole, raconte qu'en 1581 il entendit prêcher M. Balbado (Balbani) devant une nombreuse congrégation d'Italiens et d'Espagnols, dans leurs langues respectives[3]. Nous lisons encore dans une note du livre intitulé : *Des spectables pasteurs, professeurs, recteurs et des ministres des églises étrangères qui sont dans cette*

[1] *Fragments biographiques et historiques,* extraits des registres du Conseil d'Etat de la République de Genève ; 14 octobre 1557 : « On reçoit trois cents habitants le même matin, dont 200 Français, 50 Anglais, 25 Italiens, 4 Espagnols. » Dans une lettre datée de Zurich le 10 juin 1558, Pierre Martyr écrit à Utenhovius : « Quin et Hispani, docti et probi viri, turmatim Genevam confluunt. »

[2] Guglielmo Balbani s'était réfugié à Genève en 1555 avec Franc. Cattani de Lucques.

[3] Mac-Cree. *History of the Reformation in Spain.*

ville (Genève) : « Les années 1555 et suivantes, plusieurs familles s'étant retirées pour la religion, demandèrent une église pour faire le service en leur langue, ce qu'on leur accorda ; et ils eurent pour ministre en 1558, Jean Perrerius qui se retira par un congé en 1561. » *Jean Perrerius* (Juan Perez), selon Th. de Bèze, avait fondé et dirigé à Genève la communauté espagnole, tandis que Balbani était spécialement chargé des Italiens.

Les réfugiés espagnols purent aussi s'établir librement à Anvers, qui renfermait dans ses murs un grand nombre de protestants de toute nationalité. *Antoine Corran*, de Séville, exerça parmi eux le ministère du Saint-Evangile, jusqu'à la prise de cette ville par le duc d'Albe ; la victoire du général espagnol était en effet un présage trop certain de cruelles persécutions contre les chrétiens évangéliques, pour que ceux-ci ne se hâtassent pas de prendre la fuite ; Corran fut du nombre. Le duc d'Albe ayant quitté l'opulente cité flamande après l'avoir décimée et ravagée, nos réfugiés y rentrèrent aussitôt et choisirent pour remplacer leur ancien pasteur le savant *Cassiodore de Reyna*. Malheureusement le bourreau qui était à la tête des troupes de Philippe II revint à

Anvers, et força ainsi tout ce qui était suspect d'hérésie à quitter la Flandre pour chercher ailleurs un asile plus sûr.

L'Allemagne, tout particulièrement le Palatinat et Hesse-Cassel, offrit à nos proscrits une hospitalité digne du pays qui devait sa réforme à Luther. Grâce à la liberté dont ils jouirent, ils publièrent à Cassel, en 1601, leur confession de foi qui fut abondamment répandue dans les Etats germaniques et dans les Pays-Bas. Un grand nombre d'exemplaires pénétrèrent en Espagne par mer ou au travers des Pyrénées. Ce document était accompagné du récit détaillé des mesures rigoureuses dont les protestants avaient été les victimes dans leur patrie. *Gonz. Montès*, plus connu sous le nom de *Montanus*, avait déjà publié à Heidelberg un ouvrage important sur les lugubres mystères et les iniques procédures de l'inquisition espagnole; nous en parlerons plus loin [1].

D'autres cherchèrent et trouvèrent un asile en France, quoique les amis de l'Evangile y fussent

[1] Livre IV, chap. V. — A la même époque paraissait une histoire anonyme de l'inquisition espagnole, suivie de la narration de l'autodafé célébré à Valladolid le 21 mai 1559. Les deux ouvrages ne seraient-ils point du même auteur?

souvent persécutés. Non seulement on leur fit un accueil fraternel, mais on pourvut généreusement à leur entretien; plusieurs même furent admis à exercer le saint ministère dans les Eglises réformées.

A Lyon, on leur fournit les moyens de célébrer leur culte, comme on l'avait fait pour les réfugiés d'Italie. *Gaspar Olaxa* fut pasteur à Castres, jusqu'en 1594; *Vincent Solero* exerça les mêmes fonctions à Saint-Lô en Normandie. En 1614, *Juan de Luna* et *Lorenzo Hernandez* obtinrent du synode national de Tonneins, sur la recommandation de l'église de Montauban, des subsides qu'un honorable dénûment ne rendait que trop nécessaires; en 1620, *Geronimo Quevedo* recevait du synode d'Alais une pension qui devait être continuée en cas de besoin par l'église de Montpellier.

Pedro Gales ou Galesius, professeur de droit et de grec à Rome, fut mis à la torture comme suspect d'hérésie et y perdit un œil. Par des moyens que nous ignorons, il s'échappa de prison en 1580; réfugié à Genève, il fut élu professeur adjoint de philosophie avec un avocat italien nommé Julio Paci. Le duc de Savoie ayant déclaré la guerre à la république, Gales se rendit à Bordeaux, dont

les autorités et les habitants lui firent le meilleur accueil; Mac-Cree assure qu'il y fut appelé au poste de recteur dans le collège de Guyenne [1].

La guerre civile, peut-être aussi la jalousie d'un de ses collègues, l'engagea à quitter la France pour demander aux Pays-Bas un asile plus sûr et plus tranquille; mais avant d'avoir atteint la frontière, il fut livré par des partisans de la Ligue aux agents de l'inquisition espagnole, et condamné à périr sur un bûcher. Il mourut avec intrépidité, après avoir fait une profession publique de sa foi [2].

Gales avait réuni beaucoup de manuscrits qu'il annota de sa propre main; Cujas, Casaubon et le père Lebbre faisaient grand cas de sa personne à cause de son caractère, de ses talents et de son érudition [3].

Les proscrits dont nous venons de parler d'une manière très rapide, ne paraissent pas avoir

[1] M. Gaullieur, dans son *Histoire du Collège de Guyenne,* publiée en 1874, ne mentionne pas Gales parmi les recteurs qui y ont occupé cet emploi de 1572 à 1586.

[2] Gerdesius. *Scrinium antiquarium :* Antonii Corrani, dicti Bellerive, epistola ad fratres augustanæ confessionis.— Cette lettre, qui est du 21 janvier 1567, a été imprimée en latin, en français, en allemand et en anglais (Note de Mac-Cree).

[3] Mac-Cree. *History,* etc.

exercé beaucoup d'influence sur l'évangélisation de leur pays; tandis que ceux qui feront le sujet des biographies suivantes y jouèrent un rôle bien autrement important, soit par leurs prédications avant que la persécution les eût forcés de s'expatrier; soit par les circonstances particulières dans lesquelles ils s'étaient trouvés, comme les frères Valdès et Juan Diaz; soit par des lettres adressées aux communautés dont ils avaient fait partie; soit par la traduction en langue vulgaire des Livres sacrés, le plus souvent enfin par des ouvrages originaux ou des traductions qui pénétraient en Espagne, malgré la rigoureuse vigilance des agents du saint-office.

CHAPITRE II

Les frères Valdès[1].

L'histoire de B. Carranza[2] était sans doute un incident secondaire dans notre travail, car on ne saurait mettre l'archevêque de Tolède au nombre des protestants espagnols proprement dits; d'un autre côté, nous ne pouvions passer sous silence la vie d'un homme qui, par ses écrits, ses relations, son hostilité même contre la Réformation, contribua, à son insu, à en faire connaître et même goûter les doctrines. Maintenant nous devons nous occuper de chrétiens qui, pour demeurer fidèles à une profession de foi ouvertement évangélique,

[1] Bœhmer donne, dans son ouvrage sur les réformateurs espagnols, une biographie très détaillée des frères Valdès.

[2] Liv. II, chap. III.

ont dû passer la plus grande partie de leur existence sur la terre étrangère.

Les frères *Alphonse* et *Juan Valdès* naquirent en 1500 à Cuença dans le royaume de Léon, où leur père Fernando Valdès, de noble et ancienne famille, était corrégidor. Si le premier joue un rôle secondaire dans l'œuvre d'évangélisation en Espagne, il se montra cependant, au moins sur la fin de sa vie, dévoué aux intérêts et aux principes de la Réforme.

Alphonse Valdès s'était fait connaître de bonne heure par l'étendue de son érudition et la variété de ses talents, qui attirèrent sur lui l'attention de Charles-Quint. Aussi l'Empereur l'appela-t-il, malgré sa jeunesse, à l'accompagner en Allemagne, comme secrétaire du chancelier Gattinara[1].

A cette époque, Alphonse Valdès se montrait si

[1] Mercurin Arborin de Gattinara, jurisconsulte célèbre, naquit en 1565 à Arborio, près de Verceil dans le Piémont. Comme chancelier de l'Empereur, il dressa les articles de pacification entre Charles-Quint et Clément VII, et fut nommé cardinal par ce dernier en 1529. Il penchait pour les doctrines luthériennes; c'est de lui qu'un ambassadeur vénitien, Contarini, disait : « Tout à la cour se fait par lui, et se ferait mal sans lui. L'Empereur a plus besoin du chancelier que le chancelier n'a besoin de l'Empereur. » Gachard. *Relations vénitiennes.*

peu favorable aux nouvelles doctrines, que nous lisons dans une lettre écrite en 1520 à Pierre Martyr d'Angheria : « La secte de Luther a eu l'impudence d'appeler le pape lui-même hérétique et schismatique, et de brûler le livre du droit canon. Si la prudence, ajoute-t-il, et la piété du pontife ou la félicité de l'Empereur ne pourvoient pas à ce mal par un concile général, je crains beaucoup qu'il ne s'étende, au point qu'il n'y aura plus de remède. »

Mais déjà dans le mois d'octobre de la même année, ses opinions se sont notablement modifiées, soit que sa correspondance avec le savant de Rotterdam l'eût éclairé sur les désordres et les superstitions de l'Eglise romaine, soit qu'il eût puisé dans ses relations avec les protestants allemands une connaissance plus exacte de leurs principes. C'est ainsi qu'après avoir raconté à Pierre Martyr le couronnement de l'Empereur à Aix-la-Chapelle et les délibérations de la diète de Worms, dont la majorité venait de condamner formellement Luther, il ajoute : « Voici la fin de la tragédie, comme le prétendent quelques-uns; mais dans mon opinion, ce n'en est que le commencement;... car les Allemands ne prennent nul souci

des édits de l'Empereur. On pourrait détruire le mal, au grand avantage de la république chrétienne, si le souverain pontife n'avait pas en abomination un concile général et s'il préférait le salut public à ses intérêts particuliers. Mais je vois que, tandis qu'il tient ferme (*mordicus tenet*) à ses droits et qu'il désire, peut-être pieusement, que Luther soit condamné et dévoré par les flammes, la république chrétienne court à sa ruine, si Dieu lui-même ne lui vient en aide. »

En 1527, A. Valdès prit avec une telle ardeur la défense d'Erasme contre les grossières invectives des moines, qu'on lui donna le surnom d'*érasmique*, épithète qui lui convenait d'autant mieux, qu'une étroite amitié les unissait l'un à l'autre. « J'ai ri, lui écrivait Erasme à cette occasion, en apprenant qu'on avait mis le livre (les Colloques) en croix; les raisonnements des franciscains seront vaincus par ces moyens plutôt que par des apologies. » — « Il faut, lui écrit-il encore, que tu sois un enfant des grâces elles-mêmes, pour m'avoir conservé cette sincère affection, malgré le venin de tant de langues. Mais je te conseille de persévérer dans la résolution que tu as prise de ne pas lutter contre ces frelons (les moines), tu

pourras ainsi plus facilement venir au secours d'un ami que d'implacables haines sont près d'accabler. »

Dans le célèbre dialogue sur la prise de Rome qu'il publia également en 1527, A. Valdès, tout en cherchant à disculper Charles-Quint des excès de son armée, reconnaît que « cette catastrophe était un châtiment de la justice divine, destiné à punir le clergé romain et le Saint Père lui-même qui avait négligé son ministère de paix. » Cependant, sans doute par prudence, il déclare dans le prologue se soumettre au jugement de la sainte Eglise « sa mère, » comme il l'appelle encore.

Ce dialogue eut partout un immense retentissement, parce qu'il sortait de la plume d'un savant qui jouissait d'une grande autorité; de plus le style en était si clair, si élégant, que de nos jours encore il est considéré comme un des textes classiques de la langue espagnole.

Balthazar Castiglione, nonce du pape, après avoir menacé, à cette occasion, A. Valdès des châtiments de l'Empereur et de l'inquisition, ajoute : « Prends le chemin de l'Allemagne, car ton dialogue, qui t'y a précédé, t'a préparé la route, en

sorte que tu seras accueilli avec joie par Luther et ses partisans [1]. »

En 1529, Alph. Valdès assista, à Bologne, au couronnement de l'Empereur par le pape. Bientôt il quitta l'Italie avec la cour, pour se rendre à Augsbourg, où Charles-Quint avait convoqué une diète. Cette solennelle réunion de tous les princes d'Allemagne lui paraissant favorable pour un rapprochement entre les catholiques et les protestants, il en parla à Philippe Mélanchthon, dont le caractère se prêtait éminemment à toutes les mesures de conciliation. Spalatin, prédicateur de Frédéric-le-Sage, parle de leur entretien de la manière suivante :

« Alphonse, chancelier espagnol de Sa Majesté césarienne, ainsi que Cornelius, ont eu des conversations amicales avec Philippe Mélanchthon. Ils lui dirent que les Espagnols étaient convaincus que les luthériens ne croyaient ni en Dieu, ni à la sainte Trinité, et ne tenaient aucun compte de Christ et de Marie ; qu'ils estimaient donc rendre un plus grand service à Dieu en tuant un luthé-

[1] Bœhmer. Ouv. cité.

rien qu'en tuant un Turc. Alph. fit savoir à Philippe qu'il s'était rendu le matin chez l'Empereur, et que n'ayant pas trouvé de meilleure occasion pour parler de lui à Sa Majesté, il lui avait fait part de tous les articles de la foi des luthériens et l'avait assurée qu'ils ne croyaient à rien qui fût contraire à l'Eglise; que l'Empereur avait demandé ce qu'ils prétendaient faire des moines, et qu'il avait chargé Alphonse de réclamer de Philippe un court rapport sur ce sujet... Mais le plus grand obstacle est la messe; cependant, il paraît que, grâce à Dieu, on peut avoir quelque espérance; l'Empereur s'y prêterait volontiers, Dieu l'a touché [1]. »

Les députés de Nuremberg à la diète d'Augsbourg confirment ce récit, dans la relation qu'ils firent de ces circonstances au bourgmestre et au sénat de la ville. Entre autres choses nous y lisons : « Il nous est rapporté qu'Alphonse Valdesso... a demandé à Philippe de lui communiquer les *desiderata* des luthériens ; que Mélanchthon lui répondit à peu près en ces termes : que l'affaire

[1] La discussion en question est longuement racontée dans l'*Histoire de la Réformation*, par Merle d'Aubigné, première série, tome IV, p. 237, éd. in-8°.

luthérienne n'était ni aussi compliquée, ni aussi inconsidérée qu'on l'avait représentée à sa Majesté, et que les différences consistaient surtout dans les articles suivants : la communion sous les deux espèces, le mariage des prêtres et la messe, les luthériens ne voulant pas approuver les messes privées; que si on leur faisait des concessions sur ces articles, on trouverait facilement à s'arranger pour les autres; qu'Alphonse, après en avoir informé sa Majesté césarienne, en avait donné avis à Philippe, que sa Majesté avait accueilli ce rapport avec bienveillance, et qu'elle l'avait chargé lui, Alphonse, d'en faire part au légat du pape, à qui il n'avait pas déplu; que celui-ci ne s'était pas montré éloigné d'accorder la communion sous les deux espèces, ainsi que le mariage des prêtres et des moines, mais qu'il n'avait pas pu se résoudre à supprimer les messes privées; que sa Majesté demandait à Philippe de lui signaler très brièvement les articles que les luthériens désiraient obtenir, et qu'il les remît à Alphonse; que Philippe demanda à réfléchir, voulant s'en entretenir auparavant avec le docteur Brück et d'autres savants, en faire un résumé, le lire à l'Electeur et le déposer dans les mains d'Alphonse. »

Alphonse trouva cette confession de foi « amère et intolérable pour les adversaires, » nous apprend Mélanchthon dans une lettre à J. Camerarius [1]. »

Alphonse Valdès la traduisit en italien sur l'ordre de l'Empereur, et c'est à cette occasion que celui-ci dit en français à son secrétaire : « Autant de langues on parle, autant de fois on est homme. » Il composa également en latin, à la demande de Charles-Quint, le livre intitulé : *Ce qui a été fait pour la religion chrétienne dans les comices d'Augsbourg en 1530*, ainsi que la lettre dans laquelle ce dernier félicite les cantons catholiques de la Suisse de la victoire de Cappel, en les nommant « les défenseurs invincibles contre ceux qui s'efforcent de supprimer les rites observés jusqu'alors avec beaucoup de soin et d'établir de nouveaux dogmes. »

Alphonse Valdès ne soutint pas seulement des

[1] Joachim Camerarius (Liebhard) enseigna le latin et le grec en 1526 à Nuremberg. De concert avec son ami Mélanchthon, il travailla à la réorganisation des universités de Tubingue et de Leipzig, ainsi qu'à la rédaction de la Confession d'Augsbourg. Quoique sincèrement attaché aux doctrines de la Réforme, il jouit, grâce à sa modération, d'une grande considération auprès de Charles-Quint, de Maximilien et des ducs de Saxe.

relations intimes avec Erasme et Pierre Martyr d'Angheria; il compta encore au nombre de ses meilleurs amis Juan Ginez de Sepulveda, qui se montra souvent, mais pas toujours, favorable à la tolérance religieuse, comme nous le voyons dans le *Démocrate*, dialogue que nous avons déjà cité [1]. Plusieurs de ses lettres latines, publiées en 1557, sont adressées à A. Valdès; nous en donnerons deux extraits. Dans l'une, du 7 septembre 1531, Sepulveda répond à la recommandation de son ami en faveur de Juan Valdès : « Puisque tu désires voir mes sornettes, au sujet desquelles je ne sais ce que notre Narcisse a pu te raconter, j'ai remis le petit livre à ton frère, afin qu'il te le fît passer, et je te le recommanderais avec soin si, comme dit le poète, il ne se trompait pas celui qui pense devoir se recommander lui-même. Tu me demandes de plus de recevoir ton frère comme je te recevrais toi-même; mais pourrais-je accueillir différemment celui qui, lorsque je le vois, me semble être toi-même, soit qu'il s'arrête, soit qu'il marche; soit qu'il se taise, soit qu'il parle; soit qu'il agisse, soit qu'il n'agisse pas? Et ce qui n'est

[1] Livre II, chap. II.

pas moins remarquable, il te ressemble non seulement de visage, mais par la doctrine, le génie, les mœurs et les études. » Le mois précédent Ginez lui avait écrit : « Quant à ce que tu me dis pour t'excuser d'être resté si longtemps sans me répondre, que tu n'as pas l'habitude de négliger tes amis, je te donne volontiers raison, non seulement parce que je pensais moi-même que tu ne devais pas me négliger, mais parce que sachant que tu es instruit dans les arts libéraux, j'estimais que tu étais d'une grande prudence et d'une grande affabilité, particulièrement avec les amis auxquels t'unissent la communauté des études et le renom d'un savoir qui n'est ni ordinaire, ni sans mérite. J'ai plutôt supposé qu'embarrassé par l'abondance des affaires les plus importantes, ou écrasé par ton activité, tu ne pouvais pas t'occuper de ces choses inférieures. »

Gattinara étant mort en 1530, Erasme écrivit à Alph. Valdès pour le consoler de cette perte : « Tu viens de perdre un père ; c'était dans l'ordre de la nature, Gattinara ne pouvait vivre longtemps. Tu avais pour appui un mur près de s'écrouler... Sache qu'Erasme t'appartient tout entier [1]. »

[1] Mac-Cree. *History*, etc.

L'Empereur, après lui avoir confié les fonctions de Gattinara, le chargea d'une mission importante qui devait le tenir assez longtemps éloigné de son souverain. A. Valdès, qui désirait ardemment revoir sa patrie, saisit avec empressement cette occasion pour y faire un rapide voyage. Mais les rapports qu'il avait soutenus avec les protestants allemands et ses efforts pour inspirer à Charles-Quint des dispositions favorables au parti évangélique, n'avaient pu échapper à l'œil vigilant de l'inquisition. A peine débarqué en Espagne, il dut comparaître devant le saint-office. On lui reprocha en particulier sa correspondance avec Erasme et ses relations avec les adversaires de la curie romaine. Cependant on n'osa pas aller plus loin, dans la crainte d'indisposer l'Empereur dont l'accusé avait toute la confiance.

Mais convaincu que tôt ou tard on trouverait des motifs ou des prétextes pour prendre contre lui des mesures sévères, A. Valdès abandonna dès qu'il le put un pays où régnait le fanatisme le plus aveugle, et retourna en Allemagne, sa patrie d'adoption. Il mourut à Vienne dans l'automne de 1532; c'est du moins ce qui semble résulter d'une dépêche de Thomas Cranmer à

Henri VIII, écrite de Villach, le 20 octobre 1532 [1].

L'archevêque de Cantorbéry y parle de la peste qui sévissait dans la capitale de l'Autriche et dont moururent plusieurs personnes de la cour de Charles-Quint : «... Dans le nombre se trouvait Valdès, Espagnol, premier secrétaire de l'Empereur, et qui jouissait d'une grande faveur auprès de lui. Il était très savant dans les langues grecque et latine; toutes les fois que l'Empereur voulait avoir quelque chose de bien fait dans cette dernière langue, il s'adressait à Valdès. »

On a de lui quelques ouvrages encore consultés de nos jours : Le *Dialogue sur la prise et la ruine de Rome,* déjà mentionné; les *Révolutions de l'Espagne* ou tableau de l'insurrection et de la guerre des Castillans contre Charles-Quint pour le maintien de leurs *fueros;* le *Traité de la vieillesse chrétienne,* dont Pierre Martyr fait un grand éloge [2].

Juan Valdès [3] jouit, comme Alphonse, d'une

[1] Bœhmer. *Spanish Reformers.* Un grand nombre des détails contenus dans cette biographie ont été empruntés à cet ouvrage aussi érudit qu'intéressant.

[2] Llorente, tome II, p. 281.

[3] Ouvrages à consulter : Llorente. — Cantù. *Hérétiques d'Italie,* tome II. — A. de Castro. — Memoria del professore

grande faveur auprès de Charles-Quint qui tenait en haute estime ses vastes connaissances dans les arts libéraux, les langues anciennes, la philosophie et la théologie. Il avait fait d'excellentes études à l'université d'Alcalà de Henarès; ce jeune savant travaillait avec une telle ardeur « qu'il écrivait la nuit, disait-on, ce qu'il avait pensé le jour. » A l'exemple de son frère, il correspondait avec Erasme, qui paraît avoir eu pour lui la même affection que pour Alphonse. « Estimable jeune homme, lui écrit-il de Bâle le 1er mai 1528, ton frère a été et est constamment si serviable pour moi, que je dois aimer tout ce qui lui appartient, de quelque manière que ce soit. Quant à toi, me dit-on, tu lui ressembles à tel point d'apparence corporelle et de génie, que vous ne paraissez pas deux jumeaux, mais le même homme. C'est pourquoi j'estime juste d'avoir les mêmes sentiments pour tous deux. J'apprends que tu t'es voué aux arts libéraux, afin de donner à ton caractère, né

Dom. Berti. — Ticknor, *Spanish literature.* — Ed. Bœhmer. Fermin Caballero, *Alonzo et Juan de Valdès.*

M. Manuel Carrasco vient de soutenir à l'Ecole de théologie de Genève une thèse intéressante sur les Valdès; cet ouvrage était sous presse au moment où l'on imprimait ces lignes.

pour la vertu, toutes sortes d'ornements. Pourquoi donc t'exhorterais-je, puisque de toi-même tu parcours cette noble carrière? J'aime mieux te féliciter et t'applaudir. Sois assuré que je n'appartiens à personne plus qu'à ton frère et que je ne t'appartiens pas moins qu'à lui. »

Juan Valdès était probablement encore en Espagne, lorsqu'il reçut cette lettre; car dans celle qu'Erasme lui écrivit de Bâle, le 21 mars 1529, nous apprenons que son jeune ami venait de quitter sa patrie, où ses opinions religieuses, sa vaste correspondance et ses nombreux ouvrages l'avaient rendu suspect. « J'ai été grandement affligé, lui dit-il, de ce que mon Valdesso a eu tant d'ennemis et couru tant de dangers; et je suis heureux d'apprendre, par tes lettres, que tu es sorti sain et sauf de ce naufrage [1]. Je ne suis pas peu tourmenté à la vue des maux dont votre Espagne est travaillée. Dieu veuille convertir les cœurs des monarques à l'amour de la paix! Il est sans doute triste que ce pays, si heureux d'autre part, ren-

[1] Ces lettres ne nous sont pas parvenues. — C'est probablement à cette époque que J. Valdès dut quitter son pays, le dialogue de *Mercure et Caron* ayant appelé sur lui l'attention des inquisiteurs.

ferme tant de guêpiers et soit rempli de tant de bêtes malfaisantes... Je me félicite avec toi et tous tes semblables, que vous vous efforciez d'unir à l'élégance des lettres la sincérité de la piété chrétienne, comme nous voyons qu'on l'a tenté récemment en Italie, quoique par peu de personnes. Car, qu'est-ce que la science à laquelle manque la piété [1] ? »

Le 13 janvier 1530, Erasme lui écrit de Fribourg en Brisgau : « Cher Valdès, il n'y a pas de chose que je ne doive à ton frère, qui ne s'épargne ni à m'aimer, ni à me défendre, ni à me faire du bien. Ton frère, que j'espère voir parmi nous le printemps prochain, étant éloigné, il est juste que tu le remplaces pour moi. Je te pardonne aisément de ne pas répondre à mes lettres, pourvu que ton affection corresponde à la mienne, comme je ne doute point que tu ne le fasses, si je ne me trompe. Je ne t'importunerai pas davantage; le reste te sera communiqué par François Dilfus qui ne sait pas se séparer de l'Espagne, qui lui est devenue chère. »

[1] C'était, en effet, l'époque où la Réformation commençait à pénétrer dans les villes les plus importantes de l'Italie, Lucques, Florence, Venise, Naples, Rome.

Son dialogue de *Mercure et Caron*[1] fut probablement écrit et répandu en Espagne vers 1530, par conséquent peu après qu'il eut quitté sa patrie[2].

La tendance en est tout à la fois politique et religieuse. Caron et Mercure s'entretiennent ensemble de la guerre qui sévissait en Europe, grâce à l'ambitieuse rivalité de François Ier et de Charles-Quint. La conversation est sans cesse interrompue par des morts qui arrivent de toutes parts pour traverser le Fleuve de l'Oubli sur la barque de Caron; l'auteur y introduit successivement des âmes qui représentent toutes les conditions humaines : un prédicateur célèbre, le conseiller d'un roi, un duc, un évêque, un cardinal, un courtisan d'Henri VIII, un roi tyran, un hypocrite, un théologien, un noble, un chartreux, un franciscain, un bon roi, un bon évêque et des inquisiteurs amis de Caron[3]. Il conclut de leurs récits, qu'une épouvantable corruption règne dans le monde enveloppé par les terribles jugements de la justice divine.

[1] *Dialogo de Mercurio y Caron*, etc., dans *Reformistas antiguos espanoles*, par L. de Uzos y Rio, vol. IV.

[2] A. de Castro. — Cantù. *Hérétiques d'Italie,* tome II.

[3] P. 40 à 285, passim.

Les sujets, au reste, en sont des plus variés, comme nous le voyons par la nature des personnages que l'auteur met en scène; nous n'en donnerons ici que quelques citations, renvoyant pour plus de détails à l'Appendice, note M.

« Mercure à l'âme d'un évêque : Ne tenais-tu pas pour bonne la prière orale ?

L'Ame : Autrefois je la considérais comme très sainte et même indispensable; mais en même temps l'oraison mentale me paraissait meilleure, trouvant un grand nombre de passages de la sainte Ecriture qui blâmaient ceux qui priaient de bouche, tandis que leur cœur était éloigné de Dieu; je trouvais en particulier dans la doctrine chrétienne que les vrais adorateurs, adoraient le Père en esprit et en vérité; puisque Dieu est esprit, il doit être adoré en esprit [1]. »

« Sache, dit ailleurs un roi à l'héritier de la couronne, qu'il y a une espèce de contrat entre le prince et ses sujets, en sorte que si tu n'agis pas selon ce que tu leur dois, ils ne sont pas non plus astreints à te concéder ce qu'ils te doivent. Pense qu'ils sont des hommes et non des animaux, que

[1] P. 278.

tu es un berger d'hommes et non le maître d'un troupeau... De même que tout homme apprend la profession dont il doit vivre, ne dois-tu pas aussi apprendre l'art de régner, le plus élevé de tous?... Roi et libre est celui qui sait se gouverner lui-même; esclave et serviteur, celui qui ne le sait pas. L'esclave l'est par nécessité et ne saurait en être blâmé, puisqu'il ne s'appartient pas à lui-même, tandis que le vicieux, qui est l'esclave de sa propre volonté, ne devrait pas être mis au nombre des humains. Aime la liberté et apprends ainsi à devenir véritablement roi[1]. »

Ces principes qui témoignaient d'une rare indépendance d'esprit chez l'auteur, inquiétèrent assez les inquisiteurs pour qu'ils défendissent la lecture et la possession du *Dialogue* sous les peines les plus sévères.

Ce fut à peu près à la même époque que Juan Valdès publia en Espagne un second dialogue, dont le sujet principal est la prise de Rome en 1527[2]. Un jeune cavalier de la cour de l'Empereur,

[1] P. 221 à 240, passim.

[2] *Dialogo en que particularmente*, etc., réimprimé à Madrid en 1850, ainsi que le précédent. On peut y lire aussi

appelé Lactance, s'entretient sur la grande place de Valladolid avec un archidiacre qui venait de Rome. Au tableau que le prêtre fait des excès de tout genre qui se sont commis après la prise de Rome par les troupes impériales, Lactance répond que « l'Empereur n'est nullement responsable de ces abominables désordres, que tout est arrivé par la justice manifeste de Dieu, afin de châtier la capitale de la chrétienté où régnaient, à la grande honte de la religion chrétienne, tous les vices que la malice des hommes peut inventer. » Comme Lactance s'étonne que le vicaire de Jésus-Christ, dont le ministère devrait s'attacher à maintenir la paix entre les puissances de la terre, ait levé une armée pour faire la guerre à l'Empereur, l'archidiacre répond que, non seulement une telle conduite n'excite pas le moindre étonnement parmi les Italiens, mais que ceux-ci ne feraient aucun cas d'un pape qui refuserait de défendre son autorité temporelle par tous les moyens en son pouvoir. Il fait en même temps ressortir en traits

(page 90) une assez longue lettre rédigée en latin, non par Juan mais par Alphonse Valdès, que Charles-Quint adressait à Henri VIII.

mordants et spirituels tout ce qui peut nuire à la considération du clergé romain [1].

B. Castiglione dénonça ces dialogues au pape et à l'Empereur, comme portant gravement atteinte à l'honneur de l'Eglise. On ne saurait nier, en effet, que l'auteur ne parle en termes peu respectueux des reliques, des cérémonies, des prêtres et des moines. Il va jusqu'à engager l'Empereur à retenir en captivité Clément VII, « afin, dit-il, de ne pas laisser échapper une occasion aussi favorable d'émanciper l'humanité. »

« Serait-ce donc toi, dit le nonce du pape, nouveau réformateur des Ordres religieux et des rites chrétiens, nouveau Lycurgue, nouveau législateur, téméraire correcteur des saints conciles légitimes, nouveau censeur des mœurs du genre humain, qui prétendrais que l'Empereur doit réformer l'Eglise, en retenant prisonniers le pape et ses cardinaux? Et tu penserais qu'en agissant de la sorte, le monarque non seulement servirait Dieu, mais encore acquerrait dans le monde une gloire immortelle! Quoi donc? Veux-tu entraîner l'Empereur à commettre une action aussi impie? Ah!

[1] Pages 335 à 340. Appendice note N.

impudent! Ah! sacrilège! Ah! démon sorti de l'enfer! Ne crains-tu pas que Dieu n'envoie le feu du ciel pour te brûler?[1] »

Charles-Quint, qui était alors à Naples, ne paraît pas avoir attaché plus d'importance aux deux dialogues si sévèrement incriminés qu'aux inquiétudes du saint-office, car il nomma Valdès son chapelain et le conduisit avec lui en Allemagne[2]; celui-ci eut ainsi l'occasion de connaître les protestants les plus distingués de ce pays, savants, littérateurs, théologiens. Ces relations le raffermirent dans son attachement à l'Evangile et dans son aversion pour les superstitions romaines. Toutefois il n'y fit qu'un court séjour et fut envoyé à Naples par l'Empereur, qui le plaça comme secrétaire[3] auprès de Pierre de Tolède, vice-roi des Deux-Siciles. Valdès aurait voulu se rendre à sa

[1] Cantù. *Hérétiques d'Italie,* tome II, article *Valdès.*

[2] Ce voyage paraît douteux à M. Bœhmer; il croit qu'il y a ici confusion avec Alphonse.

[3] Simler (1555); Moreri; Bayle; Mac-Cree; Cantù; Rosseeuw St-Hilaire, etc. — Malgré la valeur incontestable de ces témoignages, M. Bœhmer, s'appuyant sur certains documents, dont plusieurs inédits, conteste que Valdès ait revêtu ces fonctions, d'autant plus que son nom manque dans la liste des secrétaires du vice-roi de Naples, récemment découverte. Peut-être pourrait-on concilier les deux asser-

destination en traversant l'Espagne; mais ayant tout lieu de s'attendre à des persécutions, il alla directement en Italie, où il savait que la protection de l'Empereur serait pour lui une sauve-garde suffisante contre ses ennemis. Il put ainsi continuer à propager à Naples, avec un zèle infatigable, les doctrines évangéliques qui faisaient dans cette ville des progrès plus rapides que partout ailleurs en Italie.

« Juan Valdès, dit le fondateur de l'Ordre des Théatins[1], fit à Naples un plus grand ravage dans les esprits que n'en avaient fait des milliers d'autres hérétiques, car il avait cette teinture des lettres qui suffit pour jouir auprès du vulgaire du renom d'érudit; et par son aspect pacifique, comme par sa moralité, dont il faisait parade, sous l'affabilité et la douceur de ses discours, il cachait avec une effroyable scélératesse la plus atroce impiété, en sorte qu'en peu de temps il gagna à ses opinions un grand nombre de personnes, qu'il avait trompées et séduites par ses artifices. »

tions en admettant que J.Valdès, frappé de l'incompatibilité de sa nouvelle charge avec son œuvre d'évangélisation, se retira bientôt après dans sa villa.

[1] J.-P. Caraffa, devenu le pape Paul IV.

L'historien napolitain Giannone[1] nous donne un témoignage non moins positif du zèle de Valdès et de ses qualités, auxquelles tous ceux qui l'approchaient rendaient justice. « Il arriva (à Naples), raconte-t-il, des prédicateurs qui annonçaient des doctrines que plusieurs avaient déjà embrassées... A leur tête était Juan Valdès, espagnol, qui prétendait bien comprendre et bien expliquer l'Ecriture, donnant à penser que pour cela il était éclairé par le Saint-Esprit. Il avait ainsi attiré dans son parti un grand nombre de personnes, de telle sorte que non seulement le poison avait pénétré dans le cœur de plusieurs nobles, mais avait atteint des dames; on crut même que la célèbre Vittoria Colonna et Giulia Gonzaga, par leur intimité avec Valdès, avaient été infectées de ses erreurs. »

Dans sa villa, en effet, placée au milieu des jardins de la Chiaja, d'où le regard se portait avec admiration sur les magnificences du golfe de Naples, se rassemblaient un grand nombre de personnes, illustres par leur naissance, leurs talents et leur piété. L'interprétation des Saintes Ecritures

[1] Giannone. *Histoire civile du royaume de Naples*, liv. 32, chap. 5. — L'auteur ayant nié dans ce livre l'infaillibilité du pape, fut excommunié et banni.

et les questions théologiques étaient les sujets habituels de leurs entretiens.

Voici comment le dominicain Carracciolo, ennemi acharné de la Réforme, parle du secrétaire de Pierre de Tolède : « On vit en 1535 venir à la suite de Charles-Quint, un nommé Juan Valdès, noble espagnol, mais en même temps perfide hérétique. Il était doué de belles apparences et de manières affables, sa voix était suave et sympathique; il se donnait pour un savant linguiste et un homme versé dans la science des Saintes Ecritures. Il s'établit à Naples et dans la terre de Labour... Nos Pères dominicains découvrirent leurs hérésies à Naples, parce que notre Ordre poursuit impitoyablement les hérésies... C'est ainsi que nos Pères dominicains finirent par avoir connaissance des réunions secrètes d'hommes et de femmes qui avaient lieu sous la direction des réformateurs... Naples n'en resta pas moins empestée, car leur doctrine avait fait, surtout parmi les maîtres d'école, tant de prosélytes, que leur nombre atteignit le chiffre de trois mille [1]. »

« Ochino, dit Boverio, historiographe des capu-

[1] Cantù. *Hérétiques d'Italie,* tome II.

cins, contracta à Naples une étroite amitié avec un certain docteur espagnol appelé Valdès, lequel ayant l'esprit perverti par l'hérésie, comme ministre de Satan, semait, bien que secrètement, dans le champ du Seigneur l'ivraie des mauvaises doctrines. Cet homme savant dans les lois et versé dans les autres sciences, d'une grande prudence et d'un grand poids dans les affaires et les conseils, avait dans cette ville un tel crédit et jouissait d'une telle considération que tout le monde recourait à lui comme à un oracle.

A peine Ochino se fut-il entretenu avec lui une seule fois, que lui ayant trouvé le jugement solide et universel dans les sciences, il commença à avoir avec lui des rapports familiers; et cette familiarité devint une étroite et sincère amitié. »

Cependant Juan Valdès, loin d'oublier sa malheureuse patrie, continua sur la terre étrangère à s'occuper des moyens d'y répandre les doctrines de la Réforme. Dans ce but, il publia à Venise, où la presse jouissait de plus de liberté que dans le reste de l'Italie, un grand nombre de traités de controverse ou d'édification. Ces traités, transportés en Espagne par des voies secrètes, circulaient dans les églises protestantes, dans les couvents et

dans les familles, fournissant ainsi sans cesse de nouveaux aliments à la foi des fidèles.

A peu près dans le même temps, Valdès publia un troisième dialogue, d'un genre très différent des précédents, sur la langue espagnole. Quelques amis d'Espagne et d'Italie qui se rencontrent avec lui dans sa villa, l'invitent à leur exposer ses idées sur le choix et la propriété des mots, sur les qualités du style et sur les livres qu'il estime les meilleurs.

Ce traité qui, aux yeux de juges compétents, réunit à une vaste érudition un jugement sûr et délicat, passe pour un des ouvrages les plus importants de la littérature espagnole au seizième siècle. Mis à l'index comme œuvre d'un luthérien, il ne fut imprimé à Madrid qu'en 1737 et en 1860. L'auteur faisait allusion à ce dialogue lorsqu'il disait : « J'écris comme je parle ; seulement je prends plus de peine à réfléchir sur ce que je dois dire, et ensuite, je parle aussi simplement que je le puis ; car je ne crois pas que l'affectation soit à sa place dans aucune langue. »

On a encore de Juan Valdès d'autres ouvrages non moins remarquables à divers points de vue, qui furent réimprimés à Madrid en 1845 : une tra-

duction avec commentaire de l'Epître aux Romains[1], de la 1re Epître aux Corinthiens et des Evangiles selon saint Mathieu et selon saint Jean; des explications sur quelques psaumes, dédiées à Giulia Gonzaga. L'*Avis sur les interprètes de la Sainte Ecriture* est accompagné d'une lettre à l'illustre Carranza; il affirme dans cet opuscule qu'on ne doit pas s'appuyer sur les Pères de l'Eglise pour expliquer la parole de Dieu, que nous pouvons avoir la certitude de notre salut, et que nous sommes justifiés par une foi vive en la Passion et en la mort du Sauveur. On le regarde aussi comme l'auteur: 1° de deux lettres destinées à instruire le peuple dans la connaissance des vérités chrétiennes : *Sur la manière dont les hommes sont dirigés par ces trois esprits : l'Esprit saint et divin, l'esprit personnel et mauvais, l'esprit malin et diabolique.* Dans la seconde il se demande : *pourquoi Christ révélait-il quelquefois sa divinité, tandis que souvent il la voilait?* 2° de l'*Alphabet chrétien*, qu'il avait dédié à Giulia Gonzaga; c'est

[1] Le commentaire sur l'Epître aux Romains et celui sur les Psaumes furent imprimés à Venise, le premier en 1565, le second l'année suivante. Juan Perez y ajouta une épître dédicatoire (Mac-Cree).

un dialogue entre elle et l'auteur, contenant d'excellentes directions pour la vie chrétienne et des détails du plus haut intérêt sur les progrès de la Réforme à Naples; 3° d'un traité espagnol : *Méthode du chrétien pour étudier dans son propre livre, c'est-à-dire dans son âme; quel fruit doit-il retirer de cette étude, et comment la Sainte-Ecriture lui sert-elle d'interprète et de commentaire;* 4° du *Bienfait de la mort de Christ.* Cet ouvrage, dont l'influence favorisa en Italie, peut-être plus que tout autre, la diffusion des vérités évangéliques, n'est probablement pas de Valdès lui-même, mais d'un de ses disciples, don Benedetto, moine sicilien. (Voir Appendice, note O.) Mais les deux principaux ouvrages dont la lecture contribua principalement à préparer, développer et raffermir le mouvement évangélique soit en Espagne, soit en Italie sont : 1° *Du principe de la doctrine chrétienne,* en italien, qui se compose de cinq traités [1]. « Lecteur chrétien, dit M. Ed. Bœhmer qui a trouvé cet opuscule dans la bibliothèque publique de Franc-

[1] *Sul principio della doctrina christiana.* Firenze, 1872; — d'après l'édition de Rome, 1545.

fort-sur-Mein, voici un livre très précieux, que n'a connu aucun de ceux qui ont écrit sur l'auteur... tant a été efficace la suppression qui en a été édictée par l'inquisition de Rome. » Cet opuscule vit le jour l'année même de l'inauguration du concile de Trente. En voici une brève analyse.

Premier traité : Conseils aux prédicateurs de l'Evangile. Le prédicateur chrétien doit commencer par prouver aux hommes qu'ils sont corrompus de nature, en sorte que tous, comme ennemis de Dieu, enfants de colère et de malédiction, sont condamnés aux peines éternelles. Cette infirmité naturelle est incurable en elle-même, et en confirmation de cette thèse, on devrait apporter des déclarations de la Sainte-Ecriture. « Nous vous prions, dit-il, de vous considérer comme pardonnés de Dieu, comme réconciliés avec Dieu, comme justes et amis de Dieu ;... en sorte que nous parvenions à aimer Dieu comme un ami, que nous le servions avec amour et que nous recouvrions en partie dans cette vie, et dans l'autre d'une manière complète et parfaite l'être, le degré et la dignité que nous avons perdus. Nous prouverons notre foi, en nous appliquant à vivre comme jus-

tes et saints, puisque la vie juste et sainte découle de la justice et de la sainteté que Christ nous communique. »

IIe traité, ou lettre adressée à un ami, pour le convaincre de la vérité évangélique de la justification du pécheur par la foi chrétienne. « J'espère, lui dit-il, que Dieu me donnera toujours assez de lumière, pour que je ne mette pas mon espérance dans les œuvres de ma justice... Christ a opéré pour moi, il a mérité pour moi, il est l'époux de mon âme, et par conséquent il met toutes ses richesses en commun avec elle ; il est le principe, le moyen et la fin de mon salut. Je ne veux pas me sauver autrement que par les œuvres de mon Christ, qui m'appartiennent toutes, si je ne les refuse pas par infidélité ou ingratitude... J'en conclus, qu'étant incorporés en Christ par la foi,... Dieu ne voit plus en nous ce que nous sommes par nous-mêmes, mais ce que nous sommes en Christ. »

Dans les traités IIIe et IVe, l'auteur expose le même sujet, particulièrement au point de vue scripturaire.

Ve traité : « Convient-il au chrétien de douter qu'il soit dans la grâce de Dieu, et doit-il craindre

le jour du jugement ? ou bien convient-il qu'il soit certain de posséder l'une et d'aimer l'autre ? »

Fondé sur plusieurs déclarations de la Sainte-Ecriture, il conclut ainsi : « Ceux qui croient aux enseignements de l'Evangile sont assurés que Dieu leur a pardonné leurs péchés, que d'esclaves il les a faits enfants, et d'ennemis, amis; ils sont ainsi certains de leur salut, en sorte qu'ils ne doutent pas d'être et de persévérer dans la grâce de Dieu et ne craignent plus le jour du jugement, mais, au contraire, l'aiment et le désirent... Il convient donc que quiconque voudra se libérer du doute et de la crainte, regarde seulement à Christ crucifié, ressuscité et glorifié... Il tiendra pour certain qu'il est mort sur la croix avec Christ, qu'il est ressuscité avec Christ, qu'il est glorifié avec Christ; et de cette manière, il aura l'assurance qu'il est et persévère dans la grâce de Dieu; il aimera et désirera ce jour glorieux dans lequel il se montrera victorieux et triomphant avec le Fils de Dieu, Jésus-Christ, notre Seigneur, auquel soit gloire à toujours ! »

Le second ouvrage est : *Les cent dix Considérations divines du Seigneur Juan Valdès, dans lesquelles on traite les choses les plus utiles, les plus*

nécessaires, les plus parfaites de la profession de la foi chrétienne[1].

Dans ce traité comme dans tous ses écrits, Valdès se propose de pénétrer au fond du cœur humain pour en faire ressortir les sentiments les plus intimes. Il se distingue particulièrement par sa douce onction, par son langage plein de ferveur et par une analyse sagace de nos misères morales, ainsi que des remèdes les plus propres à les combattre. On lui a reproché toutefois le vague des expressions dont il se sert au sujet de la nature du Sauveur et du Saint-Esprit. C'est pour cela que plusieurs de ses contemporains firent un accueil peu favorable à cet écrit, dont les tendances leur parurent pencher du côté de l'arianisme[2]; mais une lecture attentive de ses commentaires et des Cent dix Considérations elles-mêmes, ne permet pas de douter de la pureté de sa foi. « Voici, dit Cœlio Curione dans la préface à cet opuscule qu'il avait édité lui-même, nous vous don-

[1] Imprimé à Bâle en 1550, à Halle en Saxe en 1860 par M. Bœhmer, et récemment à Madrid. Les ouvrages de Juan Valdès imprimés dans la grande collection de M. L. de Uzos y Rio, se trouvent dans les volumes IX, X, XI, XV, XVI, XVII.

[2] *Memoria del prof. Berti.* Roma, 1878.

nons pour le présent, non point les Cent nouvelles de Boccace, mais les Cent dix Considérations de Val d'Esso; délibérant vous déclarer, en peu de mots, de quel fruit et importance elles sont[1]. Plusieurs personnages anciens et nouveaux ont écrit des choses chrétiennes, et entre eux les uns plus excellemment que les autres. Mais il serait peut-être difficile d'en trouver un qui ait mieux traité de telle matière, ni plus résolument, ni plus divinement, que Juan Val d'Esso, depuis les apôtres du Seigneur et les S. évangélistes... Il est vrai qu'il n'a point écrit tant de livres que beaucoup d'autres et n'a point rempli tant de papier; mais ceux qu'il a laissés (encore qu'en petit nombre) sont, par contrepoids, purs, clairs et vraiment divins... Pas un n'a traité si hautement, ni n'a démontré avec telle efficace, ni n'a discouru si doucement, ni avec une telle majesté, ni avec telle grâce, ni avec telle autorité, comme a fait notre Val d'Esso... Et de fait on apprend ici en quoi l'homme est redevable envers Dieu, ce qu'il doit tant à soi-même qu'à son prochain, combien est grand le bénéfice de Christ, sa petitesse et humi-

[1] Nous citons d'après la traduction française du temps.

lité d'une part, sa grandeur et exaltation de l'autre, notre mortification et anéantissement corporel et notre vivification spirituelle... et le tout si clairement, et en telle sorte qu'avec la pratique de ce livre, tu entendras mieux, ami fidèle, toutes les choses qui sont contenues en la Sainte-Ecriture, nécessaires à ton salut, que de ces grands et pesants commentaires des autres. Or, nous sommes tous attenus et obligés, pour un si grand et célèbre trésor, à Maître Pierre Paul le Vergier, comme ayant servi d'instrument à la Providence divine, pour le faire imprimer et mettre en lumière... Ces *Considérations* furent premièrement écrites par l'auteur en langue espagnole; mais depuis elles ont été traduites en italien par certain personnage doué de grande piété et bien recommandable pour ses vertus... L'auteur était si bening et avait une telle charité, qu'il se rendait débiteur du talent qu'il avait reçu envers toute personne, tant fût-elle abjecte et de petite et basse condition... Il mourut à Naples environ l'an 1540, et a encore laissé quelques autres belles et saintes compositions [1]. »

[1] Epître de Cœlio Curione ou préface aux *Considérations divines* de Juan de Val d'Esso. — Un ancien propriétaire de

Malgré tous les motifs qui signalaient J. Valdès au zèle de l'inquisition [1], sa vie s'écoula assez paisiblement, grâce à la constante protection de l'Empereur, sans doute aussi à une grande circonspection dans sa conduite. Quoi qu'il en soit, Valdès, dont la santé avait toujours été plus ou moins chancelante, s'éteignit doucement en 1540 [2] dans cette charmante villa où les amis de l'Evangile avaient tenu si longtemps leurs réunions édifiantes. Peu de temps auparavant, il avait fait une profession de foi évangélique et avait eu le bonheur de voir au chevet de son lit l'archevêque

l'édition dont j'ai fait usage a écrit sur la première page : « Iste liber est hæreticus et plenus hæresibus et ita prohibitus, et ejus auctor apud concilium trident, enumeratus est inter hæreticos primæ classis. Lyon 1563.» Vergerio, qui nous a conservé un grand nombre des ouvrages de Valdès, était de Capo-d'Istria; il fut envoyé en Allemagne par Clément VII et Paul III pour le Concile de Trente, eut de fréquentes relations avec Luther, embrassa ses doctrines, quitta l'Italie et mourut à Tubingue en 1565. — On trouvera la première et la dernière des *Considérations* à l'Appendice, note P.

[1] Mario Galeotto, littérateur napolitain, fut poursuivi et condamné par le saint-office de Rome « pour avoir tenu, lu, traduit, loué en divers temps et fait transcrire quelques livres de feu J. Valdès... et dit qu'ils étaient chrétiens. »

[2] Quelques auteurs fixent la date de sa mort à l'année 1542.

d'Otrante, qui lui avait toujours témoigné beaucoup d'affection[1].

Trois ans plus tard, en 1543, le prélat et Carnesecchi, se trouvant pour la première fois ensemble depuis la mort de leur ami commun, profitèrent de cette occasion pour se rappeler l'un à l'autre ses talents, l'amabilité de son caractère et la ferveur de sa foi.

« Plût à Dieu que nous retournassions à Naples, écrit Jacques Bonfadio, des bords du lac de Garde, mais pourquoi irions-nous puisque Valdès est mort? Certes, c'est une grande perte pour nous et pour l'univers, car c'était un des hommes les plus distingués de l'Europe; les écrits qu'il a laissés sur les épîtres de Saint-Paul et sur les Psaumes en resteront une preuve irrécusable. C'était, sans aucun doute, un homme accompli dans ses actions, dans ses paroles et dans tous ses conseils; il gouvernait son corps maigre et débile avec une petite parcelle de son âme; l'autre partie, la plus importante et qui constitue l'intelli-

[1] Ce prélat faisait un si grand cas des ouvrages de Valdès, qu'il en recommandait la lecture, quoique plusieurs fussent déjà à l'index. Il fut aussi accusé d'hérésie, à cause de sa correspondance avec Martin Bucer. Ce fut Caraffa qui empêcha qu'on ne le créât cardinal.

gence pure, comme si elle se fût détachée de son corps, s'élevait sans cesse à la contemplation des vérités et des choses divines... Il me semble, lorsque tant de biens, tant de lettres et tant de vertus sont unis dans un esprit, qu'ils font la guerre au corps et cherchent, autant qu'ils le peuvent, à s'élever ensemble avec l'esprit à la demeure d'où il est descendu [1]. »

Nous trouvons encore d'intéressants détails sur J. Valdès et sur le mouvement religieux dont il était le centre, dans les dépositions que fit à Rome le martyr P. Carnesecchi, devant le tribunal de l'inquisition [2] : « Bien que j'aie connu Valdès à Rome, au temps du pape Clément, lisons-nous dans ce document, je ne puis pas dire que je le connusse comme théologien avant l'année 1540, car je ne savais pas encore qu'il s'appliquait à l'étude de la littérature sacrée. Il était pour moi un courtisan plein de modestie et d'affabilité, et je l'aimais beaucoup, de sorte que mon intimité et mes entretiens avec lui à Naples, furent une continuation de l'amitié que nous avions contractée à Rome... Cela n'aurait cependant pas suffi pour

[1] *Lettere volgari di diversi;* Vinegia, 1548.
[2] *Estratto del processo di P. Carnesecchi;* Torino, 1870.

m'engager à lui accorder autant d'autorité que je l'ai fait... si je n'avais pas observé la haute place qu'il occupait auprès de Fra Bernardino Ochino qui, lorsqu'il était appelé à prêcher, avait coutume de lui demander des notes, la veille du jour qu'il devait monter en chaire,... et si l'opinion de Bernardino ne s'était pas accordée avec celle de Flaminio, que je regardais comme un homme si prudent et si instruit, qu'il ne se serait pas laissé tromper, et en même temps si sincère, qu'il n'aurait jamais voulu tromper les autres... C'était par Valdès que Flaminio était arrivé à la conviction de la justification par la foi... Lui-même avait été présenté par Valdès à Pierre Martyr Vermigli... »

Enfin un moine nommé Tizzano, parle ainsi devant l'inquisition de Rome : « Autant que je puis me souvenir, je crois que dix ans après que je fus parti du monastère, étant alors à Naples, un Espagnol appelé Valdès, lequel faisait profession de chrétien, et voyant que madame Giulia di Gonzaga, Mario Galeotto, Antonio Imperato et autres l'avaient en grande estime, et disaient qu'il était si grand homme et qu'il composait beaucoup de belles choses, il me vint à l'esprit de lui parler; je lui parlai, je ne sais combien de fois, je le trouvai

très aimable, bien qu'il ne s'ouvrît pas beaucoup avec moi, et je le priai de me faire lire plusieurs de ces choses; il me promit de le faire... toutefois je n'y retournai plus, parce qu'il avait beaucoup de renommée; mais l'Espagnol Villafranca, plus ami de moi, me prêta quelques-uns de ses écrits, d'où je pus me rendre compte de ses opinions...[1]. »

Nous pouvons donc terminer cette biographie par ces vers du poète anglais Rogers:

Que le Toscan vante constamment le divin Martyr,
Que la Gaule fasse monter jusqu'aux astres son Calvin,
Que le monde espagnol s'enorgueillisse de l'écrivain Valdès.[2]

[1] *Memoria del professore Dom. Berti.* Roma, 1878. — Dom. Berti, dans les *Atti della regia Accademia de'Lincei*, année 1877 à 1878, donne des documents inédits sur les disciples de Juan Valdès en Italie. Dans une séance du mois de janvier, il a tracé un tableau intéressant et vivant du mouvement religieux dont celui-ci fut le principal promoteur; il a en même temps signalé des faits nouveaux sur les rapports de la communauté évangélique de Naples avec une congrégation également évangélique de Vicence. Il est probable que nous pourrons bientôt les lire dans une histoire de la Réforme en Italie par M. Combe, professeur à la faculté vaudoise de théologie, à Florence.

[2] Prædicet assiduo divinum Martyra Tuscus,
Calvinumque suum Gallia in astra ferat,
Valdesio Hispanus scriptore superbiat orbis.

CHAPITRE III

Jean Diaz [1].

Jean Diaz (Dacius, Diazius), victime du fanatisme espagnol dans ce qu'il pouvait avoir de plus odieux, naquit en 1510 à Cuença et étudia la théologie pendant treize ans à l'université de Paris, la plus fréquentée du XVI[e] siècle. Egalement distingué par son érudition, ses talents, l'amabilité de son caractère et la pureté de ses mœurs, il s'était lié de la manière la plus étroite avec Jayme

[1] Voir pour cette biographie, principalement : l'opuscule de Senarclens, intitulé : *Historia vera de morte sancti viri Johannis Diazii.* — Sleidan, *De statu religionis et reipublicæ.* — Henri Estienne, *Apologie d'Aristote.* — Jules Bonnet, *Nouveaux récits du XVI[e] siècle.* — Calvin, *Opera,* t. XII, p. 130, 150. — *Mémoires d'Enzinas. Collection des Réformateurs espagnols,* vol. XX, etc.

Enzinas, qui jeta dans son cœur les premières semences de la doctrine évangélique. Grâce à sa connaissance approfondie de l'hébreu et du grec, il lisait les Livres saints dans le texte original. « Nous eûmes un fort notable et pitoyable exemple (de fratricide) en un Espagnol nommé Jean Diaz, dit le célèbre imprimeur Henri Estienne, lequel j'ai vu et connu à Paris, où toutes gens de bien et de bonnes lettres l'avaient en autant bonne estime, qu'étranger qui eût mis le pied en France depuis longtemps; au demeurant d'une débonnaireté et douceur telle, qu'il représentait totalement un Abel..... Depuis qu'il eut très bien étudié ès-lettres saintes, il ne put prendre aucun goût à la religion romaine, au lieu qu'auparavant il y avait été plongé jusqu'aux oreilles, à l'espagnole. »

En 1543, Diaz se rendit à Rome, auprès de son frère Alphonse (Alonzo) qui remplissait les importantes fonctions d'auditeur de la *Sainte-Rote.* L'inquisition, informée de ses relations avec Jayme Enzinas, converti à l'Evangile[1], voulut le faire arrêter, mais une prompte fuite le mit à l'abri de ses rigueurs; il se retira à Genève, où il rencontra

[1] Voir plus loin, chap. IV.

ses anciens condisciples de Paris, l'avocat J. Crespin, auteur des *Actes des martyrs*, Matthieu de Budé et Claude de Senarclens [1]. Celui-ci se montra toujours pour lui plein de déférence, d'affection et même d'enthousiasme : « Dieu souverainement bon, écrivait-il à Martin Bucer, quelle richesse dans les discours de Diaz ! Quel zèle pour la vérité ! Quelle horreur du mensonge ! Toutes les fois que la conversation tombait sur quelque article de la doctrine chrétienne, il y prenait part, à la grande satisfaction de ses auditeurs... »

François Enzinas, qui n'avait pas moins d'estime pour l'ami de son frère, écrivait de Wittenberg à Calvin, le 3 août 1545 : « Il y a auprès de toi un homme excellent par la piété et par la doctrine, Jean Dacius, Espagnol, que je désirerais te devenir plus recommandable à cause de moi, bien qu'il se

[1] « Claude de Senarclens, né environ l'an 1519, à Bursins, dans le Pays de Vaud, renonça de bonne heure aux dignités ecclésiastiques.... et fit son éducation à Bâle... Après avoir visité l'Allemagne, il rentra dans sa patrie et se fixa pour quelque temps à Genève, logeant dans la maison de Calvin et remplissant parfois auprès de lui les fonctions de secrétaire... » Herminjard, prospectus de la *Correspondance des Réformateurs*.

recommande suffisamment lui-même par son mérite. »

Diaz fut, en effet, accueilli avec une grande bienveillance par le réformateur et ses collègues, avec lesquels il aimait à s'entretenir des intérêts de l'Eglise, tandis qu'avec les magistrats il s'occupait plus particulièrement de la législation des Etats. On croit qu'il logea quelque temps dans la maison du pasteur Nicolas des Gallards (Nicolaus Galesius), éditeur des opuscules de Calvin. Invité par les frères Senarclens à faire un séjour dans leur campagne de Bursins, il étudia avec eux les Saintes Ecritures et écrivit à Calvin pour lui demander des explications sur quelques passages des Actes des Apôtres. Il partit de là, avec ses amis, pour Strasbourg, en passant par Lausanne, Neuchâtel et Bâle.

Martin Bucer se chargea de le présenter aux autorités civiles et ecclésiastiques ; comme il désirait faire partie de la communauté réformée, il fit en présence de l'Eglise la confession de foi suivante : « Je déclare croire au Rédempteur, seul chef de l'Eglise, unique Médiateur entre Dieu et les hommes, et me séparer pour toujours de l'Eglise

romaine, où l'on ne trouve ni la pure doctrine de Christ, ni l'administration fidèle des sacrements, ni la glorieuse liberté des enfants de Dieu [1]. »

L'Espagnol Malvenda, ardent catholique, assistait à cette cérémonie, si simple et si touchante en même temps. « Avez-vous entendu ma confession de foi ? lui dit Diaz; je n'ai rien à en retrancher; plus je réfléchis, plus je suis convaincu que Dieu vous a conduit ici afin que vous donniez, à votre tour, gloire à la vérité. S'il en est autrement, vous pourrez dire en Espagne que vous avez vu ici un Espagnol, grand luthérien et qui ne craint pas de professer sa foi en Jésus-Christ, à moins que vous ne jugiez plus prudent de vous taire à ce sujet. »

En 1545, Bucer et Diaz furent délégués par les magistrats de Strasbourg au colloque de Ratisbonne, que Charles-Quint avait convoqué pour s'occuper des moyens de rétablir la paix entre les protestants et les catholiques de l'Allemagne. Ils arrivèrent à leur destination quelques jours avant Noël. Dans une discussion publique de Bucer [2]

[1] Lettre de Diaz à Calvin, 29 août 1545; elle contient aussi quelques-uns des détails qui suivent.

[2] Calvin disait de Bucer à Farel : « Bucer est animé d'un si grand zèle pour la propagation de l'Evangile que, content

avec Malvenda sur la justification par la foi, le premier réfuta avec une telle vigueur les propositions de son adversaire, qu'il se concilia les suffrages unanimes de l'assemblée ; le cardinal Contarini lui-même reconnut que « le docteur de Strasbourg était un homme d'une telle fécondité en théologie et en philosophie, d'une telle subtilité dans la dialectique, qu'il pouvait, à lui seul, tenir tête à tous les docteurs du parti catholique. »

Diaz, comme inspiré par le pressentiment d'une mort prochaine, rédigea, avant de partir, son testament et une confession de foi qui fut imprimée sous le titre de *Summa ;* en voici le résumé : La science de notre salut consiste en trois choses : le sentiment de notre misère, la connaissance de Christ, une foi entière en lui. Pour cela, comme pour l'adoration de Dieu, nous sommes aidés par trois choses : 1° La doctrine puisée dans la Bible, les symboles, les quatre premiers conciles œcuméniques, les saints Pères; 2° l'administration des deux sacrements institués par Jésus-Christ lui-

d'avoir obtenu les choses les plus importantes, il est quelquefois un peu trop faible à concéder celles qu'il regarde comme très secondaires et qui pourtant ont bien leur poids. »

même, comme symboles et organes de sa bénédiction et de son sacrifice ; 3° le gouvernement de l'Eglise qui a deux points cardinaux, une bonne magistrature et un ministère fidèle de l'Evangile [1].

Senarclens avait accompagné Diaz à Ratisbonne, « car, disait-il, je ne pouvais me séparer de l'ami que je chérissais comme un frère et dont les jours m'étaient plus précieux que les miens. »

De Ratisbonne, Diaz écrivit le 19 janvier 1546 à Calvin pour lui donner des nouvelles sur le concile de Trente, sur la convention de Francfort et sur le colloque lui-même. Les délégués de Charles-Quint, irrités de voir une ville impériale représentée par des hérétiques, dont l'un, Jean Diaz, était espagnol, engagèrent P. Malvenda à faire tous ses efforts pour le ramener à la foi catholilique; celui-ci s'en chargea avec empressement, car, disait-il, « la conquête d'un Espagnol avait plus d'importance pour les hérétiques que celle de dix mille Allemands ou d'un grand nombre de prosélytes d'autres nations... Quant à lui, il avait plus vieilli en six jours dans ce pays hérétique qu'en six ans ailleurs. » Malvenda et Diaz eurent

[1] Crespin, ouvrage cité.

deux conférences dont le résultat fut nul, comme on devait s'y attendre [1]. « Le pape, dit le premier, ne peut errer, étant le vicaire de Jésus-Christ. »

« Lorsque j'entendis ces paroles, dit Diaz, je frémis et je répondis avec vivacité. Quelle impudence et quelle folie d'affirmer qu'un homme flétri par tant de crimes publics et particuliers, soit exempt d'erreur! Malgré les abominations évidentes qu'il commet tous les jours avec ses cardinaux, et malgré ses décrets impies qui contredisent formellement la parole de Dieu, ils osent dire que le pape est infaillible! »

On sait qu'à cette époque le saint-siège avait été occupé par Alexandre VI, Léon X, Paul III, dont l'incrédulité et l'immoralité étaient devenues proverbiales. Diaz reprocha de plus à son adversaire d'avoir méconnu les vérités contenues dans les Saintes Ecritures et d'avoir cherché à entretenir dans l'esprit de l'Empereur une violente haine

[1] Les détails sur ces entretiens ont été trouvés dans les papiers de Diaz; il parle de ces mêmes conférences soit avec un Espagnol inconnu, soit avec Malvenda, et des premiers actes du colloque de Ratisbonne, dans une lettre écrite le 9 février 1546 à P. Fagius, ministre de Strasbourg; elle contient de plus la belle prière prononcée par M. Bucer pour l'ouverture de ce colloque.

contre ses sujets du culte réformé; il lui déclara enfin que, quant à lui, il ne cesserait de professer et de propager la doctrine des Apôtres, fût-ce au péril de sa vie.

Malvenda fit part de ces entretiens à Pierre Soto, confesseur de Charles-Quint[1], et lui représenta Diaz comme un homme qui, en répandant partout le poison de l'erreur, ébranlait à la fois l'autorité de l'Eglise et celle du souverain. Marquina, qui assistait à cet entretien, interrompit son collègue pour lui dire qu'il avait eu des relations intimes avec Diaz et qu'il pouvait affirmer que c'était un homme de bien, d'une vie intègre et d'une vertu irréprochable.

« Si Diaz, répliqua Soto, continue de frayer avec les hérétiques, il fera beaucoup de mal à l'Espagne; il faut qu'il se rétracte ou qu'il meure. »

Peu de jours après, Marquina étant retourné à Rome, chargé d'une mission de l'Empereur, il raconta à Alphonse Diaz tout ce qui s'était passé entre son frère Jean et Malvenda. Le fonctionnaire

[1] Soto fut poursuivi en 1560 par l'inquisition de Valladolid, pour cause d'hérésie; s'il échappa au bûcher, c'est qu'il mourut à Trente en 1563, pendant les premières formalités de la procédure (Llorente, tome III, page 88).

de la cour pontificale, indigné à l'ouïe de ces nouvelles, se rendit aussitôt en Allemagne pour y rejoindre son frère et le ramener au catholicisme par la douceur, si cela était possible, mais au besoin par la violence ; il se fit accompagner d'un sicaire à gages, Juan Prieto.

Jean Diaz, convaincu que le colloque de Ratisbonne n'aboutirait pas à une véritable pacification, avait quitté cette ville et s'était rendu à Neubourg, dans le Palatinat, afin d'y surveiller l'impression d'un ouvrage de son protecteur Bucer. C'est à cette époque qu'il écrivit, le 13 mars, une lettre à Calvin, pour l'engager à envoyer quelques paroles de consolation à leur ami commun, François Enzinas, que les ennemis de l'Evangile poursuivaient partout de leurs perfides intrigues. « Tu peux à peine t'imaginer, lui dit-il, dans quelle tristesse, dans quelle anxiété d'esprit, dans quel trouble il se trouve maintenant. Il m'apprend, en effet, dans sa dernière lettre, que le C. exomologiste (probablement un inquisiteur espagnol), a vu avec tant de peine son retour en Allemagne, que non seulement il veut faire confisquer les biens qu'il attend de ses parents par héritage, mais encore qu'il prépare une grave infamie

contre ses proches plus âgés que lui et parfaitement innocents. On lui donne le conseil d'aller en Italie comme le moyen le plus sûr d'échapper à ces malheurs... Je l'en dissuaderai, ainsi que je l'ai déjà fait, à moins qu'il ne veuille s'exposer à un péril évident... Tu m'écriras dès que tes importantes occupations te le permettront; car je ne voudrais pas être privé de tes lettres, qui me sont aussi chères que ta propre personne... Tu as partout des gens qui te sont attachés. Porte-toi bien, homme très illustre en Christ, que j'implore afin qu'il te conserve très longtemps pour la protection et l'édification de l'Eglise. »

Jean Diaz ne se doutait pas, lorsqu'il écrivait ainsi à Calvin, que d'imminents dangers l'attendaient lui-même, non de la part d'ennemis étrangers, mais de son propre frère. A peine, en effet, Alphonse eut-il découvert la demeure de Jean, qu'il s'empressa d'aller le trouver, accompagné de son complice. Comme Jean se montrait surpris de cette visite à laquelle il était loin de s'attendre, Alphonse lui dit : « Oui, c'est bien moi; » et il lui remit une lettre de Malvenda qui l'exhortait à rentrer dans le sein de l'Eglise romaine. « J'ai voulu connaître par moi-même, ajouta Alphonse,

tes vrais sentiments et t'arracher aux pièges de l'hérésie. Quelle responsabilité n'assumerais-tu pas sur ta tête, en persévérant dans l'erreur? Sans parler de la honte qui en rejaillirait sur notre nom, as-tu pensé aux périls qui te menaçaient, la prison, l'exil, la mort? »

« J'ai pensé à tout cela, répondit Jean, et je suis prêt à tout souffrir pour confesser publiquement la doctrine que j'ai embrassée... Renier la doctrine du salut, telle que Christ lui-même l'a enseignée, serait un péché dont je me sens incapable, un blasphème contre le Saint-Esprit, le seul qui ne sera pardonné ni dans ce monde, ni dans l'autre! »

Alphonse voyant que ses reproches et ses menaces demeuraient sans effet, essaya de le gagner par l'appât de l'or et lui offrit un bénéfice de cinq cents ducats. « Je ne désire ni or, ni argent, répondit Jean... La vérité, c'est tout mon bien; le témoignage d'une bonne conscience, voilà mon trésor... Recherchons les richesses qui ne peuvent périr; attachons-nous à l'Evangile du salut, dont la vertu console dans l'affliction, fortifie dans l'épreuve et ne sera pleinement manifestée qu'au ciel. »

Alphonse changeant alors de tactique, feignit

d'être touché des exhortations de son frère et l'invita à l'accompagner en Italie, lui promettant qu'il pourrait non seulement y professer paisiblement sa foi, mais la prêcher ouvertement, sans avoir rien à craindre de l'inquisition. Jean, dont la candeur égalait la droiture et la piété, se sentait disposé à suivre ce conseil, lorsque Bucer, Ochino et d'autres amis, qui se défiaient avec raison de la prétendue conversion d'Alphonse, réussirent à l'en dissuader. « Je te remercie, écrit Jean à Ochino, le 22 mars 1546, des conseils que tu me donnes avec tant de sollicitude. Je te sais gré surtout de me rappeler que je dois fermer les yeux au monde pour répondre uniquement à l'appel de Christ. Qu'il soit ma lumière, mon guide, mon appui!... Que je doive partir ou rester, je désire ne faire que la volonté de Dieu. Ma confiance est en Christ, qui me promet une heureuse issue. »

Alphonse se dirigea du côté d'Augsbourg, comme s'il avait l'intention de retourner à Rome; puis il revint sur ses pas avec son complice, qui s'était muni d'une hachette.

Ils entrèrent à Neubourg le 27 mars, au point du jour, sans avoir été aperçus, et se présentèrent à

la porte de la maison où logeaient Jean et son ami Senarclens. « Je me souviens, dit celui-ci, que la veille du jour fatal, Jean fléchit les genoux, selon son habitude, et pria avec plus d'ardeur et plus longtemps qu'il ne le faisait d'ordinaire. Nous consacrâmes ensuite une partie de la soirée à nous entretenir des voies de Dieu et du grand mystère de piété manifesté en Jésus-Christ. Sa voix avait quelque chose de vibrant; et je me sentais tellement ému à chacune de ses paroles, qu'il me semblait entendre non pas un homme semblable à moi, mais un ange du ciel. »

Jean fut réveillé par le complice d'Alphonse, qui demandait à lui remettre une lettre de son frère, dans laquelle celui-ci, pour mieux dissimuler ses véritables intentions, lui disait de se défier de Malvenda et de ses intrigues. Pendant qu'il était absorbé par cette lecture, l'assassin le frappa à la tête, de sa hachette qu'il avait cachée sous son manteau. Jean s'affaissa aussitôt sur lui-même, sans avoir pu proférer un seul mot. Senarclens, ne voyant pas rentrer son ami, sortit de sa chambre, agité par un sinistre pressentiment, et le trouva baigné dans son sang, les mains jointes et les

yeux tournés vers le ciel. Le crime consommé, les deux meurtriers montèrent sur des chevaux qu'ils avaient eu la précaution de faire préparer [1].

La nouvelle de cet odieux attentat remplit d'effroi catholiques et protestants : « Caïn, s'écria le pacifique Mélanchthon, a tué Abel une seconde fois. »

Quand ta vie et ta mort, Diaze, je contemple
Et ton frère changé en lion rugissant,
Joyeux, triste, je voys le Seigneur tout-puissant
D'Abel et de Caïn renouvellant l'exemple [2].

« Comme j'avais achevé ces présentes, écrit Calvin à M. de Falais, j'ai eu de piteuses nouvelles de la mort du bon Diazius. Mais il faut que les malheureux papistes montrent de plus en plus qu'ils sont menés de l'esprit de leur père qui, dès le commencement, a été meurtrier [3]. »

Senarclens rendit également à son ami un touchant témoignage :

« J'ai vécu, dit-il, familièrement avec lui, à Paris, à Genève, à Strasbourg, à Neubourg enfin.

[1] Fleury, *Histoire ecclésiastique,* Livre 142, § 88.

[2] Th. de Bèze, *Les vrais pourtraits des hommes illustres,* traduits du latin par Simon Goulard. Genève, 1581.

[3] Genève, 16 avril 1546; post-scriptum. *Lettres françaises de Calvin,* par J. Bonnet, tome I, 153.

Partout, j'en atteste le ciel, quiconque l'a connu, l'a aimé comme un frère. Pour moi, je regarderai toujours comme un de mes meilleurs privilèges, d'avoir été honoré de son amitié. Mais, lorsque je pense à tant de vertus, de piété, de savoir, éteints sans retour, par un coup si funeste, je ne puis retenir mes larmes ! Pour l'accomplir, il a fallu un de ces hommes qui portent dans leur cœur toutes les furies de l'enfer, représentant à eux seuls toute une légion de démons ! Mais ce n'est pas impunément que le sang du juste a été répandu ; il crie vengeance devant le trône de Dieu, et il y a là-haut un juge qu'on ne peut corrompre. »

Les assassins furent arrêtés à Inspruck, par ordre de Charles-Quint, qu'un tel forfait avait d'abord indigné ; mais, sur les instances de plusieurs de ses conseillers, en particulier des cardinaux de Trente et d'Augsbourg, il les fit remettre en liberté. « Il est facile de voir, dit Sepulveda, historiographe de l'Empereur, que celui-ci approuvait ce qui avait été fait. » Il y eut même des écrivains assez aveuglés par leur fanatisme pour comparer Alphonse aux grands citoyens de la Grèce et de Rome, qui sacrifièrent ce qu'ils avaient de plus cher au salut de leur patrie.

Comme les autorités du Tyrol refusaient d'exécuter l'ordre de Charles-Quint, Pierre Soto écrivit à Ferdinand : « La nature sacrée de cette affaire et l'obligation que nous avons tous à la religion, m'engagent à importuner Votre Majesté par des lettres, comme je l'aurais fait en paroles, si vous aviez été ici. Après vous avoir quitté, nous avons appris que les autorités d'Inspruck refusent de remettre l'affaire à Votre Majesté, c'est pourquoi je supplie Votre Majesté, le plus humblement possible, d'ordonner qu'il y soit donné suite sans délai, car il y a plus de quatre mois qu'ils sont en prison, et Votre Majesté peut et doit leur accorder toute faveur. Que notre Seigneur vous bénisse! »

Paul III, dans une dépêche adressée à l'archiduc, le 28 septembre, se plaint de son côté qu'Alphonse Diaz et Juan Prieto, quoique ecclésiastiques l'un et l'autre, aient été soumis à une longue détention par un tribunal séculier. Dans une seconde lettre, le pape invitait le cardinal administrateur du diocèse de Trente à libérer les deux prisonniers et à les envoyer en Italie avec les pièces du procès. Le fratricide reçut à Rome l'accueil le plus honorable et fut l'objet de nouvelles faveurs.

Nous terminerons cette biographie par l'abrégé du récit que Sepulveda nous a donné de la vie et de la mort de Diaz[1], pour en montrer l'accord général avec celui des auteurs protestants :

Alphonse Diaz, dit-il en substance, s'était rendu en Allemagne dans le but d'éloigner le malheur de son frère et la honte de sa famille; il avait feint de partager ses opinions religieuses et avait résolu de le tuer, parce que tout autre moyen avait échoué. Après avoir parlé du meurtre de Jean, à peu près dans les mêmes termes que Senarclens, il fait un grand éloge de la présence d'esprit que montra Alphonse à Inspruck et de l'ordre de l'Empereur par lequel il était défendu aux magistrats de cette ville de s'occuper du jugement des accusés. Ensorte que, remarque l'historien catholique, on pouvait voir aisément le désir de Charles-Quint, qu'Alphonse sortît sain et sauf de son procès. On obtint ainsi par les soins des courtisans, des catholiques et de l'*humanité* de l'Empereur que le jugement fût différé; et alors,

[1] On ne sait trop comment concilier les sentiments de Sepulveda dans ce récit, avec la tolérance religieuse dont il se montra animé en d'autres circonstances et dans d'autres écrits.

quand le caractère ecclésiastique d'Alphonse eut été dûment constaté, le procès fut déféré à l'évêque de Trente; tous les efforts et le zèle des luthériens furent ainsi déçus. De Trente, Alphonse arriva à Rome sain et sauf, avec son serviteur; de là il retourna en Espagne quelques années plus tard[1]. « A Valladolid, en réponse à mes questions, d'abord à contre-cœur, puis sans répugnance et avec plus de détails, il me raconta ce que j'avais appris par d'autres personnes, toute la conduite de l'affaire. »

On a conservé quelques lettres de Jean Diaz à Calvin: 1er et 9 août 1545; 19 janvier, 9 février, 13 mars 1546.

[1] Quelques historiens affirment qu'en 1552 Alphonse Diaz, bourrelé de remords, se pendit à Trente au cou de sa mule. Crespin, ouvrage cité, etc.

CHAPITRE IV

Les frères Enzinas.

Les frères *Enzinas*[1] de Burgos, comme le martyr San-Roman[2], se distinguèrent par leur piété non moins que par leurs talents et leur érudition. *Pierre de Lermes*[3], professeur de théologie et premier chancelier de l'université d'Alcalà de Hénarès, savant de premier ordre, particulière-

[1] Autrement appelés en grec Dryander; en français, Du Chêne; en flamand, Van Eyck, et en allemand, Eichmann.

[2] Livre II, chap. VI.

[3] Peu de temps après le départ des Enzinas, Pierre de Lermes fut dénoncé à l'inquisition comme suspect d'hérésie; il s'enfuit à Paris, où il mourut doyen de la Sorbonne. Son neveu, Louis de la Cadena, dut également, pour échapper aux poursuites du saint-office, rejoindre son oncle et fut nommé professeur de théologie.

ment dans les langues orientales, s'appliqua à développer de bonne heure chez ces jeunes gens, dont il fut le protecteur, le goût de la bonne littérature ecclésiastique; il les engageait en même temps à chercher la vérité chrétienne non dans la scolastique qu'il détestait comme Erasme, son maître, mais dans les Saintes Ecritures ellesmêmes.

Pénétrés de ces principes, les trois frères se rendirent à Louvain en 1540 et y firent d'excellentes études. Ils rencontrèrent dans cette ville le doux et pieux Cassandre, qui s'attacha à eux et les disposa par ses entretiens à embrasser les doctrines de la Réforme, quoique lui-même n'eût pas cessé d'appartenir de cœur à l'Eglise romaine.

Jean, le plus jeune, s'était séparé de ses frères pour aller en Allemagne, où il exerça la médecine pendant quelque temps, puis à Strasbourg. On a de lui quelques ouvrages très estimés sur les sciences naturelles, particulièrement sur la médecine et l'astronomie [1].

Jacques ou Jayme, l'aîné, partit de Louvain en 1541 pour Paris, afin d'y achever ses études. Dans

[1] Teissier, *Eloges*, tome I.

plusieurs de ses lettres, il blâme la tendance scolastique de la plupart des professeurs de la Sorbonne, qu'il appelle « bigots et pédants, » tandis que d'autre part il reproche à ses condisciples la grossièreté de leurs mœurs et leur répugnance pour l'étude des arts libéraux. Partisan des doctrines évangéliques, qu'il avait embrassées avec zèle, il vit plus d'une fois couronnés de succès ses efforts pour amener ses compatriotes à la connaissance de la vérité. Il ne pouvait se défendre de dire ouvertement combien il admirait le courage avec lequel les martyrs français marchaient au supplice et enduraient les affreuses souffrances du bûcher[1]. « Mon cœur se brise, en vérité, rien que d'y songer, écrit-il à G. Cassandre, le 25 février 1541; nos maîtres en sont venus à ce degré de démence et d'impiété que livrés à la perversité de leur sens, ils croient rendre service à Dieu en persécutant ses élus. Que le Seigneur nous soit en aide et nous délivre des griffes de ces démons à face humaine! Pour moi, je n'ai plus qu'un désir, c'est de fuir cette Babylone et de retourner avec

[1] Jayme Enzinas avait assisté en particulier au supplice d'un jeune homme appelé Claude Lepeintre, qu'il accompagna avec Crespin jusqu'au pied de l'échafaud.

mes livres à ma chère université de Louvain [1]. »

Jayme quitta en effet Paris, peu de temps après avoir écrit cette lettre, pour se rendre à Anvers où il publia un catéchisme espagnol. Ce travail achevé, il rejoignit à Bruges son protecteur Cassandre. C'est probablement de cette ville qu'il écrivait à un ami : « Dans les Saintes Ecritures, ajouter ou retrancher quelque chose, ou en tordre le sens, pour l'adapter à ses opinions et à ses passions, que Christ m'aime !... c'est une grande impiété qu'un bon chrétien ne saurait supporter, fût-ce au prix de sa vie. »

Cinq ans après, en 1546, il prit le chemin de l'Italie, sur le conseil de son père. Mais constamment froissé dans ses convictions religieuses, il forma le projet de s'éloigner de Rome. Malheureusement il fut dénoncé à l'inquisition par un de ses compatriotes, jeté en prison, mis en jugement et condamné à mort avec le consentement de Paul III. « Jayme, dit Moreri, ne pouvait s'empêcher de s'exprimer librement sur quelques abus qui régnaient dans l'Eglise. »

[1] *Epistolæ selectiores scriptæ a Belgis ad Belgas,* recueillies par Van der Meyle, 117.

Il n'hésita point à confesser sa foi en présence du souverain pontife, qui l'interrogea lui-même, entouré de ses cardinaux [1].

« Ainsi donc qu'il était à Rome, où il demeura quelques années, contre son vouloir, seulement pour obéir et complaire aux sottes affections de ses parents, raconte Crespin, il fut pris par les gens mêmes de sa nation, sur l'heure qu'il se préparait pour aller en Allemagne vers son frère, nommé François Dryander, qui l'appelait là. Et incontinent, il fut serré en une étroite prison. Puis après, il fut interrogé de sa foi, devant une grande assemblée de gens d'apparence, et en présence de tous les cardinaux et évêques qui pour lors résidaient à Rome. Et là, il maintint, d'une grande constance et hardiesse, la vraie doctrine de l'Evangile et condamna ouvertement les impiétés et tromperies diaboliques du grand antechrist romain. Tout incontinent, non seulement les cardinaux, mais aussi ceux qui étaient là de sa nation, commencèrent à crier à haute voix qu'on devait le brûler. Pour conclusion, ces défenseurs et mi-

[1] Prosper Marchand, *Dictionnaire historique et biographique.*

nistres furieux de toute impiété et cruautés barbares, firent tant par leurs efforts qu'ils firent finir la vie à ce bon serviteur de Dieu par martyre glorieux qui a été admirable en la ville de Rome... »

Calvin écrivit à François Enzinas au sujet du supplice de Jayme : il en reçut la réponse suivante de Bâle, 14 avril 1547 : « Je te remercie de ta lettre, très savant Calvin, ta vue me serait bien plus agréable, si tu venais nous voir, comme tu le promets... Je ne doute pas de la vérité de tes paroles ; mais, comme nous sommes des hommes et sujets aux infirmités de la chair, nous ne pouvons ni ne devons nous dépouiller du sentiment de la douleur..... Et cependant..... je suis certain que ce n'est ni par hasard, ni par accident que mon frère a été transporté dans l'Eglise éternelle des bienheureux..... où le cantique de triomphe est chanté par les saints qui sont lavés dans le sang de l'Agneau. Plût à Dieu que ces divines flammes se répandissent dans l'Espagne tout entière, afin que les âmes nobles, touchées de cet exemple, se repentent enfin de l'impiété dans laquelle elles vivent maintenant... »

L'auteur de cette lettre, *François Enzinas*, né

en 1520, se trouvait encore à Louvain lorsque Jayme partit pour l'Italie. Il était en relation étroite avec plusieurs savants, entre autres Jean de Lasco [1]. Destiné par ses parents à suivre la carrière des armes, il en choisit une autre plus en rapport avec ses goûts et ses études. « Tout le monde me blâme, je le sais, écrit-il à Lasco (10 mai 1541), de m'être consacré aux études littéraires... Je m'efforcerai, selon mon pouvoir, de propager la divine foi... Je me propose de me retirer à Wittenberg, parce que cette cité renferme un grand nombre de professeurs versés dans toutes les sciences, et que j'ai une si profonde estime pour le savoir, le jugement et l'éloquence de P. Mélanchthon en particulier, que j'irais au bout du monde civilisé afin de jouir de la société et de l'instruction de tels hommes [2]. »

Fr. Enzinas arriva à Paris en 1541, au moment même où l'on conduisait au champ du repos le vénérable Pierre de Lermes. Le 27 octobre il en

[1] Jean de Lasco appartenait à une famille illustre de Pologne ; il dut quitter son pays, parce qu'il avait embrassé les doctrines de Luther. On le considère comme le premier réformateur de la Frise, où il s'était réfugié.

[2] *Illustrium et clarorum virorum epistolæ selectiores.*

partit pour Wittenberg, où Mélanchthon l'accueillit avec sa cordialité habituelle. Il profita de son séjour auprès du savant helléniste pour traduire le Nouveau Testament en langue castillane ; puis en janvier 1543, il retourna à Louvain où il soumit sa version à quelques savants théologiens. Ceux-ci, imbus des préjugés de leur Eglise, lui objectèrent que les versions des saints Livres en langue vulgaire étant la principale cause des hérésies en Allemagne et dans d'autres contrées, il fallait bien se garder d'en favoriser la lecture en Espagne.

D'autres personnes l'encouragèrent au contraire à publier cette nouvelle traduction. « Alors, dit-il dans ses *Mémoires*, je commençai à penser aux moyens de l'éditer [1]..... Je fis part de mon intention à plusieurs grands personnages espagnols et au-

[1] L'entreprise de François Enzinas n'était pas nouvelle dans la Péninsule. Au XIII[e] siècle, Alphonse X, roi de Castille, avait fait traduire en castillan les Saintes Ecritures, dans le même temps que Jayme I[er], roi d'Aragon, les proscrivait dans ses Etats. Deux siècles plus tard, Boniface Ferrer, le frère du saint du même nom, traduisait en dialecte valencien la Bible entière ; un négociant allemand la fit imprimer à Valence à ses frais, mais l'œuvre à peine sortie de presse ayant éveillé les défiances de l'inquisition, l'édition tout entière avait péri dans les flammes. — « Le Nouveau Testament a été traduit en basque en 1571. » (Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, liv. XXV, chap. III).

tres gens savants, lesquels approuvèrent merveilleusement mon entreprise et me conseillèrent de me hâter. Entre autres il y avait des moines, qui quoique superstitieux, disaient que depuis que Jésus-Christ était né, les Espagnols n'avaient reçu un tel bien que celui-là..... Quant à moi, ils ne m'auraient jamais persuadé de le mettre en lumière, si je n'avais su qu'il serait merveilleusement profitable et même nécessaire au peuple chrétien..... Je me soumis volontiers à la censure des théologiens, afin que par ce moyen j'ôtasse aux méchants l'occasion de calomnier et prouvasse aux gens de bien ma diligence [1]. »

Dans sa dédicace à l'Empereur, il lui disait : « Sacrée Majesté, grâce aux versions des Saintes Ecritures, tous peuvent dans leur langue naturelle entendre parler, par Jésus-Christ et ses apôtres, des mystères de notre rédemption, d'où dépendent le salut et la consolation de nos âmes. Aussi des versions nouvelles se publient sans cesse dans tous les royaumes de la chrétienté, où il y en a plus que des ruisseaux..... L'Espagne seule reste isolée, à l'extrémité de l'Europe, dans son

[1] *Mémoires d'Enzinas*, d'après Marchand, ouvrage cité.

coin. J'espère que Votre Majesté trouvera mon travail bon et le protégera de son autorité souveraine [1]. »

Fr. Enzinas se disposait à publier sa version à Anvers, lorsque Charles-Quint, à qui les théologiens de Louvain l'avaient fait considérer comme dangereuse pour la foi des catholiques, en défendit l'impression et la vente. Les magistrats de la ville flamande cherchèrent en vain à le faire revenir de cette détermination, en l'assurant que les franciscains n'y avaient rien trouvé de répréhensible.

Cependant l'affaire demeura en suspens jusqu'à ce que l'Empereur fût arrivé à Bruxelles, où on l'attendait depuis plusieurs années. Ce fut le 24 novembre 1543 que le souverain fit son entrée dans les murs de la capitale du Brabant; mais il quitta bientôt les Pays-Bas pour aller ouvrir la diète de Spire et pénétrer en France à la tête de son armée. La paix de Crépy signée le 18 septembre 1544, il revint à Bruxelles le 1er octobre.

[1] *Mémoires d'Enzinas.* Cités d'après Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation*, IIe série, tome VIII, page 85. Les *Mémoires d'Enzinas*, texte latin et traduction française du temps, ont été publiés à Bruxelles en 1862 par M. Campan, secrétaire de la Société d'histoire belge ; l'édition en est épuisée.

Enzinas y arriva de son côté le mois suivant; François de Mendoza, évêque de Jaen, s'était chargé de conduire son jeune ami à la cour impériale. Voici comment Enzinas nous raconte lui-même cette présentation dans ses *Mémoires* :

« Dans une salle où se trouvaient quelques personnes de haut rang, il vit l'Empereur seul à table, il admira la grâce et la dignité de ses manières. Charles se leva, appuyé sur une petite canne, et écouta le rapport d'un de ses généraux. Alors l'évêque prit Enzinas par la main, le présenta à l'Empereur et pria Sa Majesté de vouloir bien accepter la dédicace de l'excellent ouvrage de son jeune ami.

» — Quel ouvrage ? dit Charles, en se tournant du côté d'Enzinas, qui répondit :

» — C'est une partie de la Sainte Ecriture, qu'on appelle Nouveau Testament, traduit fidèlement par moi en espagnol ; il contient l'histoire évangélique et les épîtres des Apôtres. Je désirerais que Sa Majesté, protectrice de la religion et de la foi, examinât ce travail ; et je la supplie humblement que l'ouvrage, approuvé par Votre Majesté, soit recommandé au peuple chrétien sous votre garantie impériale.

» L'Empereur demanda au jeune homme s'il était l'auteur de ce livre.

» — Le Saint-Esprit, sire, répondit Enzinas, en est l'auteur et a inspiré de son souffle quelques hommes de Dieu pour le transmettre en langue grecque à l'humanité ; je ne suis qu'un serviteur et un faible organe qui l'a traduit en espagnol.

» — Est-ce en castillan ? demanda l'Empereur.

» — Oui, dans notre langue castillane, sire ; c'est de cet ouvrage que je vous supplie maintenant de vous faire le protecteur et le défenseur, selon votre clémence.

» — Qu'il en soit comme vous le demandez, répliqua le souverain ; mais veillez à ce qu'il n'y ait rien de suspect dans ce livre.

» — Il n'y a rien de suspect dans tout l'ouvrage, sire, assura Enzinas, à moins que la voix de Dieu, qui se fit entendre du ciel, que la rédemption par son Fils unique Jésus-Christ notre Sauveur, qui procède du sein du Père éternel, ne soit quelque chose de suspect aux chrétiens.

» — Votre demande vous est accordée, si le livre est tel qu'il a été présenté par vous et par l'évêque.

» Charles prit alors l'exemplaire qui lui était

offert et le porta dans son cabinet. Le jour suivant, l'évêque reçut l'ordre de le porter au confesseur de l'Empereur, Pierre de Soto, qui devait l'examiner; sur quoi Enzinas retourna à Anvers, où il reçut une lettre dans laquelle l'évêque l'avertissait que le moine semblait satisfait du livre, qu'il n'avait pourtant pas encore lu entièrement[1]. »

Comme Soto avait manifesté le désir de conférer avec Enzinas sur quelques articles, celui-ci retourna à Bruxelles, où le confesseur de Charles-Quint le reçut de la manière la plus bienveillante; cependant il ne pouvait pour le moment entendre ses explications. Peu après, Soto le fit venir dans sa cellule et lui recommanda de lire un chapitre qui le concernait, dans un livre ouvert sur la table. C'était un ouvrage latin d'Alphonse de Castro, contre les hérésies. « Ce méchant et audacieux

[1] « La version de Fr. Enzinas est assez exacte, dit Richard Simon. Il s'attache ordinairement à la version d'Erasme... Il est judicieux en ce qu'il n'a pas pris la liberté de changer les mots de l'original dans la version, sous le prétexte de la rendre plus claire... Son bon sens paraît encore en ce qu'il a évité, autant que cela lui a été possible, les périphrases, gardant le caractère des auteurs qu'il traduisait... Mais, après tout, il était bien difficile qu'il ne s'émancipât quelquefois, aussi a-t-il eu, en quelques endroits, plus d'égard au sens qu'à la lettre de l'original. »

moine n'avait pas eu honte de dire que la lecture de l'Ecriture Sainte en langue vulgaire était la cause de toutes les hérésies. La lecture de ce méchant livre me fit soupçonner quelque chose de mal, bien que je ne me fusse jamais douté d'une si grande méchanceté que celle qu'il me brassait... A la fin, voici mon Judas qui rentre dans sa cellule, prend le Nouveau Testament que j'avais présenté à l'Empereur, et me dit d'un ton hautain et solennel : François, c'est une chose qui est fort à déplorer et dont je ne puis pas assez m'étonner, sachant que vous êtes jeune et à peine à l'entrée de vos études, que vous ayez bronché si lourdement. En ce qui concerne la version du Nouveau Testament, sachez que nulle raison ne peut être admise pour votre justification, car la seule lecture du Nouveau Testament a toujours été considérée par tous les bons catholiques comme la cause de toutes les erreurs dans l'Eglise. Aussi, le seul moyen par lequel nous avons conservé l'Espagne pure et sans tache a été la prohibition de cette lecture en langue du pays. Or donc, François, c'est une entreprise trop audacieuse de votre part d'avoir, contre la religion, osé publier le Nouveau Testament en langue vulgaire ; c'est

certes, un acte digne de châtiment. Jusqu'à présent je me suis acquitté de ma mission et je ne m'arrêterai pas que je n'aie achevé ce que j'ai commencé; demain, si vous pouvez, vous reviendrez. »

Soto reprocha en outre à Enzinas d'avoir eu des rapports avec Mélanchthon, d'avoir fait l'éloge de ses vertus et de ses opinions, et d'avoir publié un livre très dangereux [1].

Enzinas répondit qu'il n'avait publié d'autre livre que le Nouveau Testament, qu'il ne regardait point comme interdites des conversations avec Luther et Mélanchthon, vu que l'Empereur lui-même s'était entretenu avec eux. Quant à répandre le Nouveau Testament, non seulement cela n'était pas défendu par les lois humaines, mais c'était un devoir sacré de le faire; le confesseur de l'Empereur devait s'en tenir à l'ordre qu'il avait reçu d'examiner si la traduction était exacte. Soto reconnut qu'elle était digne d'approbation, mais qu'Enzinas aurait mieux fait d'appliquer son travail et ses soins à un autre sujet. Là-dessus ils se quittèrent.

[1] *De la liberté chrétienne et du libre arbitre.* Cet ouvrage n'a point été retrouvé dans les papiers d'Enzinas.

« Voici un homme qui me demande, continue l'auteur des *Mémoires,* si c'était moi qu'on appelait François.

» — Oui, lui répondis-je... En disant ces paroles nous arrivons à la porte du couvent, sur une grande place, où je remarquai une nombreuse bande de gens armés qui vinrent se jeter sur moi ; alors celui qui m'avait parlé me dit qu'il me faisait prisonnier... Je lui répondis assez tranquillement qu'il n'était pas besoin de tant de bourreaux contre un pauvre homme.

» — Monsieur de Granvelle (le cardinal), me dit-il, m'y a contraint et prétendait en avoir l'ordre de l'Empereur.

» Nous arrivâmes à la prison de la ville... Celui qui me conduisait commanda au geôlier de me traiter avec honnêteté..... La nuit de mes plus grands ennuis fut donc le 13 décembre 1544. »

Après avoir passé les premiers jours dans une grande agitation, Enzinas se calma peu à peu, grâce à ses rapports avec un coutelier prisonnier, nommé Gilles Tielmans, dont il loue la piété et la conduite édifiante [1]. Puis on le conduisit devant le

[1] Voir pour plus de détails, au sujet de ce jeune martyr,

Conseil privé, qui était chargé de l'interroger. Il se défendit avec une grande habileté et reconnut sans difficulté qu'il avait eu avec Mélanchthon des conversations sur un grand nombre de sujets, particulièrement sur la rhétorique et la philosophie.

— Que pensez-vous de lui et de ses ouvrages ? lui demanda-t-on.

» — Je n'ai pas lu tous ses écrits, répliqua-t-il, et lors même que je les aurais tous lus, je ne me croirais pas compétent pour porter un jugement sur les œuvres d'un si grand homme. Quant à son caractère, je le considère comme le plus excellent que j'aie rencontré dans ma vie. »

Il nia que Mélanchthon eût été excommunié et affirma qu'en tout cas il n'avait point trouvé d'hérésie en lui. On lui reprocha encore d'avoir imprimé en lettres majuscules un verset du Nouveau Testament, dans l'intention de faire ressortir la doctrine protestante de la justification par la foi, sans les œuvres de la loi; à quoi l'accusé répondit que « bien que l'imprimeur l'eût fait sans son autorisation, il n'avait pas vu d'inconvénient à diriger

Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation,* IIe série, tome VII, page 717.

l'attention du lecteur sur cette doctrine, qui n'appartenait pas à Luther mais à Paul. »

Fr. Enzinas comptait à Bruxelles beaucoup d'amis et des parents sincèrement attachés à l'Evangile, qui cherchèrent vainement à le faire remettre en liberté; la seule faveur qu'on leur accorda, importante il est vrai, ce fut de ne pas déférer son procès à l'inquisition espagnole, qui n'aurait pas manqué de l'envoyer au bûcher.

Enzinas ne se laissa pas abattre par toutes ces circonstances; ferme dans sa foi, il puisait ses meilleures consolations dans la méditation des Livres sacrés, particulièrement des Psaumes, dont l'étude lui suggéra de ferventes prières. « J'étais merveilleusement récréé par la lecture des Psaumes, dit-il; Seigneur Dieu, que ce livre m'a apporté de merveilleuses saveurs de la sagesse céleste! Je me décidai alors à me faire quelques prières de psaumes..... et pris en les premiers un si grand plaisir, qu'après avoir commencé, je ne pus avoir de repos que je n'eusse achevé tout le psautier [1]. »

Parmi les habitants de Bruxelles qui venaient

[1] *Mémoires.*

le visiter dans sa prison pour l'encourager et s'entretenir avec lui, se trouvaient deux hommes dont la société lui fut tout particulièrement agréable : l'un, Espagnol, appartenant à la cour de l'Empereur ; l'autre, Jacques de Bourgogne, seigneur de Falais et Breda [1]. Ils prenaient souvent ensemble leurs repas dans sa chambre, où la femme du geôlier leur faisait bon feu et leur donnait de son meilleur vin « pour tâcher d'égayer, disait-elle, le mélancolique jeune homme. »

Dans leurs conversations, ils aimaient à parler de la situation de l'Espagne, la seule contrée de l'Europe où la prédication de l'Evangile fût entièrement interdite. Enzinas leur raconta de son côté l'histoire du martyr François San-Roman, pour lequel il avait eu une grande affection.

Sur ces entrefaites, le 20 janvier, Gilles Tielmans fut mis à la torture et condamné à mourir sur un bûcher [2].

[1] Jacques de Bourgogne, élevé à la cour de Charles-Quint, adopta dès sa jeunesse la foi réformée ; mais ne pouvant la professer librement dans sa patrie, il la quitta pour se rendre à Genève ; sur les conseils de Calvin, il s'établit à Veigy, près de cette ville. Leur correspondance se trouve dans les *Lettres françaises* de Calvin, éditées par Jules Bonnet.

[2] Gilles Tielmans s'agenouilla au pied de l'échafaud et

« Les inquisiteurs de Belgique, écrit Mélanchthon à Camerarius, le 20 août 1545, ont assigné mon hôte, le sage, l'intègre et pieux Espagnol... Il montre un grand courage, quoiqu'il voie l'impossibilité de son retour auprès de ses parents et dans sa patrie. La pensée des angoisses que tout cela doit donner à ses parents le met lui-même dans l'inquiétude. Ces inquisiteurs sont aussi cruels que les trente tyrans l'étaient pour leurs concitoyens d'Athènes. Que Dieu garde ce qui reste de son Eglise et prépare partout un asile pour la foi! » Le 25 décembre il lui écrit encore: « Tu auras un grand plaisir à lire la lettre de François Enzinas, mon hôte espagnol, écrite de sa prison... Sa magnanimité t'enchantera, et je prie le Fils de Dieu de le diriger et de le soutenir ainsi que nous. »

On fit encore subir à François Enzinas un nouvel interrogatoire dans lequel on l'accusa, entre autres griefs, d'avoir pris parti contre un prêtre

mourut sans avoir fait entendre la moindre plainte. « Il n'est pas nécessaire de tant de bois, dit-il à ses juges, pour brûler ce pauvre corps; vous eussiez mieux fait d'avoir pitié des pauvres gens qui meurent de froid dans cette ville. Je n'ai pas peur du feu, je l'endurerai volontiers pour la gloire du Seigneur. » (Merle d'Aubigné.)

sur une place publique en faveur de Mélanchthon et de Bucer. « Incontinent après cette accusation, l'Empereur partit pour Gand, où les moines et les théologiens lui arrachèrent un édit plus cruel que ceux d'auparavant... Presque en toutes les villes il se publiait des décrets écrits avec le sang, et aussitôt, quasi en un clin d'œil, s'éleva en Flandre une persécution et carnage de chrétiens... Après cette persécution des Flandres, suivit celle en tout le pays de Brabant, Hainaut et Artois..... Nous étions tous épouvantés..... certes, je serais mort de douleur et d'ennui si Dieu n'eût pourvu, par sa divine bonté, à ma délivrance [1]. »

Cependant le procès traînait en longueur, lorsqu'Enzinas remarqua, le 1er février 1545, qu'on ne fermait pendant le jour ni la porte de sa cellule ni celle de la prison. Il profita de cette circonstance pour prendre la fuite. Lorsque le geôlier rendit compte de cette évasion au président du tribunal, celui-ci répondit : « Laissez-le courir et n'en dites rien; » d'où l'on peut conclure que les juges l'avaient favorisée. Le prisonnier lui-même ne paraissait pas en douter, « car, dit-il, tout ce

[1] *Mémoires.*

mystère s'était dressé de cette manière de propos délibéré, par l'ordre des juges qui, voyant qu'ils ne pouvaient sortir honorablement de mon affaire, voulurent que je fusse ainsi élargi. »

Enzinas se rendit de suite à Malines et de là à Anvers; il y demeura caché pendant un mois. Dès qu'il put le faire sans danger, il retourna à Wittenberg, où Mélanchthon lui offrit un asile dans sa propre demeure; c'était dans le courant de mars 1545. « Notre Espagnol, François, est revenu, providentiellement sauvé, mande ce dernier à Camerarius; le 16 du mois d'avril, je l'ai prié d'écrire son histoire que nous t'apporterons[1]. »

Pendant qu'Enzinas était à Wittenberg, Calvin lui écrivit une longue lettre, à laquelle il répondit le 3 août 1545: « Je m'estime heureux d'avoir

[1] Enzinas termina cette histoire quelques années plus tard, sous le titre de: *De l'état des Pays-Bas et de la religion en Espagne;* Paris, 1575; Genève, 1588.

Cet ouvrage fait partie du martyrologe protestant, publié en Allemagne. Quelques-unes des persécutions racontées dans cette histoire et la biographie de San-Roman ont été transcrites presque textuellement dans une *Histoire des martyrs mis à mort pour la vérité de l'Evangile, depuis le temps des Apôtres jusqu'à nos jours.* L'édition la plus complète est celle de Genève par Pierre Aubert, 1619. (Prosper Marchand.)

reçu de toi, en échange d'un billet tant soit peu rustique, une missive pleine de bienveillance, jointe (ce dont je fais le plus grand cas) à l'affection d'un homme que j'ai toujours beaucoup aimé, scellée, pour ainsi dire, par un pacte perpétuel que la mort seule pourra dissoudre. J'ai, en effet, très bon espoir que, lorsque les liens de ce corps auront été rompus, nous jouirons de notre amitié avec plus de douceur dans la vie future que dans cette chair mortelle. Là, nous vivrons d'une vie véritablement heureuse, en la présence de Dieu et dans la société des saints anges, pour l'éternité tout entière... Je me suis senti tant encouragé, après avoir lu cet écrit[1] dans mes chaînes, que je me trouvais mieux disposé à la mort qu'auparavant... Adieu, très savant Calvin, aime-moi comme tu le fais. »

Mais Soto, qui ne perdait pas de vue Enzinas, demanda que les biens de l'accusé fussent mis sous séquestre et que lui-même fût condamné au supplice des hérétiques. Ses parents l'engagèrent

[1] *Supplex exhortatio ad Caesarem Carolum Quintum et principes, aliosque ordines, Spiræ nunc Imperii conventum agentes, ut restituendæ ecclesiæ curam serio velint suscipere.* (Calvin. *Opera,* tome VI, p. 453 à 534 *passim.)*

alors à se diriger du côté de l'Italie, seul moyen, disaient-ils, d'échapper aux poursuites ultérieures du saint-office espagnol. Mélanchthon chercha inutilement à le dissuader de ce voyage, qui lui paraissait plein de périls pour son ami. Celui-ci ayant persévéré dans son projet, il lui remit de chaudes recommandations pour Jérôme Baumgartner, sénateur de Nuremberg, et pour Théodore Vitus, prédicateur dans la même ville. « François Dryander, Espagnol, mon hôte, écrit-il au dernier, est un homme savant, grave, doué d'une rare vertu, montrant un zèle philosophique en toute espèce d'office; il a voulu te voir, toi et Jérôme Baumgartner. Vous me serez agréables si vous l'embrassez comme un autre moi-même[1]. »

Enzinas séjourna quelque temps à Strasbourg; Bucer, chez qui il avait logé, lui donna des lettres d'introduction pour Antoine Blaurer à Constance, et pour Vadian de St-Gall. « Dryander est une lettre vivante de Wittenberg, il est l'âme de Philippe, » écrit Bucer.

Il paraît que Blaurer réussit mieux que Mélanchthon à le détourner de son voyage en Italie,

[1] Prosper Marchand, ouvrage cité.

car nous le voyons se rendre de Constance à Bâle, en passant par St-Gall. Le célèbre imprimeur Jean Oporin, dont il fut l'hôte à Bâle, édita deux de ses ouvrages. A la fin de novembre, il avait achevé la biographie de J. Diaz, qui est insérée dans ses *Mémoires*.

En 1547 il publia un traité dans lequel il critique sans ménagement les décrets de la première session du concile de Trente, et adresse de sévères reproches à Paul III, qu'il appelle « un pirate, qui n'est pas un homme humain, mais le diable incarné lui-même[1]. » Dans ce même traité, il blâme l'Empereur d'avoir laissé impunis les assassins de Diaz et d'avoir interdit la vente et même l'impression des Saintes Ecritures.

Comme Bâle, où il était surveillé par des agents secrets de l'inquisition, ne lui offrait pas plus de sûreté que l'Italie et l'Espagne, il se décida, dans le courant de janvier 1548, à se rendre en Angleterre, car là il espérait n'avoir plus rien à craindre du saint-office; mais il écrivit auparavant

[1] Dans la biographie de Diaz, Enzinas s'était servi de la même expression au sujet de Malvenda : « Je ne pense pas, lui avait-il dit un jour, que tu sois un *homme humain ;* mais j'estime plutôt que tu as un cœur de fer et de marbre. »

à Martin Bucer, qui était alors à Cantorbéry, pour s'informer s'il était vrai, comme le bruit en courait, que la religion eût été renversée en Angleterre et que lui-même eût été arrêté avec Ochino; en même temps il lui demandait une recommandation pour lui et sa famille, « car, dit-il en terminant, les routes seraient pleines d'Espagnols et sans aucune sûreté[1]. »

Mélanchthon, à qui il avait fait part de son projet, lui prépara des lettres pour Edouard VI et pour l'archevêque de Cantorbéry : « Je t'adresse mon ami Fr. Dryander, écrivait-il à Thomas Cranmer; nous avons été intimes pendant plusieurs années... J'ai connu à fond ses opinions et ses mœurs; j'ai remarqué que doué d'un excellent génie et remarquablement instruit, il jugeait dans les controverses avec beaucoup de justesse, et demeurait étranger aux sentiments fanatiques ou séditieux. Tu connaîtras bientôt la gravité de ses mœurs; et à toutes ces qualités il ajoute la vraie connaissance de Dieu... Je pense

[1] Recueil de lettres inédites, publiées par Ed. Bœhmer, à Strasbourg, à l'occasion du jubilé du professeur Bruch, en 1872.

qu'on pourrait le placer dans quelque académie. »

Mais comme ces recommandations de Mélanchthon et de Bucer se faisaient attendre, Enzinas forma le projet de se retirer dans les Etats du sultan, où les proscrits jouissaient alors d'une large tolérance [1].

Bucer cherchait à l'en dissuader, lorsque le 20 mai 1548, son ami lui répondit : « Tes avertissements ne m'auraient pas détourné de mon voyage à Constantinople, si je n'étais maintenant retenu dans cette partie de l'Europe par une circonstance tout à fait imprévue. » Il était, en effet, sur le point d'épouser Marguerite Elter. Peu de temps après leur mariage ils se rendirent en Angleterre.

L'archevêque Cranmer accueillit Enzinas avec beaucoup de bienveillance et le nomma professeur de grec à l'université de Cambridge ; mais, pour des raisons qui nous sont inconnues, il revint bientôt à Strasbourg. Il n'y resta guère que le temps nécessaire pour publier, de 1550 à 1551, une traduction de l'historien Florus et de quel-

[1] Lettre de Bucer aux ministres de Strasbourg, Ratisbonne, 12 mars 1546.

ques ouvrages de Plutarque; il avait déjà donné les *Vies des hommes illustres* en 1547.

En 1552, il se rendit à Genève pour faire la connaissance de Calvin, avec qui il avait échangé quelques lettres [1]. Quelques mois plus tard il retourna à Strasbourg, où il mourut de la peste le 30 décembre de la même année. « Dieu m'est témoin, écrivait-il à un ami peu de jours auparavant, que je travaille en bonne conscience; si les personnes de ce temps ne m'en savent pas gré, j'espère qu'il en viendra d'autres d'un meilleur jugement, à qui nos études ne seront pas inutiles [2]. »

Outre les ouvrages précédemment mentionnés, Enzinas avait travaillé pendant quinze ans à une version espagnole de l'Ancien Testament; il s'adressa en 1552 à Calvin pour le prier d'en préparer et surveiller l'impression à Genève. Etienne Trembley promit d'affecter à cet objet une somme d'argent qui malheureusement fut insuffisante pour en couvrir les frais [3].

[1] Dryander à Calvin : 14 avril, 3 août 1547; — Calvin à Fr. Dryander : 18 mai 1547; 7 mars et 14 juillet 1550.

[2] D'après Ed. Bœhmer, *Letters of spanish Reformers.*

[3] Dryander Calvino, Strasbourg, 30 octobre 1552 ; — Calvinus Dryandro, 12 décembre 1552 (?).

CHAPITRE V

Gonzalès de Montès. — Juan Perez de la Pineda. — Cassiodore de Reyna. — Cyprien de Valer. — Carrascon. — Nicolas y Sacharlès.

Raymond Gonzalès de Montès, en latin Reginaldus Gundisalvus Montanus, de Séville, avait puisé dans ses relations avec C. Ponce de la Fuente [1], le prébendier Zafra [2] et le docteur Egidius [3], une connaissance approfondie des Saintes-Ecritures, et embrassé avec ardeur les doctrines de la Réformation, dont ils étaient en Espagne les représentants les plus distingués.

Montès fut arrêté et jeté en prison par l'inquisi-

[1] Livre II, chapitre V.
[2] Livre II, chapitre VI.
[3] Livre II, chapitre V.

tion de Séville en même temps qu'Egidius; mais plus heureux, il put s'en échapper. Il se réfugia en Angleterre en 1558 avec plusieurs de ses concitoyens, en particulier avec Carrascon, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir.

Après un séjour de quelques années à Londres, il s'embarqua pour le continent, et forma en Allemagne d'étroites relations avec les protestants les plus éminents de ce pays.

Montès publia à cette époque l'histoire de l'inquisition de Séville, qui fut traduite, en 1568, du latin en français, et l'année suivante en anglais par Skinner[1]. Cet ouvrage a été abondamment mis à contribution par tous les écrivains qui se sont occupés de la Réformation en Espagne. Malgré les défectuosités d'un style peu coulant et souvent obscur, il mérite d'autant plus de confiance, que ses récits sur les autodafés et leurs victimes s'accordent généralement avec ceux d'écrivains très catholiques, tels que Paramo et Illescas. Llorente en fait l'éloge: « J'ai comparé, dit-il, les dé-

[1] *Sanctæ inquisitionis hispanicæ artes aliquot detectæ, ac palam traductæ.* Cette histoire fut imprimée pour la première fois à Heidelberg en 1567 et réimprimée à Madrid en 1852. — Rosseeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, tome VIII, note.

tails que Reginald Gonzalès de Montès donne sur les victimes de l'inquisition, avec ce qui en est rapporté dans les notes du saint-office; ils m'ont paru exacts, quoique l'auteur s'y montre ardent partisan du luthéranisme, qu'il appelle la véritable doctrine évangélique. C'est ce qui me fait croire qu'il peut être consulté comme exact et véridique, pour les faits que je n'ai pas trouvés dans les archives de la Suprême [1]. »

Quoique Montès eût quitté l'Espagne, il n'en fut pas moins assigné à comparaître de nouveau devant le tribunal de sa ville natale et condamné à mort; mais, comme il était absent, on dut se contenter de le brûler en effigie, le 22 décembre 1560. Nous ne savons plus rien de ce chrétien zélé, sinon qu'il ne cessa de combattre par écrit ou de vive voix les erreurs de l'Eglise romaine, et de répandre les enseignements de la doctrine évangélique.

Juan Perez de la Pineda [2], docteur en théologie, de Montilla dans l'Andalousie, avait été délégué en 1527 à Rome par Charles-Quint. Il profita de

[1] Llorente, ouvrage cité, tome II, p. 242.

[2] Théodore de Bèze l'appelle Joannes Pierius (*Emblèmes*, etc.)

la faveur du souverain pour obtenir du pape qu'Erasme fût relevé de la sentence d'excommunication prononcée contre lui par les théologiens espagnols. « Je me suis présenté à Clément VII, écrit Perez à l'Empereur, et je l'ai supplié d'expédier un bref à l'archevêque de Séville inquisiteur-général, don Alphonse Manrique, pour imposer silence à ceux qui attaquent les ouvrages d'Erasme. » Le 1er août de la même année, il lui écrivait encore : « J'ai expédié, avec cette dépêche, au secrétaire Valdès (Alphonse) le bref dont j'ai parlé à Votre Majesté, pour l'archevêque de Séville, afin qu'il fasse taire, sous peine d'excommunication, ceux qui combattent la doctrine d'Erasme. »

Nommé à Séville directeur du collège de la *Doctrine chrétienne*, Perez se lia étroitement avec Egidius et les autres amis de la Réforme; mais l'inquisition surveillait de trop près tout ce qui pouvait favoriser les progrès de l'hérésie, pour ne pas en avoir connaissance; elle donna l'ordre, en 1555, de le jeter dans ses prisons secrètes, dont il parvint cependant à s'échapper. Accompagné dans sa fuite par plusieurs moines du couvent de San-Isidor-del-Campo, il arriva sain et sauf à Venise,

car, heureusement pour les proscrits de toute nationalité, le saint-office n'avait pu y établir ses tribunaux.

Perez était déjà avancé en âge, lorsqu'il publia en castillan, de 1556 à 1557, les Psaumes, le Nouveau Testament et les commentaires de Juan Valdès sur l'épître aux Romains et sur la première aux Corinthiens, dont il possédait une copie de la main même de l'auteur. Ces écrits sont accompagnés de prologues et de dédicaces sortis de la plume de Perez.

Le plus connu de ses ouvrages est le *Catéchisme ou sommaire de la doctrine chrétienne*, dont l'influence favorisa puissamment les progrès de l'Evangile dans l'Andalousie. L'inquisition en avait d'abord autorisé l'impression, mais bientôt, mieux informée sur les véritables tendances de cet ouvrage, elle en défendit la lecture sous les peines les plus sévères. On lui doit encore le traité intitulé : *Court sommaire des indulgences* [1].

Après la publication de ces écrits, Perez quitta Venise pour se rendre à Genève, où il fut nommé

[1] Ceux de ses ouvrages qui ont été réimprimés sont dans la collection des Réformateurs espagnols, par M. L. de Uzos y Rio, vol. II, VII, XVIII.

pasteur de l'Eglise italo-espagnole. Il publia, pour les expédier à Séville plusieurs autres ouvrages en langue castillane. A l'ouïe des nouvelles qui lui arrivèrent sur les affreuses persécutions dont ses compatriotes étaient victimes, il leur adressa, en 1560, une lettre propre à les soutenir et à les consoler dans leurs épreuves. « Puisque par une grâce spéciale de Dieu en Jésus-Christ, son Fils unique, leur écrit-il, nous croyons au Seigneur, nous règlerons notre vie sur la vérité et la piété qu'il nous a enseignées par sa Parole et par son Esprit. Et comme Il nous a marqués du sceau imprimé sur tous les élus, on nous persécute, on nous méconnaît, on nous tient pour des étrangers; le monde ne peut pas plus nous supporter qu'il ne put supporter notre Seigneur Jésus-Christ qui nous a fait miséricorde... Le saint Siméon a prophétisé que « l'enfant Jésus serait la cause de la chute et du relèvement de plusieurs en Israël, et un prodige qui rencontrerait de la contradiction, afin que les pensées de plusieurs cœurs fussent dévoilées. » Déjà de nos jours nous voyons l'accomplissement de cette prophétie, car, aussitôt que la parole de l'Evangile, par laquelle Jésus-

Christ nous a été révélé, eut été annoncée parmi nous, on a vu ces conséquences. « La condamnation des uns sera d'autant plus sévère, » qu'ils s'opposent à lui, qu'ils le persécutent, qu'ils le condamnent avec plus de fureur; tandis que les autres, c'est-à-dire tous ceux qui croient en lui, sont édifiés et sauvés par lui, pour l'amour duquel ils consentent à être crucifiés et méprisés du monde [1]. »

Cette circulaire lue avec avidité dans les communautés espagnoles, fut peut-être la cause principale du jugement de l'inquisition contre l'auteur, quoique absent depuis près de trois ans, et de sa condamnation à mort. Perez fut brûlé en effigie à Séville le 22 décembre 1560.

Nous le voyons plus tard prédicateur à Blois et chapelain de Renée, duchesse de Ferrare, au château de Montargis. « Cet homme de grand savoir et de singulière piété » mourut à Paris, à la suite d'une longue et douloureuse maladie [2].

[1] *Epistola consolatoria.* Cette lettre a été réimprimée à Londres en 1849, par les soins de M. Benjamin Wiffen.

[2] Théodore de Bèze. *Les vrais pourtraits des hommes illustres.* Bèze ajoute que les fidèles de Séville et d'autres loca-

Pour mettre la Bible à la portée de ses compatriotes, Perez avait travaillé assidûment à en faire une traduction exacte dans leur langue; mais la mort ne lui laissa pas le temps de la publier. Il en avait remis le soin, par son testament, à Cassiodore de Reyna; et pour l'aider à couvrir les frais de cette publication, il lui légua ce qu'il avait pu sauver de sa fortune.

Cassiodore de Reyna, également de Séville, avait fait ses études de théologie à l'université de cette ville. A l'époque des persécutions générales contre les protestants de son pays en 1557, il s'enfuit d'Espagne et se rendit en Angleterre. Il vécut quelque temps à Londres avec plusieurs de ses parents qui l'avaient accompagné, et exerça son ministère au sein de la communauté espagnole. Par ses talents, la noblesse de son caractère et la ferveur de sa piété, il se concilia la bienveillance d'Elisabeth, qui lui accorda des subsides en différentes occasions.

Aussi Alvaro de la Quadra, ambassadeur d'Espagne à la cour d'Angleterre, se plaignit-il à Phi-

lités firent un fruit incroyable et avancèrent merveilleusement la doctrine de l'Evangile, en bien peu d'années, au moyen des livres de Perez.

lippe II du généreux accueil que la reine avait fait à toute la famille de Cassiodore [1]. « J'ai appris, dit-il, qu'on a cédé aux hérétiques espagnols une très grande maison de l'évêque de Londres, dans laquelle ils prêchent trois fois par semaine, comme c'est la vérité, comme il est aussi vrai qu'ils sont favorisés par la reine ; je vous ai aussi écrit qu'on a remis une importante somme d'argent à Cassiodore pour l'aider à voyager, après le colloque de Poissy, et qu'à Poissy même, où il était tombé malade, on lui avait fait remettre de l'argent par l'envoyé Throgmorton, tandis qu'ici, lui et ses parents en avaient reçu pour leur entretien, du comte de Bedford. »

Il est probable que de Poissy il alla à Bâle, et conformément au désir que Juan Perez de la Pineda lui en avait témoigné dans son testament, il y publia en 1569, avec l'aide des pasteurs et du sénat, la Bible traduite par son ami; aussi en donna-t-il un exemplaire à l'université de cette ville.

« Cet ouvrage, dit-il dans la préface, nous a occupé près de douze années entières, à l'excep-

[1] Archives de Simancas : Dépêches de don Alvaro de la Quadra, d'après M. A. de Castro.

tion du temps que nous avons perdu en maladies, en voyages et à d'autres travaux indispensables, pendant notre exil. Nous pouvons affirmer que, dans l'espace de neuf ans, nous n'avons pas posé la plume et que nous avons mis à notre travail autant de zèle que le comportait la force de notre corps et de notre esprit. »

Cette Bible est souvent désignée sous le nom de *Bible de l'Ours,* parce qu'on avait représenté sur le frontispice du volume cet animal pillant une ruche; elle ne porte ni nom d'imprimeur, ni indication de lieu. Cyprien de Valer, après y avoir introduit quelques légères corrections, publia le Nouveau Testament à Londres en 1569 et la Bible entière à Amsterdam en 1602. « Cette version, dit-il, est écrite dans un style clair et élégant, quoiqu'on y rencontre quelques hébraïsmes, sans importance pour la doctrine[1]. » Cassiodore ne l'avait d'abord signée que de ses deux initiales C. R., afin qu'elle échappât plus aisément aux recherches de l'inquisition.

De Bâle, Cassiodore se rendit à Francfort-sur-

[1] Cipriano de Valera. *Exhortacion*, etc.

Mein, en passant par Strasbourg et autres localités où il savait qu'il trouverait des compatriotes à évangéliser. Le sénat de Francfort, en témoignage de son estime, lui accorda gratuitement le droit de bourgeoisie, si recherché à cette époque où les communes jouissaient de prérogatives importantes. De son côté, il remit un exemplaire de sa Bible à la bibliothèque publique (janvier 1573).

L'édition de la Bible qu'il avait publiée à Bâle, en 1570, quoique tirée à 2600 exemplaires, était déjà épuisée en 1596. En 1599, on fit une seconde édition du Nouveau Testament.

Cependant quelques théologiens de Francfort, sans tenir compte des sacrifices qu'il avait dû s'imposer pour demeurer fidèle à la foi évangélique, lui montrèrent beaucoup de froideur, parce qu'il était plutôt calviniste que luthérien ; c'est ce qui l'engagea à quitter l'Allemagne pour se rendre à Anvers, où l'on jouissait d'une pleine liberté de conscience. A peine arrivé il se mit en rapport avec les protestants français et espagnols, publia à leur usage un catéchisme dans les deux langues, et remplaça leur ancien pasteur Antoine Corran ; on se rappelle que celui-ci avait dû s'enfuir, à la

prise d'Anvers par le duc d'Albe. La tradition et les historiens du temps ne nous apprennent rien de plus sur la vie de Cassiodore [1].

Cyprien de Valer, né à Séville en 1532, était surnommé par les ennemis de l'Evangile l'*Hérétique espagnol* [2], à cause de son zèle ardent à propager les doctrines de la Réformation. Tout en étudiant la théologie sous la direction du savant Arias Montanus, il avait suivi avec assiduité les éloquentes prédications d'Egidius et de C. Ponce de la Fuente.

Dénoncé aux inquisiteurs qu'il appelait « inquinadores della fè » (profanateurs de la foi), comme hérétique aussi dangereux qu'obstiné, il dut prendre la fuite en toute hâte.

Attiré en Angleterre par l'heureux avènement au trône de la reine Elisabeth, il se rendit à Londres, s'y maria et devint pasteur de la communauté espagnole. Doué d'une activité infatigable, il ne se contentait pas de s'acquitter consciencieusement des humbles fonctions du ministère évangélique; il suivait encore plusieurs cours dans les

[1] Mac-Cree; A. de Castro; Cipriano de Valera. Ouvrages cités. — On a de Cassiodore seize lettres roulant presque entièrement sur la publication de la Bible espagnole. (Bœhmer, recueil cité.)

[2] Index de l'inquisition du dix-septième siècle.

universités d'Oxford et de Cambridge [1]. Il publia à cette époque, dans sa langue, quelques-uns de ses ouvrages, originaux ou traductions, en particulier une version du Nouveau Testament, qui n'est autre que celle de Cassiodore de Reyna, avec quelques améliorations. « La nouvelle traduction de Cyprien de Valer a produit des effets incroyables en Espagne, écrivait Jean Diodati [2], le 1er mai 1637, au synode d'Alençon. Il n'y eut pas moins de trois mille exemplaires qui pénétrèrent par des voies secrètes, jusque dans les entrailles de ce royaume. »

Il quitta Londres pour quelque temps afin de se rendre à Genève ; c'est dans cette ville qu'il fit imprimer ses deux célèbres traités : *Sur le pape et son autorité, d'après les docteurs, les anciens conciles et la Sainte-Ecriture,* et *Sur la messe,* d'après les mêmes autorités. Valer en fit plus tard une seconde édition, dans laquelle il introduisit d'importantes améliorations [3]. Le premier est un re-

[1] L'acte de son immatriculation à Oxford date du 1er février 1565.

[2] L'auteur de la traduction italienne classique de la Bible. Mac-Cree, ouvrage cité.

[3] *Reformistas antiguos espanoles,* vol. VI.

cueil de tout ce que des auteurs catholiques ont écrit en faveur des papes; il y fait de plus l'histoire détaillée d'un grand nombre de protestants qui vivaient au seizième siècle en Espagne, particulièrement à Séville. En 1597 parut sa traduction de l'*Institution chrétienne*, de Calvin[1]; en 1599, sous le pseudonyme de Guillermo Massan, le *Catholicisme réformé*, traduction du catéchisme de Calvin, précédé d'une controverse serrée sur les différences entre les Eglises protestante et romaine[2], et un *Avis aux partisans de l'Eglise romaine;* en 1602, un *Avis à l'Eglise romaine sur l'indiction du jubilé, par les ordres de Clément VIII.*

Valer partit ensuite de Genève pour Amsterdam, dans l'intention d'y publier la Bible de Cassiodore de Reyna, avec quelques améliorations. L'ouvrage commence par une pressante exhortation de l'auteur à lire les Saintes-Ecritures.

Mais comme il désirait la dédier au comte Maurice de Nassau et aux Etats-généraux de Hollande, il se rendit avec Laurent Jacobi à Leyde où les

[1] *Reformistas,* etc., vol. XIV.

[2] *Reformistas*, etc., vol. VIII. — M. A. de Castro regarde Massan comme un théologien allemand, collaborateur de Valer, dans la rédaction de plusieurs de ses ouvrages.

Etats étaient réunis; il leur présenta son travail et profita de cette occasion pour leur demander les moyens de retourner en Angleterre. Jacques Arminius appuya cette requête dans la lettre suivante adressée au docteur Jean Wittenbogaert:

« Cipriano de Valera et Lorenzo Jacobi se rendent dans cette ville (Leyde) pour remettre à M. le comte et aux Etats-généraux quelques exemplaires de la Bible espagnole, dont l'impression vient d'être achevée. S'il y a entre eux quelque différence d'opinion, cela est de peu d'importance et vous pouvez aisément mettre la paix entre eux; d'autant plus que tous deux sont des amis qui, poursuivant le même but avec le plus complet accord, sont bien résolus à maintenir intacte cette amitié aussi longtemps qu'ils vivront. Ayez soin, autant que cela dépendra de vous, qu'ils obtiennent des secours pour leur retour en Angleterre. Quant à moi, j'ai fait ici tout ce que j'ai pu;... car, en vérité, Cipriano a le droit de passer dans le repos et avec le moins de peine possible, le peu de temps qui lui reste [1]. »

A peine de retour à Londres, Cyprien de Valer

[1] *Præstantium ac eruditorum virorum epistolæ.* — Pellicer. *Biblioteca de traductores;* d'après A. de Castro.

mourut, à l'âge de soixante-dix ans. Ce ne fut qu'en 1644 qu'un de ses concitoyens, don Joseph Antoine Gonzalès de Salas, reconnut hautement son mérite et parla de sa traduction de la Bible en en citant quelques passages [1].

Thomas Carrascon, moine augustin, s'était hâté de quitter l'Espagne avec Montanus, pour fuir la persécution qui y sévissait cruellement alors contre tous les suspects d'hérésie. A l'exemple d'un grand nombre de proscrits espagnols, il prit le chemin de Londres, où il fit une profession publique de sa foi. C'était un savant de premier ordre, surtout dans les sciences théologiques. Jacques Ier, qui l'avait accueilli avec beaucoup de bienveillance, le chargea de traduire en espagnol la liturgie anglicane. Le roi ne s'en tint pas à ce témoignage d'estime et de confiance, il le fit nommer chanoine de la cathédrale de Hereford. On lui attribue une satire, dans le genre burlesque, contre l'Eglise romaine et les ordres monastiques, qui fut imprimée pour la première fois en 1635 à Anvers.

Jean Nicolas y Sacharlès, Catalan, acheva ses

[1] M. A. de Castro. Ouvrage cité.

études à Lérida, en 1596, sous la direction du savant Bartolomé Hernandez. A vingt-six ans, il était déjà très versé dans les langues grecque et latine, la rhétorique, l'art poétique, la logique et la philosophie d'Aristote; il avait encore trouvé le temps de s'occuper de médecine. « Afin, dit-il dans son autobiographie [1], que je terminasse plus promptement mes études, on m'envoya au riche et fameux collège de Saint-Laurent de l'Escurial; et ce fut là que je chantai ma première messe en présence du roi Philippe III... J'étais chargé de la surintendance et de la surveillance de la bibliothèque de notre monastère... J'avais coutume, le samedi, de revoir tous les livres et de les remettre à leur place; et comme je faisais cela, selon mon habitude, je trouvai une fois dans un pupitre, parmi d'autres volumes entassés, un livre espagnol intitulé : *Les deux traités.* » Ces traités de Cyprien de Valer lui ouvrirent les yeux sur les erreurs de son Eglise. Etant tombé malade à cette époque, il demanda au supérieur la permission d'aller passer deux mois dans son pays natal, après quoi il revint dans son couvent.

[1] *El Espanol reformado, anno 1621;* d'après M. de la Rigaudière.

Il devait bien penser que toutes ces circonstances ne tarderaient pas à le rendre suspect d'hérésie aux yeux du saint-office; aussi chercha-t-il son salut dans une prompte fuite; il prit le chemin de l'Italie et demeura un mois à Rome, « moins frappé, dit-il, des grandeurs et des merveilles de la capitale du monde catholique, que persuadé plus qu'auparavant de la supériorité des enseignements de l'Evangile sur ceux de l'Eglise romaine. »

Mais comme il n'y avait pas plus de sûreté pour lui sous le gouvernement des souverains pontifes que sous celui de Philippe III, il chercha en France un asile plus paisible et profita de son passage à Montpellier pour y achever ses études de médecine. C'est là qu'il fit sa première profession publique de la foi réformée; dès que son père et ses frères l'eurent appris, ils accoururent afin de l'engager à rentrer dans le sein du catholicisme, mais tous leurs efforts furent inutiles. « A deux années de là, dit-il encore, je pris le grade de bachelier ès-médecine dans la célèbre université de Montpellier,... et trois ans après, je fus promu au doctorat en la même science dans la florissante université de Valence en Dauphiné. »

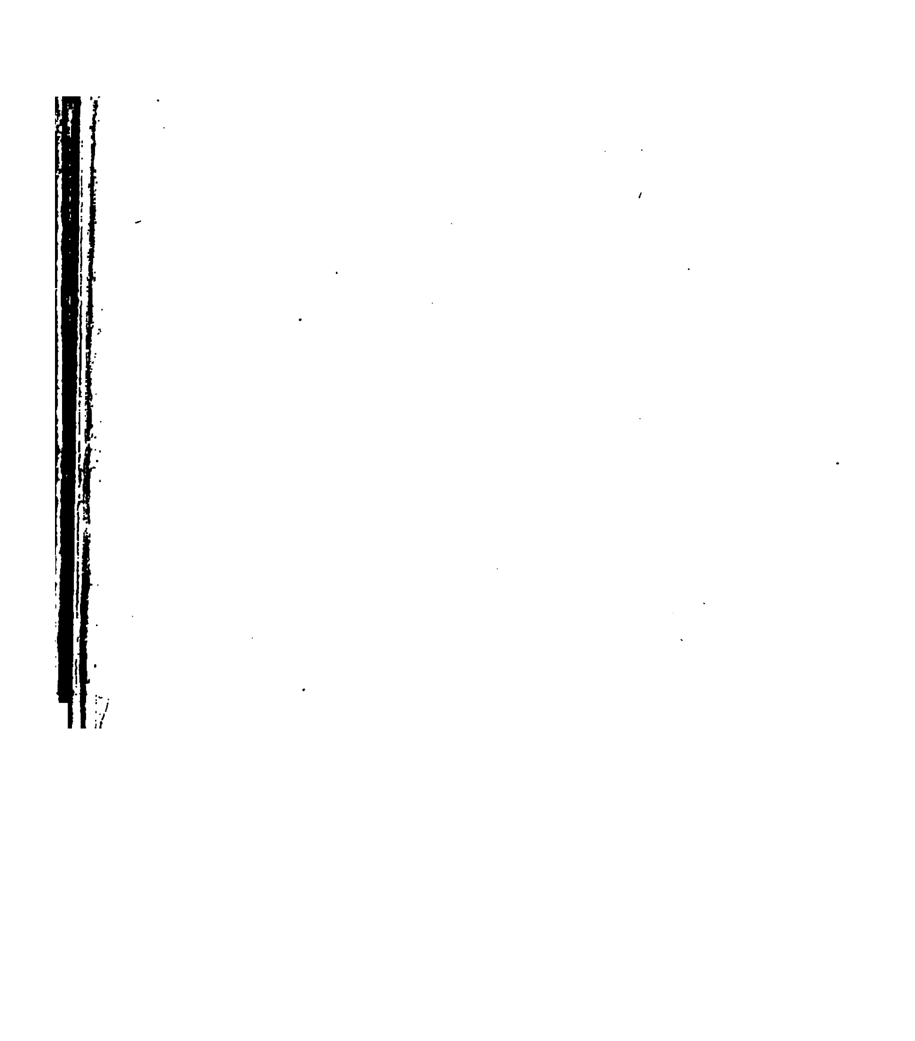
Malheureusement pour sa tranquillité, il eut avec un jésuite nommé Rampala, des discussions sur la religion qui provoquèrent contre l'hérétique de violentes colères de la part des catholiques. Il dut s'éloigner au plus tôt, et alla s'établir comme médecin dans les environs de Nîmes. Apprenant que ses frères, à l'exemple d'Alonzo Diaz, avaient formé le projet de le faire assassiner s'il ne retournait pas au catholicisme, il se réfugia en Angleterre. Il traduisit à Londres le ***Bouclier de la foi***, par C. Dumoulin, dont Charles II accepta la dédicace. On lui doit encore un traité remarquable : *l'Espagnol réformé;* l'auteur y parle des progrès que l'Evangile faisait en Espagne ; il y raconte que le premier doute sur la vérité du catholicisme lui vint à l'esprit, en entendant un professeur affirmer que Dieu ne peut pas, par son pouvoir ordinaire, placer un même corps en plusieurs endroits à la fois, et qu'il appliqua cette observation à la transsubstantiation [1]. Il continuait cependant à être surveillé par des agents de l'inquisition espagnole, qui le blessèrent grièvement dans un guet-apens, « si bien que je n'aurais jamais

[1] *El Espanol reformado, 1621; Reformistas,* etc., vol. VIII.

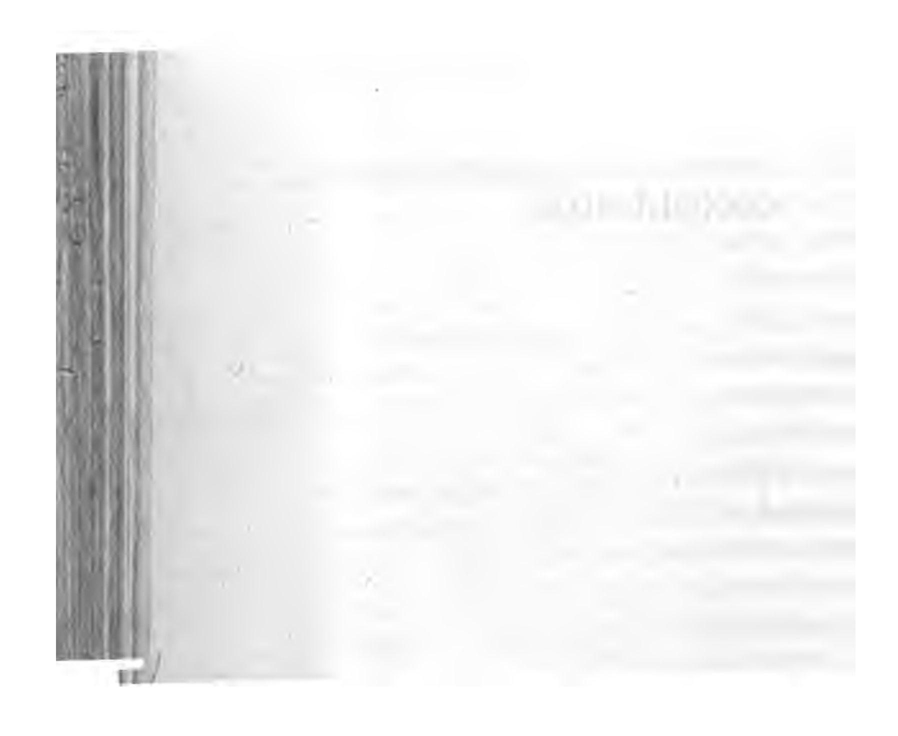
revu la lumière du jour, si un bon Samaritain ne fût venu, pendant cette même nuit, verser le vin et l'huile sur ma blessure; je veux dire, si le docteur Mayerne, premier médecin de Sa Majesté, n'eût étendu sa main pour me secourir. Pendant trois semaines il me garda dans sa maison et me rendit la santé, grâce à beaucoup de soins et d'attention. Bien que j'aie été guéri de ma blessure, j'en porterai la cicatrice toute ma vie; mais, loin d'en rougir, je l'acceptai fort bien, parce que, m'ayant été faite en haine de la religion réformée, je puis dire avec Saint Paul : « Je porte sur mon corps les marques de Jésus-Christ. »

Nous le voyons, l'histoire ne nous a transmis que bien peu de détails sur les protestants espagnols du seizième siècle qui eurent le bonheur d'échapper, par la fuite, aux supplices qui les attendaient dans leur pays. Quant à ceux qui durent y rester, on ne peut douter qu'ils n'aient été arrêtés, emprisonnés et condamnés à périr sur un bûcher, ou à des peines plus ou moins sévères, car Llorente affirme, nous l'avons déjà remarqué, que sur deux mille jugements du saint-office qu'il avait sous les yeux, on ne compte que deux acquittements.

« Pour ce que les rapports ne nous semblaient tant assurés en leurs circonstances, que nous pussions dresser un récit entier, lisons-nous dans les *Actes des martyrs* par Crespin, nous avons été d'avis d'en surseoir la description, espérant que Dieu suscitera quelque bonne âme qui communiquera telles histoires sacrées à la postérité. S'il en advient autrement, et que la volonté de Dieu soit de nous priver de ces belles lumières et cacher au monde les noms des témoins de son Fils, nous savons qu'ils sont écrits au ciel dans le livre de vie, duquel ils ne seront jamais effacés, non plus que les autres, soit en Espagne ou ailleurs, qui jusqu'à l'avènement de Christ, maintiendront en la mort même la vérité du salut. Nous jouirons cependant des consolations assurées que cette vérité propose : savoir, que la mort des justes est précieuse devant les yeux de l'Eternel. « Bienheureux sont ceux qui meurent en Lui, car ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent. »



CONCLUSION



CONCLUSION

Il résulte de cette esquisse de l'histoire du protestantisme et des protestants en Espagne, que la Réformation avait sa raison d'être et s'est développée dans ce pays, comme dans les autres contrées de l'Europe. Elle a eu, en effet, nous l'avons vu, des précurseurs pieux, savants, animés d'un zèle évangélique; à la science elle a donné des docteurs distingués, au saint ministère des pasteurs dévoués, à la chaire des orateurs éloquents, à la littérature chrétienne des écrivains dont les ouvrages attestent le talent et l'érudition; à l'Eglise enfin des fidèles qui, pénétrés d'une foi humble, ferme, éclairée, affrontèrent avec le courage des premiers martyrs les atroces douleurs de la torture et les affreux supplices de la strangulation ou du bûcher : persévérance et intré-

pidité d'autant plus remarquables qu'ils n'avaient pas même la consolation de rencontrer dans la foule qui les entourait, un seul regard de compassion, bien moins encore de sympathie.

Si donc la Réforme ne put s'établir définitivement en Espagne, malgré d'incontestables progrès que tout semblait favoriser, c'est qu'elle trouva dans la curie romaine, dans l'autorité politique, dans le clergé, dans le peuple, dans l'armée même des ennemis implacables, chez lesquels le plus aveugle fanatisme avait perverti le sens moral et détruit tout sentiment d'humanité, dès qu'il s'agissait des prétendus intérêts de la religion. Forts de tous ces appuis, des moines dominicains et franciscains, aiguillonnés par la connivence des jésuites, obligèrent, sous peine d'excommunication, le gouvernement à dresser des échafauds et à allumer des bûchers, afin d'anéantir dans leur germe les semences de vérité qui commençaient à lever de toutes parts.

Quelles ont été les conséquences de ce système pour cette nation, qu'on dirait vouée à jamais aux préjugés d'une éducation monastique et aux horreurs de la guerre civile? Quels avantages a-t-elle recueillis de ces odieuses persécutions qui de-



vaient sauvegarder son unité religieuse et politique? On a pu le dire sans exagération : de la première place, que lui assignaient la richesse de ses produits agricoles, l'étendue de sa domination et la prospérité de son commerce, l'Espagne est descendue, degré par degré, jusqu'à la dernière.

Sans doute les Cortès ont décrété, en 1821, l'abolition des tribunaux du saint-office, la suppression d'un grand nombre de couvents, la sécularisation des immenses biens de mainmorte qui ruinaient le pays, et même la liberté des cultes, ou plutôt la tolérance des cultes dissidents, soumise à des mesures plus ou moins restrictives. Mais ces lois, qui ne reposaient ni sur l'assentiment sincère du souverain, ni sur les aspirations réfléchies de la population, n'ont pas tardé à être rapportées ou entravées dans leur franche exécution.

Il y a plus; le déplorable système d'espionnage, de servitude spirituelle et d'intimidation, suivi du onzième siècle à nos jours, a non seulement compromis le développement régulier du commerce et de l'industrie, mais encore arrêté les progrès de la science, de la philosophie et de la littérature. Privé d'indépendance intellectuelle et aveuglément soumis aux méthodes scolastiques d'une

éducation monacale, le peuple espagnol a rétrogradé de plus en plus vers les ténèbres du moyen âge, cet Eldorado si cher à tous les esprits qui se rattachent à Rome par leurs intérêts ou leurs préjugés.

On ne saurait plus, en effet, sans fermer les yeux sur les leçons les plus évidentes de l'histoire, refuser à la Réformation l'honneur d'avoir communiqué aux peuples protestants une fermeté de caractère, une liberté d'esprit, un sentiment de dignité personnelle, une rectitude de conscience et une connaissance des doctrines chrétiennes qui leur assurent une supériorité manifeste.

« Le célibat des prêtres, dit M. Laveleye [1], l'absolue soumission de toute la hiérarchie catholique à une volonté unique et la multiplication des ordres monastiques, constituent, pour les pays catholiques, un danger que ne connaissent pas les pays protestants. »

« L'Espagne, s'écrie M. Castelar, l'un des hommes les plus avancés et les plus éloquents de ce pays, s'est suicidée pour sauver le catholicisme [2]. »

Il est vrai qu'on ne vit pas en Espagne les divi-

[1] *De l'avenir des peuples catholiques.*

[2] *L'Art en Italie.*

sions qu'on reproche au protestantisme de provoquer et d'entretenir; mais, comme le dit M. Renan, « la formation des sectes prouve que le sentiment religieux vit encore chez les protestants, puisqu'il est créateur. Il n'y a rien de plus mort que ce qui ne bouge pas. »

C'est donc bien réellement un germe de dissolution, de corruption et de mort qu'a déposé dans le sein de la nation espagnole l'intolérance religieuse, érigée en loi de l'Etat, confiée à la vigilance d'un tribunal sans scrupule et sans pitié, soigneusement entretenue par un clergé fanatique[1], acceptée avec une aveugle soumission par une population ignorante. Aussi l'incrédulité et le socialisme, qui ne connaissent guère le christia-

[1] Plusieurs archevêques et évêques espagnols ont adressé en 1876 le mandement suivant aux prêtres de leurs diocèses: « C'est avec raison, nos chers frères, que le Pontife de Rome, maître infaillible de la religion et de la morale pour tout catholique, a condamné la liberté des cultes dans les propositions 77, 78, 79 du Syllabus... Tout homme qui veut réfléchir, acquerra l'évidence morale que c'est une absurdité inqualifiable, une folie impardonnable et une mesure aussi impolitique qu'antisociale, que de vouloir, dans une nation comme la nôtre, établir la pluralité des cultes, en accordant à chacun d'eux la liberté. » Le 8 juin de la même année, l'archevêque de Salamanque déclare dans le sénat, que les prélats espagnols combattront toujours la tolérance religieuse, comme incompatible avec le catholicisme.

nisme que par les ambitieuses prétentions de la hiérarchie romaine et par les superstitions puériles du marivaudage jésuitique, font-ils partout en Espagne, particulièrement dans l'Andalousie, des progrès dont on commence à se préoccuper sérieusement.

« C'est l'intolérance, dit M. Fernando Corradi, qui a été la cause de tous nos malheurs. C'est à elle qu'il faut attribuer notre décadence et notre isolement. Sous l'influence de ce funeste esprit, nous avons perdu la plus grande partie des domaines que nous possédions autrefois et vu la dépopulation ruiner nos provinces...... L'aveuglement et la rage avec lesquels un pouvoir oppresseur fondé sur le despotisme théocratique, a traîné dans les cachots ou brûlé sur les bûchers des milliers de victimes, persévérant dans leur foi malgré les tortures, et couronnées de l'auréole du martyre, ont été cause que l'Europe nous a mis à l'index et que notre patrie a été hermétiquememt fermée à tout souffle du dehors [1]. »

Malheureusement les circonstances politiques, morales et religieuses de l'Espagne ne permettent

[1] *Clamor publico,* 1863, 7 février.

guère d'espérer, pour le moment du moins, une ère nouvelle où un patriotisme éclairé pourra donner définitivement à ce pays des institutions franchement libérales. Telle est du moins l'opinion du professeur Cassalejas.

« Dieu! s'écrie-t-il, quel voile de ténèbres va s'étendre sur notre université! Je le répète, la nuit se fait pour la science en Espagne. Espérons qu'il viendra des jours meilleurs, où il nous sera permis de discuter les questions religieuses qui ont amené ces destitutions. Aujourd'hui ce serait imprudent, car l'anathème officiel pèse sur cette école... Je me bornerai à prier les cœurs élevés de m'aider dans la noble entreprise de défendre la liberté de l'esprit, qui est aussi la liberté religieuse, la liberté scientifique, la liberté de penser et de dire ce que l'on pense[1]. »

Oui, malgré l'influence si puissante encore du cléricalisme et du carlisme, vaincus mais non

[1] Sur la demande du nonce et des évêques, on venait 1875) de destituer les professeurs les plus distingués de l'université de Madrid, parce qu'ils avaient réclamé la liberté dans l'enseignement et répudié les doctrines du Syllabus. — Le parlement espagnol a voté, en 1877, à une forte majorité, la liberté des cultes; mais depuis lors elle a été soumise à des restrictions importantes.

domptés, nous pouvons et nous devons espérer avec l'auteur des lignes que nous venons de citer, que le jour viendra où la lumière dissipera les ténèbres qui couvrent encore le beau ciel de l'Espagne d'une sombre obscurité. Mais ces espérances ne se réaliseront que dans la mesure où une foi plus pure, plus morale, plus directement chrétienne, en un mot, succèdera à un culte qui ne s'adresse que trop souvent aux sens et à l'imagination bien plus qu'au cœur et à la conscience.

FIN

APPENDICE

APPENDICE

NOTE A.

(Tome I, page 33.)

Citation de Ronsard.

Nous avons trouvé intéressant de rapprocher du poète espagnol le poète français Ronsard, très hostile, du reste, à la Réforme, mais dont les vers peignent sous les mêmes couleurs la cour de Rome, son clergé et ses désordres :

« . . . . depuis Saint-Grégoire
Nul pontife romain, dont le nom soit notoire,
En chaire ne prêcha, et faillons d'autre part,
Que le bien de l'Eglise aux enfants se départ.
Il ne faut s'étonner, chrétiens, si la nacelle
Du bon pasteur Saint-Pierre en ce monde chancelle,
Puisque les ignorants, les enfants de quinze ans,
Je ne sais quels muguets, je ne sais quels plaisants,

Ont les biens de l'Eglise, et que les bénéfices
Se vendent par argent, ainsi que les offices.
Mais que dirait Saint-Paul, s'il revenait ici,
De nos jeunes prélats qui n'ont point de souci
De leurs pauvres troupeaux dont ils prennent la laine
Et quelquefois le cuir; qui, tous, vivent sans peine,
Sans prêcher, sans prier, sans bon exemple d'eux,
Parfumés, découpés, courtisans amoureux,
Veneurs et fauconniers . . . .
Perdant les biens de Dieu, dont ils n'ont que la garde?
Que dirait-il de voir l'Eglise à Jésus-Christ,
Qui fut jadis fondée en humblesse d'esprit,
En toute patience, en toute obéissance,
Sans argent, sans crédit, sans force ni puissance,
Pauvre, nue, exilée, ayant jusques aux os
Les verges et les fouets imprimés sur le dos;
Et la voir aujourd'hui riche, grasse et hautaine,
Toute pleine d'écus, de rentes, de domaines ?
Ses ministres enflés et ses papes encor,
Pompeusement vêtus de soie et de drap d'or ?

. . . .

Il faut donc corriger de notre sainte Eglise
Cent mille abus, commis par l'avare prêtrise,
De peur que le courroux du Seigneur tout puissant
N'aille, d'un juste feu, nos fautes punissant.

(RONSARD, édition de 1584, p. 882.)

NOTE B.

(Tome I, page 75.)

Citations de Saint-Simon et de Voltaire.

Le duc de Saint-Simon, dans ses *Mémoires,* nous raconte de la manière suivante une conversation qu'il eut en 1717 avec l'archevêque de Tolède, au sujet de la puissance de l'inquisition espagnole :

« Hélas ! me dit l'archevêque, vos évêques se gardent bien de faire comme nous. Peu à peu Rome nous a non pas subjugués, mais anéantis, au point que nous ne sommes plus rien dans nos diocèses. De simples prêtres *inquisiteurs* nous font la leçon ; ils se sont emparés de la doctrine et de l'autorité... Ce qui regarde la correction des mœurs est encore de l'*inquisition...* Le pape est diocésain immédiat de tous nos diocèses, et nous n'en sommes que des vicaires sacrés et mitrés uniquement pour faire des prêtres et des fonctions nouvelles, sans oser nous mêler que d'être aveuglément soumis à l'inquisition, à la nonciature, à tout ce qui vient de Rome ; et s'il arrivait à un évêque de leur déplaire en la moindre chose, le châtiment suit incontinent, sans qu'aucune allégation ni excuse puisse être reçue, parce qu'il faut une soumission muette et bête.

La prison, l'envoi d'évêques liés et garrottés à l'inquisition, souvent à Rome, sont des exemples devenus rares, parce qu'ils ont été fréquents et qu'on n'ose plus s'exposer à la moindre chose. »

« Les tristes effets de l'inquisition, dit Voltaire, sont peu de chose en comparaison de ces sacrifices publics, qu'on nomme auto-da-fé et des horreurs qui les précèdent. C'est un prêtre en surplis, c'est un moine voué à l'humilité et à la douceur qui fait, dans de vastes cachots, appliquer aux hommes les tortures les plus cruelles. C'est ensuite un théâtre dressé dans une place publique, où l'on conduit au bûcher tous les condamnés, à la suite d'une procession de moines et de confréries. On chante, on dit la messe, et on tue les hommes ! Un Asiatique, qui arriverait à Madrid le jour d'une telle exécution, ne saurait si c'est une réjouissance, une fête religieuse, un sacrifice ou une boucherie ; et c'est tout cela ensemble ! Les rois, dont ailleurs la seule présence suffit pour donner grâce à un criminel, assistent nu-tête à ce spectacle, sur un siége moins élevé que celui de l'inquisiteur, et voient expirer leurs sujets dans les flammes ! On reprochait à Montezuma d'immoler des captifs à ses dieux ; qu'aurait-il dit, s'il avait vu un auto-da-fé ? »

(Essai sur les mœurs.)

NOTE C.

(Tome I, page 109.)

Lettres d'Erasme et de Charles-Quint.

Erasme avait demandé à l'Empereur sa protection par la lettre suivante :

« J'avoue, très invincible Empereur, que je dois à Votre Majesté beaucoup de reconnaissance, tant en mon nom qu'au nom des bonnes études, parce qu'elle a daigné me soutenir avec bonté de sa faveur ; mais je souhaiterais que sa force, qui dompte et subjugue les rois les plus puissants, ait une égale efficacité pour comprimer les agitations tumultueuses de certains hommes pervers. Comptant sur l'appui des princes et des pontifes, mais avant tout sur celui de Votre Majesté, j'ai soulevé contre moi, non sans un grand péril pour ma vie, toute la faction luthérienne, dont les ramifications sont plus étendues que je ne voudrais.... Maintenant que le luthéranisme commence à décliner, grâce en partie à mes efforts, certains hommes en Espagne s'élèvent de concert contre moi, sous prétexte de religion, mais en réalité dans l'intérêt de leur corruption et de leur tyrannie. Ils troublent de leurs mouvements séditieux l'Espagne si heureuse à tant de titres. De semblables préludes nous voyons sortir quelquefois les plus violentes tempêtes. Assurément l'affaire

de Luther est née de causes beaucoup plus futiles. Pour ce qui me regarde, je ne cesserai jusqu'à mon dernier souffle de défendre les intérêts de la piété chrétienne ; mais il sera digne de Votre Majesté de soutenir constamment et toujours ceux qui défendent avec sincérité et courage l'Eglise de Dieu. Je combats sous les étendards de Christ, qui sont les vôtres; mais je mourrai plus résigné, s'il m'est permis de voir, grâce à votre puissance, à votre sagesse et à votre bonheur, la paix rendue à l'Eglise et à toute la chrétienté. »

Charles V lui répondit de Burgos, le 13 décembre 1537; la lettre portait cette suscription : « A l'honorable, docte, religieux et aimé de nous, D. Erasme, de Rotterdam, notre conseiller. » — « Honorable, pieux et cher Erasme, votre lettre nous a été très agréable à un double titre, d'abord parce qu'elle venait de vous, et ensuite, parce que nous avons appris par elle que la démence des luthériens penche vers son déclin. De ces deux choses, vous devez attribuer l'une à notre bienveillance pour vous. Quant à l'autre, nous vous en sommes redevable, et avec nous toute la chrétienté, car elle a obtenu par vous seul ce qu'elle n'avait pu obtenir jusqu'ici par les empereurs, les papes, les princes, les universités, enfin par tant de personnages savants. Vous en recueillerez une louange immortelle parmi les hommes et une gloire éternelle dans le ciel. Il vous reste à poursuivre jusqu'à la fin, de toutes vos forces, une mission heureusement entreprise. Pour ce qui nous concerne, notre secours et notre faveur ne feront jamais défaut à vos saints efforts.

» Quant à ce que vous écrivez sur ce qui a été commencé chez nous pour l'examen de vos écrits, nous l'avons vu avec beaucoup de peine, car vous paraissez en quelque sorte vous défier de nos sentiments et de notre bonne volonté pour vous, comme si quelque chose pouvait être statué en notre présence contre Erasme, dont nous connaissons à fond les sentiments chrétiens. L'information que nous avons permise sur vos livres, est sans péril. Seulement, s'il s'y trouve quelque faute échappée à la faiblesse humaine, averti amicalement, vous pourrez vous-même la corriger, ou donner des explications qui ne laissent aux faibles aucune pierre d'achoppement. De cette façon vous assurerez à vos écrits l'immortalité et vous fermerez la bouche à vos détracteurs. Si, au contraire, on ne trouve rien qui soit digne de censure, vous voyez quelle gloire vous obtiendrez pour vous-même et pour vos écrits.

» Ayez donc bon courage et soyez persuadé que nous aurons toujours le plus grand soin de votre honneur et de votre considération. Que nous ayons fait avec énergie, dans l'intérêt de la tranquillité publique, tout ce qui était en notre pouvoir, nul n'a sujet d'en douter. Ce que nous faisons dans le présent, ce que nous ferons dans l'avenir, nous aimons mieux le montrer par les actes. Nous vous demandons seulement d'appeler sans cesse, par vos prières, sur toutes nos actions, le secours du Christ très bon et très grand. Adieu. »

(*Erasme,* par Durand de Laur, t. I, p. 496 à 498.)

NOTE D.

(Tome I, page 113.)

Lettre d'Erasme à F. Vergara.

« J'ai une autre espèce d'ennemis qui viennent de s'élancer sur moi, comme d'une embuscade, » écrivait Erasme à François Vergara, au sujet de la tendance de la Renaissance à incliner du côté du paganisme, tandis que la Réforme conduisait les esprits à l'étude des origines chrétiennes. « Ils sont importunés de voir les bonnes lettres prononcer le nom du Christ, comme s'il n'y avait d'élégant que ce qui est païen. *Jupiter très bon et très grand* sonne plus agréablement à leurs oreilles que *Jésus-Christ, rédempteur du monde. Pères conscrits* a pour eux un son plus doux que *saints apôtres*. Ils élèvent Pontanus jusqu'au ciel par leurs louanges, ils dédaignent Saint-Augustin et Saint-Jérôme. Mais moi, j'aimerais mieux une seule ode de Prudence chantant Jésus, qu'un navire tout chargé des vers de Pontanus, dont cependant je ne méprise ni l'érudition, ni l'éloquence. Auprès d'eux, il est presque plus hon-

teux de n'être pas cicéronien que de ne point être chrétien ; et pourtant si aujourd'hui Cicéron revenait à la vie, ne parlerait-il pas sur des sujets chrétiens autrement qu'il ne parlait de son temps, puisque le premier mérite de l'éloquence consiste à s'exprimer selon la convenance ?

. . . .

» Personne ne nie que Cicéron ait excellé dans l'art de bien dire, quoique cependant tout genre d'éloquence ne convienne pas à toute espèce de personnes et de matières. Que signifie cet engouement insupportable pour son nom ? Je vous le dirai en peu de mots, mais pour ainsi dire à l'oreille : Sous ce fard, ils cachent le paganisme qui leur est plus cher que la gloire du Christ. Pour moi, je ne regrette pas beaucoup d'être rayé de la liste des cicéroniens, pourvu que je sois inscrit dans le catalogue des chrétiens. Si quelqu'un parmi nous joignait les qualités du style de Cicéron à la piété chrétienne, je le préférerais même à dix Cicérons. Quant à moi, j'ai toujours été si éloigné de reproduire le type du style cicéronien que, même dussé-je y parvenir, j'aimerais mieux un genre de diction plus ferme, plus serré, moins paré et plus mâle... Enfin, s'il faut dire la vérité, parmi ceux qui n'admirent que Cicéron, personne encore ne nous en donne la reproduction fidèle. Car je ne me soucie nullement d'un vain clinquant de style et d'une dizaine de mots pris çà et là dans ses écrits. Je veux retrouver son âme tout entière. Si je parle ainsi, ce n'est pas qu'à mes yeux il y ait un modèle plus

digne d'être proposé à ceux qui aspirent à l'éloquence, mais je ne puis m'empêcher de rire de ces singes qui ne trouvent beau que ce qui reproduit Cicéron. Et pourtant il n'est pas de beauté si parfaite qui ne laisse quelque chose à désirer. Comme le peintre, l'orateur doit prendre dans plusieurs modèles le type de la perfection. »

(*Erasme,* par Durand de Laur, t. II, p. 122, 123.)

NOTE E.

(Tome I, page 211.)

Confession de C. Ponce de la Fuente.

« Fils de Dieu, qui as été donné de la main du Père éternel pour racheter et sauver, pour t'offrir en sacrifice et en jugement pour les hommes, je comparais devant le trône de ta miséricorde, afin, Seigneur, qu'il te plaise de m'entendre parler non point de ma justice ni de mes droits, mais des fautes, transgressions et graves offenses que j'ai commises, non seulement contre les hommes, mais aussi et principalement contre la majesté, la bonté et la miséricorde de ton Père.... O mon Sauveur et Seigneur! mon procès était clos; c'était fait de moi, si tu n'eusses pas été juge pour délivrer de la condamnation ceux que le péché conduit à la mort éternelle.....

» Seigneur, ton nom soit loué et béni à jamais par tous ceux qui te connaissent, de ce que tu es venu au monde, non pour condamner, mais pour sauver les pécheurs; de ce qu'étant juste, tu es l'avocat des coupables; de ce que tu as été tenté et travaillé de toutes manières, afin que nous eussions un gage assuré de

miséricorde. Tu es *sanctification* pour l'homme souillé, *justice* pour le coupable, *satisfaction* pour le débiteur, *science* pour l'égaré, *caution* pour celui qui n'a pas de ressources. Ce que je sais de toi, ô mon Sauveur, me tire à toi.....

» J'entrai au monde par grande merveille et sous la faveur de ta main; j'y fus recueilli et caressé par ta Providence. J'étais nu et tu m'habillas; faible, et tu me fortifias; en un mot, tu m'as fait sentir que je vis par le soutien de ta miséricorde, qui ne me fera jamais défaut..... Si tu me demandes, ô mon Dieu, qui je suis, je ne saurais que répondre, sinon que je suis de ton peuple d'Israël, de la race d'Abraham, élu pour t'appartenir..... Je suis de ceux qui ont par trop provoqué ton courroux, de ceux qui ont mis en oubli tes bienfaits, qui adorent leurs voluptés, leur orgueil,..... l'ennemi de ta gloire.....

» Je t'appelais Seigneur en mon cœur, ainsi te nommait ma bouche..... Je criais, mais ce n'était pas dans une foi véritable; si je te demandais secours, c'était sans vraie espérance. Je me suis servi en vain de ton saint nom, et pour des choses vaines. Mes prières ont été sans fruit; quand je t'ai invoqué, le vent a emporté mon offrande, parce que, traitant alliance avec toi, je n'ai gardé ni parole ni fidélité. Que sera-ce de moi? Je regarde d'une part ta bonté, et de l'autre mes péchés...

» Mais, malgré cela, ta miséricorde est si grande, qu'elle m'attire à toi..... Pour montrer la rigueur de ta justice, tu as fait des œuvres de Dieu; mais pour faire voir ta grande miséricorde, tu t'es fait homme, prenant

nos faiblesses, endurant opprobre et mort pour nous assurer le pardon de nos péchés. Seigneur, puisque tu ne veux pas que je me perde, encore que je me sois perdu, je viens vers toi comme l'enfant prodigue..... ayant expérimenté à mes dépens et à ma confusion, que tous ceux pour qui j'ai abandonné ton service sont mes ennemis. Encore que le souvenir de mes péchés m'accuse, je suis certain que tu me pardonneras et me béniras, afin que je ne m'éloigne jamais de toi..... N'est-il pas vrai que tes richesses sont plus grandes pour m'enrichir, que toutes les dettes d'Adam pour m'appauvrir ?.....

» Autrefois je m'étonnais de la méchanceté de ceux qui te crucifièrent; j'étais si aveugle, que je ne me voyais pas des premiers de la troupe..... J'avais en mes mains la couronne d'épines pour ta tête, les clous pour t'attacher à la croix, le fiel et le vinaigre dont je t'abreuvais par le peu de compte que je faisais de tes souffrances pour moi. L'offrande dont j'ai besoin est celle de ton sang et de ta justice ; tu me la donneras, Seigneur, afin que je te la présente. Crée en moi un cœur nouveau, renouvelle en moi l'esprit de la vraie connaissance, la force pour te servir et pour vaincre mes ennemis. Convertis-moi, Seigneur, et je serai vraiment converti..... Je serai à jamais ennemi du péché, quand tu demeureras avec moi pour me guider..... Seigneur, tu pourvois avec tant de sollicitude à mon salut, que je suis assuré que tu ne me délaisseras point, et que tu ne permettras pas que je perde de mon côté ce qui est si bien gardé et tant affermi du tien. Réjouis-moi

de la consolation que tu fais éprouver à ceux qui se convertissent à toi en vraie humilité de cœur; fais que mon cœur éprouve l'effet de ta miséricorde, la vertu du baume dont tu oins les plaies de ceux que tu guéris, afin que je goûte les grandes douceurs du chemin de ta croix et l'horrible amertume du sentier dans lequel je m'étais égaré. Ainsi soit-il! [1] »

[1] Crespin donne la confession entière dans ses *Actes des martyrs.*

NOTE F.

(Tome I, page 232.)

Lettre de Spreng à F. Enzinas.

» Sanguis fratris nostri Francisci clamat, nec sine fructu clamabit. Ego miser habui illum thesaurum, Franciscum scilicet, in domo mea, quem ignoravi, ut satis attendi, nunc autem fracta corporis lagena per antichristi ministros, aliquid oro et gratiam Dei adoro. Ebrius fuit spiritu domini, qui tamen parum bibisse videbatur; ego, proh dolor! adhuc avidus sum et jejunus, qui in abundantia bibere videor. Contempsit mundum, vitam suam et omnia propter Christum, quem induerat et apprehenderat fide, et constantissime nullum timens praedicavit; testatur gloriosa ipsius mors, qua glorificavit Deum, et migravit ad vitam in infinitum meliorem quam reliquit. Qui deposuit tabernaculum sui corporis et victis tormentis quiescit in cubili suo, expectans in summa securitate et dulcissima requie adventum Domini nostri Jesu Christi, per quem vicit tormenta, mortem, Satanam principem ejus, mundum et omnia mala. Nec dubito quin ipsius confessio tam constans multorum corda movebit eritque sanguis ejus effusus semen eccle-

siæ adhuc apud Hispanos plantandæ. Nos autem vere dicere possumus illud Augustini : surgunt indocti et rapiunt cœlum; nos vero tardi, frigidi, et fere inutiles sumus. Indoctus, imo insanus reputatus a mundo, at coram angelis et in ecclesia Dei doctus et præclarus est. Mirabilis certe Deus in sanctis et electis suis. S. Jacobus ab Herode occisus est, Petrus ab eodem captus est ut occideretur, sed miraculo praeclare liberatus est, et in utroque Christus glorificatus est, in S. Jacobi morte pretiosa, in Petri liberatione mirabili. Ita b. Franciscus Hispanus, ab impio captus, Christum morte confessus est, Franciscus Dryander ex carcere liberatus est, Hispanis et impiis sophistis aliud agitantibus; ut sic prædicetur Christus et innotescat per Franciscum b., cujus sanguis prædicat, et per Franciscum liberatum, qui lingua et vita eumdem prædicat et prædicabit, impiis frementibus et in suis sordibus pereuntibus. Nec ob aliud arbitreris te liberatum quam ut liberatorem tuum prædices et glorifices, et ecclesiam Christi sanguine acquisitam juves quam draco cupit devorare; precorque tibi benedictionem Dei largam ut velis et possis. »

(E. Bœhmer, *Spanish Reformers,* t. I, p. 155.)

NOTE G.

(Tome I, page 289.)

Lettre de Calvin à Cazalla [1].

« Je ne saurais t'exprimer ma joie, lui écrivait Calvin, de voir que le Père des lumières se serve de ton ministère pour introduire au milieu des ténèbres profondes dont votre pays est couvert, le chandelier de sa sainte Parole... Que votre zèle à travailler la nouvelle vigne du Seigneur soit toujours ardent, mais dirigé avec prudence; soyez attentifs à vous mettre à couvert de la persécution de ces Saüls aveugles qui, privés des yeux de l'âme, n'ont pas la faculté d'apercevoir leur ignorance et la guerre qu'ils font à Dieu même, en s'opposant à la propagation de sa Parole sainte. Un jour viendra peut-être que le Tout-Puissant ôtera des mains de Paul (le pape) l'épée de la persécution, pour en

[1] G. Leti, dans son *Histoire de Philippe II*, tome II, affirme que cette lettre fut trouvée dans les papiers d'Agostino Cazalla, après sa mort; malheureusement, comme il n'en donne ni l'original ni la date, on peut en contester l'authenticité.

faire un protecteur de la véritable Eglise; peut-être que sa miséricorde abolira des tribunaux espagnols cette rigueur sanguinaire par laquelle ils se glorifient d'avoir trouvé le moyen d'éloigner de leurs royaumes la doctrine pure de l'Evangile. Pour moi, je ne puis vous seconder dans vos travaux apostoliques que par les prières ferventes qui se font tous les jours dans notre Eglise, pour supplier notre Seigneur d'accorder sa sainte grâce à tous ces vrais chrétiens, qui n'osent pas se déclarer, comme vous le dites, par la crainte de ceux qui ne peuvent que tuer le corps et qui n'ont aucun pouvoir sur l'âme. Les formulaires de la foi et les catéchismes sont déjà prêts, et le libraire aura soin de vous les faire tenir par les voies que vous indiquez. »

Ces dernières paroles ne feraient-elles point allusion aux traités religieux que Julien-le-petit rassemblait à Genève pour les transporter lui-même en Espagne?

NOTE H.

(Tome I, page 262.)

Rapport de Vazquez à l'Empereur.

Après avoir informé l'Empereur des découvertes faites sur le luthéranisme en Espagne, Vazquez continue par la relation suivante, datée du 27 mars 1558; nous en donnerons les passages les plus importants :

« L'archevêque étant à Valladolid, apprend que quelques personnes en grand secret, et sous couleur d'enseigner des choses qui paraissent bonnes et saintes, y mettaient des choses mauvaises et hérétiques... Il recommande à plusieurs de ceux qu'on voulait séduire, d'user de dissimulation et de tâcher d'avoir par écrit les maximes qu'on cherchait à leur inculquer. Sur ces entrefaites, un habitant de Zamora fut dénoncé à l'évêque comme suspect de luthéranisme; l'évêque le fit mettre en prison, mais en le laissant communiquer avec ses partisans, ce qui donna l'éveil aux plus coupables, lesquels cherchèrent leur sûreté par la fuite hors du pays. L'inquisition crut alors devoir agir; elle fit arrêter le docteur Cazalla, ses frères et ses sœurs, sa mère, don Pedro Sarmiento et sa femme, dona Anna

Enriquez, sa nièce, fille du marquis d'Alcanicès, don Luis de Rojas, petit-fils du marquis de Posa, ainsi que d'autres habitants de Valladolid, de Toro et ailleurs. Elle envoya aussi en diligence vers les frontières, pour arrêter ceux qui s'enfuyaient; et de cette manière elle saisit don Carlos de Seso, corrégidor de Toro, et Fray Domingo de Rojas, qui avait revêtu des habits séculiers; ces deux derniers étaient parvenus à se procurer un sauf-conduit du vice-roi de Navarre pour passer en France; ils avaient des recommandations pour la princesse du Béarn... Avec eux et sous l'escorte de douze arquebusiers, familiers du saint-office, fut amené le licencié Herrera, alcade à Logrono, qui leur avait prêté faveur... Sur toute la route, jusqu'à Valladolid, les hommes, les femmes, les enfants sortaient des maisons pour les voir et voulaient les livrer aux flammes; on les fit entrer de nuit à Valladolid, dans la crainte que le peuple ne les lapidât... De tous les fugitifs, un seul s'est échappé en s'embarquant sur un navire qui avait mis à la voile pour la Flandre; mais on a pris des mesures pour l'atteindre... L'archevêque a informé de tout le roi et son confesseur... Chaque jour on entend de nouveaux témoins : un gentilhomme de Toro, Juan de Ulloa Pereyra, s'est présenté de lui-même et a été mis en prison. On a différé d'en arrêter d'autres à défaut de prisons suffisantes... Le docteur Diego, inquisiteur à Cuença, a été mandé à Valladolid, ainsi qu'un inquisiteur de Murcie. Don Diego de Cordova et Vattodano, du conseil de l'inquisition, sont occupés tous les jours, matin et soir, avec l'inquisiteur, aux interrogatoires et

à l'examen des prisonniers... L'archevêque est resté seul au conseil, pour l'expédition des affaires générales avec Diego de los Cabos et le docteur Andrès Perez; chaque jour on l'informe de la marche des procédures, et lui-même en rend compte à la princesse gouvernante... Lorsque les procès seront près d'être terminés, on appellera, outre des auditeurs de la chancellerie et du conseil royal, les évêques de Palencia et de Ciudad-Rodrigo, qui ont été du conseil de l'inquisition... L'évêque de Tarazona a été mandé à Valladolid avec le dessein de l'envoyer à Séville... Pour le moment, il semble qu'il n'y a rien à faire de plus.» *(Memoria de lo que ha pasado,* etc.)

NOTE I.

(Tome I, page 278.)

Jeanne la Folle, Charles-Quint et don Carlos ont-ils incliné vers la Réforme?[1]

La fille de Ferdinand et d'Isabelle aurait dû être appelée la victime et non la *folle,* car elle s'est vue, pendant la plus grande partie de sa vie, en butte aux traitements les plus rigoureux de la part de ceux qui auraient dû être ses conseillers et ses protecteurs : son père, son fils et son mari. Tous trois, en effet, se sont ligués pour lui contester ses droits légitimes à la couronne.

Jeanne a été enfermée à Tordesillas plus de quatorze ans dans une chambre étroite, sans fenêtres, éclairée seulement par une chandelle; la dernière année, elle fut transportée dans un sombre cachot, que l'on ne nettoyait jamais, en sorte que cette princesse

[1] L'article sur la mère de Charles-Quint est, sinon pour la forme, du moins pour la substance, un abrégé succinct des pages 159 à 176 du vol. VIII de *l'Histoire de la Réformation*, par M. Merle d'Aubigné, IIe série.

était couverte de tumeurs; plus d'une fois on lui infligea les atroces douleurs de la question. « Si Votre Majesté voulait employer la torture, écrivait à Charles-Quint le marquis de Dénia, le 26 janvier 1522, ce serait, à bien des égards, rendre service à Dieu et faire en même temps une bonne œuvre envers la reine elle-même. » — « Ses plaintes, écrit-il encore, font naître en moi une profonde compassion, et ses discours pourraient attendrir des pierres même. » On s'explique dès lors aisément des bizarreries dans sa conduite, et un état constant de mélancolie, qui étaient bien plus le résultat de ses souffrances physiques et morales que d'une véritable aliénation mentale.

Robertson et d'autres historiens ont affirmé que l'égarement de sa raison fut le résultat de la mort de son mari, pour lequel elle avait une grande tendresse, et dont elle aurait voulu ne jamais se séparer, quoique enfermé dans son cercueil.

Il paraît que c'est une légende inventée par ses ennemis, dans le but de faire considérer Jeanne comme incapable d'exercer les droits de la souveraineté. Il suffit, pour en faire justice, d'observer qu'elle n'exprima jamais le désir de voir le corps de son mari, bien qu'il eût été transféré dans le château de Tordesillas. Il y a plus, l'enquête que le cardinal Adrien dirigea à ce sujet, sur la demande des *Comuneros,* portait : « Presque tous les officiers et serviteurs de la reine disent qu'elle a été opprimée et détenue par force dans ce château durant quatorze années, sous prétexte de démence, tandis qu'elle a toujours été aussi saine d'es-

ni fondations de prières pour son âme[1]. On se rappelle que l'archevêque de Tolède avait indigné Regla, confesseur de l'Empereur, parce qu'il avait cherché à consoler le souverain mourant au moyen de ces seules paroles prononcées en lui montrant le crucifix : « Voici celui qui nous a tous rachetés ; il n'y a plus de péchés, tous sont pardonnés. »

Enfin les dispositions religieuses de don Carlos ont aussi donné lieu à de longs et sérieux débats, particulièrement à l'occasion de sa mort précoce dont les mystères n'ont pas encore été complètement dévoilés. M. Ad. de Castro et quelques autres écrivains ont vu dans l'héritier présomptif de la couronne une victime du fanatisme paternel, parce qu'il se serait montré, en différentes circonstances, favorable à une réforme dans l'Eglise, ennemi acharné des moines, partisan de la tolérance en matière de religion et protecteur de la liberté de conscience dans les Pays-Bas.

D'autres, comme MM. Gachard et Mignet, voient dans les souffrances qui précédèrent et amenèrent sa mort prématurée, la conséquence naturelle des mauvais traitements, des privations et de l'étroite détention qui lui furent infligés sur les ordres formels de Philippe II. Les arguments, longuement développés par l'auteur belge[2] et appuyés sur de nombreux documents, paraissent d'abord bien concluants ; et cependant le problème est encore à résoudre. C'est, en effet, au saint-

[1] Marsollier. *Origine de l'inquisition ;* de Thou, etc.
[2] Gachard. *Philippe II et don Carlos.*

office et non au jugement des Cortès, que le roi abandonne son fils; avant de signer la sentence de mort, il s'agenouilla au pied de la croix et fit la prière suivante : « Vous le savez, Seigneur, je n'ai d'autre motif que de soutenir vos intérêts et la gloire de votre saint nom. » Philippe écrivit immédiatement à Pie V une lettre, pour lui communiquer les motifs de sa conduite vis-à-vis de don Carlos, et le pape lui répondit peu de temps après.

Sur les indications du R. P. Theiner, préfet des archives pontificales, M. Gachard a retrouvé la traduction latine de la première dans les annales ecclésiastiques de Laderchi; le cardinal Alessandrino en avait gardé, en effet, l'original dans ses papiers, au lieu de le déposer aux archives du Vatican. Quoique cette lettre ne soit guère propre à résoudre le problème en question, nous en donnerons un extrait : « J'ai plus d'une fois considéré le fardeau que Dieu m'a imposé,... afin que *je maintienne intactes la religion orthodoxe et l'obéissance au saint-siège...* Or, il a plu à Dieu, pour mes péchés, que le prince eût tant et de si grands défauts... qu'il était complètement dépourvu de l'aptitude requise pour le gouvernement des Etats. » Le roi affirmait au pape que don Carlos ne s'était pas rendu coupable de rébellion et l'assurait *qu'il n'y avait pas de reproche à lui faire par rapport à la foi.* — « La vérité, ajoutait-il, serait connue en temps opportun. » Philippe II écrivit le 6 avril 1568, en réponse à une lettre qu'il avait reçue du duc d'Albe : ... « Seulement il a été trouvé expédient de vous avertir que, comme les héréti-

ques, pour accréditer leurs erreurs et fortifier leurs sectes, pourraient aisément attribuer l'arrestation du prince à des soupçons sur sa foi, vous devez vous appliquer à désabuser tout le monde d'une telle opinion,... qui serait contraire à la justice et à la vérité. Vous désabuserez de même ceux qui s'imagineraient que cette mesure a été motivée par une conspiration contre ma personne ou une rébellion, car il n'y en a pas eu l'ombre... » Il donne les mêmes détails à Maximilien, duc d'Autriche, en ajoutant : « Ce qui a été fait n'est pas temporaire et ne doit aucunement être changé dans la suite. » Remarquons cependant que le testament de don Carlos fut brûlé par Philippe II avec tous les papiers qu'on avait trouvés dans sa chambre. Enfin, quelques moments avant sa mort, on avait apporté sur son lit, à l'instante prière du prince, un habillement de franciscain et un capuce de dominicain, dans lesquels il avait témoigné le désir d'être enseveli, ce qui fut fait [1].

D'un autre côté, voici ce que nous lisons dans les *Mémoires* de Saint-Simon, sur une visite qu'il fit au caveau des rois à l'Escurial : « Passant au fond de la pièce, le cercueil du malheureux don Carlos s'offrit à ma vue. Pour celui-là, dis-je au moine (qui le conduisait), on sait bien pourquoi et de quoi il est mort... Puis, je lui dis que le roi (Philippe V), après être arrivé en Espagne, avait eu la curiosité de faire ouvrir le cercueil de don Carlos et que je savais d'un homme

[1] Gachard. Ouvrage cité, p. 551, 561, 605, 610, 624.

qui était présent (c'était Louville), qu'on y avait trouvé *sa tête entre les jambes,* que Philippe II, son père, lui avait fait couper dans la prison devant lui [1]. Hé bien! s'écria le moine, tout en furie, apparemment qu'il l'avait bien mérité, car Philippe II en eut la permission du pape [2]... Tel est le fanatisme des pays d'inquisition, où la science est un crime, l'ignorance et la stupidité, la première vertu [3]. »

M. Gachard, qui ne croit pas à l'assassinat direct de don Carlos par le roi, ajoute cependant : « Il n'y a pas que le fer, le poison ou la garrotte qui tuent, les tortures morales sont aussi un supplice; et Philippe II pourra difficilement être justifié, auprès de la postérité, de celles qu'il fit endurer à l'infortuné don Carlos. »

M. Güel y Rente estime, au contraire, que l'unique délit de don Carlos fut d'avoir pensé différemment que son père en religion et en politique, d'avoir vu avec horreur les tortures de l'inquisition et les cruautés qui se commettaient dans les Flandres [4].

[1] Sur la demande des évêques de son *Conseil de conscience,* Philippe II avait ordonné que les hérétiques fussent exécutés à minuit,... sans autres témoins qu'un juge et les bourreaux, *la tête placée entre les jambes.*

[2] La réponse de Pie V à Philippe II n'a été retrouvée ni à Rome, ni en Espagne.

[3] *Mémoires de Saint-Simon,* tome XVIII, p. 358.

[4] *Philippe II et don Carlos devant l'histoire,* 1878, p. 136.

NOTE K.

(Tome II, page 46.)

Résumé du jugement d'A. Perez.

Le nom du Seigneur invoqué!

« Nous devons déclarer et nous déclarons Antonio Perez convaincu d'être un hérétique fugitif et obstiné, fauteur et protecteur d'hérétiques, ayant dès lors encouru l'excommunication majeure sous laquelle il demeure lié, et la confiscation de ses biens... Nous remettons la personne du dit A. Perez, si l'on peut s'en saisir, à la justice et au bras séculier, pour être exécutée sur elle la punition qui est requise de droit en cas semblable; et, comme pour le présent, la personne du dit Perez ne peut être appréhendée, ordonnons qu'en son lieu et place soit livrée, pour l'exécution, une effigie qui le représente, coiffée d'un bonnet de criminel avec un san-benito, qui ait d'un côté les insignes et la figure du condamné, et de l'autre, un écriteau portant son nom, laquelle soit présente au moment où notre sentence actuelle sera lue, et soit livrée à la justice et au bras séculier, après cette lecture achevée, pour être brûlée et mise en cendres. Déclarons les fils et filles

du dit A. Perez et ses descendants en ligne masculine incapables d'avoir, tenir et posséder aucune dignité, bénéfices ni offices, tant ecclésiastiques que séculiers, soit publics ou honorifiques; déclarons de plus qu'ils ne pourront porter sur eux ni en leurs personnes, or, argent, perles, pierres précieuses, coraux, soie, camelot, ni drap fin; qu'ils ne pourront aller à cheval, porter les armes ni rien faire de ce qui est défendu par le droit commun, par les lois du royaume et les instructions du saint-office aux inhabiles de la même espèce... » Collection Llorente, cité d'après M. Mignet dans son *Philippe II et A. Perez.*

NOTE L

(Tome II, page 79.)

Célébration des autodafés [1].

« La publication de l'autodafé se faisait par l'alguazil-mayor et par un secrétaire du saint-office, lesquels sortaient du palais de l'inquisition à cheval, accompagnés de plusieurs familiers et d'autres ministres, ainsi que de la plupart des gentilshommes de la ville.

Arrivés avec eux à la porte de l'*ayuntamiento,* ils y donnaient la première lecture du bando portant que, pour la gloire de Dieu et l'exaltation de la sainte foi catholique, il serait célébré un acte général tel jour et à telle heure ; puis suivis de tambours, de trompettes et de hautbois, ils allaient répéter cette lecture dans les principales rues et carrefours.

On construisait dans le même temps, sur la grande place, un échafaud, au centre duquel étaient dressés un autel avec une croix verte, et deux chaires, une de chaque côté de l'autel, pour les secrétaires chargés de lire les sentences des condamnés. On élevait aussi deux estrades pour les chapitres ecclésiastiques, avec

[1] D'après M. A. de Castro, traduction de M. Gachard.

une galerie circulaire en bas, où les hallebardiers, comme formant la garde du tribunal, devaient se tenir. Enfin on construisait un échafaud appelé *media naranja* (coupole), pour les condamnés.

La veille de l'autodafé, un secrétaire et d'autres ministres de l'inquisition, précédés des crieurs publics, parcouraient les lieux les plus fréquentés de la ville et y publiaient un bando contenant la défense : 1o de porter des armes offensives ou défensives, depuis ce moment jusqu'au lendemain après l'exécution des sentences, sous peine de confiscation des dites armes et d'excommunication majeure ; 2o d'aller le lendemain, à partir de deux heures après-midi, en voiture, à cheval ou en chaise, dans les rues où devait passer la procession, et sur la grande place.

Le même jour la procession de la croix verte sortait du saint-office, accompagnée de toutes les communautés de religieux qu'il y avait en la ville et aux environs, des commissaires, écrivains et familiers du district, à la suite desquels marchaient les consulteurs, les qualificateurs et les autres officiers du tribunal avec les secrétaires, l'alguazil-mayor et le fiscal, tous portant de grands cierges blancs allumés. La croix verte marchait entre les officiers, enveloppée d'un voile noir, sous un dais. Des musiciens chantaient l'hymne *Vexilla regis prodeunt*, etc. En cet ordre, la procession se rendait à la grand'place, où était construit l'échafaud ; la croix verte était placée sur l'autel, pour y demeurer toute la nuit, entourée de douze torches blanches allumées, sous la garde de moines de l'Ordre de Saint-Dominique et des hallebardiers.

Le jour de l'autodafé, aux premières lueurs de l'aube, tous ceux qui devaient y être sentenciés étaient réunis dans la chapelle de l'inquisition.

A la même heure se formait la procession pour les conduire à l'échafaud. En tête était portée la croix de la principale église, couverte d'un voile et accompagnée des curés des paroisses et de nombre d'autres ecclésiastiques. Puis venaient les condamnés, avec les effigies de ceux qui étaient morts ou qu'on n'avait pu prendre, et les os des défunts. La compagnie des hallebardiers, répartie en deux files, les escortait; ils étaient rangés selon la gravité de leurs délits, les moins coupables précédant ceux qui l'étaient davantage. Tous étaient affublés du san-benito ; ils avaient de plus une mitre de carton sur la tête, une corde de genêt au cou et une torche de cire verte à la main ; les familiers de l'inquisition marchaient à leurs côtés. Cette procession était fermée par l'alguazil-mayor de l'inquisition et par quantité de gentilshommes qui tenaient à honneur d'être familiers de ce très compatissant *(piedosissimo)* tribunal.

Peu après, le tribunal lui-même sortait de la maison du saint-office, accompagné des deux chapitres, ecclésiastique et séculier, et de quelques familiers portant la verge haute, tous à cheval. A leur arrivée sur la grand'place, ils mettaient pied à terre et allaient occuper les sièges qui leur étaient destinés. A l'extrémité de l'échafaud, il y avait une estrade de huit marches, couverte d'un grand tapis, sur laquelle étaient disposés trois fauteuils de velours cramoisi appuyés à un dais de la même matière, où l'on voyait les armes

royales avec les insignes de l'inquisition. Les inquisiteurs s'asseyaient dans ces trois fauteuils ; le fiscal de l'inquisition, ayant devant lui l'étendard du saint-office déployé sur un piédestal, occupait un siège à leur droite.

Lorsque tout le monde était assis, un prêtre montait dans la chaire placée au côté droit de l'autel, pour adresser à l'assistance un sermon dit « de la foi. » Le sermon terminé, un des secrétaires de l'inquisition, ou, selon les circonstances, un personnage plus considérable, lisait à genoux la « protestation de la foi, » que tous répétaient ; ensuite les autres secrétaires que secondaient parfois quelques-uns des ecclésiastiques présents, donnaient lecture des sentences des condamnés.

Les sentences lues, les inquisiteurs livraient ceux qui devaient périr par le feu à la justice royale. Pendant que ceux qui avaient témoigné leur repentir avant l'autodafé, abjuraient leurs erreurs, les impénitents étaient conduits sur des mules au « Quemadero » (lieu du bûcher), ordinairement choisi hors de la ville, sous la garde d'alguazils et autres ministres de justice. Des moines les entouraient pour les exhorter à se convertir. Ceux qui, avant d'être livrés aux flammes, se confessaient, souffraient le supplice de la « garrotte » et leurs cadavres seuls étaient brûlés. »

NOTE M

(Tome II, page 79.)

Mercure et Caron [1].

« Je demandai quelles étaient ces âmes et on me répondit que c'étaient des chrétiens. Quand j'entendis cela, je ne pus m'empêcher de dire : Oh ! chrétiens, chrétiens ! Est-ce là l'honneur que vous faites à Jésus-Christ ? Est-ce là la récompense que vous lui donnez pour avoir versé son sang pour vous ? N'avez-vous pas honte de vous appeler *chrétiens,* vivant plus mal que les barbares et de vils animaux ?... Pourquoi cherchez-vous à conquérir de nouveaux chrétiens, si vous les faites semblables à vous ?... Je voulus observer de plus près ce qu'ils faisaient, et je vis venir les uns pleins d'orgueil, quoique n'ayant que peu de savoir, d'autres avec des richesses,... d'autres avec un faux air de sainteté... J'en vis d'autres s'avancer en habits de religieux ; on leur faisait des révérences jusqu'à terre, et même on leur baisait la robe... et comme je voyais ce qui se

[1] Citations tirées des paragraphes VI, VII, X, XI, et traduites du texte espagnol, comme les suivantes.

cachait sous ce vêtement, il me semblait qu'on jouait quelque farce... Je vis beaucoup de somptueux sépulcres; je demandai si c'étaient des saints : on me répondit que non, mais des hommes riches. Etant sorti, je vis enterrer un homme hors de l'église, et demandai si c'était un Maure ou un Turc;... on me répliqua qu'il était si pauvre, qu'il n'avait pas de quoi s'acheter une sépulture dans l'église..... En d'autres églises, je voyais tant de pieds, de mains, de bras d'enfants peints sur des tableaux ou faits en cire, qu'ayant demandé ce que c'était que tout cela, on me répondit qu'il y avait là une image qui faisait des miracles... tandis que je ne vis personne qui eût fait quelque offrande pour être délivré de la servitude de ses vices..... Ayant demandé comment vivaient les prêtres de Jésus-Christ, on me montra les uns..........., les autres qui semaient la discorde et la guerre..... »

CARON. Avec un compagnon aussi éloquent, je n'aurai pas de peine à guider ma barque. Dis-moi, Mercure, crois-tu que Jésus-Christ se plaise à entendre de telles gens s'appeler chrétiens ?

..... Dieu permet maintenant que l'on fasse ce que tu vois [1], afin que Rome soit restaurée pour le bien de l'humanité.....

— N'en doute pas, répondit-il; si tu désires le voir clairement, regarde comment cela se fait par une armée où il y a des chrétiens de toutes les nations..... Nous

[1] L'auteur fait allusion à la prise de Rome par les troupes impériales.

vîmes alors des soldats revêtus d'habits de cardinaux, et saint Pierre me dit : Regarde, Mercure, les jugements de Dieu ; jadis les cardinaux allaient en habits de soldats ; maintenant les soldats vont en habits de cardinaux..... Nous vîmes ensuite ces soldats s'emparer des reliques et les dépouiller de l'or et de l'argent..... Saint Pierre ajouta : Maintenant les hommes sauront en quelle plus grande estime ils doivent tenir une seule parole des épîtres de saint Paul ou des miennes..... Et quant à l'honneur qu'ils rendent à nos ossements, ils doivent dès aujourd'hui le rendre encore plus à notre esprit que, pour leur profit, nous tenons enfermé dans nos épîtres.

NOTE N

(Tome II, page 82.)

Dialogue entre Lactance et un Archidiacre [1].

Lactance. La première chose que je ferai, sera de vous montrer que l'Empereur n'a rien à se reprocher au sujet de ce qui se passe à Rome; la seconde, que tout ce qui est arrivé a eu lieu par un jugement de Dieu, pour punir cette ville où, à la honte de la religion chrétienne, régnaient tous les vices que la méchanceté des hommes pouvait imaginer, et par ce châtiment, réveiller le peuple chrétien, afin qu'après avoir remédié aux maux dont il souffre, nous ouvrions les yeux et nous vivions comme des chrétiens...

L'Archidiacre. C'est une chose bien difficile, que vous avez entreprise.....

Lactance. Quant au premier point, je vous proteste qu'aucune des choses qui se diront ici ne doit être au préjudice de la dignité et de la personne du pape..... Je désire que vous me disiez quel est l'emploi du pape,

[1] Pages 338 à 340; 341 à 351; 355 à 358; 386 à 392; 400 à 447, *passim.*

quel est celui de l'Empereur et dans quel but ces deux dignités ont été instituées.

L'ARCHIDIACRE. A mon avis, l'Empereur a le devoir de défendre ses sujets et de les maintenir en paix et justice, favorisant les bons et châtiant les méchants.

LACTANCE. Vous avez raison; et le devoir du pape?

L'ARCHIDIACRE. C'est un point plus difficile à préciser, car au temps de saint Pierre c'était une chose et au temps actuel c'est une autre..... Selon moi, la dignité du pape fut instituée afin que le souverain pontife eût le pouvoir d'interpréter la Sainte Ecriture, et qu'il enseignât au peuple la doctrine chrétienne, non seulement par la parole, mais aussi par l'exemple de sa vie; qu'il priât constamment pour le peuple chrétien, qu'il pût absoudre ceux qui, après avoir péché, voudraient se convertir; enfin qu'il s'efforçât avec une constante sollicitude de maintenir les chrétiens en paix et justice, pour que nous eussions sur la terre une personne qui représentât réellement la vie et les saintes mœurs de Jésus-Christ, notre Rédempteur, car on attire plus le cœur de l'homme avec des œuvres qu'avec des paroles. C'est ce que j'ai pu recueillir de la Sainte Ecriture; si vous savez quelque autre chose, dites-le-moi.

. . . .

LACTANCE. L'Empereur, en défendant ses sujets, y était obligé; le pape, en prenant les armes contre lui, a agi contre son devoir; car il a rompu la paix en suscitant une nouvelle guerre dans la chrétienté.....

L'ARCHIDIACRE. Quelle paix le pape a-t-il rompue et quelle guerre a-t-il suscitée dans la chrétienté?

LACTANCE. Il a rompu la paix que l'Empereur avait faite avec le roi de France, et a suscité la guerre actuelle, en sorte que par un juste jugement de Dieu, il lui est arrivé le mal dont il souffre..... Et maintenant pour ne rien perdre de leurs prérogatives, le pape qui se glorifie d'être le vicaire de Jésus-Christ, les cardinaux qui disent être les colonnes de l'Eglise, les évêques qui doivent donner leur vie pour leurs brebis..... mettent en armes la chrétienté tout entière. Oh! quelle aimable charité! Je te donne de l'argent pour que tu me défendes, et toi, tu en soldes des hommes pour me voler, me tuer, me détruire! Où trouvez-vous que Jésus-Christ ait ordonné à ses disciples de faire la guerre? Lisez toute la doctrine chrétienne, lisez toutes les épîtres apostoliques, vous n'y trouverez que la paix, la concorde, l'union, l'amour et la charité.....

Il exigea de plus que ceux qui suivaient sa doctrine, ne se distinguassent des autres ni par leurs habits, ni par une différence de nourriture, ni par des jeûnes, ni par aucune chose extérieure, mais seulement en œuvres de charité... Je m'étonne que le pape, qui devrait être comme un miroir de toutes les vertus chrétiennes et un modèle auquel nous devrions tous nous conformer, veuille faire la guerre pour acquérir et maintenir des choses que Jésus-Christ a commandé de mépriser..... Les philosophes et les sages de l'antiquité, quoique païens, dédaignaient les richesses; et vous voulez que le vicaire de Jésus-Christ fasse la guerre pour ce dont ces aveugles gentils ne faisaient aucun cas!....

L'ARCHIDIACRE. Je ne puis nier que ce ne soit une

mauvaise chose ; mais on est tellement habitué en Italie à mépriser un pape qui ne fait point de guerre, que ce serait pour ce pays un grand affront que de perdre un seul des créneaux de l'Eglise.

LACTANCE....... Je dis qu'il y aurait moins d'inconvénient à ce que l'Empereur voulût enlever à l'Eglise des terres, que si le pape perdait tout son pouvoir temporel et que la chrétienté, l'honneur de Jésus-Christ souffrissent ce qu'ils ont souffert !

L'ARCHIDIACRE..... Voudriez-vous ainsi dépouiller l'Eglise ?

LACTANCE. Comment ? dépouiller l'Eglise ! Qu'appelez-vous l'Eglise ?

L'ARCHIDIACRE. Le pape et les cardinaux.

LACTANCE. Et tout le reste des chrétiens ne sera-t-il pas une Eglise comme eux ?

L'ARCHIDIACRE. Ils disent ainsi.

LACTANCE. Dès lors le pouvoir et l'autorité de l'Eglise consistent plus dans le gouvernement des hommes que dans un gouvernement de villes ; et par conséquent, l'Eglise sera d'autant plus nombreuse, qu'il y aura plus de chrétiens, et elle sera dépouillée d'autant quand il y en aura peu.

L'ARCHIDIACRE. Cela me semble ainsi.

LACTANCE. Donc celui qui cause la mort d'un homme dépouille plus l'Eglise de Jésus-Christ que celui qui ôte au pontife romain son pouvoir temporel...........

Les souverains pontifes, selon moi, pourraient certainement s'occuper des choses spirituelles avec plus de liberté, s'ils n'avaient pas à s'occuper des temporelles.........

L'ARCHIDIACRE....... Dieu sait ce qu'il m'en a toujours semblé et ce que mon cœur sentait en voyant cette ville, qui devait être un exemple de vertus pour tout le monde, si pleine de vices, de trafics, de tromperies et de manifestes jongleries.

. . . .

LACTANCE..... Dieu nous donna pour maîtres les pontifes romains, afin que nous apprissions d'eux et de leurs successeurs à vivre en chrétiens. Or, comme les vices de la cour romaine étaient si nombreux que les enfants de Dieu en étaient infectés, et que les papes ne tiraient aucun profit de la lecture des prophètes, des évangélistes et des saints docteurs qui écrivirent jadis, en blâmant les vices et en exaltant les vertus, Il chercha d'une autre manière à les engager à remplir les devoirs de leur office..... De nos jours Il envoya l'excellent Erasme, de Rotterdam, qui avec beaucoup de prudence, d'éloquence et de modestie, démasqua dans un grand nombre de ses ouvrages les vices et les tromperies de la cour romaine et de la plupart des ecclésiastiques..... Leurs vices et leurs mauvaises mœurs augmentant de plus en plus, Dieu pour les convertir permit que surgît le moine Martin Luther; celui-ci non seulement mit au grand jour tous leurs vices, mais encore détacha plusieurs peuples de l'obéissance à leurs prélats, afin que vous vous convertissiez, sinon par honte, du moins par la crainte de perdre vos profits en Allemagne ou d'y voir restreindre votre domination.

. . . .

Je vois d'un côté que Jésus-Christ exalte la pauvreté et nous invite à suivre son parfait exemple; de l'autre,

je vois que nous ne pouvons obtenir du plus grand nombre de ses ministres les choses saintes que moyennant finances. Pour le baptême, argent; pour la confirmation, argent ; pour le mariage, argent; pour les saints ordres, argent ; pour communier, argent. On ne vous donnera l'extrême-onction que contre de l'argent ; on ne sonnera les cloches que pour de l'argent... De telle sorte qu'on dirait que le paradis est fermé à ceux qui n'ont pas d'argent.

. . . .

LACTANCE (à l'Archidiacre). Avez-vous vu Dieu ?

Voyez, frère, puisque Dieu est invisible, c'est par des choses invisibles qu'on doit tout particulièrement l'honorer... Dieu ne se complaît pas dans la possession de l'or et de l'argent, car Il n'a pas besoin de choses semblables, puisqu'Il est le Maître de tout ; Il ne demande que des cœurs... Si vous avez lu la Sainte Ecriture, n'y avez-vous pas trouvé que Dieu ne demeure pas dans des temples faits de main d'homme, et que tout homme est un temple où Dieu se plaît à demeurer ?... Vous trouverez beaucoup de reliques qu'on vous montrera en deux ou trois endroits. Si vous allez en Allemagne, on vous montrera la tête de Sainte-Anne, mère de la sainte Vierge, et vous verrez la même chose à Lyon en France..... N'est-ce pas un grand mal que de vouloir faire vénérer un corps mort qui peut être celui d'un pendu ?

. . . .

Oh ! grand Dieu, que tes jugements sont profonds ! Avec quelle clémence Tu nous supportes, avec quelle

bonté Tu nous appelles, avec quelle patience Tu nous attends, jusqu'au jour où par nos péchés nous provoquons les rigueurs de ta justice ! Et, puisque dans l'un comme dans l'autre cas, Tu nous montres ta miséricorde et ton infinie bonté, nous Te rendons grâce, en reconnaissant que Tu le fais pour notre plus grand bien..... Vraiment les jugements de Dieu sont grands ! Je connais maintenant comment par la rigueur de la peine, Il en compense le retard.

NOTE O

(Tome II, page 90.)

Traité du bienfait de la mort de Christ.

On a longtemps attribué à Juan Valdès, mais à tort, l'opuscule intitulé : *Le bienfait de la mort de Christ,* dont l'influence en faveur des doctrines de la Réforme fut telle, que les jésuites cherchèrent et réussirent à faire disparaître l'édition entière. Ce n'est qu'en 1857 qu'on en a trouvé un exemplaire italien dans la bibliothèque du collège de Cambridge. Le docteur Benrath, d'accord avec Léopold Ranke et M. Bœhmer, ne croit pas qu'il soit d'Aonio Paleario, comme plusieurs écrivains l'avaient affirmé ; selon lui, l'auteur serait un disciple de Valdès, don Benedetto, moine sicilien du couvent de San-Severino à Naples, qui l'aurait remis à Ant. Flaminio, pour qu'il en corrigeât le style [1].

[1] M. Benrath assure que l'opuscule d'Aonio Paleario, sur le même sujet, a pour titre : *Della pienezza, sufficienza et satisfazione della Passione di Christo.* M. de Leva, professeur à l'université de Padoue, dit en avoir vu le manuscrit dans la bibliothèque de San-Pietro *in vinculis;* mais les couvents

Le Bienfait de la mort de Christ fut imprimé plusieurs fois ; plus de 40,000 exemplaires se vendirent de 1543 à 1549.

« A Modène, le libraire Antonio Gadaldino vendit un grand nombre d'exemplaires du *Beneficio della morte di Christo,* qui enseignait la justification par la foi seule, à la manière luthérienne. C'est ce livre si cher aux hérétiques, qui fut imprimé plusieurs fois par eux, et le dit Gadaldino non seulement le vendit, mais encore le réimprima. Le cardinal Cortese de Modène fut poursuivi par le saint-office, parce qu'il avait lu et approuvé ce livre... Il y avait à Trévise un certain Angelo qui envoyait de Venise le livre pestilentiel *del Benefizio di Christo* à ses complices. Ce livre avait été composé par un bénédictin; il fut très pernicieux et recherché avec beaucoup de soin par l'inquisition de Pola di Capo d'Istria [1]. »

ayant été supprimés en Italie, on ignore ce qu'il en est advenu. (*Rivista christiana,* janvier 1876.) M. Cantù croit qu'on pourrait le trouver dans la bibliothèque de la Minerve à Rome. *(Hérétiques d'Italie,* article *Valdès.)*

[1] *Compendium inquisitorium*. Ce petit ouvrage très curieux est tiré d'un manuscrit conservé dans le *British Museum* de Londres et dans la bibliothèque *Casatanense* de Rome. L'auteur est le moine Antonio Caracciolo. (Cité d'après la *Rivista christiana,* 1876.)

NOTE P.

(Tome II, page 97.)

Extrait des CX Considérations [1].

Première Considération.

« Comment il faut comprendre que l'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Quant à l'image et à la ressemblance de Dieu, j'entends qu'elle consiste dans sa propre nature, en tant qu'elle est impassible et immortelle, et en tant qu'Il est miséricordieux, juste, fidèle et vrai..... J'entends que bon, Dieu créa l'homme avec ces qualités et ces perfections, dans le paradis terrestre, où il était, avant d'avoir désobéi à Dieu, impassible et immortel, bon, miséricordieux, juste, fidèle et véridique. J'entends que le premier homme a perdu cette image et cette ressemblance de Dieu, pour n'avoir pas obéi à Dieu; en sorte que devenu passible et mortel, il devint méchant, cruel, impie, infidèle et menteur... Passant plus loin, j'entends que cette image de Dieu était dans la personne de

[1] D'après la traduction italienne du temps.

Christ, quant à l'esprit, avant sa mort; d'où vient qu'il était bon, miséricordieux, juste, fidèle et véridique; et quant à l'esprit et au corps après sa résurrection..... Outre la bonté, la miséricorde, la justice, la fidélité et la véracité, il possède encore l'immortalité et l'impassibilité. En outre, j'entends que ceux qui sont appelés et attirés par Dieu à la grâce de l'Evangile, font leur la justice de Christ et sont incorporés en Christ; dans la vie présente ils recouvrent en partie cette image de Dieu qui appartient à l'esprit, et recouvrent encore dans la vie éternelle la vie qui appartient au corps; de cette manière nous arrivons tous par Christ à devenir semblables à Dieu, comme Christ, chacun à son degré : Christ comme tête et nous comme membres..... »

Considération CX[e] et dernière.

« ..... Dans ce discours j'entends tout ceci :

1° Qu'étant donné que seuls sont capables de comprendre les dons de Dieu, ceux qui les possèdent, il appartient à toute personne qui voudra les comprendre de les demander d'abord à Dieu, et de ne pas penser qu'elle les comprend jusqu'à ce qu'elle les reconnaisse et les sente en elle-même, comme le magnanime reconnaît et sent en lui la magnanimité.

2° Que ceux-là peuvent dire qu'ils reconnaissent et sentent en eux-mêmes les dons de Dieu, qui éprouvent une entière satisfaction, quand ils entendent parler des choses chrétiennes, et bien qu'ils s'affligent et s'attristent lorsqu'ils se voient imparfaits quant à elles, se

réjouissent et se contentent qu'elles soient aussi parfaites qu'elles le sont, considérant que plus elles sont parfaites, plus en est illustrée la gloire de l'Evangile de Christ et de Dieu, et mieux se manifestent la bassesse, l'infirmité et la faiblesse de l'homme.

3o Que de même qu'un homme est magnanime par cela même qu'il a la magnanimité, qu'il est fort parce qu'il a la force, qu'il est libéral parce qu'il a la libéralité, ainsi par cela même que nous acceptons la grâce de l'Evangile, nous avons la foi et nous sommes justes; que nous désirons le jour du jugement, nous avons l'espérance et nous sommes saints; que nous aimons Dieu et le prochain, nous avons la charité et nous sommes pieux..... J'ajouterai ceci, que de même que la libéralité est si intimement unie à la magnanimité, que celui qui n'est pas libéral, ne peut être magnanime, de même l'espérance et la charité sont tellement unies à la foi, qu'il est impossible que celui qui n'a pas l'espérance et la charité, ait la foi; étant encore impossible que nous soyons justes sans être saints et pieux..... Amen! »

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX NOMS DE PERSONNES

(La particule *de* est en général supprimée.)

ERRATA

TOME I

P. 80, l. 8 : Au lieu de *1558-1559,* lire : 1559 à 1560.
P. 190, l. 19 : Au lieu de *J. de Léon,* lire : J.-P. de Léon.
P. 222, note, l. 2 : Au lieu de *1552,* lire : 1522.
P. 261 : La note 2 va à la page suivante.
P. 280, note : Au lieu de *Ch. III,* lire : Ch. VI.

TOME II

P. 20, note 2 : Au lieu de *Ch. V,* lire : Ch. VI.
P. 21, l. 15 : Au lieu de *beau-frère,* lire : beau-père.
P. 63, note, l. 2 : Au lieu de *1565,* lire : 1465.
P. 136, l. 18 : Au lieu de *1544,* lire : 1543.

